



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

D - H

Houdry, Vincent

Lyon, 1716

F.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75863](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75863)

s'émanciper à des paroles ou à des actions trop libres ? osera-t-on se comporter devant lui avec indécence & avec immodestie ? & s'il se trouvoit par hazard quelques libertins dans l'assemblée, ne diroient-ils pas comme les compagnons de S. Bernardin de Siennes disoient, quand ils voyoient venir ce saint jeune homme, & s'approcher d'eux ; taisons-nous, changeons de discours, il ne pourroit souffrir la liberté que nous prenons. *Le même.*

Quelques
regles de
modestie
auxquelles
il est bon
de faire at-
tention.

L'Auteur de la nature en formant le corps de l'homme composé de tant de membres differens, a placé la tête comme la partie principale dans le lieu le plus élevé, en sorte que c'est voir l'homme entier, que d'en voir la tête & le visage; jusques-là que c'étoit autrefois la coutume pour attester une verité, de découvrir sa tête, & jurer par cette partie de l'homme en laquelle les Payens reconnoissoient quelque chose de divin, & c'est encore aujourd'hui la premiere chose sur laquelle on jette les yeux. Que si le visage est modeste, c'est à quoi l'on s'arrête pour connoître la personne & former un jugement de la droiture de son cœur, & de la situation de son esprit. Or il y a trois choses qui semblent contraires à la bienveillance & à l'honnêteté, à quoi l'on doit prendre soigneusement garde. La premiere, qu'il n'ait rien de farouche & de trop severe; la seconde, qu'il ne soit point tourné d'une manière molle & languissante, qui a quelque chose de trop effeminé. La troisième, qu'on ne tourne point la tête de tous côtés & à tout moment, ce qui marque un esprit leger & in-

constant. Il ne faut pas que la tête soit toujours élevée, ce qui témoigne de l'orgueil, de l'audace & de la fierté. Il faut pour garder les justes regles de la modestie, que le visage soit tellement composé, qu'il ne fasse paroître aucune marque de trouble, qu'il ne soit ni trop triste, ni trop épanoui de joye, mais toujours grave & serieux; que nulle inquiétude, nulle agitation n'en trouble la serenité, qu'il rabatte d'un peu son air serieux dans le commerce avec le monde. Pour les yeux qui sont le miroir de l'ame, il faut aussi apporter beaucoup de circonspection dans les regards, afin qu'ils ne soient ni curieux, ni errans de tous côtés, ni aussi trop fixes sur le même objet; mais employez aux usages necessaires avec une honnête liberté qui n'ait rien d'immodeste, ni de trop gêné. Je ne dis rien des discours & des entretiens: il suffit d'avoir déjà montré que la modestie a horreur de la bouffonnerie, de la raillerie piquante, des disputes & contradictions importunes, des paroles équivoques, & de tout ce qui choque le moins du monde la pudeur; mais aussi elle ne peut approuver un silence morne, qui marque ou du mépris ou le peu de part que l'on prend à ce qu'on entend. La modestie s'étend encore sur les gestes, sur le marcher, sur le ton de voix, & descend avec un long détail sur tout ce qui regarde l'exterieur; mais c'est ce qui s'apprend mieux par le commerce des gens d'honneur, que par tous les préceptes qu'on en peut donner. *Auteur moderne.*

F

FERVEUR AU SERVICE DE DIEU.

*TIEDEUR, NEGLIGENCE, RELACHEMENT,
Langueur, Inconstance, &c.*

AVERTISSEMENT.

ENcore que la ferveur & la devotion semblent deux termes synonymes, & dont les Docteurs donnent la mesme définition, les Prédicateurs néanmoins ont coutume de les distinguer. Ils parlent de la devotion, comme d'un état, ou d'une profession publique que l'on fait d'estre attaché au culte du Seigneur, & aux exercices de pieté, & regardent la ferveur, comme une prompte & ardente affection, avec laquelle on se porte, & on s'applique à tout ce qui est du service de Dieu. C'est en ce sens que nous traiterons ici de la ferveur.

A cette ferveur prise en ce sens, nous joindrons les vices contraires, qui sont la tiédeur, la negligence, le relâchement, & la langueur dans les exercices de pieté, & dans l'accomplissement de nos devoirs. Vices si ordinaires dans le monde, que l'on peut dire que c'est la source de tous les desordres qui y regnent. Ainsi, soit qu'on excite les Auditeurs à faire revivre la ferveur des premiers Chrétiens, ou qu'on leur fasse apprehender les suites de la tiédeur, & de la negligence au service de Dieu, on ne peut manquer de faire un Sermon fort utile en ce temps, où l'on voit un si grand relâchement dans la pieté & dans les mœurs, que le Christianisme semble méconnoissable de ce qu'il étoit dans les premiers siècles.

Cependant comme la ferveur est une vertu generale, qui s'étend à tout ce qui regarde le service de Dieu, & à toutes les actions d'un Chrétien, il y a deux précautions à prendre pour traiter utilement ce sujet. La premiere est de ne pas confondre la ferveur avec le zele du salut du prochain, ni la tiédeur, ou la negligence avec l'oisiveté, qui sont des matieres toutes differentes. La seconde, de ne point tellement animer les Auditeurs à tout entreprendre, & à tout souffrir par une genereuse ferveur, qu'on ne les fasse souvenir de la discretion, sans laquelle la ferveur peut porter à des excès capables de tout perdre & de tout gêner. Ainsi c'est au Prédicateur de regler lui-mesme son zele & sa ferveur dans les discours qu'il fera sur cette matiere.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

I. **C**OMME les choses ne paroissent jamais davantage que lorsqu'elles sont proche de leurs contraires : je ne puis mieux faire connoître le bonheur & les avantages de la ferveur au service de Dieu, qu'en vous représentant le malheur auquel nous expose la tiédeur & la négligence avec laquelle nous nous acquittons des devoirs de piété. Ainsi je vous aurai fait voir combien la ferveur est agréable à Dieu, avantageuse à nous-mêmes, & utile au prochain, si je puis vous persuader que l'état d'un Chrétien tiède & négligent dans ses devoirs est injurieux à Dieu; dangereux à lui-même, pour le peril évident où il s'expose de passer de la tiédeur à la perte entière de la charité; & enfin, pernicieux au prochain, par l'exemple qu'on lui donne de se relâcher de ses obligations; & de mener une vie languissante comme nous. C'est le partage de ce discours.

Première Partie. Cet état est injurieux à Dieu, qui ne peut souffrir de lâches à son service. Comme la grandeur du maître que l'on sert, fait la gloire de ceux qui ont l'honneur d'être de sa suite; tout au contraire, la manière lâche & négligente dont on le sert, le deshonne; & marque, ou qu'on ne le craint point, ou qu'on ne l'estime pas assez. Dieu même s'est ouvertement déclaré là-dessus par ses Prophetes; car tantôt il rebute les victimes languissantes, qui, selon Saint Gregoire, sont la figure des Chrétiens, dont la piété & la devotion est le sacrifice de la Loi nouvelle; il marque par là, que rien ne l'offense plus outrageusement, qu'une ame languissante; & selon la remarque de quelques saints Peres, c'est la raison pour laquelle il détourna les yeux du sacrifice de Caïn, qui ne lui offroit que ce qu'il avoit de pire & de rebut dans ses troupeaux; & encore à regret; au lieu que les présents d'Abel lui furent agréables, parce qu'il destinoit aux sacrifices qu'il offroit au Seigneur tout ce qu'il avoit de meilleur. De même, quand Dieu voulut faire entendre aux Sacrificateurs d'Israël, pourquoi il étoit choqué de leur conduite, & qu'au lieu d'être honoré par les victimes qu'ils lui offroient, il s'en tenoit méprisé & deshonoré; Hé! ce que vous m'offrez en sacrifice, leur disoit-il, est la langueur même, & vous prétendez que je l'accepte comme quelque chose d'exquis, qui réponde à l'estime que vous faites de moi, & au zèle que vous avez pour ma gloire? J'en juge par l'effet; puisque rien ne marque davantage votre mépris: *Inutilis est de rapinis etaudum, & languidum: nunquid suscipiam illud de manu vestra?*

Malac. 1. *Malac. 1. Inutilis est de rapinis etaudum, & languidum: nunquid suscipiam illud de manu vestra?*

Seconde Partie. L'état de langueur & de tiédeur, est un état dangereux pour nous; puisque la tiédeur est une disposition au froid; la langueur de la maladie nous conduit à la mort; & du relâchement de la ferveur, on en vient aisément jusques à perdre la charité. 1°. Parce qu'étant foibles & languissans, nous avons moins de forces pour résister aux ennemis de notre salut; & nous en sommes plutôt & plus facilement vaincus. 2°. Dieu se retire de nous, à mesure que nous nous éloignons de lui; de sorte que la tiédeur fait que Dieu n'a que du dégoût de nous; retire

Tome II.

ses grâces & son secours; nous rebute entièrement, non seulement comme des serviteurs inutiles, mais encore qui lui sont à charge; & pour me servir de l'expression de l'Ecriture, il nous rejette hors de son cœur & de sa bouche, comme un mets qu'il ne peut plus retenir. 3°. Parce que de cette langueur au service de Dieu, nous passons aisément à l'assoupissement & à l'insensibilité, & nous tombons enfin dans une lethargie mortelle, demeurant sans action, sans aucun mouvement vers Dieu: de manière qu'il n'y a rien de plus dangereux que d'en venir à cet état de tiédeur, & que nous devons faire les derniers efforts pour en sortir au plutôt.

Troisième partie. Cet état est encore pernicieux au prochain, à qui nous persuadons fortement par notre exemple, qu'il n'est point nécessaire d'être si regulier dans ses mœurs, si exact à s'acquitter de ses obligations, si attaché au service de Dieu: qu'on peut se dispenser de mille petits devoirs, qui entretiennent la ferveur; qu'on peut s'accoutumer aux coutumes du temps, se conformer à l'exemple de tant d'honnêtes gens, qui vivent dans le monde, & y font sur le pied de gens de bien, & de vertu, quoi qu'ils ne s'assujettissent pas comme des esclaves à tant de pratiques & d'observances, qui gênent & qui contraignent notre liberté: que Dieu n'exige de nous autre chose, que de ne point violer ses Commandemens; & qu'enfin on sert Dieu, quand on n'est point dans le désordre & dans le dérèglement; sans prendre garde que c'est la tiédeur qui y conduit, & qu'on y vient bientôt, quand on se relâche de sa première ferveur: que n'être à Dieu qu'à demi, c'est être en danger de n'y être bientôt plus du tout, puisqu'on ne peut servir deux maîtres en même temps. Aussi voit-on dans les Communautés qu'il ne faut qu'une seule personne relâchée, pour introduire le relâchement; parce que la corruption de notre nature qui a de la peine à s'assujettir, est bien-aise de s'autotiser de l'exemple d'un autre qui nous fraye le chemin.

1°. C'est la ferveur au service de Dieu qui nous fait goûter les maximes de l'Evangile, & les choses celestes.

2°. C'est elle qui nous rend insipides les joies du monde, & les plaisirs des sens.

3°. C'est la ferveur qui nous rend faciles & agréables les plus rudes travaux, & les fatigues que les personnes lâches & languissantes trouvent insupportables.

I°. LA ferveur au service de Dieu est la marque la plus certaine que nous puissions avoir en cette vie, que nous sommes en état de grace, & que nous avons la charité; puis que c'est cette charité qui nous presse, comme parle Saint Paul, & qui nous inspire cette ardeur & ce courage de passer par-dessus toutes les difficultés.

2°. La tiédeur au contraire, & la négligence avec laquelle nous nous portons au service de Dieu, donne un juste sujet de douter si nous sommes en grace, & si nous avons la charité; & ensuite nous doit faire craindre de la perdre bientôt.

3°. LA tiédeur nous rend le joug du Fils

M m 3

II.

III.

IV.

de Dieu insupportable, comme à ces lâches ouvriers, dont il est parlé dans l'Évangile, lesquels se répandent en plaintes & en murmures : *Portavimus pondus diei & astius*, & elle leur fait enfin secouer ce joug tout-à-fait.

2°. Elle fait retourner les personnes lâches à leurs premiers desordres, avec cette différence, qu'ils deviennent plus déreglez, plus insensibles aux touches de Dieu, & plus abandonnez, depuis que Dieu les a rejettez de son cœur, comme il les en menace.

V. 1°. LA grandeur du Maître que nous avons l'honneur de servir, demande que nous le servions avec toute la ferveur imaginable : *Ut ambuletis dignè Deo*, comme parle l'Apôtre.

Ad Coloss. 1. 2°. La grandeur de la recompense que nous espérons, & que nous attendons de nos services, merite que nous nous y employions de corps & d'esprit, que nous lui sacrifions tout, & que nous n'épargnions rien pour ce sujet.

3°. Les avantages que la ferveur nous donne pour le service de ce souverain Maître, nous doivent porter à l'acquérir avec tous les soins dont nous sommes capables.

V I. SUR les avantages de la ferveur.

1°. Elle nous applanit le chemin du Ciel, & de la vertu qui y conduit, qu'on a coutume de nous représenter si rude & si difficile.

2°. Elle nous fait plus avancer en peu de temps dans la voye de la perfection, que nous n'aurions fait en des années entières, en menant une vie commune & ordinaire.

3°. Elle nous fait perseverer dans le service de Dieu, & fournir heureusement la carrière jusqu'au bout. *Tiré de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, premier Tome de l'Avent.*

V II. SUR le malheureux état de la tiédeur.

1°. La tiédeur est une maladie de l'ame, qui la rend languissante, & qui lui ôte toute la force d'agir, & de faire quelque chose de considerable pour le service de Dieu.

2°. C'est une langueur qui la conduit insensiblement à la mort du peché.

3°. C'est une maladie presque incurable, qui a besoin des plus puissans & des plus souverains remedes.

V III. 1°. POINT de vertu plus nécessaire que la ferveur, puisque sans elle nous ne pouvons nous acquitter de tous les devoirs du Christianisme & de notre état : car combien y a-t-il de choses rudes & difficiles, pour lesquelles on a besoin d'une force & d'un courage extraordinaire.

2°. Il n'y a point de vertu, qui ait plus de besoin d'être réglée, puisqu'elle emporte souvent au-delà des bornes de la raison & du bon sens, si elle n'est conduite par la discretion.

I X. 1°. UNE personne qui ne sert pas Dieu avec ferveur, ne goûtera jamais les choses de Dieu.

2°. Elle ne demeurera pas long-temps

partagée entre Dieu & le monde, ne pouvant servir deux maîtres tout à la fois ; mais elle se tournera tout-à-fait du côté du monde.

3°. Elle est en danger de ne retourner jamais à Dieu par une parfaite & sincere conversion. C'est le sort d'une ame tiède au service de Dieu.

X. 1°. LA tiédeur, & le relâchement dans nos devoirs de piété, nous éloigne peu à peu de Dieu ; nous donne du dégoût pour son service ; nous rend lâches & negligens à exécuter ses ordres, & enfin nous dispose à une entière separation, par des chûtes grièves, & par la perte de la charité & de la grace qui nous unit à lui.

2°. Elle éloigne réciproquement Dieu de nous ; car elle l'oblige à retirer ses grâces particulières, & à ne nous en donner plus que de communes. Elle fait ensuite qu'il n'a plus pour nous que de l'indifférence & de la froideur, & enfin qu'il nous abandonne tout-à-fait.

X I. 1°. LA ferveur au service de Dieu, est le moyen seur & unique de se préserver des desordres du siècle, & de conserver l'innocence ; parce que si-tôt qu'on vient à se relâcher, le monde nous entraîne par ses charmes & par l'exemple de ceux qui sont dans le dérèglement.

2°. La ferveur continuelle dans le service de Dieu, est le seul & le véritable moyen de tendre & d'arriver à la perfection, & à la sainteté, à laquelle tout Chrétien doit aspirer.

X II. 1°. LA tiédeur donne du dégoût de la vertu, & des choses de Dieu ; & de là vient la négligence, la froideur, & l'insensibilité pour le Ciel.

2°. Elle donne de l'indifférence pour le vice, & pour le peché ; ce qui fait qu'on en perd la crainte & l'horreur qu'on en avoit, & qu'on le commet ensuite sans scrupule & sans remords de conscience ; ce qui suffit pour nous faire concevoir combien cet état est dangereux & funeste.

X III. LA tiédeur étant un milieu entre le chaud & le froid, elle a aussi les propriétés qui sont propres de tout ce qui tient le milieu entre deux extrêmes.

1°. Elle est un milieu entre la vie & la mort de l'ame ; on n'est pas encore mort ; on n'a pas entièrement perdu la grace & la charité ; mais cette charité n'est plus vive & animée, elle n'a presque plus de mouvement & d'action.

2°. Elle est comme tout ce qui tient le milieu entre deux extrêmes ; elle est une voye & un passage pour aller de l'un à l'autre ; mais il est rare qu'on passe de la tiédeur à une vie fervente, & il est ordinaire qu'on descende par là jusqu'à une entière froideur, c'est-à-dire, jusqu'au peché.

3°. Elle est un obstacle aux grâces & aux communications de Dieu, comme tout milieu empêche que les deux termes ne se touchent.

PARAGRAPH E S E C O N D.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Gregoire, in *Pastorali*, 3. part. c. 35. rapporte les maux & les inconveniens qui arrivent de la tiédeur.

Saint Chrysostome, Homel. 28. sur la Genese, compare la ferveur à un Courier qui

va à toute bride sans s'arrêter, & qui fait beaucoup de chemin en peu de temps.

Theodoret, *Orat. de Charit.* compare cette même ferveur au feu, qui devient plus ardent à proportion de la matiere qu'on lui

PARAGRAPHE SECONDE.

415

donne pour l'entretenir.

Cassien, *Coll.* 1. 2. 3. 4. a ramassé tout ce qui regarde cette matière.

Le même, *Coll.* 6. c. 17. parle fort au long de la tiédeur, & dans la conférence 4^e.

Saint Bernard est celui de tous les saints Peres qui a le plus souvent parlé de la ferveur, & de la tiédeur au service de Dieu. Dans le livre des Sentences, il assigne différents ordres de ceux qui le servent, où il parle de des fervens, des moderez, des froids, & des tiédés.

Le même, *Serm. de Ascens.* fait le portrait d'un Religieux fervent; & dans le Sermon 6. sur l'Ascension, il fait voir le malheureux état des tiédés.

Le même, *Epist.* 253. *ad Garinum*, parle des avantages de la ferveur, & des maux que cause la tiédeur.

Alphonse Rodriguez, 1. part. traité 1. ch. 2. 3. 4. & ch. 12. & 13.

Le P. Croiset, Tome 1. de ses Reflexions Chrétiennes, parle des Religieux fervens, & des Religieux imparfaits.

Saint François de Sales, liv. 1. ch. 2. de l'Introduction à la Vie devote, montre que la ferveur de la devotion change en douceur tous les exercices de la mortification.

Bernardinus Rossignolus, l. de *Disciplina*

Christiane perfectione, rapporte en détail, toutes les marques de la tiédeur; & en compte jusqu'à vingt.

Le Pedagogue Chrétien, part. 2. ch. 24. §. 8.

Claudius Aquaviva, de *Renovat. Spiritus.*

Lancicius, *Opusc.* 6. c. 7. Idem, *Opusc.* 5^e c. 9.

Le P. Surin, Tome 1. de ses Dialogues spirituels, ch. 5. & 6. parle des causes de la tiédeur, & de la lâcheté naturelle.

Le P. Texier, dans la Dominicale, premier Dimanche après Noël, où il parle de l'amour croissant, parle aussi de la ferveur qui est le moyen de faire croître la charité.

Le P. Cheminai, Tome 1. a un Sermon sur ce sujet.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans le premier Tome de l'Avent, a un Sermon entier de la ferveur & de la tiédeur.

Stapleton. in *Domin. Palm. Text.* 4. & in *Domin. Pasch. Text.* 3.

Grenade, in *locis communibus.*
Bulée, *Titul. Tepiditas.*
Labata, *Tit. Fervor.*
Lohner, *Tit. Fervor.*
Marchantius, *Tract.* 7. lect. 5. de *fervore & diligentia spirituali.*

Les Prédicateurs.

Ceux qui ont fait des recueils sur cette matière.

Les Livres spirituels & autres.

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, Exemples, & Applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Viam mandatorum tuorum cucurri, dum dilatasti cor meum. Ps. 118.
Qui fugis laborem in precepto? Ps. 118.

Dormitavit anima mea pro radio. Ps. 118.
Dixi, nunc cepi, hac mutatio dextera Excel-
si. Ps. 118.

Fustorum semita, quasi lux splendens, pro-
cedit & crescit usque ad perfectam diem.
Prov. 4.

Pigredo immittit soporem. Prov. 19.
Usquequo piger dormies? quando consurges
de somno tuo? Prov. 6.
In omnibus operibus tuis praeclens esto. Eccli.
33.

In omnibus operibus tuis esto velocis. Eccli. 31.
Vidisti virum velocem in opere suo? coram
regibus stabit. Prov. 22.

Factus est in corde meo quasi ignis exarsuans,
claususque in ossibus meis. Jerem. 20.
Maledictus, qui facit opus Domini fraudulen-
ter, vel negligenter. Idem, c. 48.

Maledictus dolosus, qui immolat debile Do-
mino, quia Rex magnus ego. Malach. 1.

Computrescet jugum à facie olei. Is. 10.
Consummatus in brevi explevit tempora
multa. Sapient. 4.

Beati, qui esuriunt, & sitiunt justitiam.
Matth. 5.
Refrigesceat charitas multorum. Matth. 24.
Qui in umbra mortis sedent. Luc. 1.
Hora est jam nos de somno surgere. Ad
Roman. 13.

Charitas Christi urget nos. 2. ad Cor. c. 5.
Ut charitas vestra magis ac magis abundet.
Ad Philipp. 1.

Sollicitudine non pigri, spiritu ferventes,
Domino servientes. Ad Roman. 12.

Emulamini charismata meliora, & adhuc
excellentiorem viam vobis demonstro, 1. ad Co-

J'ai couru dans la voye de vos commandemens, lorsque vous avez élargi mon cœur.

Pourquoi allez-vous vous imaginer que les com-
mandemens que je fais sont pénibles?
Mon ame s'est assoupie d'ennui.

J'ai dit, c'est maintenant que je commence, ce
changement est l'ouvrage de la droite du Tres-Haut.

Le sentier des justes est comme une lumière
brillante, qui s'avance & qui croît jusqu'à la per-
fection.
La paresse produit l'assoupissement.
Jusqu'à quand dormirez-vous, paresseux? Quand
vous réveillerez-vous de votre sommeil?
Soyez excellent dans toutes vos œuvres.

Soyez prompt, & non pas lent dans toutes vos
actions.

Avez-vous vu un homme prompt à faire son œu-
vre? il paroitra devant les Rois.
Il s'est allumé au fond de mon cœur un feu brûlant
qui s'est renfermé dans mes os.

Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu avec fraude
& déguisement, ou avec négligence.
Malheur à l'homme trompeur, qui offre en sacrifi-
ce au Seigneur tout ce qu'il a de languissant & de
foible, parce que je suis le grand Roi.
Ce joug sera comme réduit en poudre par l'abon-
dance de l'huile.

Ayant peu vécu, il a rempli la course d'une lon-
gue vie.
Heureux ceux qui ont faim, & soif de la jus-
tice.

La charité de plusieurs se refroidira.
Ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort.
L'heure est venu de nous réveiller de notre assou-
pissement.

La charité de Jesus-Christ nous presse.
Que votre charité croisse toujours de plus en
plus.

Ne soyez point lâches dans votre devoir, conser-
vez-vous dans la ferveur de l'esprit, c'est le Seigneur
que vous servez.

Entre tous les dons, desirez les plus excellens,
& je vous monterai encore une voye beaucoup plus

1in. c. 12.

Qua reser sunt oblitiscens, ad ea vero, que sunt priora, extendens meipsum, ad destinatum prosequor, ad bravium superne vocations Dei in Christo Jesu. Ad Philipp. 3.

Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Ad Ephes. 5.

Bonum facientes, non deficiamus. Ad Galat. 6.

Habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti. Apocal. 2.

Utinam frigidus esses, aut calidus: sed quia tepidus es, incipiam te vomere ex ore meo. Ibidem, cap. 3.

élevée que tout cela.

Oubliant ce qui est derrière moi, & m'avancant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière, pour remporter le prix de la félicité du Ciel; à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ.

Rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais.

Ne nous lassons point de faire le bien.

J'ai un reproche à vous faire, qui est que vous vous êtes relâché de votre première charité.

Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud; mais parce que vous êtes tiède, je suis prêt à vous vomir de ma bouche.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Exemple de la ferveur d'Abraham.

Genes. 18.

Ibidem.

Ibidem.

Nous avons, dit Origene, une expression bien naïve de cette ferveur, & de cet empressement dans la personne d'Abraham. Il est dit dans la Genèse, que ce saint Patriarche étoit tellement pressé par les ardeurs de son amour, qu'il ne pouvoit demeurer en repos dans sa maison: il sortoit même, dit l'Ecriture, en plein midi dans la plus grande chaleur du jour: In ipso fervore diei, pour chercher quelque occasion de pratiquer la charité, & pour dresser de charitables embûches à tous les pauvres qui passaient. Un jour qu'il étoit comme aux aguets, il aperçut trois pelerins, qui étoient des Anges déguisez sous cet habit; il ne pût se donner le loisir de les attendre, il courut au-devant d'eux: Cucurrit in occursum eorum. Et après les avoir engagés à prendre chez lui leur repas, il court pour une seconde fois à sa maison: Festinavit in tabernaculum suum. Et comme il sçavoit bien que sa femme Sara étoit pressée de la même charité que lui, au lieu de s'adresser à un grand nombre de serviteurs qui composoient sa famille, il lui dit: Accelera, & fac subcinericios panes. Nous avons rencontré ce que nous désirions; voici trois pelerins qui nous viennent visiter: recevons-les bien; mais usez, s'il vous plaît, de diligence: Accelera. Après avoir donné cet ordre à sa femme, il court une troisième fois à son troupeau; il y prend ce qu'il y trouve de meilleur, & il le donne à son serviteur, avec ordre de se hâter de l'accommoder. En vérité, dit Origene sur ce passage, ceci est merveilleux, on ne parle ici que de courir: Abraham currit, uxor accelerat, puer festinat: omnia praerogentur. Abraham, tout vieux qu'il est, court d'un côté, Sara de l'autre; les serviteurs s'empressent; il y a du mystère: c'est que le Saint Esprit veut nous apprendre, que dans une maison où règne la charité, il n'y a point de tièdes ni de négligens: Nemo piger est in domo charitatis. Lors qu'une fois un cœur est possédé par cet amour fervent, il ne peut jamais demeurer en repos. Tiré du P. Textier, Dans la Dominicale.

Exemple des Israélites qui perdirent l'ardeur qu'ils avoient pour la terre promise.

Lorsqu'on voulut faire avancer les Israélites vers la terre promise, on dépêcha des espions pour en faire la découverte, afin de sçavoir au vrai la disposition du pays, & les mœurs de ses habitans. Ces espions de retour en dirent des merveilles; que c'étoit une terre fertile; que les fruits qui y croissoient, étoient d'une excessive grosseur; mais ils ajoutèrent, que les habitans étoient plutôt des géans que des hommes ordinaires; qu'ils demeuroient en des villes fortes & bien gardées, & qu'en fin l'air y étoit si ôff, qu'il avoit ses habitans. Ainsi parlent, ainsi pen-

sent une infinité de Chrétiens relâchez. Rien d'un côté n'est plus admirable, disent-ils, que le Christianisme; mais d'un autre côté, rien n'est plus rebutant & plus austère. Beau dans la speculation, il est inaccessible dans la pratique; fecond en grâces & en recompenses, il demande des exercices pénibles & accablans; il faut être géant, avoir des vertus non communes; pour en remplir les differens devoirs.

Il est écrit dans le second livre des Machabées, que le feu que les Juifs avoient caché dans un puits, avant que de partir pour l'Egypte, fut trouvé au retour de leur captivité couvert d'une mousse, qui parut aux enfans de Nehemias, comme une bouë sèche qui ne renfermoit point de feu: mais comme il s'y avoit que la surface de ce feu qui étoit couverte, à peine l'eut-on exposé au rayon du Soleil; à peine le Ciel eut-il lancé quelque trait de sa lumière sur cette mousse, que le spectacle d'un grand incendie, qui sortit de ce feu, fit l'admiration de tout le monde. Voilà l'image d'une ame véritablement juste; & ce qui devoit nous animer, c'est que si nos fautes legeres ne font que ralentir notre charité sans l'éteindre, un rayon seul la peut rallumer. Lorsque vous approchez des Sacremens, que vous repassez en secret toutes vos fautes dans l'amertume de votre cœur, lorsque Jésus-Christ lance sur vous quelques traits de ses grâces, votre cœur s'attendrit, votre foiblesse se fortifie, la mousse grossiere de la terre & de la chair fait place à la lumière qui vous éclaire, & votre cœur devient tout de feu, en sorte que tous ceux qui vous connoissent sont surpris d'un tel changement.

Lorsque le peuple de Dieu fut retourné en Jérusalem après la longue captivité de Babylone, & qu'on eut rebâti le Temple, les plus jeunes qui n'avoient rien vu du premier Temple, étoient transportez de joye, en voyant la fondation de ce nouvel édifice; mais les plus vieux d'entre les Prêtres, & les plus anciens du peuple qui se souvenoient encore de ce qu'ils avoient vu autrefois, & de la beauté incomparablement plus grande du Temple qui avoit été ruiné, pleuroient autant que les autres se réjouissoient. O joye! ô larmes prophetiques! que ceux qui ont du zèle pour l'Eglise, & qui prennent part à ses intérêts, se réjouissent s'ils le veulent, du rétablissement de la discipline qu'ils y peuvent voir: qu'ils soient édifiez de quelques reglemens qu'on apporte aux désordres qui se voyent dans les mœurs de ses enfans; leur joye est bonne & sainte; elle est juste dans ces rencontres: mais il y aura toujours des personnes

Symbole de la ferveur dans le feu que les Israélites cachèrent dans un puits.

Du renouvellement de ferveur.

personnes, qui rappelant dans leur esprit le temps d'autrefois, & qui ne perdant point de vûë cette sainteté admirable des premiers Chrétiens, verseront des larmes; & comparant ces premiers temps avec ceux où ils se trouvent, ils auront toujours l'idée de ce premier Temple d'une beauté si majestueuse. L'Eglise leur reviendra toujours dans l'esprit, accompagnée de tout son éclat; ils se la représenteront ornée de toutes ses vertus; mais la voyant réduite en l'état où elle est, ils compteront plus ce qu'elle a été que ce qu'elle est, & ils ne croiront pas l'offenser, si lors que les autres se réjouissent du peu de bien qui commence à y refluer, ils regrettent sa première beauté. *Tiré d'un Sermon manuscrit attribué au P. Massillon.*

L'exemple du Patriarche Jacob.

L'exemple de Jacob est une figure & un modèle de la ferveur que nous devons témoigner au service de Dieu, dans la constance & la longueur des services que ce saint Patriarche rendit à Laban, dans l'espérance d'obtenir de lui sa fille Rachel; l'assiduité, les soins, les veilles, les travaux durant 14. ans ne furent point capables de le rebuter, & jamais il ne se relâcha, soutenu & animé par cette espérance: *Videbantur illi pauci dies pro amoris magnitudine*, dit l'Ecriture à ce sujet; avec quelle ardeur un Chrétien ne doit-il point se porter au service d'un Maître, infiniment plus magnifique dans ses récompenses, & plus fidèle dans ses promesses?

Genes. 29.

L'exemple de David.

Nous voyons dans l'Ecriture l'ardeur que David témoigna pour le culte du Seigneur dans les préparatifs qu'il fit pour la structure du Temple, & par la prodigieuse dépense qu'il fit pour cela; lui-même la témoigne assez par ces paroles qui sont rapportées au premier livre des Paralipomenes, ch. 29. *Ego autem totis viribus meis preparavi impensas domus Dei mei*. Il n'épargna rien; & c'est particulièrement par là qu'on peut juger de la ferveur, du zèle & de l'affection qu'on a pour la gloire & le service de Dieu.

L'exemple de Saint Pierre.

La ferveur de Saint Pierre est marquée en tant d'endroits de l'Evangile, qu'on peut dire que c'est le caractère qui distingue ce grand Apôtre. Le Fils de Dieu même le considéra toujours comme le plus fervent de ses Disciples, le plus attaché à son service, & celui qui a donné des preuves plus visibles de son attachement & de son ardente charité. Il la témoigna en se jettant dans la mer pour suivre le Fils de Dieu, qui marchoit sur les eaux; quand il voulut le défendre dans le Jardin des Oliviers, contre une troupe de soldats armés, qui étoient venus pour se saisir de sa personne; & en cent autres rencontres. On voit par tout qu'il est le plus fervent, & celui qui s'intéresse le plus pour la gloire

& le service de son Maître.

L'ardente charité de Madelaine n'est pas moins connue, & l'Eglise même, pour nous en donner une juste idée, se sert des paroles & des expressions de l'Epouse des Cantiques. Il falloit qu'elle fût poussée d'une violente charité, pour venir trouver le Fils de Dieu, lorsqu'il étoit chez Simon le Lépreux, qui l'avoit invité à un festin, & venir se jeter à ses pieds, sans avoir égard ni à son sexe, ni à sa qualité, ni à la présence des conviez, & sans pouvoir être détournée par aucune considération. Ce qui lui attira l'éloge que le Sauveur fit de sa charité ardente, en lui accordant le pardon de ses pechez: *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*. Elle soutint ensuite le même caractère dans toutes les occasions: elle suivit son Sauveur sur le Calvaire: elle demeura au pied de sa Croix, pendant qu'il y fut attaché: elle fut pour l'indire dans le tombeau dès la pointe du jour, & ne l'ayant point trouvé, & croyant qu'on l'eût caché, elle étoit résolue de l'enlever, comme si elle eût eu assez de forces pour cela; & ensuite elle ne s'est jamais démentie de sa première ferveur.

L'amour fervent de Madelaine.

Lit. 7.

Zachée est encore célèbre dans l'Evangile par sa ferveur. Poussé d'un ardent desir de voir le Sauveur, dont il avoit entendu dire des merveilles, & ne pouvant en approcher à cause de la foule du monde qui l'entouroit, il monta sur un arbre pour le voir à son aise, quand il passeroit par là. Mais lorsque le Sauveur lui eut ordonné de descendre, parce qu'il vouloit l'aller trouver en sa maison, Zachée fut comblé de joye, courut pour disposer tout afin de le recevoir, s'offrit sur le champ à donner la moitié de son bien aux pauvres, & de restituer au quadruple celui qu'il se trouveroit avoir mal acquis, & donna toutes les marques d'une sincère & d'une fervente conversion.

L'exemple de Zachée.

On ne peut ômettre l'exemple de S. Paul, quand on parle d'un zèle fervent. Son ardent naturel, qui alloit jusqu'à l'emportement avant sa conversion, donna à sa charité le même caractère après sa vocation à l'Apostolat, à laquelle il répondit, en s'offrant à tout ce que le Seigneur voudroit faire de lui. *Domine, quid me vis facere?* Le Fils de Dieu même comprit tellement sur son courage, & sur sa fidélité à la grace qu'il lui faisoit, qu'il lui fit voir tout ce qu'il auroit à souffrir pour son service; & la peinture que cet Apôtre fait lui-même de ses voyages, de ses travaux, & de ses persecutions, montre assez que l'Eglise est redevable de ses progrès à son courage, & à la ferveur de son zèle & de sa charité.

La ferveur de Saint Paul.

Act. 9.

APPLICATIONS.

Il faut racheter le temps par le moyen de la ferveur.

Videte quomodo cautè ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes: redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Ad Ephes. 5. Prenez garde, mes freres, avec quelle circonspection vous devez marcher dans la voye de Dieu, en vous y conduisant, non pas comme des gens sans prudence, mais comme des gens sages qui travaillent à racheter le temps, parce que les jours sont mauvais. Qui est-ce qui peut mieux porter le nom de ces mauvais jours, que les relâchemens, & cette décadence presque universelle que l'on voit aujourd'hui dans le monde, & même

dans quelques Ordres Religieux; que le renversement de la piété & de la discipline, qui fait que ces lieux saints, qui devoient être des ports & des aziles pour ceux qui s'y sont retirés, deviennent quelquefois des mers orageuses, & des lieux de tempêtes & de naufrage pour ceux qui y demeurent? Ne sont-ce pas là des temps & des jours, auxquels on peut donner le nom de mauvais & de malheureux: *quoniam dies mali sunt*. Or comment les racheter? C'est, dit Saint Gregoire, que nous rachetons le temps, quand par nos larmes, par les travaux de la penitence,

Il faut racheter le temps par le moyen de la ferveur.

& par la ferveur de notre charité, nous comparons celui que nous avons perdu, dans les plaisirs & dans les divertissemens d'une vie mondaine & relâchée.

Il faut entretenir le feu de la ferveur.

Ignis in altari semper ardebit. Levit. 6. C'est, selon la pensée de Saint Gregoire, ce que representoit le feu sacré, qui dans l'ancienne Loi devoit brûler jour & nuit, par les ordres de Dieu, sur les Autels. Dieu ne se contente pas d'avoir allumé le feu de la charité dans nos ames; mais il veut que nous ayons soin d'exciter ses ardeurs, de nourrir & d'augmenter sa flamme. Lorsque nous cessons de mettre du bois au feu, il s'éteint, dit le Saint Esprit: *Cum desecerint ligna, extinguetur ignis.* Quel est donc ce bois, & cette matiere qui doit entretenir, & qui peut augmenter le feu du saint amour? C'est la meditation des veritez chrétiennes, la parole de Dieu, les frequentes prieres, les bonnes œuvres; si vous êtes lâches & languissans dans la pratique de la vertu, inmanquablement le feu de votre charité s'éteindra.

Prq. 26.

Soin que nous devons avoir d'entretenir la charité.

Et lucerna ardentis in manibus vestris. Luc. 12. Que vos lampes soient toujours arden-tes. C'est l'avis que nous donne le Fils de Dieu, de crainte que notre charité ne vienne à se ralentir au milieu même des flammes & des ardeurs celestes de la grace. Efforçons-nous plutôt d'entretenir toujours cette ardeur, & si par le malheur de notre fragilité, & de quelque accident, elle vient à se refroidir, n'oublions pas d'avoir toujours recours à cette source de lumieres & d'ardeurs, pour être saintement embrasés de ce feu divin, qui avoit commencé à nous échauffer. C'est le discours que fait Saint Cyprien, *lib. de Eleém. Idem jubet, lucerna nostra sint semper ardentis, ut scilicet superno igne succensus animus non tepescat, sed studeat semper arde- re, ac si vigorem ejus aliqua turbavit adversitas, unde caput inflammari, inde poscat igniri.*

Dieu rebu- ee un cocur lâche & languis- sant.

Mém.

Intulistis de rapinis claudum, & languidum: numquid suscipiam illud de manu vestra? Malach. 1. Ce que vous m'offrez de vos troupeaux, dit Dieu aux Sacrificateurs d'Israël, c'est ce qu'il y a de plus languissant, & vous prétendez me faire un present agréable? Offrez, offrez ces fortes de victimes au maître qui vous gouverne, pour voir si elles lui plairont: *Offer illud duci tuo, si placuerit ei;* c'est-à-dire, comme l'interprete Saint Jérôme, vous avez pour tout le reste de la vivacité; il n'y a que pour moi que vous avez de la tiédeur; s'il s'agit d'un intérêt du monde, d'une negociation du monde, rien de plus appliqué que vous; & quand il faut me prier, m'obéir, me servir, vous êtes la lâcheté même. Mais allez chercher un autre Maître & un autre Dieu que moi, & souvenez-vous qu'une conduite telle que la vôtre, est un objet d'indignation à mes yeux.

Dieu mérit- re que nous le servions

Ut ambuletis dignè Deo. Ad Coloss. 1. N'est-il pas juste que Dieu étant ce qu'il est, & nous

étant ce que nous sommes, nous le servions de toutes nos forces? Passe, qu'on serve les hommes avec negligence, encore ne le peuvent-ils souffrir; mais Dieu est si grand & si élevé au-dessus de nous, que quand toutes les créatures se consumeroient à son service, elles ne feroient qu'une partie de ce qui lui est dû. Ce qui fait dire à l'Apôtre: *Ut ambuletis dignè Deo.* Il faut servir Dieu comme il le merite. Mais comment cela, puisque sa grandeur est sans bornes? cela est vrai; mais ce que nous devons faire pour satisfaire à cette obligation, c'est de nous y employer de toutes nos forces, & après cela avouer que nous sommes des serviteurs inutiles, trop heureux que Dieu daigne accepter les petits services qu'il exige de nous, & que nous sommes capables de lui rendre!

Ad Coloss. 1.

Maledictus, qui facit opus Dei fraudulenter. Jerem. 48. Malheur à celui qui agit frauduleusement, en faisant l'œuvre de Dieu. Ces paroles ne peuvent être plus justement appliquées qu'aux Religieux lâches, & qui s'acquittent avec peu de ferveur & d'exactitude de leurs observances. Malheur à celui qui agit frauduleusement avec Dieu! Et quel est cet ouvrage? Mais quel autre peut porter à plus juste titre ce nom, que les exercices de la vie Religieuse, puisque c'est ce que Dieu attend de ceux qui sont appelez à cet état? Et qui est ce fourbe, ou cet homme de mauvaisé foi, sinon celui qui manque de s'en acquitter exactement & avec ferveur; qui fait profession d'un état sans en remplir les de-voirs? *Maledictus, qui facit opus Dei fraudulenter.* Ne trompe-t-il pas la Religion, qui comptoit sur lui, comme sur un bon sujet, qui s'acquitteroit de ses obligations, & attireroit par là les bénédictions du Ciel? Ne rend-il pas inutiles les hauts desseins que Dieu avoit sur lui, par l'infidélité qu'il apporte à son service? Mais ne se trompe-t-il pas lui-même, en portant le nom de Religieux, & s'acquittant si lâchement des devoirs qui sont attachés à sa vocation? *Maledictus, qui facit opus Dei fraudulenter.*

Des Reli- gieux lâ- ches & sans ferveur.

Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. Ad Rom. 8. La ferveur naît de la parfaite docilité aux mouvemens & aux inspirations du Saint Esprit. Lorsqu'une ame est libre des affections corrompues, & animée du feu de la charité, du moment que le Saint Esprit lui parle, elle se porte avec promptitude à tout ce qu'il desire; & comme c'est le Saint Esprit, qui en s'unissant à nos ames pour en prendre la conduite, nous fait enfans de Dieu, du moment que les puissances sont aussi dociles à ses inspirations, que les organes & les membres du corps sont souples aux volontez de l'ame, nous sommes véritablement animez de son esprit, & ensuite les parfaits enfans de Dieu. *Qui Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.*

D'où naît cette ferveur d'el- prin.

PARAGRAPHE QUATRIÈME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce sujet.

Non satis est rectè facere, nisi etiam maturare adjicias. Ambros. lib. 1. c. 5. de Abraham. *Nescit tarda molimina Spiritus Sancti gratia.* Idem. *Quantumcumque hic vixerimus, quantumcumque hic profecerimus, nemo dicat, sufficit*

CE n'est pas assez de faire bien ce que l'on fait, si vous n'ajoutez qu'il faut se hâter de le faire le plutôt que l'on peut. La grace du Saint Esprit ne sçait ce que c'est que ces lents efforts, & ces longs retardemens. Quelque long qu'ait été le temps de notre vie, & quelque progrès que nous ayons fait dans la vertu,

mihî, justus sum; ubi dixerit, sufficit, ibi hæsit. August. in Psalm. 69.

Solus amor est, qui difficultatis nomen erubescit. Idem.

Memento quia regnum cælorum, non tepidè, non desides, sed violenti rapiunt. Idem.

Cordis dilatatio, justitia est delectatio. Idem.

Promptitudine nobis opus est, ardore multo, animo ad mortem exposito, alioqui non licet cruci confixum regem assequi. Chrysof. Homil. 31. ad Popul.

Quò amplius quisque vita cælestis dulcedinem degustat, eò amplius fastidit omnia que placebant in infimis. Beda, Homil. de Transfiguratur.

Fervorem esse existimo cupiditatem vehementem, stabilem, constantem, placendi Deo in omnibus. Basil. in regul. minorib.

Magna operatur amor; si renuit operari, amor non est. Gregorius.

Non numero, & laborum magnitudini Deus mercedem reddat, sed alacri proposito, atque ferventissima voluntati. Joan. Climac. præfat. in scal.

Anima que amat ardentius, currit velocius, & citius pervenit; perveniens, non dico repulsionem, sed nec cunctationem patitur. Bernard. Serm. 3. in Cantic.

Multò facilius reperias multos seculares converti ad bonum, quàm unum quempiam de religiosis transire ad melius. Idem, Epist. 96. ad Richardum Fontanensem Abbatem.

Rarissima avis est, qui de gradu, quem semel attingerit, vel parum ascendat. Idem.

Ignis & tepiditas non in uno domicilio commorantur, præsertim cum tepiditas ipsi Domino solet vomitum provocare. Idem, Serm. 3. de Ascens. Domini.

Amor exarsuat, seipsum non capit, immensitatem Dei amulatur, dum metam nescit ponere affectui. Gilbertus Abbas, Serm. 19. in Cant.

Abjiciamus perniciosam tepiditatem, quia Deo vomitum provocare solet. Bernard.

Explevit tempora multa, non quidem annorum numero, sed mentis devotione inextinguibili proficiendi. Idem.

Quantum nos apposuerimus ad diligentiam, tantum Deus addet ad gloriam. Cæcilius, Homil. 3. ad Monach.

Fidelis est servus qui fervorem suum servat inextinguibilem, & in dies usque ad finem vite sue, ignem igni adjicere, fervorem fervori, desiderium desiderio, & studium studio nunquam desit. Joan. Climac. grad. 1.

Si dederis te ad fervorem, invenies magnam pacem, & senties leviores labores. De Imitat. Christi, l. 2. c. 20.

Dominus dormit tepidis, vigilet perfectis. Ambrosius.

Qui singis laborem in præcepto? an non sicut in præcepto labor, onus leve, suave jugum, crux innunda? Bernard. in declamat.

Et invenietis requiem animabus vestris, mira novitas! tollens jugum invenit requiem. Basil. in Psalm. 29.

Dormientibus nobis, & pigre agentibus, dormire dicitur Deus. Basil. in Psalm. 29.

que personne ne dise, c'en est assez pour moi, je suis assez juste: car là où il dira, c'est assez, c'est là qu'il commence à se laisser & à s'arrêter dans sa course.

Le véritable amour de la justice a honte d'entendre dire qu'il y a de la difficulté à l'acquiescer.

Souvenez-vous que ce ne sont pas les âmes tièdes ni les lâches qui ravissent le Royaume des Cieux, mais celles qui se font violence.

La dilatation du cœur est la delectation de la justice.

On a besoin de diligence, de promptitude, & de travailler avec ardeur, & d'un courage prêt à souffrir la mort; car il n'est pas permis autrement d'être de la suite de notre Roi Jésus-Christ crucifié.

Plus une personne goûte les douceurs & les délices de la vie céleste, plus elle a de dégoût des fades plaisirs qu'elle goûtoit auparavant dans les choses d'ici-bas.

Je crois que la ferveur n'est autre chose qu'un desir violent, constant, empressé & ardent de plaire à Dieu en toutes choses.

L'amour, quand il est véritable, entreprend & exécute de grandes choses; & s'il refuse d'agir & d'entreprendre, dès-là ce n'est plus un véritable amour.

Ce n'est ni la multitude, ni la grandeur des travaux, que Dieu récompense; mais la généreuse ardeur d'une volonté fervente, qui entreprend avec joie, & qui se porte à tout faire pour son service.

L'âme qui aime Dieu plus ardemment, marche plus vite dans la voie de la perfection; elle y arrive plutôt; & afin d'y parvenir, elle ne peut souffrir le moindre obstacle, ni le moindre retardement.

Il est plus aisé de trouver dans le siècle plusieurs personnes qui se convertissent tout de bon, & qui d'une vie déréglée passent à une vie sainte & vertueuse, que non pas un Religieux qui de lâche, & de négligent dans ses devoirs devienne plus régulier & plus fervent.

C'est une chose assez rare, qu'une personne qui est parvenue à quelque degré de vertu, s'élève à une plus haute perfection.

L'ardeur du feu sacré ne peut subsister avec la tiédeur dans un même lieu, vû particulièrement que la tiédeur a coutume d'exciter dans Dieu, ce qu'il appelle lui-même un vomissement par lequel il rejette de son cœur une âme tiède.

L'amour divin cause une bouillante ardeur, qui fait qu'il ne souffre plus de bornes, qu'il s'étend & participe à l'immenité de Dieu, & ne met point de fin, ni de terme à ses desirs.

Quittons cette pernicieuse tiédeur, qui cause dans Dieu un dégoût, & lui fait rejeter une âme, comme un mets dont on a de l'horreur.

Il a rempli la course d'une longue vie, non par le nombre des années, mais par la ferveur d'un desir infatigable de toujours croître & d'avancer dans la vertu.

Plus nous augmenterons notre ferveur & notre diligence, plus Dieu augmentera notre gloire & notre récompense.

Celui-là peut être appelé serviteur fidèle, qui consacre sa ferveur au service de Dieu, sans la laisser éteindre ni se ralentir: mais au contraire qui l'augmente jusqu'à la fin de sa vie, qui ne cesse d'ajouter ferveur sur ferveur, un nouveau feu au premier, & de nouveaux desirs de sa perfection.

Si vous vous appliquez au service de Dieu avec ferveur, vous jouirez d'une grande paix intérieure, & vous rendrez votre travail plus supportable & plus doux.

Le Seigneur s'endort, pour ainsi dire, à l'égard des personnes tièdes; mais il veille sur ceux qui sont parfaits, ou qui tendent avec ferveur à la perfection.

Pourquoi vous figurez-vous de la peine à accomplir le précepte? n'est-ce pas un travail imaginaire, un fardeau léger, un joug doux que Dieu nous impose?

Portez ce joug, & votre âme jouira du repos qu'elle souhaite. Quelle agréable surprise! celui qui prend ce joug, trouve du repos.

Lorsque nous sommes lâches & comme assoupis, par une négligence criminelle, Dieu semble aussi s'en-

Oblata Deo, non pretio, sed affectu placent.
Salvian. lib. 1. de Eccl. Cathol.

Fervor & profectus noster quotidie debet crescere; sed nunc pro magno habetur si quis primis fervoris partem possit retinere. De Imit. Christi, l. 1. c. 2.

dormir à notre égard, comme s'il ne pensoit point à nous.

Ce que nous offrons à Dieu, ne lui est pas agréable par le prix de la chose; mais par l'affection avec laquelle nous l'offrons.

Notre ferveur & notre progrès dans la vertu, devoit croître chaque jour; mais maintenant on compte pour beaucoup, si l'on conserve une partie de la ferveur avec laquelle on servoit Dieu au commencement.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition de la ferveur.

LA ferveur proprement est un désir ardent & efficace d'accomplir en toutes choses la volonté de Dieu; ou bien une prompte volonté qui nous porte au bien, & à remplir les devoirs de notre vocation. S. Thomas & d'autres Theologiens la confondent avec la devotion, comme nous l'avons déjà remarqué, & en ce sens ils disent que la devotion est une ferveur furnaturelle, qui vient de la charité divine, & qui fait que ceux qui en sont touchés, se portent avec joye & avec promptitude, à exécuter les volontés de Dieu. De sorte qu'elle est opposée au vice de la paresse, qui est une tristesse spirituelle, qui rend le Chrétien pesant, endormi, qui n'a que de l'ennui & du dégoût du service de Dieu.

D'où vient le nom de ferveur.

Le mot de ferveur est une métaphore prise de l'eau, lorsqu'on l'a mise sur le feu; avant que cette eau soit échauffée par la chaleur, elle ne se remue point, & elle demeure sans agitation; mais à mesure qu'elle reçoit la chaleur du feu, elle bout, elle se remue, elle s'agite, & si on ne l'empêche, elle sort hors de son vase, & se répand. Il en est de même d'une ame qui est échauffée par le feu d'une sainte & ardente charité; elle ne demeure plus dans l'inaction & dans l'oïveté où elle étoit auparavant; il faut qu'elle s'occupe, qu'elle agisse, & qu'elle sorte hors de soi-même par la pratique des vertus. Ainsi, la ferveur n'est autre chose que la charité même, & l'amour de Dieu; mais qui est plus ardent qu'il n'est dans le commun des hommes, & qui se fait connoître par ses actions, & par le mouvement qu'il se donne pour exécuter ce que Dieu demande de nous.

En quoi consiste proprement cette ferveur au service de Dieu.

Cette ferveur ne consiste pas dans des consolations sensibles, & dans des goûts intérieurs que ressentent ceux qui commencent à servir Dieu; ce n'est pas même une facilité de pratiquer le bien sans résistance, ou sans contradiction du côté de la chair; en sorte qu'on se porte sans peine, & sans répugnance à tout ce qui est de notre devoir; car on peut conserver la ferveur en souffrant des ariditez, des désolations, & des difficultés extrêmes; mais elle consiste, dit Saint Basile, dans un désir véhément, constant, qui n'est ni lâche, ni inutile: *Fervorem esse existimo, cupiditatem vehementem, stabilem, constantem, placendi Deo in omnibus.* De là vient qu'on distingue deux sortes de ferveur, l'une de ceux qui commencent à se donner à Dieu, & qui dans les premières ferveurs de leur conversion, se montrent quelquefois plus ardens que ceux qui sont d'une vertu consommée, & se portent avec impetuosité aux choses mêmes les plus difficiles; mais cette ferveur n'est pas de longue durée; comme un

feu qui s'évapore, & puis s'éteint en peu de temps; l'autre sorte de ferveur est celle des personnes plus avancées, qui est plus constante, & naît d'une vertu solide, & d'une charité à l'épreuve de tout.

On ne peut mieux représenter, & expliquer les effets de la ferveur, que par la ressemblance qu'elle a avec le feu, d'où elle tire son nom, & dont elle semble emprunter les qualitez: car 1°. le feu luit & éclaire, & un Chrétien fervent donne bon exemple à tout le monde, & répand par tout la lumière de sa vertu. 2°. Comme le feu est extrêmement actif, & ne peut demeurer en repos, de même un homme fervent ne peut demeurer oïss, & ne se laisse jamais de travailler pour Dieu; ne dit jamais c'est assez, mais souhaite toujours de faire davantage. 3°. Le feu croît toujours à mesure qu'il trouve de la nourriture, & qu'on lui fournit de la matière. Ainsi un homme fervent s'avance toujours, & va de vertus en vertus. 4°. Enfin, le feu échauffe tout, & communique sa chaleur à tout ce qui l'approche, & un homme fervent inspire son activité, & communique son ardeur à tous ceux avec qui il a commerce.

Les effets de la ferveur.

Les motifs les plus capables d'exciter & d'entretenir cette ferveur, sont 1°. La grandeur du Maître que nous avons l'honneur de servir, qui est Dieu même, qui ne peut souffrir de lâches à son service, non plus que les autres Maîtres. 2°. La pensée de la présence de Dieu qui voit tout ce que nous faisons pour lui, comme la présence d'un Souverain & d'un Général d'armée, inspire du courage aux soldats qui combattent pour leurs intérêts. 3°. L'espérance de la récompense que nous attendons de nos services, puisque c'est un bonheur éternel que nous espérons de lui. 4°. Sans la ferveur nous ne pouvons long-temps demeurer fideles au service de Dieu, parmi tant de dangers & d'ennemis de notre salut, & de tentations qui nous viennent de tous côtez.

Pour bien comprendre ce que c'est que la tiédeur, qui est un état si dangereux, & dont le Fils de Dieu même témoigne avoir de l'horreur; il faut remarquer, que dans le Christianisme il y a trois sortes de Chrétiens. Les premiers donnent tout au monde & à ses maximes: les seconds au contraire donnent tout à Dieu, & aux maximes de l'Évangile. Les uns & les autres ne se partagent point à deux maîtres, & ne le peuvent, ni ne le veulent faire; mais il y en a d'autres, qui, quoi qu'ils fassent profession de vertu, prétendent accommoder Dieu & le monde, & se partagent à tous les deux, suivant les maximes de l'un & de l'autre, & en goûtant les douceurs, & ce qu'ils ont de commode;

Les motifs qui nous doivent enflammer à servir Dieu avec ferveur.

De la tiédeur, qui est opposée à la ferveur.

commode : ce sont ceux-là qu'on appelle tiède-
des au service de Dieu. Ainsi la tiédeur est
un certain relâchement dans la piété, une
volonté languissante pour le bien, & la ra-
cine ou le commencement du vice de la pa-
resse, qui est compté entre les pechez capi-
taux. Cet état n'est pas tout-à-fait opposé à
la charité, laquelle subsiste encore dans un
cœur languissant, qui n'est pas tout-à-fait
froid dans l'amour de Dieu, ni mort à la
grace, mais entre-deux, comme une eau s'ap-
pelle tiède, qui n'est ni chaude, ni froide,
mais qui tient de l'un & de l'autre.

La tiédeur
donne un
grand sujet
de douter
si on est
en grace,
& si on a
la charité.

C'est un grand sujet de crainte & d'humili-
ation, de ne pouvoir s'assurer d'être dans
l'état de grace ; mais d'avoir beaucoup plus
de sujet d'en douter. Un Chrétien fervent
craint de n'y être pas : mais il espere beau-
coup plus qu'il ne craint, parce qu'il a bien
des raisons de croire qu'il y est, & ainsi sa
crainte ne le décourage point. Mais un hom-
me lâche a de grandes raisons d'en douter : &
ainsi il a beaucoup plus à craindre qu'à es-
perer. La raison est, que la grace est à notre
ame, ce que notre ame est à notre corps :
l'ame dans notre corps, est un principe con-
tinuel d'actions de la vie naturelle ; la grace
ou la charité, (car on ne distingue point
ici ces deux choses) doit être un prin-
cipe continuel d'actions d'une vie surnaturel-
le : quand on ne voit plus dans un corps
aucun mouvement d'une vie naturelle, on
a raison de juger que l'ame n'y est plus ;
quand on ne voit plus dans une ame aucun
mouvement de cette vie divine & surnaturel-
le, on a aussi raison de juger que la gra-
ce n'y est plus, & que cette ame est morte.
Or quelles actions divines & surnaturelles
fait une ame tiède & lâche ? peut-elle répon-
dre qu'elle en fait une seule ? La nature, l'hu-
meur, la passion, la vanité, l'intérêt, le res-
pect humain ne sont-ils pas le principe de
toutes ses actions ?

Les causes
de la tié-
deur.

Il y a plusieurs principes d'un mal si dan-
gereux. Le premier est un défaut de foi, à
l'égard des veritez éternelles. Ainsi la lan-
gueur de notre vie vient d'ordinaire de la
langueur de notre foi, & le remede à ce mal
est de ranimer notre foi par la considéra-
tion de ces grandes veritez. Le second vient
de ce que nous nous laissons trop occuper
ou de nos affaires, ou de nos plaisirs. L'es-
prit partagé & dissipé par l'embarras des af-
faires se relâche aisément dans les devoirs de
piété. Le remede est de faire sa principale
affaire des devoirs de sa Religion. Le troi-
sième principe de la tiédeur est l'exemple des
autres. Il est peu de gens, même des plus
reguliers, qui ne se relâchent en quelque cho-
se ; on s'autorise de leur exemple dans ces
petits relâchemens, pour s'en permettre de
plus grands. Le remede est de regarder les
vertus des autres pour les imiter, & non
point leurs fautes, si ce n'est pour les éviter.
Enfin, le quatrième principe vient de notre
lâcheté, jointe à la difficulté de la vertu. Le

remede est de se souvenir que le Fils de Dieu
nous assure que son joug est doux, & l'ex-
perience nous en convainc, quand on le
porte avec ferveur.

Il y a plusieurs marques pour connoître
si on est tiède, & dans le relâchement. En
voici les principales. La première est une
grande facilité à ômettre ses exercices de pié-
té, pour le moindre sujet, & à la moindre
occasion. La seconde est la negligence avec
laquelle on s'acquie de ces mêmes devoirs,
en deshonorant Dieu par les actions mêmes ;
par lesquelles on prétend l'honorer. La troi-
sième est une dissipation continuelle dans la-
quelle vivent les ames tièdes, un étrange li-
bertinage de cœur & d'esprit, qui fait qu'on
se répand indifferemment sur toutes sortes
d'objets, vains & frivoles, ne se faisant nul-
le violence pour arrêter les égaremens de ses
sens. La quatrième, une habitude de faire la
plupart de ses actions sans reflexion & sans
intention, agissant presque toujours par hu-
meur ou par passion. La cinquième est une
negligence d'acquieir les vertus chrétiennes,
& de combattre les passions qui leur sont
contraires. La sixième est une negligence des
petites choses, d'observer les petites prati-
ques, d'éviter les petites fautes.

Les mar-
ques de la
tiédeur.

Les saints Peres ont beaucoup parlé de
ce vice, & sur-tout Cassien dans ses Confe-
rences, où il dit que les anciens Solitaires,
dont il rapporte les sentimens, le croyent
tres-dangereux, & un de ceux dont on a plus
de peine à se corriger. Or on n'entend point
par cette tiédeur ou lâcheté, la paresse, dans
le sens qu'on la prend communément, pour
l'oisiveté, ou la fainéantise qui aime le repos ;
nous entendons une lâcheté opposée à la vi-
gilance, & à la ferveur des ames vertueuses,
qui sont continuellement attentives à leurs
devoirs. La vigilance que Notre-Seigneur re-
commande tant, leur donne une vigueur &
une fermeté pour correspondre à Dieu fide-
lement, & s'acquieir pleinement du devoir
de serveurs zelez, qui veulent contenter en
routes choses leur maître. Or ce vice de la
tiédeur & de la lâcheté est difficile à recon-
noître, & n'est apperçu que par les ames fer-
ventes, & qui apportent du soin, de la dili-
gence, & de l'exacritude au service de Dieu.
C'est ce que le Sauveur vouloit dire par ces
paroles : *Heureux les serveurs, que le Maître
à son arrivée trouvera qui veillent.* Car les ser-
viteurs vigilans ne sont pas seulement ceux
qui se gardent d'outrager leur Maître, & qui
ne lui font point de tort ; ce sont ceux qui
sont jour & nuit attentifs à lui plaire, à pro-
curer le succès de ses affaires, à ménager & à
faire profiter son bien. Ainsi quand une per-
sonne voudra reconnoître si elle est dans cet-
te lâcheté, ou si elle en est exempte, elle doit
regarder si outre le soin de rouler dans les
actions ordinaires de son état, elle apporte
au service de Dieu une continuelle applica-
tion à se recueillir, & à tendre sans relâche à
une plus haute perfection.

Ce qu'on
doit enten-
dre par la
tiédeur, &
la lâcheté.

PARAGRAPHE SIXIÈME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Comme la
ferveur des
premiers
Chrétiens
est dimi-

LA pureté de la Religion, toute incorrup-
tible qu'elle est, ne laisse pas de se flétrir,
& de s'alterer dans le déclin des temps par-
mi les fideles ; soit que tout ce qui se passe

par l'esprit de l'homme contracte de l'impu-
reté, & qu'il se glisse de l'imperfection en tout
ce qu'il fait, même dans les choses les plus
saintes ; soit que naturellement on se lasse dans

nuée, &
que le re-
lâchement
des mœurs
s'est intro-

duit insensiblement.

l'exercice de la vertu, par l'opposition qu'elle a aux inclinations naturelles; soit enfin que la grace ait attaché de la ferveur à l'esprit nouveau du Christianisme dans les premiers siècles de l'Eglise qui se soit refroidie dans les derniers; il est évident que le relâchement de nos mœurs, est un effet de la vieillesse: car combien avons-nous vu d'Ordres saints dans leur origine, fervens dans leur commencement, admirables dans leur progrès, & parvenus à une haute perfection, avoit enfin dégénéré dans la suite, en une dissolution si effroyable, qu'on n'y reconnoissoit aucun vestige de leur premier état, parce que l'inconstance est une des faiblesses des plus ordinaires à l'homme. Combien l'Eglise même, qui est immuable dans ses maximes, par la fermeté de son fondement qui est Jésus-Christ même, a-t-elle senti d'alteration dans ses membres? *Le Pere Rapin, dans le livre de la Foi des premiers siècles.*

Continuation de ce relâchement.

Où voit-on aujourd'hui des traces de cette foi vive & ardente, qui animoit autrefois les premiers Chrétiens? Que sont devenus ces miracles de constance, de fermeté, de désintéressement, de renoncement à soi-même, & de tant d'autres vertus, qui ont été les premiers fruits de la foi dans sa naissance? Où est le temps que l'on comptoit les souffrances & les humiliations parmi les prospérités de la vie? Dans la vie qu'on mène aujourd'hui, qui est-ce qui pense comme il faut, à la fin pour laquelle il a été créé? Qui est-ce qui se considère en cette vie comme un voyageur banni de son pays, & qui gemit de s'en voir éloigné? Enfin où trouve-t-on aujourd'hui de la Religion, de la manière dont on vit dans le monde, où toutes les véritables marques de la piété sont presque détruites dans les mœurs des Chrétiens? *Le même.*

De la ferveur des Chrétiens des premiers siècles.

L'esprit nouveau des premiers siècles donnoit une ferveur aux Fideles de ce temps-là, qu'on ne connoit plus dans le déclin des derniers siècles. Cette ferveur étoit une plus grande fidélité aux graces, un plus grand attachement aux intérêts de la gloire de Dieu, un soin plus exact à observer l'Evangile dans sa pureté, une haine du péché plus déclarée, une ardeur à la priere plus constante, une attention plus grande à son salut, & plus de vigilance dans ses devoirs. Mais cet esprit s'est tellement affoibli dans la vieillesse du monde, que les traces en sont presque toutes effacées. *Le même.*

La grandeur du Maître que nous servons doit animer notre ferveur à son service.

Ad Rom. 12.

L'Apôtre S. Paul exhortant les fideles à ne jamais se relâcher dans la pratique de leurs devoirs, ne crût pas pouvoir employer des motifs plus propres à ranimer cette ferveur toujours nouvelle, que de les faire souvenir que c'étoit le Seigneur Tout-puissant qu'ils servoient: *Spiritu ferventes, Domino servientes.* D'où je conclus, que selon la pensée de l'Apôtre, la mesure de la grandeur du Maître que nous servons, doit être la mesure de notre ferveur. Or quelle est la mesure de la grandeur de Dieu? n'est-ce pas de n'en avoir aucune, & de ne pouvoir être bornée, ni par le temps, ni par les lieux? & par conséquent le service qui lui est dû, ne doit-il pas au moins tenir quelque chose de son éternité, & de son étendue? Le véritable Chrétien ne doit jamais mettre de bornes à sa ferveur, & au zèle de sa perfection. Pourquoi? parce que quelque progrès qu'il puisse faire dans

l'état de perfection, il lui reste toujours bien du chemin à faire avant que d'être arrivé au but que le Fils de Dieu lui a marqué. *Tiré d'un Sermon manuscrit.*

La devotion & la piété s'affoiblit & se perd insensiblement. On s'endort pendant que la lampe & le feu brûlent; mais l'huile se consume pendant le sommeil, & le feu se couvre de cendre. On se trouve en s'éveillant froid comme le marbre, & dans des tenebres qui ne laissent entrevoir aucun secours. On avoit des mouvemens de piété, & de zèle, lorsque la conscience a commencé à dormir; mais tout s'éteint insensiblement, la connoissance s'affoiblit, la ferveur diminue, & s'exhale; le zèle se perd; on devient froid pour Dieu; de cette froideur on passe dans l'erreur & dans le péché; & souvent on ne trouve plus ni lumière ni remède à son mal. *Auteur anonyme.*

C'est un homme attaché à son devoir, au milieu même de la corruption du monde, toujours attentif à ses obligations les plus indispensables. Il ne se contente pas d'éviter les vices de son état, il s'efforce encore d'en acquérir toutes les vertus, persuadé que la tiédeur conduit au relâchement, & le relâchement au désordre. Un travail assidu lui fait vaincre tous les obstacles qu'il trouve à sa perfection, & comme les perils de se corrompre & de se pervertir sont continuels, la précaution est toujours agissante pour en triompher. *Dans le Recueil des Pièces présentées à l'Académie, en l'année 1703.*

L'ame toute immortelle qu'elle est de sa nature, a cependant, par rapport à ses vertus, certaines faiblesses, & certaines déficiences qui marquent de la caducité, aussi-bien que le corps. Il y a toujours quelque chose en nous qui se perd de notre premiere vigueur: un âge est le tombeau d'un autre âge, & insensiblement la nature s'épuise & vient à manquer. Combien d'âmes ferventes ne voit-on pas dans les maisons religieuses, se relâcher peu à peu, & tomber dans une criminelle nonchalance, jusqu'à ne pouvoir presque plus s'élever vers Dieu, ni porter leur vûe vers les biens célestes? De là cette pesanteur de corps, & encore plus d'esprit & de cœur; de là ces prétextes d'infirmité, ces faiblesses prétendues, ces ennuis des austérités, cette aversion des pratiques humiliantes & pénibles. Tout vieillit presque en elles: l'esprit de la religion s'y affoiblit peu à peu, & quelquefois sans qu'elles s'en apperçoivent, &c. *Pris d'un Sermon manuscrit attribué au Pere de la Rue.*

Entre ces deux extrêmes du froid & du chaud, il y a un milieu, qui participe de l'un & de l'autre: c'est le tiède, que le Sauveur abhorre dans ceux qui veulent être à son service, & qu'il menace de ses plus severes vengeances. Ce qui néanmoins paroît avoir quelque difficulté: car qu'est-ce que la tiédeur, qu'une chaleur qui commence à s'introduire? Or Dieu condamne-t-il dans les hommes les commencemens du feu céleste de son divin Esprit? Qu'est-ce que la grace même, sinon un commencement de chaleur, puis que nous ne sommes jamais assez ardens au service de Dieu, & qu'il y a toujours des imperfections & des défauts qui refroidissent notre piété? Le Pere des miséricordes, qui est la bonté & l'indulgence même, bien loin de rejeter avec rigueur ceux qui ont quelque commencement de sanctification, ne les

Comme la pierre se perd, & la tiédeur succède à la ferveur.

Ce que c'est qu'un Chrétien fervent.

Relâchement dans la vertu & dans la vie spirituelle.

De la tiédeur dans le service de Dieu.

supporte-t-il pas au contraire charitablement dans leur foiblesse? ce ne sont donc pas les infirmes & les imparfaits, que le Fils de Dieu veut marquer ici par la qualité de tiédés. Pour comprendre ceci, il faut remarquer que par la tiédeur, on n'entend pas un progrès du froid au chaud: car à parler proprement, un progrès n'est pas un état; au contraire, c'est un passage d'un état à un autre, un mouvement qui pousse une chose, & qui la fait changer d'état & de situation à chaque moment, pour lui en donner une différente. Or telle est la nature de la piété des Fidéles: c'est un progrès qui avance leur sainteté tous les jours. Ce n'est qu'une chaleur en partie: mais cette chaleur s'augmente & s'enflamme de plus en plus par un heureux accroissement. Par la tiédeur donc, il ne faut pas entendre un progrès, mais un état: lorsque l'eau à demi échauffée seulement, en demeure là, & ne reçoit point d'autre chaleur; ce qui se fait en deux manières, ou quand l'eau, qui est naturellement froide, vient à s'échauffer un peu, sans s'embraser davantage; ou lorsque l'eau, qui étoit bouillante, vient à se refroidir, & à perdre une partie de sa chaleur sans se rétablir dans son degré précédent. C'est de la sorte qu'il faut concevoir cette tiédeur, que le Sauveur déteste: car il veut signifier par là, l'état de ceux qui en demeurent à une dévotion foible & languissante. Les tiédés donc précisément sont ceux qui en demeurent à un milieu blâmable entre le bien & le mal; qui ne veulent être ni tout-à-fait à Jesus-Christ, ni tout-à-fait au monde, mais se partager entre l'un & l'autre, tâchant de s'accommoder & de s'entretenir entre tous les deux. *Tiré d'un Auteur anonyme.*

Grand Dieu! est-ce ainsi que l'on vous sert? ou est-ce ainsi que l'on sert le monde? L'homme n'est-il vis & sensible que pour le crime? & croit-il donc se dégrader en vous aimant? Son cœur si grand, si magnanime n'est plus qu'un cœur abattu dans la piété. S'il sert le monde, rien ne lui coûte; il court, il vole à l'impossible; il se dévoue, il brûle & se consume aux pieds de ses idoles; & devant vous, Seigneur, sa force l'abandonne, tout son feu s'éteint, & il semble qu'il lui suffise de vous aimer pour montrer toute sa foiblesse. *L'Abbé Mongin, dans un discours qui a remporté le prix.*

Si l'ame negligente n'est pas encore tombée dans le péché, attendez un peu, & vous verrez sa chute; elle ne tient plus qu'à un fillet de vie, que le moindre mouvement peut rompre; qu'à une étincelle de charité, que le moindre souffle peut éteindre: c'est la lampe qui fume, & qui ne rend plus qu'une clarté mourante; c'est le Lazare languissant, il mourra bientôt... *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo.* Si vous étiez de ces cœurs froids & insensibles, votre insensibilité même pourroit m'attendrir: des misérables qui se perdent sont plus dignes de ma pitié, que de mes vengeances. Mais je connois vos œuvres: vous n'êtes ni de ceux qui m'aiment, ni de ceux qui me haïssent: vous ne m'intéressez ni du côté de ma compassion, ni du côté de mon amour: vous voudriez seulement ménager tout à la fois votre salut & vos plaisirs, & joindre ainsi la sécurité & l'indolence. *Auteur moderne.*

La negligence est une grande marque du dégoût, & le dégoût une grande disposition

au changement; on quitte bientôt les choses qui ne plaisent plus, & un cœur dégoûté ne sera pas long-temps fidèle... Qu'y a-t-il de plus terrible qu'un état qui nous approche insensiblement du mal, qui nous ôte l'horreur du péché, & qui dispose la volonté à le commettre? Telle est la disposition de ces hommes imparfaits, ou pour mieux dire, de ces cœurs à demi corrompus, qui disputent sans cesse entre la loi & la dispense; qui tâchent de faire une espee de composition avec le Seigneur, & sous prétexte qu'ils lui obéissent en quelques points importants, se font un titre pour lui déplaire dans tous les articles qui sont de moindre conséquence. Etat souvent plus dangereux que celui des plus déterminez pecheurs, & où l'on se trouve enfin plus éloigné du salut, que si l'on étoit d'abord entré dans les voyes les plus criminelles. *Le même.*

Si l'homme étoit sensible aux liberalitez de son Dieu, il ne se rendroit pas seulement à ses ordres, il suivroit ses conseils; le précepte suffiroit à son obéissance, & non pas à son zele; on le verroit exact dans les moindres, comme dans les plus importants devoirs, encouragé par la facilité des uns, animé par la grandeur des autres. Mais que doit-on attendre d'un homme peu reconnoissant? Il plie sous le faix des grandes obligations, & il méprise les petites observances, trop foible à son gré, pour s'acquitter comme il doit des premières; trop negligent pour faire attention aux secondes, & toujours injuste de ne pas accomplir toute justice. *Le même.*

Cet homme tiède & negligent au service de Dieu, sera puni de sa negligence; une indifférence a été la faute, une indifférence sera la peine: le Seigneur lui est à charge; il est à son tour à charge au Seigneur. Cette ame, qui n'est ni assez loin de Dieu pour être frappée d'un froid mortel, ni assez près pour être émuë de ses saintes ardeurs, n'éprouve ni les utiles reproches du péché, ni les témoignages consolans de la vertu. Dans cet état de défaillance & de langueur, on ne la connoit plus; elle ne se connoit plus elle-même; est-elle en grace, ou n'y est-elle pas? tombera-t-elle dans le desordre, ou n'y seroit-elle point déjà tombée? Qu'on est prêt de perdre Dieu, quand on a tant de raison de douter si on l'a perdu! *Le même.*

Nous commençons déjà à nous pervertir, quand nous devenons languissans dans la voye de Dieu; c'est là le premier pas qui nous conduit à la mort. Languissans, dit Saint Bernard, non pas de cette langueur de charité, semblable à celle de l'Épouse des Cantiques. Non, dit le même, d'une simple langueur d'aridité, telle qu'étoit celle de David, quand Dieu retiroit ses consolations, & sembloit l'abandonner à lui-même; ce qui lui faisoit dire: *Languerunt oculi mei pro inopia.* Mais d'une langueur d'infirmité, qui est criminelle & volontaire; d'une langueur que nous ne pouvons imputer qu'à nous-mêmes, & qui par un principe de lâcheté, fait que nous secouons le joug de l'exacritude chrétienne; que nous negligons les exercices de piété; que nous quittons l'usage de la priere; que la penitence nous fait horreur; que nous nous éloignons des Sacremens; que nous ne pratiquons plus de bonnes œuvres; que ce qu'il y a dans la Religion nous semble pesant; que nous ne servons plus Dieu en es-

vaite disposition d'une personne tiède au service de Dieu.

Ce qui fait un Chrétien fervent.

Comme Dieu se comporte envers les personnes tiédés à son service.

On commence à se pervertir par la tiédeur.

Psal. 87.

C'est une indignité de servir Dieu avec lâcheté.

Le danger où est l'ame tiède & negligente de tomber dans quel que péché grief.

Apocal. 6. 3.

Le malheur & la mau-

prit & en verité. C'est ainsi que Saint Bernard dépeint cette langueur spirituelle, & Dieu veuille que vos experiences ne vous fassent sentir plus que ce qu'il vouloit vous apprendre. *Le P. Bourdaloue, dans les Sermons imprimés sous son nom. Sermon pour le Vendredi de la quatrième semaine du Carême.*

Comme cet état de tiédeur & de langueur est dangereux, il faut se prémunir, & y apporter le remède.

Cette langueur est un état pernicieux à l'homme, parce qu'elle est une de ces maladies de l'ame, pour qui les remèdes les plus forts ne sont pas trop souverains, & que cet état est une opposition directe à la grace de la penitence, qui au lieu de ces saintes frayeurs qu'elle devoit exciter en nous, n'y substitue que de vaines craintes qui ne produisent rien; il faut donc prévenir cette langueur par les plus saintes reflexions du Christianisme; se munir contre elle par les prieres & par la vigilance. Dans ces langueurs même involontaires, qui ne sont pas criminelles, bien loin de nous rebuter de la pieté, nous devons au contraire nous exciter à une ferveur & à une regularité plus grande qu'auparavant; agir de la sorte, c'est préférer le solide de la devotion au sensible, c'est avoir les sentimens les plus genereux; parce que souvent celui qui sert Dieu avec moins de goût, le sert avec plus de merite & de perfection. *Le même.*

Comment l'on vient en cet état de tiédeur.

Matt. 25.

On ne vient pas tout d'un coup en cet état de langueur; on va comme les vierges folles, dont il est parlé dans l'Evangile, d'un assoupissement léger à un profond sommeil: *Dormitaverunt omnes & dormierunt.* Une indifférence pour le salut, un mépris de certains petits devoirs, un relâchement dans le bien, une complaisance dans le mal; tout cela endort l'ame, jusqu'à la reduire à l'état de Jonas, qui dormoit au plus fort de la tempête, pendant que tous ceux qui étoient dans le vaisseau étoient en alarme; & il demeroit seul saisi d'un sommeil comme lethargique. Un Confesseur a beau conseiller, un Prédicateur a beau crier, cet assoupissement où l'on est venu par cette negligence, empêche qu'on ne se réveille à ce bruit. *Le même.*

Peinture d'un homme tiède & negligent au service de Dieu.

Voilà un juste & fidele portrait de tant de gens, qui ajoutent à leur langueur le sommeil d'une negligence affectée; qui ne veulent pas tomber dans le desordre, mais qui se soucient peu d'avancer dans la vertu; qui se relevent de leurs pechez passez, mais qui s'endorment dans une nonchalance criminelle de leurs obligations pressantes; qui ne combattent pas les veritez de l'Evangile, mais qui ne les écoutent qu'en passant; qui sous prétexte qu'ils ne sont pas aussi vicieux que plusieurs autres, ne se reprochent pas qu'il y en a beaucoup qui sont plus ardens qu'eux, & qui, pour me servir des termes du Saint Esprit, tombent dans la malediction de celui qui fait negligemment l'œuvre du Seigneur: *Maledictus, qui facit opus Domini negligenter.* *Le même, dans un autre Sermon.*

Jerem. 48
Selon la version des Septante.

Combien il est difficile de sortir de cet état de langueur.

Il est souvent plus aisé de sortir d'un peché de fragilité, que de revenir de je ne sçai quelle stupidité & nonchalance, par laquelle on s'endort dans ses devoirs. Souvent pour être tombé par fragilité, on devient plus humble, & plus attentif à soi-même, & par la raison même qu'on est autrefois tombé, on prend de plus salutaires précautions. Mais par cette tiédeur habituelle, on neglige ses devoirs, on n'a plus cette attention sur soi-même, ni cette vigilance chrétienne, que tous les Pe-

res ont toujours regardée comme la gardienne de l'innocence, & l'azile de toutes les vertus. On ne se foucie presque de rien, & quelque tempête qui s'éleve, on dort dans le vaisseau de son cœur aussi profondément, que faisoit autrefois Jonas dans celui qui le conduisoit à Tharse: *Dormiebat Jonas sopore gravi.* *Jonas 1.* Ni la crainte d'un danger present, ni la violence de l'orage, ni la proximité d'une mort certaine, ni la frayeur & les cris de ceux qui étoient dans le vaisseau, ne pûrent l'éveiller. Je veux dire que souvent le Ciel permet que des orages d'afflictions s'élevent, & que des tempêtes de disgraces agitent le vaisseau de notre cœur pour le faire revenir. Mais quand on est une fois endormi de ce sommeil lethargique, on ne se laisse toucher & émouvoir de quoi que ce soit. Reduit à un fatal état de stupidité, on ne se défie de rien, on ne s'observe, & on ne se met en garde contre aucun danger. *Le même.*

Pour s'étourdir sur cet état si dangereux, tout le monde regarde comme innocentes les infidelitez journalieres, que le poids seul de la corruption rend inevitables à la pieté. On vit tranquillement dans ces langueurs de l'ame, sans vouloir prendre nulle précaution contre le malheur où elles nous conduisent; & cette negligence, cette indolence, cette tiédeur dans les voyes du salut, c'est ce qui a damné tant de personnes, nées d'ailleurs avec des sentimens de vertu, des inclinations pour la pieté, & de saints desirs pour le Ciel. Cependant être fidele dans les moindres devoirs, ne se rien pardonner sur les plus legeres infidelitez, c'est la disposition la plus essentielle à la pieté chrétienne. Elle seule fait les Justes, comme elle seule les fait perseverer dans leur justice. Il n'est point de veritable pieté sans cette exactitude à remplir les plus petites choses comme les plus grandes. *Attribué au P. Massillon. Sermon sur la tiédeur.*

Cette tiédeur & cette negligence nous conduit à un malheur éternel.

Quand cet état de tiédeur n'auroit nulle part à la corruption du cœur; c'est un état fort douteux, qui ne laisse aucune sûreté, & qui est plus voisin du crime que de la vertu. En effet (Chrétiens) qui pourroit vous assurer que dans cette mollesse des mondains, que dans cette attention continuelle à chercher tout ce qui vous flatte, à combattre tout ce qui vous déplaît, à éloigner de vous tout ce qui vous gêne; qui pourroit vous assurer si l'amour de vous-mêmes n'y est point entré pour en bannir la charité? *Le même.*

L'état de tiédeur fort dangereux & douteux si on est en grace, ou non.

Si rien ne vous anime dans votre lâcheté; si les Sacremens dont vous approchez vous laissent encore dans la même tiédeur; si les mêmes veritez saintes tombent sur votre cœur, comme sur une terre aride; si vos infidelitez ne trouvent jamais de fin dans la révolution de vos miseres; si vous gardez par tout la même indolence, la même froideur, la même indifférence pour le Dieu que vous servez; si vous sortez du pied de l'autel comme vous y êtes venus, sans plus de ferveur, sans plus de force & de resolution qu'auparavant; si ce que vous étiez hier vous l'êtes encore aujourd'hui, même foiblesse, même tiédeur; si vous n'avez pas avancé un seul degré dans le bien; si tout le feu du Ciel ne sçauroit réveiller cette prétendue charité que vous croyez avoir toujours conservée: ah! que je crains que le Ciel irrité de votre assoupissement ne vous abandonne aux châtimens que vous meritez. *Le même.*

Marques quand la ferveur est entièrement éteinte.

On se flate & on s'abuse dans l'état de tiédeur.

On s'abuse dans cet état, sur ce que la conscience ne reproche rien, & c'est cette sécurité qui en fait le danger. On se croit un Saint, parce qu'on ne se porte pas à des excès honteux, qu'on ne commet pas des crimes éclatans : on se croit debout, parce qu'on n'est pas tombé de bien haut ; & l'on ne prend pas garde que dès-là qu'on ne peut marcher, c'est déjà être tombé. Votre état est peut-être plus dangereux que celui des pecheurs les plus declarez ; parce que vous ne sentez pas votre mal, & que vous ne voulez pas comprendre qu'il conduise à la mort. *Le même.*

L'état de tiédeur aboutit au crime & à la mort de l'ame.

Cet état de tiédeur & d'infidélité aboutit toujours au crime, parce que Dieu laisse de cette lâcheté, se retire de l'ame du Juste, & lui refuse ses secours. En effet, si le Seigneur cessoit de veiller sur les Justes un seul moment ; s'il les livroit à leurs propres foiblesses, bientôt ils seroient la proie du demon. La fidelité du Juste est donc le fruit de la grace de Dieu ; mais elle en est aussi en quelque maniere le principe. C'est la grace qui opere la fidelité du Juste, cela est constant ; mais il n'est pas moins veritable que c'est la fidelité qui attire la grace dans son ame. Si vous cessez d'être fidele, la grace s'arrête ; si vous ne prenez soin de remplir le vaisseau, l'huile vous manque ; si vous negligez de cultiver l'arbre, il sèche ; & on le maudit ; si vous vous refroidissez dans le service de Dieu, Dieu se refroidit envers vous ; si vous bornez la pieté que vous lui devez à certains devoirs generaux ; si se borne à votre égard à certains secours generaux ; & votre fidelité, pour le dire en un mot, est la regle de sa conduite envers vous. Et certes, devez-vous vous plaindre de ce procedé ? Entrez en jugement avec votre Dieu, & voyez si sa conduite est injuste : plus vous êtes attentif à lui plaire, & plus il est attentif à vous protéger : vous negligez toutes les occasions de service & de ferveur où vous pouvez lui donner des marques de votre fidelité ; il vous refuse à son tour les anciennes marques de son amour & de sa bienveillance : vous supposez avec lui tout ce que vous lui devez, toute votre attention est de mettre des bornes aux desseins qu'il a sur vous, & vous lui dites comme ce serviteur inutile, prenez ce qui vous appartient ; & si le Fils de Dieu en use de la même maniere à votre égard, trouvez-vous étrange qu'un Souverain qui tient votre sort entre ses mains, vous traite comme vous le traitez ? *Le même.*

De la froideur & du relâchement au service de Dieu.

Dieu ne nous impute pas les froideurs qui viennent de la soustraction de ses lumieres, ou simplement de la pesanteur du corps ; mais il nous impute sans doute celles auxquelles nous avons contribué par notre negligence, & nos vains divertissemens. Il veut que nous n'estimions rien tant que le don précieux qu'il nous a fait de son amour, & que nous ayons soin de l'entretenir, en lui donnant de la nourriture. C'est le commandement qu'il a fait à tous les Chrétiens, en la personne des Prêtres de l'ancienne Loi, auxquels il ordonne d'entretenir toujours le feu sur l'autel : *Ignis in altari semper ardebit.* Cet autel est le cœur de l'homme, & chaque Chrétien est le Prêtre, qui doit avoir soin de nourrir sur l'autel de son cœur le feu de la charité, c'est-à-dire, de l'entretenir par la meditation des choses célestes, & par les exercices de pieté.

Levit. 6.

Tome II.

Auteur anonyme.

Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos, disoit le saint homme Job ; où sont ces beaux jours où j'étois en faveur auprès de Dieu, comblé de ses biens, & rempli de ses graces ? J'étois incessamment éclairé de la lumiere, je marchois à la faveur de ce divin flambeau, sans craindre les tenebres & les perils ; l'onction de son esprit adoucissoit toutes mes peines, & le conseil de sa sagesse me delivroit de tous mes doutes : Je courais avec joye dans la voye de ses Commandemens, & je n'avois de satisfaction que lorsque je pouvois pratiquer la vertu, donner une aumône, pacifier un differend, pardonner une injure ; les exercices de pieté faisoient toutes mes delices ; tout secundoit mes bons desirs, & je goûtois interieurement de secretes douceurs, qui surpassoient tous les plaisirs des mondains, & toutes les voluptez sensuelles. Mais ce temps est passé, mon ingratitude à ses bienfaits en a tari la source, & pour n'avoir pas sçu profiter d'un Dieu indulgent, misericordieux & liberal, j'éprouve maintenant un Dieu sourd à toutes mes demandes. *M. de la Volpilliere, Sermon sur la fidelité à la grace.*

Douleur d'une ame dechuë de la premiere ferveur.

C'est ainsi que l'on contracte cette langueur pernicieuse à la vie spirituelle, & si condamnée dans l'écriture sainte ; car comme on n'est à Dieu qu'à demi, & qu'on veut se partager entre Jesus-Christ & le monde, on tombe dans cet état languissant & tiède, où l'on n'est ni froid ni chaud, où l'on n'est ni mort ni viv. Etat si dangereux pour le salut, que je ne sçai s'il y en a de plus perilleux, & s'il ne vaudroit pas mieux pour nous d'être ouvertement déclaré contre Dieu, que d'entrer dans cette neutralité, où l'on n'est d'aucun parti, où l'on balance entre Dieu & le monde, entre le Ciel & la terre, entre la grace & le peché, entre le Paradis & l'Enfer. *Le même.*

De l'état miserable & dangereux où l'on est réduit dans la tiédeur.

Nous voyons de grands pecheurs devenir de grands penitens, & passer d'une froideur extrême, à une extrême ferveur. Mais l'experience montre qu'une ame devotée & fervente, après qu'elle est devenue tiède & languissante, bien loin de rallumer son zele, & de reprendre sa premiere vigueur, s'affoiblit & se refroidit de jour en jour. On n'arrive pas d'abord à l'impieté, & une devotion ardente ne s'éteint pas dans un instant. Elle perd peu-à-peu quelque degré de sa chaleur, & dans la suite du temps, elle se glace tellement, qu'elle tombe dans une extrême dureté, & qu'enfin elle devient insensible à toutes les atteintes de la grace, à tous les attraits de la gloire, à tous les motifs de pieté. *Le même.*

On ne voit gueres de personnes tièdes reprendre leur premiere ferveur.

Les Saints Peres parlent avec beaucoup de force & de zele contre la langueur de la vie spirituelle, parce qu'il faut beaucoup de vigueur pour aller toujours en haut, malgré le mauvais panchant de la nature corrompue qui va toujours en bas. Une ame languissante dans la vertu, devient extrêmement vigoureuse pour le vice, & dès qu'elle cesse de faire le bien, elle est disposée à commettre le mal dont elle est capable. De là vient que le serviteur inutile est reprouvé dans l'Evangile : car encore qu'il ne soit coupable d'aucun crime, on commence néanmoins déjà de prononcer l'arrêt de sa condamnation : parce que dès-là qu'il perd le courage de faire

Combien la ferveur est necessaire.

N n 3

le bien, il prendra bientôt la hardiesse de faire le mal. *Le même.*

Exhortation à la ferveur.

En faut-il davantage pour réveiller votre courage, & pour rallumer votre ferveur ? Quoi, faut-il que les enfans des tenebres soient plus éclairés dans leur conduite temporelle, que les enfans de la lumiere dans leur conduite spirituelle ? Faut-il que les hommes du siècle soient plus ardens pour des interêts frivoles, que les Disciples de Jesus-Christ pour leurs solides avantages ? Faut-il enfin que la fausse prudence l'emporte sur la veritable sagesse, & qu'on employe plus de moyens pour établir une grande fortune dans le temps, que pour se procurer une grande gloire dans l'éternité ? *Le même.*

Les avantages de la ferveur.

Quand une ame est fervente, la vertu qu'elle avoit toujours crû farouche, lui paroît désormais avec un visage charmant; tout lui devient facile; son corps a peine à suivre son cœur dans les saints mouvemens qui l'emportent, & enfin, la grace la remplit de tant de douceurs, de satisfactions & de joye, que l'état où elle se trouve, quoi qu'elle ne fasse que commencer, semble égaler, & quelquefois même surpasser celui des plus parfaits... Le monde, qui ne juge des choses que par les apparences, n'apperçoit que nos croix & nos mortifications, qui sont visibles & extérieures; mais il ne voit pas nos consolations qui sont intérieures & invisibles. *Le même.*

Les lâches au service de Dieu portent un caractère de reprobatton.

Apocal. 21.

Saint Jean, qui dans son Apocalypse semble faire le dénombrement des reprouvés, les partage en divers ordres; mais par qui croyez-vous qu'il commence? quelle sorte de pecheurs pensez-vous qu'il mette à la tête des autres? Vous croyez peut-être qu'il commence par les athées, par les heretiques, par les empoisonneurs? Nullement: ne sera-ce point par les infideles & les incredules? Ils ne tiennent que le second rang dans la liste qu'il en fait: & qui donc? Il met à la tête de tous les autres, les lâches & les timides: *Timidis, & incredulis, & veneficis, pars eorum erit in stagno ardentis.* Pour nous apprendre que le veritable caractère d'un reprouvé, c'est cette lâcheté de cœur, qui nous fait trouver difficile tout ce qu'on desire de nous pour le service de Dieu. *Le Pere Texier, dans son Catechisme.*

Les effets de la tiédeur.

C'est la disposition la plus contraire où l'on puisse être pour le salut; car elle inspire au milieu des choses les plus saintes une espece de dégoût, qui refroidit l'ardeur qu'on avoit pour le bien; elle dessèche dans le cœur toute l'onction de la pieté; elle y détruit la crainte de Dieu, & tous les sentimens les plus tendres de la devotion; elle rend les instructions inutiles, & empêche de les pratiquer: on se laisse tellement aller au relâchement, par cette tiédeur, qu'on ne sent plus ce qu'on avoit coutume de sentir dans l'exercice de la vertu; on neglige de se vaincre, & l'on étouffe toutes les lumieres de la grace. Voilà l'état de la tiédeur, pire mille fois que les froideurs de l'ame les plus mortelles: parce que le pecheur sent quelquefois son mal, & le tiéde ne le sent pas: sa langueur est un endurcissement aussi funeste que la mort même. C'est la tiédeur qui donne du dégoût pour la vertu, & de l'indifference pour le vice. *Le Pere Rapin, livre de l'importance du salut.*

Peinture & caractère d'une personne fer-

ve. Un homme fervent est une personne dont la volonté est tellement disposée, qu'elle se porte par tout où elle voit le bien, à peu près

comme le feu va à sa sphere, & la pierre à son centre; qui n'ayant qu'une vûe qui est de plaire à Dieu, compte pour rien tout le reste, surmonte tous les obstacles, se rit des résistances des hommes, méprise leurs discours & leurs mépris, ne fait plus d'état ni des biens, ni de la santé, ni de la vie même, qu'autant qu'il plaît à Dieu, auquel elle desire de plaire. C'est une ame qui n'hésite jamais entre deux partis differens, que tandis qu'elle doute quel est le meilleur: mais dès le moment qu'elle a reconnu ce qui est le mieux, la voilà entièrement déterminée. *Le Pere de la Colombiere, Tome 2.*

vérite au service de Dieu.

Ne m'avouerez-vous pas que vous êtes lâchés pour tout ce qui regarde le service de Dieu, & que son intérêt ne trouve chez vous que l'indifference, pendant que celui du monde y trouve tout le zele, & tout l'empressement possible? Ces détours & ces artifices, ces explications & ces adoucissements de la Loi de Dieu, & cette disposition où vous êtes de quitter tout ce qui regarde sa gloire, dès qu'il s'agit du moindre intérêt temporel, n'en est-ce pas assez pour vous convaincre que vous êtes des politiques aussi artificieux que déterminez contre Dieu; & enfin vous faire voir qu'on pourroit vous faire le même reproche, que Tertulien faisoit aux Politiques du Paganisme, qu'ils avoient plus d'égard pour ce qu'ordonnoit Cesar, que pour ce qu'ordonnoient leurs Dieux. *Majoris formidine Casarem observant, quam Jovem de celo.* *P. Bourdaloue.*

Nous embrasions bien différemment les interêts de Dieu, & ceux du monde.

Cela fait voir que ceux qui sont nouvellement touchés de Dieu, sont capables de se porter à certaines actions de zele & de charité qui paroissent grandes: mais qu'il y a bien de la difference entre ces ardeurs, que les premiers commencemens de conversion font naître, & une pieté ferme & solide. La devotion de ceux qui commencent est d'ordinaire plus ardente, parce qu'elle est plus nouvelle; mais elle se passe bientôt, lorsque les objets qui les occupoient, cessent de leur être nouveaux. Le temps affoiblit tous les sentimens, & même ceux de pieté: mais au défaut de cette devotion sensible, les personnes vraiment touchées substituent une pieté forte & courageuse, qui enracine les vertus, fortifie les résolutions, & qui paroissant moins vive dans le sentiment, a beaucoup plus de force & de solidité dans le fond. Nous ne devons donc pas faire grand état de tous les sentimens vifs, que des mouvemens passagers nous peuvent donner, si nous n'avons soin de les enraciner dans notre cœur, par un long exercice d'une vie chrétienne. *Tiré des Essais de Morale, Tome 5.*

La ferveur de ceux qui commencent à servir Dieu.

Origene remarque en l'Homelie 14. que Jacob, pour exagerer le peché de Ruben, fait un dénombrement de toutes ses prerogatives: *Ruben primogenitus meus, tu fortitudo mea, & principium doloris mei, prior in donis, major in imperio.* Voilà le reproche que le Sauveur aura lieu de faire aux Chrétiens, aux Ecclesiastiques, aux Religieux, & aux personnes devotes, quand elles se relâchent, & qu'elles menent une vie indigne de leur caractère, & de leur profession. Je vous ai faits, mes chers enfans, les premiers-nez de ma croix, vous préférant à tant d'autres sur qui vous n'aviez aucun avantage: *Primogenitus meus.* Il n'y a point de dons & de prerogatives qu'on puisse comparer aux graces que je vous ai fai-

Le relâchement dans un état plus saint nous attirera plus de reproche de la part de Dieu. *Genes. 49.*

res; *prior in donis, major in imperio*. Et néanmoins méprisant tous ces avantages, vous vous laissez lâchement emporter aux torrens de la nature corrompue, qui vous entraînent en des excès, qui font honte à l'esprit & à la grace dont je vous avois gratifié. *M. Maimbourg, Sermon pour le troisieme Lundi de Carême.*

Tièdent dans la vie Religieuse.

Ad quid venisti? Est-ce là ce que vous êtes venu chercher dans la Religion? Etoit-il nécessaire de renoncer au monde avec tant d'éclat, de s'arracher du sein de ses proches pour vivre de la sorte dans un cloître? Où est le Fondateur inspiré de Dieu, qui voulût ériger un Ordre dans l'Eglise, dresser des constitutions, effluyer toutes les peines & les contrariétés des nouveaux établissemens, pour voir l'œuvre du Seigneur négligé, le relâchement introduit jusques dans le lieu saint, & le monde regner jusques dans l'héritage de Jesus-Christ? Nous-mêmes, si nous avions crû dégénérer un jour, & tomber dans la tiédeur, aurions-nous jamais fait la démarche que nous avons faite, en quittant le monde? *Le P. Cheminai, Sermon de la Ferveur.*

Le relâchement de notre siècle.

Les vertus & les vices, comme parle Saint Jérôme, font les jours heureux ou malheureux, & au lieu de nous plaindre que les premiers temps étoient meilleurs que les nôtres, plaignons-nous nous-mêmes de ce que nous ne sommes pas aussi bons que dans les premiers temps. Ce n'est pas que je prétende ici justifier notre siècle: il n'est que trop vrai que nous n'avons presque plus rien des premiers Chrétiens que le nom. Nous sommes les successeurs de leur foi, mais nous sommes, pour ainsi dire, les déserteurs de leur discipline. La vertu gemit sous le poids de l'iniquité & du relâchement des siècles. Seize cens ans écoulés depuis Jesus-Christ font comme autant de degrés par lesquels nous descendons, pour nous éloigner de la perfection. *M. Fléchier, Panegyrique de S. François de Sales.*

Les saints mouvemens de la ferveur.

L'ame étant pleinement possédée de Dieu, quoi qu'elle fasse pour son service, elle n'est jamais contente, elle desire toujours faire, & toujours souffrir davantage, & ne met point de bornes à ses desirs: elle se perd dans leur immensité, voyant qu'il y a encore une infinité d'autres choses, qui se pourroient faire pour Dieu; mais qu'elle ne peut faire. Ainsi le Sauveur du monde, quoi qu'il fit & qu'il souffrit tant pour la gloire de son Pere, il n'estimoit tout cela que peu, ou rien, auprès de ce que Dieu merite: Et les Martyrs pleins de l'estime & de l'admiration de la Majesté divine, ne pouvoient contenter leurs desirs de glorifier un Dieu si grand & si aimable. C'étoit aussi la disposition où se trouvoient ces saints Heros, qui étoient insatiables de travaux & de souffrances. *Autour moderne.*

L'état funeste de la tiédeur au service de Dieu.

Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud, dit le Sauveur à l'Evêque de Laodicée; mais parce que tu n'es ni froid ni chaud, mais tiède, je te rejetterai de ma bouche. L'état de la tiédeur doit être bien malheureux, puisqu'il semble rendre souhaitable un état aussi mauvais qu'est celui de froideur envers Dieu: On aime mieux, ou on craint moins un ennemi déclaré, qu'un ami, ou infidèle ou suspect, & c'est le caractère d'un homme tiède à l'égard de Dieu. Cette disposition est d'autant plus funeste, qu'elle fait qu'un homme est, pour ainsi dire, à charge au cœur du Fils de Dieu,

qui ne peut être soulagé qu'en le vomissant. Helas! si nous sommes rejettes & bannis du cœur du Sauveur, où nous refugierions-nous? *Le Pere Neveu, premier Tome de ses Reflexions Chrétiennes.*

Pourquoi vous relâcher dans le service de Dieu? Pourquoi le servir avec moins de ferveur aujourd'hui, que vous ne faisiez hier? Dieu est-il moins grand, moins bon, moins aimable aujourd'hui qu'hier? Est-il moins votre Créateur, votre premier principe, votre fin dernière? Jesus-Christ est-il moins votre Redempteur, & votre Sauveur? N'avez-vous pas les mêmes rapports avec lui, la même dépendance de lui, les mêmes obligations d'être entièrement à lui? N'avez-vous pas les mêmes récompenses à esperer, si vous le servez avec ferveur? N'avez-vous pas les mêmes peines à craindre, si vous ne le faites pas? Vous menace-t-il moins de sa malediction, si vous le servez negligemment? Puisque Dieu ne change point, puis qu'il est le même à votre égard, pourquoi changerez-vous? Ce ne peut être, Seigneur, que l'effet de ma foiblesse & de mon inconstance naturelle. Qui peut fortifier ma foiblesse, qui peut fixer mon inconstance, sinon vous? *Le même.*

Nous ne devons jamais nous relâcher dans le service de Dieu.

Pourquoi vous relâcher dans la ferveur? Plus vous avancez en âge, plus vous approchez de la mort; plus vous avez vécu, moins vous avez à vivre; obligé d'avancer continuellement vers votre terme, qui est l'éternité, vous vous êtes arrêté en chemin; il vous reste désormais peu de jours, & beaucoup de chemin à faire; & comment ne vous hâtez-vous pas? N'est-ce pas vous exposer à être surpris de la nuit, pendant laquelle on ne peut plus marcher que pour s'égarer & pour se perdre?... Plus les corps approchent de leur centre & de leur terme, plus ils redoublent leurs mouvemens: vous voilà bientôt près de la mort, vous voilà bientôt arrivé à votre terme, & vous vous relâchez, & vous vous arrêtez! *Le même.*

Motif pressant de croître en ferveur, plutôt que de se relâcher.

Le premier effet & la premiere marque de la tiédeur, est une grande facilité à ômettre ses exercices de piété, le moindre embarras en détourne, le moindre amusement, le moindre prétexte est une forte raison à une ame tiède pour s'en dispenser. Dieu & tous les devoirs qui le regardent tiennent toujours le dernier rang chez elle; on s'en acquitte quand on est en humeur, ou quand on n'a point d'autre chose à faire. Au lieu qu'à l'égard d'une ame fervente, comme Dieu tient toujours le dessus dans son esprit & dans son cœur, les devoirs de piété tiennent toujours le premier rang chez elle, les raisons les plus fortes lui paroissent foibles quand il s'agit d'y manquer, elle ne quitte jamais Dieu que pour Dieu, &c. *Le même. Tome 2.*

Marque de tiédeur.

Soyez fervens (dit l'Apôtre;) car c'est le Seigneur que vous servez. Quelques efforts que vous fassiez, dit le Sage, pour servir & glorifier Dieu, ils seront toujours au dessous de ce qu'il merite. Si la grandeur de la ferveur se doit mesurer par la grandeur du Maître que nous servons, avec quelle ferveur ne devons-nous pas servir Dieu? Il est grand dans lui-même, grand par rapport à nous, grand dans sa nature, grand dans son pouvoir, grand dans ses ouvrages: il est grand en tout, & il n'y a rien de grand que

La grandeur du Maître que nous servons, nous oblige à le servir avec ferveur.

lui : *Tu solus altissimus...* Nous devons donc servir Dieu avec une ferveur proportionnée, non pas à sa grandeur & à son mérite, car cela ne se peut ; mais au moins à notre pouvoir. Mais hélas ! que pouvons-nous ? Quand nous aurons fait tous nos efforts, Seigneur, nous pourrions dire avec vérité & avec confusion, que nous sommes des serviteurs inutiles... On s'attache aux Grands avec empressement, on se fait honneur d'être à eux ; on les sert avec ardeur, on ne craint rien tant que de leur déplaire, on étudie leurs inclinations pour les prévenir, on exécute avec une promptitude & une exactitude surprenante toutes leurs volontés, on a une complaisance universelle pour tous leurs sentimens ; on admire & on loue jusqu'à leurs défauts, on leur sacrifie tout, biens, repos, santé, plaisirs, &c. Et après tout, que font ces Grands, comparez à Dieu ? Cependant on les sert avec une ferveur admirable ; & on ne fait rien pour Dieu. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui méritez d'être servi avec ardeur, & il n'y a presque que vous dont le service soit négligé. *Le même. Tome 3.*

Nous ne pouvons remplir nos devoirs & nos obligations sans ferveur. *Levit. 11. Matt. 5.*

Une ame tiède a grand sujet de douter si elle est en grace.

Nous sommes obligés par reconnaissance de servir le Fils de Dieu avec ferveur.

La grandeur des obligations que nous impose le Maître que nous servons, & la grandeur des engagements que nous avons pris avec lui, nous obligent encore à le servir avec une grande ferveur, & sans cela nous ne pouvons y satisfaire. *Vous serez saints, parce que je suis saint*, dit le Seigneur ; *Soyez parfaits comme votre Père céleste*, dit Jésus-Christ. Quelles obligations ! pouvons-nous les remplir sans ferveur ? Nous sommes obligés, en qualité de Chrétiens, de renoncer au monde, & à nous-mêmes, de suivre Jésus-Christ, de porter la croix après lui, de marcher par la voye étroite, de nous faire une continuelle violence, d'aimer nos ennemis, de pardonner les injures les plus cruelles, & d'être dans la disposition de plutôt perdre les biens, l'honneur & la vie, que d'offenser Dieu mortellement ; tous ces devoirs sont d'une obligation indispensable pour un Chrétien ; puis-je y satisfaire non seulement sans ferveur, mais encore sans une grande ferveur ? Et comment cette ferveur peut-elle s'accorder avec une aussi grande lâcheté que la mienne ? *Le même.*

Un homme lent à s'acquiescer de ses devoirs a beaucoup de sujet de douter s'il est en grace. Quoi de plus terrible ? Dès-là que la grace est dans une ame, le Saint Esprit y réside comme dans son temple ; mais a-t-on sujet de croire que le Saint Esprit est dans une ame tiède ? Le Saint Esprit est un esprit pur, ardent, véhément ; une ame tiède est matérielle, sensuelle, froide, lâche. Comment cet esprit pur peut-il subsister dans une ame toute sensuelle ? Le Saint Esprit nous assure lui-même que cela ne se peut. Comment un esprit aussi ardent pourroit-il demeurer dans un esprit tout de glace ? Comment cet esprit si véhément pourroit-il s'accorder avec tant de lâcheté ? Et si on a lieu de douter si le Saint Esprit est dans une ame lâche, n'a-t-on pas aussi sujet de douter si une ame tiède est dans la grace, qui est le noeud qui unit le Saint Esprit avec l'ame ? *Le même.*

Le Fils de Dieu nous a aimé avec ardeur ; il n'a rien ménagé, il n'a rien épargné, quand il a été question de témoigner la ferveur de son amour. Que n'a-t-il pas fait pour cela, depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie ? Il ne s'est occupé que de nous, il

n'a agi, il n'a parlé, il n'a prié, il n'a travaillé que pour nous. Que n'a-t-il pas souffert, pour nous faire sentir l'ardeur de son amour ? Il a sacrifié à notre salut biens, repos, plaisirs, gloire, vie. Il pouvoit le procurer à moins de frais ; une goutte de sang, une seule larme suffisoit ; mais l'excès de son amour n'eût pas assez éclaté. Rien n'a coûté à ce Sauveur, quand il s'est agi de nous témoigner cet amour ; quelle ferveur ! Tout nous coûte, quand il faut faire ou souffrir quelque chose pour lui ; quelle lâcheté ! *Le même. Tome 4.*

Y a-t-il rien qui nous doive plus animer à la ferveur, & nous engager à faire tout le bien que nous pouvons, que de penser qu'il n'y a pas un moment qui ne puisse nous valloir une éternité ; pas une bonne action qui ne soit recompensée d'un degré particulier d'une gloire éternelle ? Qui doit plus nous animer à faire toutes nos bonnes œuvres, à nous acquiescer de tous nos exercices de piété avec ferveur, que de penser que notre bonheur dans le Ciel sera proportionné à la ferveur avec laquelle nous aurons rempli ces devoirs ? Quand nous pensons que la grandeur de notre gloire dans le Ciel sera proportionnée au degré d'amour de Dieu, dans lequel nous nous trouverons au moment de notre mort ; pouvons-nous n'être pas animés d'une ferveur admirable, & d'un desir de croître à chaque moment dans l'amour de Dieu ? *Le même.*

Telle est la foiblesse de l'homme de ne pouvoir subsister long-temps dans le même état, & de retrograder s'il n'avance toujours. Cependant rien n'est plus ordinaire dans les lieux mêmes où l'on se retire du commerce du monde pour tendre à la perfection, que de voir les novices plus fervens, & souvent plus parfaits que les anciens ; & ceux qui dans les commencemens marchent à grands pas dans le chemin de la vertu, en venir dans une indifférence, qui les fait tomber peu à peu dans les plus grands desordres. D'où il est aisé de conclure, qu'on ne peut point se servir d'un plus sûr moyen pour persévérer dans l'amour de Dieu, que de vivre toujours dans la ferveur. Ferveur qui nous doit porter à nourrir par nos bonnes œuvres cette charité, que le Saint Esprit a répandue dans nos cœurs, & à nous perfectionner toujours de plus en plus dans notre état ; car le parfait amour ne s'arrête point dans sa course, & ne donne point de repos à celui qui est une fois percé de ses traits. *L'Abbé de Monmorel, Discours sur l'Evangile 17. après la Pentecôte.*

Avant que les Israélites fussent entrez dans la Terre promise, ils ne respiroient que pour elle ; aussi-tôt qu'ils y furent entrez, ils la négligèrent, ils la méprisèrent : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* Il n'est point de ferveur pareille à celle d'une jeune personne, qui se donne à Dieu, & qui entre en Religion. C'est un empressement le plus grand du monde ; elle édifie toute la maison ; on ne parle que de sa ferveur. Cependant si elle n'a un grand soin d'entretenir ce premier esprit de sa vocation, par un exercice continu de vertu ; cette dévotion ne dure pas long-temps, l'esprit du monde revient, & ce cloître qui a été le témoin de sa consolation & de sa joye, n'est plus le témoin que de ses inquiétudes & de son chagrin. Ce n'est pas assez de s'être une fois consacré au service de Dieu, il faut renouveler souvent cet-

La vue de la récompense nous doit animer à agir avec ferveur.

Sans la ferveur on devient insensiblement de son premier état.

De la ferveur de ceux qui entrent d'abord en Religion.

te consecration & la ferveur. *Tiré des Discours Chrétiens. Discours sur la sainteté de l'état Religieux.*

Contre la lâcheté, la négligence & la paresse, opposées à la ferveur.

Litt. 9.

Pour plaire à Dieu, il faut toujours avancer dans les voyes de la vertu ; il faut toujours marcher, toujours travailler, toujours combattre : parce que celui qui regarde derrière soi, après avoir mis la main à la charrue, n'est pas propre pour le Royaume celeste : *Nemo mitens manum suam ad aratrum, & respiciens retrò, aptus est regno Dei.* Mais outre cela, il faut toujours veiller, pour ne nous pas laisser surprendre ; il faut toujours résister, pour nous défendre ; toujours soutenir, pour ne pas céder aux efforts de nos ennemis. C'est à quoi s'oppose la lâcheté, qui est une stupidité d'esprit & de cœur, qui fait que l'homme ne veut ni faire le bien qu'il peut, ni fuir le mal qu'il devroit éviter, par une lâche crainte d'y trouver de la peine, ou de se gêner. . . Cette lâcheté obscurcit l'esprit, engourdit le cœur, dégoûte la volonté ; appesantit le corps, ôte toute l'activité de la vertu, afin qu'ils ne puissent ni faire le bien qu'il leur inspire, ni résister au mal qui les débauche. *Auteur moderne.*

Reffemblance de la tiédeur & de la paresse au service de Dieu.

Le vice de la paresse est opposé à la ferveur ; mais il signifie & marque quelque chose de plus que la tiédeur : car c'est une froideur entiere, & comme le froid engourdit les corps, les endurecit, les appesantit, leur resserre la chaleur naturelle, & leur ôte l'activité de tous les membres, le froid de la paresse fait à peu près de même, mais d'une maniere plus funeste, sur les ames ; car il y éteint tout-à-fait le feu divin de la charité, dont la ferveur est comme la flamme, & par cette extinction, il les rend insensibles à toutes les choses de Dieu, & de leur salut.

Le mal que causent la tiédeur & la langueur.

La tiédeur se trouve parmi les gens qui vivent dans les cloîtres, comme dans ceux qui vivent dans le monde ; c'est par elle que le demon vient à bout de détruire le mérite des exercices & des occupations les plus saintes. Dès-là qu'il fait tant que d'inspirer le dégoût & la langueur, en sorte qu'on s'acquiesce avec froideur & avec négligence des choses dont on doit s'acquiescer avec zèle & avec ardeur, on fait ce que l'on fait sans aucun fruit ; & non seulement on n'en a aucun agrément du côté de Dieu ; mais on s'attire, si on n'y prend garde, & si on ne rend sa conduite plus vive & plus animée, l'effet de cette menace terrible : *Maledictus, qui facit opus Domini negligenter* ; Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence. Et s'il y a rien qui puisse vous donner de l'horreur d'un tel état, c'est de penser que Jésus-Christ nous declare qu'il rejette les ames tiédées de la bouche de son cœur : *Quia tepidus es, &c.* *L'Abbé de la Trappe, Conférence pour le premier Dimanche après les Rois.*

Jeremie c. 48.

De la ferveur indifférente.

Avez-vous bien considéré où va d'ordinaire la ferveur indifférente de ces personnes sans direction & sans conduite ? Elle va à précipiter toutes choses, & à leur vouloir donner leur maturité avant le temps. Ce grand empressement qu'elles ont pour tout ce qui paroît vertueux, fait qu'elles y volent aussitôt par l'ardeur de leurs desirs, & veulent les choses aussi-tôt faire qu'elles les ont conçues & entreprises ; ce qui fait que l'action en est toujours précipitée, & que tout ce qu'ils font, n'est qu'un fruit avorté. De là vient qu'elles sont toujours inquiètes, & se

donnent mille mouvemens, le plus souvent inutiles ; du moins elles ne font rien avec exactitude. N'est-ce pas là un desordre de cette ferveur, qui gâte tout par les empressements, & qui pense aller plus vite que Dieu ne veut ? Qu'on regarde de bien près ces esprits fervens, on trouvera qu'ils font souvent des choses fort inconsidérées, souvent contre le bon sens, jusqu'à causer quelquefois du scandale. Si bien que l'on peut dire, que de commettre un œuvre de piété à ces fortes d'esprits, c'est le perdre, & s'exposer à gâter tout. Ainsi la ferveur indifférente qui veut tout faire, fait ordinairement peu, & le fait encore bien mal. *Le P. Guillard, dans les illusions sur la Ferveur.*

N'est-ce pas ainsi qu'on affecte des singularitez, qui quelquefois ne sont pas moins scandaleuses à faire plus que les autres, qu'à se donner des dispenses ? car c'est où tend assez ordinairement la ferveur indifférente ; elle ne se contente pas de suivre une vie commune, il lui faut toujours quelque chose qui relève la personne, & qui la fasse considérer. Or si toute singularité est un scandale public, & un véritable poison dans les Communautés, peut-on après cela, approuver ces fervens qui portent toujours à en faire plus que les autres dans tous les exercices de piété ? Voulez-vous savoir celle qui n'est pas moins louable qu'elle est sûre ? C'est celle qui sans se démentir suit constamment l'ordre établi dans une Communauté. Car il faut assurément avoir une ferveur qui n'est pas commune, pour ne diminuer rien de son feu, en faisant si long-temps, & toujours d'une même maniere, les choses ordinaires, sans se relâcher ; & c'est proprement dans cette uniformité constante, que paroît la plus généreuse ferveur, & non pas à se faire regarder par quelque chose de singulier. *Le même.*

La ferveur indifférente affecte les singularitez.

Comme la regle est également pour les lâches & pour ceux qui sont fervens, il faut sans onction soutenir un joug, qui devient de jour en jour plus insupportable ; & sans être nourri du pain des forts, il faut avec eux s'élever jusqu'à la montagne du Seigneur. De là l'ennui, le dégoût, l'horreur de la vie régulière : de là un desespoir secret de pouvoir jamais parvenir à la perfection de son état ; & peu s'en faut qu'à l'exemple des Israélites infidèles, qui regrettoient l'Egypte dans le desert où Dieu les avoit conduits, on ne regrette avec douleur ce qu'on avoit quitté avec plaisir. *Le P. Cheminai, Sermon sur la Ferveur.*

Un Religieux lâche & sans ferveur, ne peut vivre content.

Lorsqu'un homme ne se dément point dans les exercices de la Religion ; lorsqu'une vive foi, & une piété bien soutenue, ne font point entrevoir dans sa conduite ces alternatives honteuses de dévotion & de libertinage ; lorsqu'il est tel en particulier, & avec ses plus intimes amis, qu'il paroît aux yeux du public ; lorsque rien ne le fait changer, ni de conduite, ni de langage, pas même ses propres interêts ; & qu'il sert Dieu, non seulement lorsque la piété le conduit à ses fins ; mais encore lorsqu'elle semble l'en éloigner, & qu'elle dérange ses affaires, prononcez alors, dites hardiment, cet homme craint le Seigneur, sa piété est fervente, puisqu'elle subsiste dans les rencontres, où l'iniquité a coutume de se démentir. *Auteur moderne.*

Marques de ferveur.

En vain, alleguons-nous pour prétexte de

Le joug du Fils de Dieu est doux aux ames ferventes.

notre lâcheté la difficulté de la vertu, & des choses que Dieu demande à son service; puis que celui qui est la verité même nous assure que son joug est doux, & que s'il est rude de porter la croix, la ferveur adoucit ce joug, & rend ce fardeau de la croix infiniment plus leger, parce que s'il y a de la peine à se faire violence pour Dieu, l'onction qu'il répand avec sa grace dans nos cœurs, nous rend agréables les plus penibles travaux. N'est-il pas honteux à un Chrétien, que les mondains fassent & souffrent plus pour contenter le monde, & pour se perdre, que nous pour contenter Dieu, & pour nous sauver? & que nous ayons plus fait jusqu'à present, pour satisfaire nos passions déreglées, qu'on ne nous demande pour satisfaire à notre devoir? Mais enfin, pouvons-nous, mon Dieu, manquer de courage & de ferveur, quand nous pensons que c'est pour vous que nous travaillons, & que ce que nous faisons, & ce que nous souffrons en cette vûë, doit aboutir à un bonheur éternel? Le P. Neveu, Tome 2.

La charité doit être agillante & ardente comme le feu. Cant. 8.

La charité qui est répandue dans nos cœurs par la loi de grace, ne doit point être oisive. C'est un feu ardent & tiré de son centre: *lampades ignis atque flammarum*. Comme le feu materiel hors de sa sphere, n'a point de repos, & que nous le voyons toujours dans le mouvement: de même ce feu surnaturel & divin, allumé sur la terre, & en quelque maniere éloigné de Dieu dans les tenebres de la foi, doit toujours être en action, toujours dans l'inquiétude, & dans l'empressement, il ne doit jamais avoir du repos. Tiré de l'Auteur des Actions Chrétiennes, sur la paresse.

La ferveur rend la charité agillante.

La charité est toujours agillante; elle ne peut être arrêtée, ni mettre des bornes à sa ferveur; elle fait plusieurs choses, ajoute S. Thomas, & elle croit qu'elle n'en fait que peu: *Charitas operatur multa, & reputat pauca*. Elle en opere de grandes, & elle pense qu'elles sont petites: *Operatur magna, & reputat parva*. Elle travaille long-temps, & elle se persuade que son travail n'est pas de durée. C'est la ferveur qui lui donne ces sentimens. Le même.

Opposition de la ferveur & de la tiédeur.

Si la charité nous anime, dit Saint Chrysostome, la lâcheté & la tiédeur nous décourage; si la ferveur nous rend tous les devoirs de la Religion faciles, la tiédeur nous en grossit les obstacles; si la charité nous applanit les chemins de la vertu, la tiédeur nous les représente impraticables. Si la ferveur de la charité nous fait courir dans la voye des commandemens, la tiédeur nous empêche d'y marcher. Si la charité nous fait trouver de la douceur dans le service de Dieu, la lâcheté & la tiédeur nous en donne du dégoût. Le même.

Le seul manquement de ferveur au service de Dieu fait que Dieu nous rebute.

Nous voyons dans l'Evangile, que des vierges respectables par leur état, s'étant engagées à la suite de l'Agneau, sont méconnuës & reprouvées du celeste Epoux, & appellées folles. Pourquoi? elles n'ont pas eu soin de faire provision d'huile. On ne les accuse point d'avoir été infidelles ou adultères: on remarque seulement qu'elles n'avoient pas d'huile dans leurs lampes; c'est-à-dire, comme l'expliquent les Peres, qu'elles n'avoient pas dans le cœur cette ferveur de charité, qui entretient ce feu sacré, qui doit toujours brûler sur l'autel du Dieu vivant, & ce n'en est que trop pour lui déplaire. On

ne leur reproche pas d'avoir été médisantes, envieuses, emportées, superbes; on remarque seulement qu'elles étoient endormies, c'est-à-dire, tiédées, & languissantes dans le service de Dieu, il n'en faut pas davantage pour attirer son mépris. Le même.

Ecrivez à l'Ange de Laodicée: voici ce que dit celui qui est la verité même; je sçai quelles sont vos œuvres, vous n'êtes ni froid ni chaud, & il seroit à souhaiter que vous fussiez l'un ou l'autre; si vous aviez en vous la chaleur de la charité, que vous seriez heureux! quels merites n'amasseriez-vous pas? & de quelles recompenses ne seriez-vous pas digne? Si vous aviez encore le froid de votre infidélité, votre malheur seroit moins grand, soit par rapport aux pechez qui sont plus excusables dans un infidele que dans un Chrétien, soit par rapport à ces prétendus vertus, qui ne vous inspirent que de la présomption & de l'orgueil; mais comme après avoir reçu la foi, votre tiédeur vous empêche d'en produire les actes, & comme vous croyez par une erreur terrible que c'est assez de pratiquer la devotion, sans en avoir la ferveur, je sens mon cœur qui se soulève, vous êtes à mon égard comme une viande indigeste; vous n'êtes ni froid ni chaud, vous êtes tiède, je suis prêt de vous vomir de ma bouche. Le même.

Ce qui est dit aux personnes tiédées dans l'Apocalypse.

Le souvenir d'une vie passée dans la tiédeur au service de Dieu, peut-elle inspirer des sentimens d'une tendre confiance à l'article de la mort? De quel œil envisage-t-on ce moment décisif, quand on considere serievusement, & de sang froid, comme on le fait alors, que la moindre des graces qu'on a méprisées, auroit pu convertir un Payen, & que toutes ensemble n'ont pu faire un fervent Religieux, ni un parfait fidele. Quel nombre prodigieux de fautes, qu'on n'avoit pas appercuës, mais que la passion & la tiédeur nous faisoient passer pour legeres, & qui alors nous paroissent des pechez grieux? Quel motif de consolation peut avoir alors un Religieux imparfait? Sera-ce dans la pensée de ses regles qu'il a si mal gardées? Sera-ce auprès des Saints de son Ordre, qu'il a deshonoré par sa conduite peu reguliere? Sera-ce du côté de Dieu même, qu'il a si mal servi, après en avoir reçu de si grands bienfaits? Le Pere Croiset, Tome 1. de sa Retraite spirituelle.

Le sujet qu'a de craindre à l'article de la mort un Chrétien qui a vécu dans la tiédeur au service de Dieu.

Les empressements, le zele, les desirs de Madelaine, obligerent le Sauveur de la consoler: elle le reconnut à sa voix. O mon Dieu! quels furent à cet heureux moment les transports d'amour, & les sentimens de respect & de reconnoissance de cette sainte ame? On n'experimente rien de semblable, quand on est lâche au service de Dieu, parce qu'on l'aime peu, & qu'on ne sçauroit même assurer veritablement qu'on l'aime. On voudroit être tout à Dieu; c'est-à-dire, qu'on ne le veut pas, mais qu'on le voudroit si Dieu vouloit se contenter d'un cœur partagé, si Dieu vouloit être servi à notre gré, & non pas selon qu'il le demande; on voudroit arriver à la perfection, mais par la voye qu'il nous plaît; on veut que la prudence humaine serve de guide, & comme si l'on n'avoit à compter que sur ses propres forces, on perd courage à la moindre difficulté; steriles desirs, frivoles projets de servir Dieu, qui ne servent qu'à endormir une ame dans la tiédeur,

Les personnes lâches au service de Dieu ne ressentent point les consolations des personnes ferventes.

deur. J'ai voulu, Seigneur, cent fois me mettre en chemin pour vous suivre, & cent fois je suis revenu sur mes pas, effrayé par des difficultés imaginaires, par de vains obstacles : ma lâcheté, & mon peu de foi ont augmenté ma foiblesse. *Le même.*

Mouvement passer d'une sainte ferveur.

Dans les premiers mouvemens que nous donne la grace, nous nous sentons charmez de la beauté de la vertu, & du plaisir qu'il y a à faire son devoir ; notre cœur venant à s'épanouir nous fait dire par une aimable expérience qu'il fait de ces douceurs, que Dieu y répand : *Bonum est nos hic esse*; qu'il est doux de servir Dieu, de contenter Dieu, de se vaincre pour Dieu : on s'en fait une douce & agréable occupation, & la seule idée qu'on en a, nous inspire une ardeur, qui nous porte à croire que nous agissons d'une manière qui y réponde ; mais cet état heureux vient-il à être troublé par quelque desir naturel ? faut-il pour se maintenir dans cette aimable disposition, faire quelque effort ? on oublie toutes ses résolutions, & l'on se sent secrètement porté à faire toute autre chose que ce qu'on s'étoit proposé ; & cependant ce n'est pas, dit l'Oracle de la vérité même, ce n'est pas à ceux qui disent, Seigneur, Seigneur, pour faire hommage à la souveraineté, à qui il doit donner la gloire, mais seulement à ceux qui par un attachement inviolable à tout ce qui peut lui plaire, accompliront en toutes choses la volonté de son Pere celeste. *Sermon manuscrit.*

Sur ce que Dieu dit à cet Evêque de l'Apocalypse qui s'étoit relâché de sa première ferveur. *Apoc. c. 2. Ibidem.*

Un Evêque du caractère de celui auquel il adresse ces paroles dans l'Apocalypse : *Habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti.* J'ai un reproche à vous faire, qui est que vous vous êtes relâché de votre première charité. Un homme qui avoit fait tant de bonnes œuvres : *Scio opera tua*; qui avoit soutenu tant de travaux, & *laborem*; dont on avoit admiré la constance à supporter, & son courage à souffrir pour la gloire du nom de Dieu sans se décourager : *Et sustinisti propter nomen meum*; & non *desicisti*. Son discernement à éprouver ceux qui se disoient Apôtres, & qui ne l'étoient pas : *tentasti eos qui se dicunt Apostolos esse, & non sum*; son zèle à exterminer les méchans : & *quia non potes sustinere malos*. Un Evêque, dis-je, de ce caractère, qui s'est un peu dans la suite relâché de sa première charité, sembloit-il s'attirer par ce relâchement la colere de Dieu, & l'obliger à lui faire d'amers reproches ? Ou falloit-il le faire souvenir de l'état dont il étoit déchû : *Memento unde excideris*. L'exhorter à en faire pénitence, *age penitentiam*, & à rentrer dans la pratique de ses premières œuvres : *Prima opera fac*. Etoit-il nécessaire de lui dire en le menaçant, que s'il y manquoit, il viendrait bientôt à lui, & qu'il lui raviroit la couronne qu'il lui avoit préparée ? *Sin autem venio ad te, & movebo candelabrum tuum.* Je ne prétens pas entrer dans les idées de Dieu pour examiner les raisons qu'il a eues de traiter cet Evêque avec tant de severité. Mais si le relâchement dans le service qu'il avoit rendu à Dieu, lui a attiré de si rudes reproches, quels seront ceux qu'il nous fera un jour si nous nous sommes éloignés de l'heureux état de ferveur où nous étions autrefois ? *Le même.*

Douleur qu'on doit avoir de s'être relâ-

ché dans le service de Dieu.

de mener une vie plus chrétienne & plus sainte ; j'étois si détrompé, si dégoûté des vanitez du monde. Qu'est devenue cette piété tendre ? Où est cette ferveur des premières années de ma conversion ? Je goûtois Dieu ; le moindre péché me faisoit horreur ; j'étois sensiblement touché des vérités terribles de notre Religion : à présent rien ne me touche ; mais ces grandes vérités sont-elles aujourd'hui moins terribles ? Le péché est-il un moindre mal ? Ce Dieu qui nous comble chaque jour de nouveaux bienfaits, en est-il moins aimable ? mérite-t-il moins d'être servi ? Où est cette paix, ce plaisir intérieur, que je goûtois dans mes exercices de piété ? Quel effet de tant de bons propos ? Où est le fruit de mes promesses ? Helas ! peut-être ne me reste-t-il plus de tout cela qu'un triste souvenir, qui ne sert qu'à me faire voir combien je suis éloigné de l'état où je devrois être, & quel compte terrible ai-je à rendre à Dieu de tant de graces dont j'ai abusé, de tant de talens que j'ai rendus inutiles, de tant de temps que j'ai perdu ? Mais ce qui nous doit faire encore plus gémir, c'est qu'après avoir marché les dix, & les vingt ans dans la voye du service de Dieu, peut-être aurions-nous sujet de regretter la piété de nos premières années, & de nous estimer bienheureux, si nous étions aussi avancés à présent, que nous l'étions, lorsque nous ne faisons que de commencer notre course. *Le Pere Croiset, Tome 1. de sa Retraite spirituelle.*

ché dans le service de Dieu.

Quels empressements dans le monde pour venir à bout de ses desseins, pour réussir dans son emploi, pour le service de son Prince ! A-t-on les mêmes empressements pour servir Dieu ? A considérer la conduite de la plupart des hommes, ne diroit-on pas qu'ils sont pour toute autre chose que pour servir Dieu ? Combien de fois la qualité de serviteur de Dieu, cede-t-elle à la qualité d'homme de robe, d'homme d'épée ? Combien de fois les maximes du monde l'emportent-elles sur les devoirs de Chrétien ? Chacun a ses desseins, chacun va à ses fins : il faut bien qu'on fasse peu d'état d'être au service d'un si grand Maître, puisqu'on le sert si lâchement. *Le même.*

On téméraire peu d'ardeur au service de Dieu.

Qu'une ame fervente marche vite à la perfection ! Il n'y a que l'amour des créatures qui nous fatigue, qui nous appelle, qui nous arrête. On languit, on rampe toute sa vie dans la voye de la perfection, & faut-il s'étonner si l'on arrive toujours trop tard, si l'on sent tous les jours de nouvelles peines ? On se plaint éternellement qu'on n'avance point ; & quels efforts, bon Dieu ! fait-on pour avancer ? Quels sont nos empressements ? quelles preuves de notre courage ? Cent imaginaires difficultés nous arrêtent, mille vains phantômes nous découragent ; on veut, pour ainsi dire, qu'il y ait toujours quelque ennemi terrible à vaincre, quelque pesant fardeau à porter, quelque nouvel obstacle à surmonter ; plusieurs n'osent même pas se mettre en chemin, crainte de revenir un jour sur leurs pas. Voyez dans Madelaine la vraie image d'une ame genereuse & fervente, d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu. Quelle sainte impatience ne lui inspire point le desir de revoir Jesus-Christ après sa résurrection ? Délibere-t-elle long-temps si elle se mettra en chemin pour le chercher ? Croit-elle, comme la plupart des ames lâches, qu'elle le trouvera toujours assez tôt ? Il fallut tous l'au-

La tristesse est cause qu'on n'avance point dans les voyes de la perfection.

rité de la Loi pour moderer son ardeur ; le respect qu'elle eut pour le jour du Sabat, suspendit ses empressements & son zele ; mais ce ne fut que pour faire croître l'ardeur de ses desirs. *Le même.*

Avantages de la ferveur.

On ne trouve pas la voye du Ciel trop étroite, lorsque la grace élargit le cœur ; on ne trouve pas la loi de Dieu trop dure, lorsque le Seigneur par une onction secrete rend lui-même son joug léger. Quelle consolation ne ressent pas une ame dans ses ferveurs ! quelle perseverance dans sa devotion ! quelle inalterable tranquillité ! quelles larmes plus douces que celles qu'on verse au pied du Crucifix, où l'on trouve un plaisir plus pur & plus exquis, que dans les fêtes les plus agréables du monde. On est regulier dans les exercices de pieté, les devoirs de Religion les plus gênans ne coûtent rien alors, il n'y a rien de si rude dans le service de Dieu, qu'on n'entreprenne de grand cœur. Doux, humble, affable, charitable, officieux, on est tout cela quand on est fervent ; penetré qu'on est des grandes veritez de notre foi, on ne trouve de veritable joye que dans les exercices de devotion, & l'on n'a que du dégoût de ces vains amusemens du siècle, de ces divertissemens profanes & frivoles, que les mondains recherchent avec tant de passion. *Le P. Croiset, Tome 2. de ses Reflexions spirituelles.*

Il faut qu'un Religieux relâché dans ses devoirs rappelle sa premiere ferveur.

Rappelons nos premiers engagements, pour reprendre notre premiere ferveur. Quelle fut notre joye, lorsque tout d'un coup nous nous vîmes comme un autre Loth, transportez d'une region profane, dans une terre sainte ? Nous conçûmes alors, que ce monde n'est qu'une figure, & une figure qui passe ; ce qu'il a de flateur, ce qu'il a de grand disparu à nos yeux, & impatiens de rompre entierement avec lui, l'année de notre probation nous sembloit trop longue. Les difficultez s'applanissoient devant nous, ce qu'il y a de penible nous étoit aisé, il suffisoit de nous parler d'une mortification, pour nous la faire embrasser. Que sont devenus de si nobles sentimens ? La Religion a-t-elle changé d'esprit, ou nous-mêmes en avons-nous changé ? O Galates peu constans ! qui vous a charmez & seduits pour vous rendre rebelles à la verité ? Vous couriez si bien ; qui vous a pu arrêter dans votre course ? Est-ce le monde ? mais n'y aviez-vous pas renoncé ? Est-ce l'occasion ? mais deviez-vous la chercher ? Est-ce la foiblesse ? mais la grace ne vous fortifioit-elle pas assez ? Etes-vous, le dirai-je, êtes-vous si mal avisez qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissiez par la chair ? *O insensati Galata. L'auteur des Actions Chrétiennes, sur le renouvellement des vœux.*

Ad Galat. 3. Le malheur d'un Religieux lâche & sans ferveur.

On regrette la ferveur & la pieté des premieres années ; & que sont donc devenus tous ces secours spirituels, ces graces abondantes dont il faudra rendre un compte si exact ? Quel fruit de tant de Communions & de tant de Messes dites ou entendues ; & si des moyens si puissans ont été inefficaces, où en est-on ? Quoi ! ces prieres frequentes, ces bonnes œuvres, qui ont occupé tout le loisir ; ces austeritez de la Regle & de l'état ; cette soumission d'esprit ; cette éternelle dépendance, dont les moindres actes auroient attiré mille dons celestes sur les gens du siècle ; tout cela est donc devenu inutile à un Religieux, qui sent bien n'en être pas devenu meilleur, parce qu'ils s'est acquitté lâchement de tous ses de-

voirs, qu'il ne s'est nullement appliqué à son avancement dans la vertu. Que s'il a autant travaillé que les autres, c'est avec negligence, & sans ferveur, sans desir de sa perfection, & par consequent sans merite & sans fruit. C'a été un Religieux de nom & d'habit ; mais un Religieux lâche. Et que répondra-t-il à ce Maître si rigide, qui demande compte à ses serviteurs des talens qu'il leur a donnez, & qui punit si rigoureusement celui qui n'a pas fait valoir celui qui lui a été confié ? *Le P. Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Viri divitiarum nihil invenerunt in manibus suis. D'où vient que des personnes qui habitent une terre si abondante, & si fertile en toutes sortes de fruits, vivent dans l'indigence ? D'où vient que ces personnes qui paroissent si riches en merite, & en sainteté, se trouvent bien souvent les mains vuides : *Dormierunt somnum suum.* On se repose sur la sainteté de son état, sans se mettre en peine d'en remplir les devoirs. On croit que tout est fait dès qu'on a contracté une nouvelle obligation de faire beaucoup. On passe presque toute la vie dans un assoupissement, qu'on peut appeller sommeil, sans reflexion, sans attention, sans prévoyance ; mais qu'il est triste de ne s'éveiller, que quand il n'est plus temps d'agir ! On entre dans la Religion plein de courage, & de ferveur. Quelle ponctualité, bon Dieu ! durant les premiers mois, quelle delicatelle de conscience ? Le Dieu que l'on sert alors avec tant de fidelité, merite-t-il d'être servi avec moins d'ardeur après quelques années ? *Le même.*

Il n'est nullement imaginable que la ferveur puisse toujours se conserver également dans un cœur. C'est une chaleur, qui pour être sainte & divine, ne laisse pas, pour ainsi dire, d'avoir ses accès & ses remises, & elle est même plus souvent tiède que bouillante. Quand elle souffre cette diminution, le cœur de celui qui l'éprouve, tombe ordinairement dans un tel ennui, & dans une telle langueur, que s'il n'a point assez d'expérience, de courage & de sagesse pour se ménager dans cet état, il trouve aussitôt un poids insupportable dans les choses qui lui sembloient auparavant tres-legeres. Si donc un Religieux qui se trouve dans cette tiédeur, & dans cet abattement, manque de lumiere & de force pour se conduire & pour se soutenir, il est constant qu'il ne tarde gueres à considerer ses regles & ses devoirs, d'un œil tout different de celui dont il avoit accoutumé de les regarder. Alors tout le choque & tout l'offense ; tout le blesse & le fait souffrir, tout lui déplaît & le dégoûte. La sécheresse & l'aridité de son cœur en ayant banni toutes les douceurs & les consolations, il se trouve reduit à la malheureuse nécessité d'en aller mendier de vaines & d'étrangeres. *Livre intitulé : Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Eugene.*

On trouve encore aujourd'hui des personnes ferventes au service de Dieu, des hommes qui par les œuvres saintes qu'ils pratiquent, sont assez connoître qu'ils ne tiennent plus au monde, qu'autant que la civilité, la charité, la nécessité & les besoins de la vie les y engagent, & que s'ils ont autrefois aimé le monde, ils ne l'aiment plus ; des hommes qui donnent moins au sommeil que la nature ne demande, & qui meurent, comme dit Saint Ambroise, à tous les usages profanes

Un Religieux negligent & sans ferveur se trouve à la fin de sa vie n'avoir acquis aucun merite. *Psal. 75.*

La ferveur ne dure pas toujours, & quand on tombe dans la tiédeur, tout nous devient insupportable.

L'exemple des personnes ferventes doit animer les lâches.

phanes de la vie ; des hommes enfin , qui , quoi qu'ils s'acquittent fidelement de tous les devoirs de leur état & de leur religion , s'imaginent n'en pas faire encore assez pour Dieu , & pour leur salut ; voilà les gens que vous devez vous proposer pour modele. Venez après cela nous dire que vivant comme vous vivez , moitié Payens , moitié Chrétiens , tantôt dans la ferveur , tantôt dans le relâchement , tantôt éloignez de l'Egypte , tantôt murmurant dans le desert , vous jouirez par la misericorde du Seigneur , de la terre qu'il vous a promise : vous vous flattez de cette esperance ? Quelle illusion ! *Tiré du Dictionnaire Moral, Tome 5.*

Motifs qu'ont les Chrétiens de servir Dieu avec ferveur.

Pouvez-vous manquer de ferveur , si vous pensez que vous avez un Dieu à contenter , une ame à sauver , de terribles ennemis à combattre , un jugement à craindre , un enfer à éviter , un Paradis à gagner ? Quels grands objets ! mais quels motifs de ferveur ! Vous avez un Dieu à contenter , il vous a beaucoup donné , il exige beaucoup de vous , vous attendez beaucoup de lui ; devez-vous rien épargner pour le contenter ? Vous avez une ame à sauver , c'est votre grande & unique affaire ; que ne devez-vous donc point faire pour la sauver ? Vous avez des ennemis terribles & vigilans à combattre ; sont-ils plus interessés à votre perte , que vous à votre salut ? D'où vient donc qu'ils sont si ardens pour votre perte , & vous si tranquille , ou plutôt si negligent pour votre salut ? Vous avez un jugement à craindre , il est proche , il sera rigoureux , les suites en seront redoutables ; pouvez-vous prendre trop de précaution pour vous y préparer ? Vous avez un enfer à éviter ; toute peine , pour grande qu'elle soit , vous doit paroître legere , si elle vous garantit d'un si grand malheur. Vous avez un Paradis à gagner , tous les travaux vous doivent paroître doux , quand un bonheur éternel en est le terme. *Le Pere Nepeu, Tome quatrième de ses Reflexions Chrétiennes.*

Sentimens & regrets d'une ame tiède à l'articule de la mort.

L'esprit se ressent toujours des foiblesses du cœur , une ame lâche au service de Dieu n'a que des lumieres fort foibles , on se dispense sans peine de cent petits devoirs , la vie est un enchainement , & un tissu de petites fautes qu'on commet sans scrupule. Mais à l'heure de la mort , les nuages sont dissipés , ces ômissions ne paroissent plus de petits pechez , ces fautes ne sont plus regardées comme de simples imperfections , leur griéveté n'est plus diminuée par le nom de foiblesse. Quel regret d'avoir servi Dieu avec tant de lâcheté ? Cette ame tiède se represente alors ce grand nombre de confessions sans amendement , & cette multitude de communions inutiles ; elle regarde ces actes de vertu si affoiblis par la mollesse & par la lâcheté qui les accompagnoit , & cette langueur qui lui a fait perdre le merite de toutes ses bonnes œuvres. Quel chagrin , & quel accablement de douleur sent-on alors ? *Le Pere Croiset, Tome 2. de ses Retraites.*

Continuation du même sujet.

O mon Dieu ! quel regret mortel , pour ne pas dire quel desespoir , de paroître devant le souverain Juge avec un nom , avec un titre , dont on n'aura rempli aucune obligation , dont on aura negligé tous les devoirs ! un Chrétien avec des mœurs toutes payennes ; un Religieux avec des inclinations & des maximes toutes seculieres ; un Docteur de la Loi , qui ne l'a pas gardée ; un

Tome II.

Directeur des ames dans les voyes de la perfection , qui n'a ni regularité ni devotion lui-même : comment les uns & les autres à la fin de leur carriere , au moment décisif de leur éternité , ne succomberont-ils pas à une douleur si sensible ? *Le même.*

S'il faut tant craindre le relâchement , que dirons-nous de l'inconstance dans une personne religieuse ? Ne faisons point difficulté d'assurer , qu'il est rare que celui qui s'est consacré à Dieu par profession & par état , & qui est assez malheureux que de l'abandonner par un peché d'habitude , ne rentre jamais dans la voye de la perfection : car outre que son peché étant plus grand , parce qu'il renferme une plus grande ingratitude , il est moins digne que Dieu lui fasse de nouvelles graces après avoir abusé de celles dont il l'avoit comblé ; l'experience nous fait voir qu'un Religieux ne retourne presque jamais au Seigneur par aucun de ces motifs qui font rompre si souvent aux gens du siècle les liens qui les attachent au peché. En effet , tant qu'on est dans le monde , tantôt un bon livre qu'on lit par hazard , un discours édifiant qu'on entend par occasion , une fête solennelle qui nous retrace les mysteres de notre Religion , servent souvent à nous réveiller de notre assoupissement : une revolution de fortune , une disgrâce imprévûe , une infidelité de la personne sur laquelle nous comptons uniquement , toutes ces amertumes que le Seigneur répand par misericorde sur nos plaisirs , sont autant de moyens dont Dieu se sert pour nous ramener à lui ; mais une personne religieuse accoutumée à entendre parler de Dieu , n'est frappée de rien , &c. *L'Abbé de Monmorel, Disc. sur le 4. Dim. après la Pentecôte.*

Le relâchement est presque sans remède dans les personnes Religieuses.

L'état d'une ame en peché mortel est à la vérité bien à craindre ; l'état cependant de tiédeur , au sentiment de J. C. même , est en quelque maniere pire que l'état de peché. Il seroit plus à souhaiter pour vous , disoit l'Ange de l'Apocalypse , que vous fussiez tout-à-fait froid , ou tout-à-fait chaud ; mais parce que vous êtes tiède , & que vous n'êtes ni froid , ni chaud , je vais commencer à vous vomir , comme une viande fade & dégoûtante , que mon cœur ne peut plus souffrir , & que je suis contraint de rejeter. Hé quoi ! le Fils de Dieu n'a pas eu horreur des plus grands pecheurs , ils trouvent tous dans son cœur la source du pardon de leurs crimes ; & cependant ce Sauveur a horreur d'une ame tiède ? & une ame tiède ne trouve point dans le cœur de Jesus-Christ cet accès , ni ces sentimens de tendresse , qu'y trouvent toujours les pecheurs ? Qu'un homme vive dans les derniers déreglemens , qu'il ait commis les plus horribles pechez , quelque difficile que soit sa conversion , on ne doit pas desespérer de son salut. Comme il connoît ses desordres , il est plus en état d'en être touché , & d'en concevoir de l'horreur. Qu'on lui represente fortement la rigueur & la durée des tourmens éternels , qu'on lui parle de la mort , & de la severité des jugemens de Dieu ; l'image de ces terribles veritez , qui étonnent par leur nouveauté , & ébranlent par leur force une ame qui n'y avoit peut-être jamais pensé , fait peu d'impression sur une ame tiède. Tous ces puissans remedes lui sont inutilés ; la tiédeur est une fièvre lente , pour ainsi dire , qui dure quelque temps , mais dont on meurt à la fin. *Le Pere Croiset, second Tome de ses Retraites.*

Une amitié tiède est en quelque maniere dans un état pire , qu'en état de peché mortel.

Une ame dans la tiédeur ne connoit point les pechez. & tous les remedes lui font inutiles.

Comme les pechez que commet une ame tiède, ne sont pas de ces pechez grossiers & scandaleux, qui font horreur aux consciences un peu timorées; mais étant d'ordinaire purement interieurs, & se trouvant mêlez avec quelques bonnes œuvres extérieures, ils échappent aisément à la reflexion d'une ame qui vit dans le tumulte; si bien que ne connoissant pas la grandeur de son mal, elle ne se met point en peine d'y remedier. D'ailleurs, tout devient inutile à une personne qui est en cet état: Prières, exhortations, lectures, meditations, Sacremens, rien ne lui profite, soit que le peu de fruit qu'elle en a tiré jusqu'alors l'en dégoûte, soit qu'étant accoutumée à tous ces remedes, ils fassent moins d'effet sur elle. Cent fois elle a ouï parler des grandes vertitez de la Religion, & toujours inutilement; cent fois elle en a parlé aux autres, elle s'y est endurcie. Ces vertitez si touchantes, & si capables de convertir, ne font plus aucune impression sur elle. *Le même.*

Une ame tiède ne croit pas être dans la tiédeur.

Pour sortir d'un état dangereux, il faut connoître qu'on y est, & en connoître le danger; & c'est justement ce qu'une ame tiède ne connoit pas. Qu'un pecheur soit plongé dans les plus grands desordres, il n'a pas de peine à connoître le danger où il est, il y a toujours des momens heureux, pendant lesquels, à la faveur de quelque rayon de la grace, il découvre tant de difformitez dans son ame, qu'il est le premier à déplorer son malheur; & cette connoissance & cet aveu si salutaire, rendent sa conversion moins difficile. Mais une ame tiède ne croit jamais être dans la tiédeur; on peut dire que dès qu'on connoit qu'on y est, on commence à n'y être plus. Ce n'est gueres que dans la ferveur qu'on découvre le malheur d'une vie tiède: & voilà ce qui rend le retour d'une ame lâche si difficile; car par quelle voye lui persuadera-t-on qu'elle est dans cet état, puisque l'aveuglement est le premier effet de la tiédeur. *Le même.*

Caractère d'une personne qui est dans le relâchement.

Comme une ame ne se relâche que peu à peu, elle s'appivoise insensiblement avec le peché; elle s'accoutume à ses défauts; rien ne la frappe dans cet état, & elle ne se défie jamais de rien. On tombe dans la tiédeur sans ômettre un seul de ses exercices de pieté; la tiédeur prend toujours sa naissance des imperfections qui se glissent insensiblement dans ces exercices, & on se dérobe à soi-même la vûe de beaucoup de défauts réels, par l'apparence d'une fausse vertu: & voilà ce qui contribue tant à rendre ce mal presque incurable. On a vû, dit Saint Bonaventure, les plus grands pecheurs sortir de leurs desordres, & faire une sincere penitence; mais on n'a presque jamais vû une ame tiède sortir de sa langueur. C'est ce qui a fait dire à S. Bernard, qu'il est beaucoup moins difficile de toucher & de convertir une personne du monde, quelque méchante qu'elle puisse être, qu'une personne religieuse qui vit dans la tiédeur. *Le même.*

Les regrets d'une ame tiède à l'heure de la mort.

Quels sont les regrets d'une ame tiède, quelques momens avant la mort? Les seuls reproches que Dieu lui fait, & qu'elle se fait à elle-même, sont un enfer anticipé. Comme elle a été instruite des vertitez de la Religion, & qu'elle a même passé quelque temps au service de Dieu, elle rappelle dans son esprit ces premières années, où l'innocence lui faisoit goûter un plaisir si doux au service de Dieu; elle se represente ces jours de ferveur & de zele, où toutes les voyes du Ciel paroissent

si applanies, & où les lumieres surnaturelles faisoient voir le néant de toutes les créatures dans un si beau jour. Elle se demande à elle-même, pourquoi elle n'a pas perseveré dans cet heureux état; elle cherche la cause de son dégoût au service de Dieu, & la source de son relâchement; & elle n'en trouve point d'autre que sa mauvaise volonté, & une honteuse lâcheté. Mais quels sentimens alors, & quel dépit contre elle-même, quand elle pense à l'irregularité de sa conduite! elle connoit-elle Dieu, pour juger qu'il meritoit & son cœur & ses services; & comment avec cette foi & cette connoissance, l'avoir servi avec dégoût, avec nonchalance, ne l'avoir servi qu'à demi? Quel regret! quel reproche! *Le même.*

Parmi tant de brillantes lumieres, qui ont dû vous instruire, l'avez-vous oublié, dit Dieu à une ame religieuse, qui vit dans la tiédeur? l'avez-vous oublié, que j'avois bien d'autres desseins sur vous, quand par une glorieuse distinction que j'en ai faite, je vous ai appelée en Religion? Je comptois que sensible à l'honneur que je vous avois fait, vous vous employeriez à me procurer de la gloire par une sainteté exemplaire; que vous souvenant de vos peres, qu'animés de leur esprit, que brûlant du même zele, vous entretiendriez en vous un feu, que vous répandriez ensuite sur les autres, pour les embraser de mon amour. C'étoit ce que je m'étois promis de votre fidelité, & la vûe que je m'étois proposée en vous appelant à la Religion; je croyois que vous porteriez les interets de ma gloire, & que n'ayant fait choix de vous, qu'ain de l'étendre, vous commenceriez par vous-même, en menant une vie de ferveur, que vous feriez passer sur les autres; que semblable à ceux qui vous ont précédé, & que j'avois mis à votre tête pour vous servir d'exemple, vous vous declareriez hautement pour moi; que vous combattriez le relâchement des gens du siècle, & que vous leur inspireriez de l'ardeur pour mon service par la vôtre. Mais dégenerant de la vertu de vos peres, que vous avez peu de ressemblance avec eux! Est-ce là donc ce que j'avois sujet d'attendre de votre reconnaissance: *Heccine reddis?* Est-ce le retour que vous deviez avoir pour tant de graces que vous avez reçues de ma bonté? Cette vie relâchée que vous menez, devoit-elle être le fruit de tant de peines, & la suite de tant de soins? Rappelez en votre memoire ce premier temps auquel après avoir été éclairée par ces vives lumieres, à la faveur desquelles vous vous dérobatés au monde, & vous renonçâtes à ses attraitz trompeurs pour me suivre: *Rememoramini proximis dies.* Souvenez-vous de la resolution que vous prîtes d'avoir pour moi une éternelle fidelité; souvenez-vous de ces années de ferveur, où prêtée à tout faire, & à tout souffrir pour moi, rien ne vous paroissoit difficile; songez à ces desirs si vifs, si allumés d'acquiescer la perfection, quoi qu'il vous en pût coûter. Que vous vous trouvez différente de vous-même, & que vous aurez de peine à accorder ce que vous êtes, avec ce que vous avez été! *Sermon manuscrit.*

Reproches que Dieu peut faire à une personne religieuse qui vit dans le relâchement.

Ad Hebr. 10.

Saint Bernard, dans la vive peinture qu'il nous a laissée d'une vie languissante & relâchée, fait un juste détail des desordres infinis, où elle conduit toujours infailliblement. Quel étrange état est-ce que celui-ci, dit ce

Peinture d'une personne tiède, & dans le relâchement.

saint Docteur , & quel affreux amas de pechez dans un seul? Une paresse, qui a besoin d'éguillon, pour faire marcher dans la voye de Dieu; une puillanimité, qui fait perdre aussi-tôt courage dans la pratique des vertus; une lâcheté, qui fait trouver amer & pesant, le doux & l'aimable joug du Seigneur; une foiblesse volontaire qui se fatigue aussitôt; une furieuse dissipation d'esprit, un continuel épanchement de cœur, des pensées terrestres & animales, une conversation tiède, enjouée, badine, languissante, une obéissance sans devotion, un entretien sans prudence & sans circonspection, des prieres sans attention, des lectures sans reflexion, & sans desir de s'édifier, une secrete envie de se contenter, que la crainte de l'Enfer ne retient presque plus; une fécondité de bons desirs toujours sans effet; une volonté qui propose beaucoup, & qui n'exécute rien; un fort penchant pour le bien, qui est toujours rendu inutile, tantôt par la vûe d'une difficulté imaginaire qu'on se fait à plaisir, pour avoir une espece de droit ou de prétexte de se relâcher, tantôt par la passion, qui aveugle & qui emporte, tantôt par l'inconstance qui distrait & qui dissipe, tantôt par le plaisir qui flatte, tantôt par un charme trompeur qui seduit & qui enchante, tantôt par une lâche complaisance, qui domine & qui retient. *Sermon manuscrit.*

Cet épanchement, qui ruine toute l'attention que nous devons avoir sur nous-mêmes, cet esprit qui est aussi peu attaché à Dieu, qu'il est fortement attaché aux créatures, aussi vuide de Dieu qu'il est rempli de soi-même, qui ne pense que rarement à Dieu, qui n'agit que rarement pour Dieu, qui aime le monde, qui fuit la solitude, qui negligie l'exercice de la priere, qui ne se fait presque aucune violence, qui ne fait que languir dans le soin pressé qu'il devoit prendre de sa perfection, qui fait ses communions sans fruit, ses confessions sans amendement, ses devotions sans esprit, ses actions sans ordre & sans regle. Tout cela, & tant d'autres choses qui suivent nécessairement cet état, ne font-ce pas autant de justes sujets qui obligent Dieu de rebuter une personne, & de l'abandonner? *Le même.*

Etat dangereux de ceux qui sont dans le relâchement.

Que penser (mes chers Auditeurs) de ces imparfaits Chrétiens, qui étant engagez, en vertu de ce beau nom, d'agir dans un esprit de ferveur, ainsi que l'ordonne le grand Apôtre, ne font pas scrupule de vivre dans le relâchement; qui pensent avoir pleinement satisfait à Dieu, parce qu'ils ne menent pas une vie tout-à-fait déreglée; qu'ils sont suffisamment Chrétiens, parce qu'ils ne tombent pas dans les plus grands desordres; qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sont pas tout-à-fait méchants; qu'ils ne manquent à aucun de leurs devoirs, parce qu'ils s'acquittent des plus essentiels; qu'ils sont bien avec Dieu, parce qu'ils ne sont pas de ses ennemis declarez. Que juger, dis-je, de ces sortes de Chrétiens, sinon, ou qu'ils sont en état de peché, ou qu'ils ne seront pas long-temps sans y être? *Sermon manuscrit.*

Différence des justes fervens, & des imparfaits qui menent une vie languissante.

Nous lisons dans l'Écriture deux expressions différentes pour marquer l'un & l'autre état. Le chemin des justes, dit la Sagesse, est comme le soleil, qui se leve, & qui croit toujours en lumiere & en chaleur jusqu'à ce qu'il arrive au plus haut point de son éléva-

Tome II.

tion; plus ils vont en avant, plus ils augmentent en vertu, parce que, dit Saint Bernard, ils ne croient avoir jamais pleinement satisfait à leur devoir, & qu'ils ne disent jamais c'est assez: mais la voye des imparfaits, ajoute la Sagesse, ressemble à la lumiere du soir, qui baisse à tout moment, & qui laisse enfin dans une si grande obscurité, qu'on bronche à chaque pas, & que l'on tombe sans s'en appercevoir. O qu'une vie relâchée est donc un état malheureux, puisqu'il est ou un état de peché, ou une marque qu'on n'est point sorti du peché, ou un prognostique qu'on ne fera pas long-temps sans tomber dans le peché. *Le même.*

Si votre vie est assez réglée pour mériter l'approbation des hommes, est-elle assez fervente pour être parfaitement agréable à Dieu? Vous ne voudriez pas faire un crime qui vous fit perdre sa grace; mais que faites-vous de grand pour sa gloire? Comment vous acquittez-vous des exercices de piété que vous vous êtes prescrits? Quelle vertu avez-vous acquise depuis plusieurs années? quel soin avez-vous eu d'éviter les fautes qui vous paroissent legeres? quelle passion avez-vous mortifiée? quel progrès avez-vous fait dans la perfection? N'est-il pas vrai que vous demeurez toujours dans le même état? Et cela seul ne vous doit-il pas faire trembler? *Le P. le Valois, cinquième Lettre sur la Retraite.*

Quelle fut l'issue & le fruit de la retraite que les Apôtres firent dans le Cenacle? Ils y reçurent le Saint Esprit, & avec le Saint Esprit une ferveur incroyable, un zele enflammé, une force heroïque. Au moment qu'ils apperçurent sur leurs têtes ces merveilleuses langues de feu, dit Saint Gregoire, ils sentirent dans leurs cœurs le feu d'un tres-ardent amour de Dieu; & ce feu les embrasa de telle sorte qu'ils sortirent aussitôt pour en embraser tout le monde. Ils ne penserent plus, ajoute S. Bernard, ni à fuir, ni à se cacher, ni à dissimuler: ils commencerent à prêcher hautement la Divinité de celui, duquel peu auparavant ils n'avoient osé défendre l'innocence; & S. Pierre, que la voix d'une foible servante avoit fait trembler, parut ensuite intrépide devant les Tyrans. *Le même.*

Ce qui fait qu'un Religieux se conduit avec negligence, dans l'accomplissement de ses devoirs, c'est que son inclination s'oppose à ce que Dieu demande de lui; son humeur ne peut pas s'accoutumer à une dépendance si précieuse; sa nature refuse le joug de l'assujettissement auquel il faut qu'il se reduise: il faut partir dans le moment même, cette promptitude le gêne; il veut différer, il faut faire des efforts, cela lui coûte: il ne peut se résoudre, il faut quitter ce qu'il a dans les mains, cela ne lui plaît pas, il retarde; il faut contenir ses yeux, ce recueillement lui est à charge. *L'Abbé de la Trappe, dans l'explication de la Regle de Saint Benoit. Tome I.*

Dans cet état de tiédeur & de relâchement, on s'expose sans scrupule aux occasions dangereuses, on ne fait plus le bien que par humeur, on ne s'acquitte de certains devoirs de piété, que par coutume; & pourvu qu'en gardant certaines mesures, & certains dehors de religion, on se mette à couvert des reproches de ceux qu'on a intérêt de ménager, on se met peu en peine de plaire à Dieu, & l'on ne fait presque rien sans lui déplaire. On se laisse aisément aller à commettre toutes sor-

Si nous ne sommes pas grands pecheurs, nous devons nous examiner si nous ne sommes point dans le relâchement.

Quelle fut la ferveur des Apôtres en sortant du Cenacle, où ils avoient reçu le saint Esprit.

La contrainte que se trouve dans l'état Religieux est souvent cause du relâchement.

Malheurs des personnes tiédées & relâchées dans la piété.

tes de pechez veniels, avec connoissance, & de propos délibéré; l'ennui & le dégoût accompagnent toutes les pratiques de devotion, dont on ne peut pas se dispenser. On a de l'éloignement, & une aversion secreete pour les personnes de pieté, parce que la vertu est une sâcheuse censure; on ne se plaît qu'avec les imparfaits, parce que leurs manieres autorisent toujours le relâchement. Et pour comble de malheur, on se fait une fausse conscience, à l'abri de laquelle une personne qui frequente d'ailleurs les Sacremens, & qui se flatte de faire quelques bonnes œuvres, nourrit des aversions secretes, des jalousies envenimées, & des attaches dangereuses & criminelles. *Le P. Croiset. Tome 2. de ses Retraites.*

Comme on se relâche peu à peu dans le service de Dieu,

A voir avec quelle promptitude on se porte à son devoir, & au service de Dieu dans certains momens de ferveur, qui ne diroit qu'une telle vertu ne doit jamais se démentir; que la fidelité d'un serviteur si attentif à tous ses devoirs, doit être inalterable, & que cette ardeur ne doit jamais se ralentir? Mais on s'ennuie de vivre toujours sous les yeux du meilleur même de tous les Peres, dès qu'on n'aime plus que sa liberté, on se relâche insensiblement, & le mouvement de la grace n'étant pas si fort, la charité se refroidit, & le cœur commençant à se dérégler, une vie si unie lasse, la cupidité croît à mesure que les lumieres de la grace s'affoiblissent, & l'on se dégoûte de la devotion. Mais qu'arrive-t-il de là? Il arrive, que quand on a goûté Dieu, quand on a été véritablement vertueux, & qu'on se dément, on ne devient jamais méchant à demi. L'enfant prodigue ne quitte la maison de son pere que pour aller bien loin: *Abiit in regionem longinquam*; & il est rare de devenir deux fois vertueux. *Le même. Tom. 2. de ses Reflexions.*

Luc. 19.

Quand on a quitté Dieu & abandonné son service, ou devient pire que l'on n'étoit auparavant.

Mon Dieu! qu'il est dangereux qu'on ne vous perde pour toujours, quand on vous quitte après vous avoir servi quelque temps! Les objets les plus effrayans font peu d'impression sur des yeux accoutumés à les regarder. Un devot devenu libertin n'a presque plus de ressource, il est insensible aux plus terribles veritez, & aux bons exemples. En cet état, on a une aversion secreete, mais vive contre tous ceux qui ont été ou les depositaires, ou les témoins de nos pieux sentimens, & des graces que nous avons reçus du Ciel, & de nos obligations envers le Pere des misericordes. Leur presence ne peut que réveiller nos remords; on ne peut souffrir qu'on nous fasse penser à ce qu'on a été, quand on n'est plus ce qu'on devoit être. On cherche à s'étourdir, & on aime à être distrait, quand on ne peut que condamner le parti que l'on a embrassé. Mais on a beau dire; l'assoupissement n'est pas long, il est même interrompu durant la vie: & à la mort quels seront les sentimens de celui qui aura ainsi quitté Dieu? Fera-t-on alors l'esprit fort, en soutenant le parti qu'on a pris? Auquel des deux donnera-t-on la préférence? On rendra alors hommage à la pieté chrétienne. Mais celui qui a quitté le service de Dieu de sang froid, trouve-t-il un grand fond de confiance dans cet hommage forcé? *Le même.*

Sans ferveur on ne peut satisfaire à tous les devoirs que Dieu exige de ceux qui

Quel rapport y a-t-il entre cette langueur & ce relâchement que nous voyons dans la plupart des Chrétiens, & cette pieté vive, ce zèle ardent, cette foi animée, que vous desirez, Seigneur, de ceux qui sont à votre service, sans quoi ils sont dans une impuissance ab-

soluë de vous rendre jamais aucun service, qui soit digne de vous. Car de combien de devoirs ne font point chargés ceux qui veulent vivre selon les loix de l'Evangile, & être fideles à vos ordres? Il faut qu'ils comptent avec vous de leur cœur, de leur esprit, de leur raison, de leur imagination, de toutes les facultez de leur ame, de tous leurs sens, enfin de l'homme interieur & exterieur tout entier; à quel soin, à quelle vigilance, à quelle sollicitude ne sont-ils point engagez, pour satisfaire à une obligation d'une si grande étendue? Mais comment s'en acquitter sans ferveur? Et s'en acquitter negligemment, avec nonchalance, est-ce satisfaire à tant de devoirs attachés au service d'un si grand Maître? *Le même.*

La ferveur ne doit pas être passagere, mais constante; car ces inégalitez d'humeur, ces inconstances perpetuelles qui rendent suspectes les plus grandes ferveurs; ces découragemens, qui mettent la vertu en si grand danger; ces dégoûts de la pieté, ces retours scandaleux, ces rechûtes, ces especes d'apostasies de devotion, souvent aussi funestes au salut, que celles de la Religion même, toutes ces déplorables vicissitudes sont les tristes effets de ces vertus, & de ces ferveurs superficielles que l'amour propre entretient. *Le même.*

La vertu ne se peut acquerir que par des efforts vigoureux, parce qu'elle est difficile, & que pour y atteindre, il faut s'élever au-dessus de soi-même: mais si on n'y prend garde, on est arrêté par la paresse, qui nous rend lâches à entreprendre, lents à exécuter, & foibles à agir. C'est là un des vices qui nous est le plus naturel, & le plus ordinaire, parce que le corps nous appellent, & nous abaisse aux objets des sens. Il est vrai que l'esprit, la raison, la grace nous tient en haut: mais le poids de la nature nous attirant en bas, souvent nous nous y laissons aller, à moins que nous n'ayons de la diligence, & de la vigueur pour nous soutenir. Il n'y a que les ames ferventes, diligentes, genereuses qui parviennent à être solidement vertueuses. Les personnes negligentes, paresseuses, & sans vigueur, ne peuvent faire assez de violence à leur humeur naturelle, & comme elles fuyent la peine, elle se contentent d'une vie commune. *Dialogues spirituels du P. Surin, Tome 2.*

On voit des personnes qui avoient embrassé avec ferveur la vie devote, & qui marchent d'abord à grands pas dans les voyes de la sainteté, s'en écartent ensuite, & reviennent à leur premier train de vie mondaine. On voit des Religieux, qui s'étoient genereusement donnez à Dieu, qui promettoient des merveilles dans leurs premiers commencemens, se relâcher en peu de temps, & tomber dans un état où ils paroissent tout différens de ce qu'ils étoient. Quelle est, je vous prie, la cause de ce changement? C'est que pendant que la grace & la lumiere divine les tenoit occupez des idées de la sainteté, ils marchent aisément, & avec douceur dans la voye de Dieu. Mais depuis étant entrez dans un nouveau genre de vie, ils sont sortis de leur recueillement, se sont laissés aller à des complaisances humaines, qui les ont éloignés de l'exactitude & de la regularité. Leur conscience qui étoit tendre & delicate, s'est peu à peu endurcie aux fautes legeres; certaines maximes d'erreur se glissant imperceptiblement dans leur esprit, y ont pris la place des divines lumieres, qui les éclairaient.

sont à son service.

La ferveur doit être constante.

La paresse est ordinairement la cause du relâchement dans le service de Dieu.

Comment on se relâche dans la vertu, & s'en tombe dans la tiédeur.

Ils se font fait des loix de bienfiance, & des devoirs de condescendance, qui les ont autoriez à se soustraire à l'obéissance qu'ils rendoient aux inspirations du Saint Esprit. La nature a repris chez eux ses droits, & les retirant du sublime état où la grace les avoit élevés, elle les a ramenez à celui où ils étoient auparavant. Les idées des choses surnaturelles sont devenues obscures & confuses. De temps en temps Dieu les rappelle à eux, & leur montre l'excellence de la perfection qu'ils ont quittée; mais la volonté se trouve liée, & n'a pas la force de rompre ses liens. *Le même.*

F I D E L I T É

DANS LES PETITES CHOSES,

SOIN DE S'ACQUITTER DE SES MOINDRES DEVOIRS, & d'éviter les moindres fautes.

A V E R T I S S E M E N T.

CE Sujet a tant de rapport avec la fuite du peché veniel, que j'ai douté si je ne ferois point un seul titre des deux. La fidelité dans les petites choses, comprend le soin d'éviter les moindres fautes, & les pechez qu'on appelle legers & veniels: car il est évident que toute la différence qui s'y trouve, est celle qu'il y a entre le genre & l'espece; c'est à dire, que le premier est plus étendu que le second; mais cette différence n'a paru suffisante pour en faire deux sujets separez; quoi que plusieurs Prédicateurs les confondent.

Du reste, ce sujet est un de ceux qu'on peut appeller nouveaux: puisque les Prédicateurs anciens ne l'ont point traité, & n'en ont parlé qu'en passant; & je ne sçache que Saint Chrysostome, qui en ait fait un discours entier dans le lieu que nous avons marqué au Paragraphe second; ce qui n'empesche pas qu'il ne soit tres-important & tres-utile, particulièrement aux personnes religieuses, & à toutes celles qui font profession de pieté. Que si l'on ne trouve pas assez de matiere, pour remplir un discours entier sur la fidelité que l'on doit apporter dans les petites choses, on peut consulter ce que nous disons sur le peché veniel; car il est difficile qu'on ne dise bien des choses qui conviennent à l'un & à l'autre dessein.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

JE trouve qu'il y a deux choses dans les voyes de la vertu, qui d'ordinaire en partagent tout l'exercice; sçavoir, les grandes & les petites. Entre les grandes, qui nous paroissent considerables, je mets les grands emplois, comme la conversion des ames, les bonnes œuvres, le secours des miserables, faire des établissemens, remuer les villes entieres par son zele, les grandes fatigues, les grandes austérités, &c. Je compte entre les petites choses, l'exacritude dans les pratiques de devotion, remplir les devoirs de son état avec une regularité édifiante, mener une vie retirée, & ne manquer à rien de son devoir, &c. Or il arrive ordinairement que toute l'estime & l'approbation se donne aux grandes choses; mais pour les petites, on les croit de trop peu d'importance pour s'en occuper, & pour leur donner tous les soins qui seroient nécessaires. C'est pourquoy, ce discours regarde les personnes qui traitent d'esprits foibles ceux qui s'appliquent, & qui se bornent aux devoirs de la pieté & de leur état, & ceux qui n'estiment que les grandes choses, les vertus d'éclat, & qui regardent comme des bagatelles tout ce qui ne paroît pas au dehors. Sur quoi je prétens vous montrer deux choses. La premiere, qu'il ne faut pas moins de vertu, de force & de courage, pour perseverer dans la pratique des petites choses, que pour entreprendre les plus grandes, & pour s'acquitter des plus illustres emplois. La seconde, que Dieu n'est pas moins glorifié par l'exacritude dans les petites choses, que par les plus grandes, & dont les heureux succès donnent plus d'admiration: ce sont les deux Parties de ce discours.

Premiere Partie. Qu'il ne faut pas moins de vertu, de force & de courage, pour les petites choses que pour les grandes. 1°. Parce que l'esprit humain est naturellement animé par la grandeur du dessein qu'on a en vûë, ce qui diminue beaucoup de la difficulté; on espere que si l'on en vient à bout, on jouïra du fruit de ses travaux, & que la peine qu'on y trouve, sera bien recompensée par la joye d'un heureux succès. Mais dans les petites choses, rien ne nous anime, rien ne nous excite au dehors: comme les petites actions sont ordinaires, la vanité s'y mêle plus rarement, l'intention en est plus droite, plus pure, & moins interessée: outre que la multitude des petites actions de vertus, qui sont frequentes, peuvent par leur nombre éгалer le merite d'une plus grande action, &c. 2°. Parce qu'il n'y a pas moins de difficulté & de travail dans la pratique ordinaire des petites choses, où la gêne & la contrainte sont continuelles, sans interruption, que dans les plus grandes, qui n'arrivent que rarement dans la vie. Il est sans comparaison plus aisé de faire quelque effort sur soi-même, dans les occasions qui ne se presentent qu'une fois ou deux, que d'être toujours exact, toujours regulier, toujours composé,

jusques dans les moindres devoirs ; puisqu'il faut pour cela , se surmonter sans cesse , agir contre son inclination naturelle , & autant que l'homme est jaloux de sa liberté , autant est-il ennemi de la contrainte. Il faut donc une vertu plus constante , & mieux affermie , pour être regulier dans les petites choses. 3°. Les difficultez & les peines interieures qu'il faut vaincre dans la pratique des petites choses , semblent avoir besoin d'une vertu plus forte , & d'un courage plus ferme , pour ne se point rebuter de la continuité des exercices qui n'ont rien d'attrayant ; pour vaincre l'ennui , & le dégoût qui se trouve dans une vie uniforme ; pour s'assujettir à mille choses , dont nous ne retirons pas grande gloire devant les hommes , & qui ne nous paroissent pas être d'un grand merite devant Dieu , en quoi la plupart des hommes se trompent. 4°. Parce que dans l'exercice des petites choses , on y peut pratiquer les plus grandes & les plus nobles vertus , l'humilité , la patience , la mortification , la charité , &c.

Seconde Partie. Où il faut faire voir qu'on ne fait pas moins pour Dieu , & qu'on ne lui procure pas moins de gloire dans les petites choses que dans les grandes. 1°. On témoigne par là , que l'on a plus d'estime , & une plus haute idée de la grandeur de Dieu , de se tenir heureux de lui rendre les plus petits services. 2°. Elles plaisent souvent autant à Dieu , & l'on peut montrer que rien n'est petit devant ses yeux , quand il est fait pour son amour & pour son service ; outre qu'il en est de Dieu comme des Grands de la terre , & des maîtres à l'égard de leurs serviteurs ; c'est dans les petites choses qu'ils éprouvent la fidélité de ceux qui leur sont soumis ; quand on a soin des moindres choses qui regardent leur service , qu'on ne neglige rien , qu'on ne les surprend point en faute. Il arrive même souvent qu'on gagne davantage l'affection des Grands par les petits devoirs , les petites assiduités qu'on leur rend , que par les plus signalez services ; parce qu'ils regardent ceux-ci comme un devoir d'obligation , & ceux-là comme une marque de l'affection qu'on leur porte. 3°. Dans les petites choses , il y entre moins d'amour propre ; on y cherche moins ses interets particuliers ; & par conséquent il n'y a que la gloire de Dieu , & le desir de lui plaire , qui nous y puisse porter , & soutenir dans les dégoûts qui les accompagnent ordinairement.

II.

1°. LA negligence dans l'accomplissement des petits devoirs , fait injure à la sagesse de Dieu , qui les juge utiles & nécessaires à notre salut , & à notre bonheur éternel.

2°. Elle offense son amour , qui demande la delicatelle du nôtre , pour ne pas lui déplaire en la moindre chose.

3°. Elle offense sa sainteté , devant laquelle la moindre tache est une affreuse laideur.

III.

Qu'il n'y a rien de petit dans le service de Dieu.

1°. Il n'y a rien de petit de ce qui a rapport à un Dieu si grand , & qui peut lui plaire , ou lui déplaire. 2°. Il n'y a rien de petit de ce qui peut contribuer , ou nuire à une aussi grande affaire que celle de notre salut & de notre perfection. 3°. Il n'y a rien de petit de ce qui peut nous faire meriter ou perdre une gloire éternelle. *Le Pere Neveu , dans ses Reflexions Chrétiennes.*

IV.

Ce n'est pas peu de chose , que de faire

profi des petites choses.

1°. C'est une marque d'une grande idée , & d'un grand desir qu'on a de la vertu.

2°. Cela ne peut être du côté de Dieu , sans une grace particuliere , & de notre côté , sans une fidelle cooperation.

3°. C'est par là qu'on se dispose à faire de grands progrès , & que l'on arrive aux plus hauts degrez de la vertu. *Le P. d'Ozennes , dans la Morale de JESUS-CHRIST.*

ON peut faire voir la negligence à l'égard des choses legeres. Premièrement , dans la corruption du cœur. Secondement , dans ses effets.

Pour ce qui est du premier , elle vient 1°. du peu d'estime qu'on a des choses de Dieu. 2°. D'une grande indolence pour l'affaire du salut. 3°. D'une grande tiédeur dans le service de Dieu. Ce sont les causes ordinaires du mépris , & du peu de soin qu'on a des petites choses.

Second Point. On peut considerer cette même negligence dans ses effets. 1°. Elle ôte l'occasion & le courage de faire de grandes choses. 2°. Elle est cause qu'on ne fait jamais rien pour Dieu ; car les plus grandes occasions sont rares ; & si on neglige les petites , que fera-t-on donc ? 3°. Elle fait qu'on tombe dans de grandes fautes : *Qui spernit modica , paulatim decideret.* *Eccli. 19.*

1°. LA fidelité d'un serviteur de Dieu se fait mieux connoître dans les petites choses que dans les grandes.

2°. La magnificence de Dieu paroît davantage dans la recompense qu'il donne & qu'il promet aux moindres actions de vertu ; puisqu'il donne tout son Royaume pour un verre d'eau , & un poids éternel de gloire pour une legere affliction soufferte pour son amour.

1°. DANS le premier Point , il faut faire voir , que Dieu pour corriger l'orgueil de notre cœur , demande une obéissance entiere à toutes ses loix grandes & petites.

2°. Dans le second. Pour guerir l'aveuglement de notre esprit , il veut qu'en matiere de Religion & de conscience , il n'y ait rien qui soit petit , & qu'on puisse negliger sans se mettre en danger d'être reprové. *Ces deux veritez sont le partage du Sermon du P. Bourdaloue sur ce sujet.*

ON peut faire voir. 1°. Qu'il n'est point de si petit mal , qu'il ne nous soit tres-important d'éviter. 2°. Qu'il n'est point de si petit bien , qu'il ne nous soit tres-important de pratiquer. *Le P. Giroult , sur ce même sujet.*

1°. Il faut montrer dans la premiere Partie , que les plus legeres fautes ont de grandes suites , & conduisent insensiblement jusqu'aux extrémitez les plus funestes. 2°.

Il faut montrer dans la seconde , par une raison opposée , que les plus petites choses en matiere de sainteté , sont la matiere des plus hautes vertus , & nous font monter comme par degrez au comble de la perfection ; d'où il s'ensuit , qu'il n'y a rien à negliger dans le service de Dieu. *L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne.*

LA negligence dans les petites choses , conduit jusqu'aux plus grands desordres. 1°. En affoiblissant la crainte de Dieu dans une ame , à force de l'offenser en choses legeres. 2°. En ralentissant le feu de l'amour de Dieu , & entretenant dans l'ame une tiédeur , & une indolence , qui fait qu'on n'est point touché de ses pertes. 3°. En diminuant l'horreur qu'on a naturellement du vice.

V.

VI.

VII.

VIII.

IX.

X.

X I.

1°. CELUI qui fait peu d'état des petites choses, montre qu'il n'a pas une haute idée de la Religion Chrétienne, & de la dignité de son état. 2°. Il met son salut dans un évident danger; d'où il s'ensuit, qu'il n'y a point de faute qu'on doive regarder comme legere; ni d'action de vertu qui soit inutile ou de peu d'importance.

1°. LE soin qu'on a des petites choses, c'est-à-dire, d'éviter les moindres pechez, & de s'acquitter des moindres devoirs de pieté, est une marque qu'on a un véritable soin de son salut. 2°. Qu'on a une ardente charité, puis qu'on tâche de plaire à Dieu en toutes choses. 3°. Qu'on est élevé, ou qu'on s'élévera bientôt à une éminente vertu.

X II.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

Saint Augustin, *Epist.* 108. ad Seleuciam.
 Saint Chrysostome, *Homil.* 87. in *Matth.*
 S. Basile, *Ser. de renuntiat. saculi, & spir. perf.*
 Le même, in *Constit. Monast.* c. 2.
 Cassien, *Coll.* 6. *Abbat. Theod.*
 Saint Leon, in *extrem. Epist.* 86. ad *Nicetan.*
 Le même, *Epist.* 54. ad *Marcian.* *August.*
 S. Bernard, de *ordin. vite & morum institut.*
 A. Rodriguez, de *Perf.* p. 1. tr. 1. c. 9. & 10.
 Le P. de Bary, dans la folitude de Phila-
 gie, *disert.* 1. du premier Jour.
 Grenade, *Traité de l'Oraison*, c. 5. §. 17.
 Le P. Guillore, dans ses œuvres spirit. vers
 la fin, a un traité particulier des petites choses.
 L'Abbé de la Trappe, dans les devoirs de
 la vie Monastique, c. 6. de l'amour de Dieu,
 quest. 3. en parle.
 Le P. d'Ozennes, 1. intitulé, *La Morale de*
 J. C. titre, de la Fuite des fautes legeres.
 M. Pean, 1. intitulé, *L'Ecole de JESUS-CHRIST*,
 c. 14. du profit spirituel.
 J. Nigronus, in *speciali tr. de cur a minimorum.*
 Nicolaus Lancicius, *opus.* 2. in *proemio.*
 Le même, *opus.* 5. *cap.* 9. & 10.
 Dandinus, in *Ethic. sac. lib.* 48. c. 38.

Les Livres spirituels & autres.

Le P. Croiset, t. 1. de ses *Refl. Chrétiennes.*
 Le P. Nèpveu, *Tom. 1.* de ses *Reflexions*
Chrétiennes, pour le 20. jour de Mars.
 L'Abbé de la Trappe, dans ses *Refl. mor.*
 sur l'Evang. de S. Luc, sur ces paroles: *Qui fi-*
delis est in minimo, & in majori fidelis est.
 Le P. Surin, t. 2. de ses *Dialog. spir.* l. 5. c. 4.
 Le P. Bourdaloué, *Serm.* pour le Lundi de
 la 3. sem. de Carême, dans ses premiers *Serm.*
 Le P. Giroult, dans son *Carême*, *Tom. 3.*
Sermon pour le Dimanche de la Passion.
 M. l'Abbé de S. Martin, *Serm.* de la devo-
 tion, pour le 4. Mercredi de Carême.
 L'Auteur des *Actions Chrétiennes*, dans le
Panegyrique de Sainte Theresé.
 L'Auteur des *Serm.* sur tous les sujets de la
Mor. Chrét. *Serm.* pour le 6. Dimanche après
 l'Epiph. parle du soin des petites choses, &
 qu'il ne faut rien négliger au service de Dieu.
 Dans le *Recueil des Pièces d'Eloquence*
 présentées à l'Académie Franç. en l'ann. 1701.
 il y a 6. Discours sur le soin des petites choses.
 Lohner, *Titul. minimorum cura.*
 Beirling, in *Theatro vite humana.*
 Ceux qui ont parlé du peché veniel.

Les Prédicateurs modernes

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, exemples, & applications de l'écriture sur ce sujet.

Pro nihilo salvos facies illos (id est pro minimo opere.) *Psal.* 55.
 Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccle.* 7.
 Vulnerasti cor meum foror mea sponsa, vulne-
 rasti cor meum in uno oculorum tuorum, & in
 uno crine colli tui. *Cant.* 4.
 In pigritia humiliabitur contignatio. *Eccle.*
 10.
 Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccli.*
 19.
 Minimum pro magno placeat tibi, & improp-
 terium peregrinationis non audies. *Eccli.* 29.
 Lapis qui percusserat statuam, factus est mons
 magnus. *Daniel.* 2.
 Fons parvus crevit in fluvium maximum.
Eth. 11.
 Decet nos implere omnem justitiam. *Matth.* 3.
 Quicumque potum dederit uni ex minimis
 istis calicem aque frigide tantum in nomine dis-
 cipuli, amen dico vobis, non perdet mercedem
 suam. *Matth.* 10.
 Euge serve bone, & fidelis, quia super pau-
 ca fuisi fidelis, super multa te constituam.
Matth. 25.
 Qui fidelis est in minimo, & in majori
 fidelis est. *Luc.* 16.
 Et qui in modico iniquus est, & in majori
 iniquus est. *Ibidem.*
 Ad quod in presenti est momentaneum & leve
 tribulationis nostra, supra modum in sublimitate
 aeternum gloria pondus operatur in nobis. 2. ad
Corinth. 4.
 Ecce quantus ignis quam magnam sylvam in-
 cendit. *Jacobi.* 3.

Cest, Seigneur, pour peu de chose qu'ils feront de
 leur côté, que vous les sauverez.
 Celui qui craint Dieu ne néglige rien.
 Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épou-
 se, vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux, &
 par un cheveu de votre cou.
 La charpente du toit se gâtera peu à peu par la pa-
 resse.
 Celui qui méprise les petites choses, tombera peu à
 peu.
 Contentez-vous de peu comme de beaucoup, &
 vous éviterez les reproches qu'on souffre dans une
 maison étrangère.
 La pierre qui avoit frappé la statue, devint une
 grande montagne.
 Une petite fontaine devint un très-grand fleuve.
 Il faut que nous accomplissions toute justice.
 Quiconque donnera seulement à boire un verre
 d'eau froide à un de ces plus petits, comme étant de
 mes Disciples, je vous dis en vérité qu'il ne fera point
 privé de sa récompense.
 Courage bon & fidele serviteur, parce que vous a-
 vez été fidele en peu de choses, je vous établirai sur
 beaucoup.
 Celui qui est fidele dans les petites choses, sera aus-
 si fidele dans les grandes.
 Et celui qui est injuste dans les petites choses, sera
 injuste aussi dans les grandes.
 Le moment si court & si leger des afflictions, que
 nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids
 éternel d'une souveraine & incomparable gloire.
 Voyez combien un petit feu est capable d'allumer
 de bois.

Dieu fit à Adam un grand précepte d'une petite chose.

DEs le commencement du monde, Dieu pour faire souvenir le premier homme de la dépendance qu'il avoit de son Créateur, lui fit, dit S. Augustin, un grand précepte, & sous les plus rigoureuses peines, dans une chose assez legere, qui étoit de ne point manger d'un certain fruit qu'il lui marqua. Ce procédé n'est-il pas en effet surprenant, de voir que celui, que Dieu a créé pour commander à tous les animaux, qu'il a fait parfaitement fibre, maître de lui-même & de sa conduite, & avec un plein pouvoir de disposer de tout ce qu'il y a sur la terre, n'ait pas la permission de goûter d'un fruit qu'il a devant ses yeux, & qui lui plaît, sans qu'on lui donne aucune raison de la défense qu'on lui en fait? Il est probable qu'il raisonna sur un commandement qui intéressoit sa posterité, & qu'il imiteroit le pouvoir que Dieu lui avoit donné. Il n'en faut point chercher d'autre raison, dit S. Augustin, sinon que Dieu étoit son Seigneur & son Souverain, & pour lui faire mieux sentir la dépendance qu'il avoit de celui dont il avoit reçu l'être, il lui fit un grand précepte dans une fort petite chose, pour lui apprendre que ce n'est ni la grandeur, ni la petitesse de ce qui est commandé & défendu, mais l'autorité du Législateur qui en fait l'importance, & que rien n'est petit quand il est ordonné de Dieu, & qu'il regarde son service.

David fit un agreable sacrifice à Dieu d'un peu d'eau qu'il ne vouloit pas boire dans une ardeur soif.

Voulez-vous sçavoir combien une petite satisfaction, dont on se prive pour Dieu, lui est agreable? Souvenez-vous du sacrifice que David fit d'un peu d'eau qu'il refusa de boire. Ce Prince étoit dans l'ardeur d'un combat contre les Philistins, lors qu'épuisé de forces, & brûlé d'une ardeur soif, à peine eut-il témoigné le desir qu'il avoit de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, dont la soif qu'il souffroit le fit souvenir; qu'aussi-tôt trois des plus braves se détachent du gros de l'armée, percent les escadrons des ennemis qui leur fermoient le passage, & vont puiser de l'eau, qu'ils apportent, & qu'ils le baptem à David. Mais ce saint Roi faisant reflexion sur le peril qu'avoient couru ces courageux soldats, ne voulut pas acheter si cher son plaisir; & répondant cette eau sans en goûter, en fit, dit l'Ecriture, un sacrifice à Dieu: *Libavit eam Domino*. Ce qui montre que ce n'est pas tant la chose qu'on fait pour Dieu, que la maniere & l'affection avec laquelle on la fait, qui la lui rend agreable.

2. Reg. 23.

Les petites choses sont considerables, dans l'exemple de la femme forte.

La femme forte, dont le Saint Esprit fait l'éloge dans l'Ecriture, n'a point merité ce titre par des actions heroïques, ou par des entreprises hardies, comme une Judith & une Debora; ni par des travaux qu'elle ait souffert avec une constance invincible; mais par les petites actions, & par les emplois propres de son sexe: *Digni ejus apprehenderunt fufum*. Et la magnificence avec laquelle Dieu recompense dans le Ciel, & souvent même sur la terre, les moindres services qu'on lui rend, marque bien qu'il n'y a rien de petit, ni de peu considerable; puisque lui, qui pese tout dans de si justes balances, leur donne pour prix un poids éternel de gloire, qui semble n'y avoir nulle proportion.

Proverb. 31.

L'exemple de Naaman qui negligé le remede que le Prophete

Naaman, dont il est parlé au quatrième livre des Rois, étoit un grand Seigneur & un General d'armée, qui se voyant frappé de la lépre, partit de Syrie avec un équipage ma-

gnifique, pour aller chercher auprès du Prophete Elisée, une sûre & prompte guerison de son mal; mais comme ce Prophete ne daigna presque pas descendre de la chambre, se contentant d'envoyer son serviteur pour lui dire qu'il allât se baigner sept fois dans le Jourdain, & qu'il seroit guéri: un compliment de cette nature choqua si fort ce Prince, qu'il negligea les choses qu'Elisée lui avoit ordonnées; & il s'en seroit retourné de la sorte en Syrie, si quelqu'un de ses Officiers n'eût pris la liberté de lui dire: Seigneur, si ce Prophete vous avoit commandé des choses difficiles, vous auriez dû les faire; mais puisqu'il ne vous en ordonne que de petites & d'aisées, quelle excuse pouvez-vous avoir si vous venez à les negliger? Cet avis lui parut de si bon sens, qu'il se rendit à la force de la raison de cet Officier; il s'alla laver dans le Jourdain, & reçut une parfaite guerison.

Elisée lui prescrivait, parce qu'il lui sembloit peu de chose.

Nous voyons dans l'Ecriture plusieurs exemples qui sont voir comme la fidelité des uns dans les petites choses, a été recompensée par de grandes faveurs, & au contraire la negligence des autres, punie par de rigoureux châtimens; mais comme ces exemples sont plus propres du peché veniel, nous les rapporterons en leur lieu.

L'exactitude à observer les petites choses n'a jamais paru plus grande, que dans l'Autheur même de la Loi Evangelique, qui est le Sauveur du monde. Il ne s'est pas contenté de nous prescrire & de nous recommander cette fidelité dans la pratique de nos moindres devoirs, il en a été lui-même le plus religieux observateur. De maniere que c'est particulièrement en ce point qu'on peut dire de lui: *Capit Jesus facere, & docere*. Car s'il exige des Chrétiens une fidelité parfaite dans les moindres choses, ce n'est qu'après l'avoir observée lui-même le premier. Il le témoigna bien par la réponse qu'il fit à son Précurseur le grand Saint Jean-Baptiste, quand il voulut s'abaïsser jusqu'à recevoir le Bapteme de sa main; ce que ce grand Saint refusoit de faire, se jugeant indigne d'un si grand honneur: *Sine modo*, lui répondit le Sauveur, *Matth. 3. sic enim decet nos implere omnem justitiam*. Il est à propos que j'accomplisse la justice dans toute la perfection; c'est-à-dire, jusqu'aux moindres devoirs qui regardent ma charge & mon emploi. Combien de fois a-t-il ensuite recommandé cette exacte fidelité? Quels éloges n'a-t-il point donné à ceux qui s'y sont rendus recommandables? Quelle récompense ne lui a-t-il point promise? Il ne faut que réfléchir sur la parabole des talens pour en être persuadé: *Euge serve bone, & fidelis, quia super pauca fuisit fidelis, super multa te constituam*. Matth. 25.

L'exemple du Sauveur du monde.

Mat. 3.

Matth. 3.

Matth. 25.

L'exemple de la bienheureuse Mere de Dieu, & de quelques autres Saints du premier ordre, nous apprend qu'il ne faut pas toujours juger du merite & de la sainteté, par les grandes actions, par les glorieux emplois, & par tous ces dehors éclatans qui frappent les yeux, & qui attirent l'estime & l'admiration des hommes; puisqu'on peut s'élever jusqu'à la plus haute sainteté, en menant une vie commune, & par des actions même qui ne sont connues que de Dieu, lequel en juge par ce qu'elles ont de réel & de solide, & non par cet éclat extérieur, qui nous

On peut devenir grand Saint par de petites actions.

nous impose souvent, & qui nous éblouit. Mais c'est par la fidélité à nous acquitter de ce que Dieu demande de nous, à accomplir sa volonté, & à bien remplir les devoirs de notre état, que nous meritons la récompense qu'il nous a préparée: *Euge serve bone, & fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.*

Les symboles de l'Evangile, qui marquent de grandes choses par de petites.

Nous avons dans l'Evangile des symboles qui marquent que les plus petites choses & les plus méprisables aux yeux des hommes, soit pour le bien, soit pour le mal, croissent insensiblement, ou bien ont des effets importants & considérables. Le grain de senevé, qui est la plus petite de toutes les semences, représente, au sentiment de quelques Saints Peres, l'Eglise naissante, qui par de pe-

rits & de foibles commencemens, s'est étendue par toute la terre; ou selon les autres, ce petit grain signifie que nos plus petites actions faites pour Dieu, & en sa grace, sont fécondes en merites, & produisent les fruits d'une éternité bienheureuse. La grace de la justification est contenuë sous le symbole d'un peu d'eau dans le Baptême. Un peu de levain est capable de corrompre toute une masse de pâte avec laquelle il est mêlé. Ce qui marque assez que nulle vertu pour petite qu'elle soit, nul défaut pour léger qu'il puisse être, ne sont à mépriser, parce qu'un petit bien & un petit mal peuvent avoir des suites de la dernière importance, pour notre bonheur, ou notre malheur éternel.

APPLICATI O N S

Comme les plus légers défauts ont souvent d'étranges suites.

Qui spernit modica, paulatim decidet. Eccli. 19. On vous veut persuader qu'un petit défaut, ou un léger péché n'est rien; le demon en disoit autant à nos premiers peres: cependant considérez, je vous prie, quelles ont été les suites de cette déobéissance, qui selon les apparences paroît légère. Ces premiers pecheurs sont morts pour l'avoir commise: toute leur posterité est morte & meurt tous les jours, sans que personne se puisse dispenser de cette commune loi, qui fut portée dès-lors contre tous les hommes, dont la plus grande partie, nonobstant la mort d'un Dieu, ne laissera pas de se perdre, par la funeste influence de ce premier péché qui est la cause de tous les autres.

Il ne faut souvent qu'un petit défaut pour gâter un bel ouvrage.

Qui offendit in uno, factus est omnium reus. Jacobi 2. Ces paroles qui se peuvent appliquer à plusieurs autres sujets, ne conviennent pas mal à celui-ci. En effet, dit Saint Chrysostome, comme celui qui altere une pièce de monnoye, la rend entièrement fautive, & inutile pour le commerce; comme celui qui rompt une pièce d'un Vase sacré, le prophane tout entier: celui-là de même qui ne garde pas toute la loi, ne la garde en rien... Les fautes qu'on estime légeres, ouvrent le chemin aux plus grandes & aux dernières extrémités, suivant le témoignage de Jesus-Christ, qui nous dit, que celui qui est fidele en peu, l'est en beaucoup, & que celui qui est infidele dans les petites choses, l'est aussi inmanquablement dans les grandes; soit que cela vienne de la volonté, qui est plus disposée à faire de grands maux, quand elle s'accoutume aux moindres; ou que cela vienne de la part de Dieu, qui diminue ses graces, & qui punit les petites fautes par les plus grandes.

Ingruedieris in abundantia sepulchrum, sicut in-

ferris solet acervus tritici in tempore suo. Job. 5. Le saint homme Job compare l'abondance & les richesses spirituelles d'un homme de bien, qui après un long usage de toutes les vertus, sort enfin de ce monde dans une extrême vieillesse, à un monceau de bled, qu'un homme opulent fait paroître après la recolte dans ses greniers. Le monceau de bled n'est composé que de petits grains, & qu'est-ce que chaque grain pris séparément? Ainsi la sainteté des ames fidelles, & des vrais serviteurs de Dieu, ne consiste souvent qu'en de menues pratiques, qui ne semblent pas être d'un grand prix, à les regarder chacune en particulier. C'est qu'ils savent souffrir avec patience certains rebuts, certaines injustices assez légeres; c'est qu'ils savent refuser à leurs sens certaines curiositez, certaines satisfactions, dont ils font à Dieu le sacrifice: c'est qu'ils savent se contraindre, & prendre sur eux, pour devenir reguliers à certaines observances, à quoi il faut de l'assiduité. Tout cela réuni, sanctifie chaque journée, & des jours sanctifiés font les années saintes.

La sainteté des gens de bien n'est ordinairement qu'un amas de petites actions de vertus.

In pignis humilabitur contignatio. Eccli. 10. Le Saint Esprit pour nous faire entendre que celui qui méprise les petites fautes, tombera peu à peu, & qu'enfin il se perdra, explique la chose par cette comparaison. Un édifice n'est pas tout d'un coup renversé: mais si vous ne prenez pas soin de reparer les ouvertures du toit qui le couvre, la pluie le pourrira, le plancher s'affaîssera, & la maison vous accablera sous ses ruines. Il n'est pas nécessaire d'étendre cette similitude, dont il est aisé de faire l'application. Mais il en faut conclure, que les plus petites negligences sont tres-dangereuses, & qu'elles peuvent nous conduire par degrez à notre dernier malheur.

Combien les petites negligences sont dangereuses.

PARAGRAPHÉ QUATRIÈME.

Passages & pensées des Saints Peres sur ce sujet.

In minimis probandum est constitibus, quam viriliter in majore certamine stare possimus. Ambros. l. 1. Offic. c. 19.

Nescio an possimus leve aliquod peccatum dicere, quod in Dei contemptum admittitur. Hieronym. Epist. ad Celsant.

Præcavisti magna, de minimis quid agis? An non times minuta? projecisti molem, vide ne arena obruam. August. in Psalm. 29.

Il faut s'éprouver dans les petits combats, pour savoir avec quelle force & quel courage nous nous comporterons dans les plus grands, & où il y a plus à craindre.

Je ne sçai si nous devons appeler petit péché, ce que l'on commet au mépris de la divine & souveraine Majesté.

Vous avez eu grand soin d'éviter les plus grands défauts, que faites-vous pour vous garantir des plus petits? N'en craignez-vous point les suites? après avoir secoué une grosse masse, prenez garde d'être accablé d'un monceau de sable.

In minimo fidelem esse maximum est. Idem, l. 4. de Doctr. Christi, c. 1.

Regnum Calorum venale est, pretium ejus calicem aqua frigida Deus esse voluit. Idem, Homil. 13.

Si curare parva negligimus, insensibiliter seducti, etiam majora audenter pertractamus. Greg. l. 20. Moral. c. 9.

Nihil est minus quod Dei causa fiat; sed grande, & ejusmodi, quod Calum nobis & celestia premia conciliet. Basil. Const. Monast. c. 24.

Parva petens, maxima redditurus. Chrysost. Serm. 5.

Mos Dei est dare magna pro parvis; Dominus noster non quantum datur consuevit attendere, sed voluntatis largitatem, & ob hoc etiam parva magni facit. Idem, Homil. 42. in Genes.

Deus non postulat à nobis quod pretiosum sit, aut sumptuosum, sed panem, sed tectum. Idem, Homil. 44. in Genes.

Nemo repente fit summus. Bernard.

A minimis incipiunt, & in maxima prorumpunt. Idem, de ord. vit. & mort.

Ne quis parva reputet quamlibet parva, si scienter delinquere convincatur. Idem, in Serm. de Converter. Sancti Pauli.

Perfecta & sincerissima sanctitatis cultores suos volens facere Salvator, jussit ab iis cautissime etiam minima vitari, scilicet ut quam pura est pupilla oculi, tam pura esset Christiani hominis vita. Salvian. l. 3. de Provid.

Justi, parvis actionibus magis Deum placant ac sectantur, pre nonnullis, qui multa faciunt. Non enim ad actionem respicit Deus, sed ad propensionem voluntatis, & non intuetur quod sit, sed quo studio ac propensione peragatur. S. Ephrem, Serm. de Pœnit.

Sicut paulatim homo à minimis vitiis in maxima proruit, ita à modicis virtutibus gradatim ad ea que sunt excelsa conendit. S. Isidor. l. 2.

Ubi minima disstrictè custodiuntur, ibi vigor ordinis permanet; ubi verò minimi excessus negliguntur, ordo paulatim dissipatur. Anselm. l. 3. Epist. 49.

Etre fidele dans les petites choses, c'est quelque chose de grand.

Le Royaume des Cieux est à vendre, & le prix auquel Dieu l'a mis est un verre d'eau.

Si nous n'avons nul soin des petites choses, bientôt trompez & insensiblement seduits, nous nous comporterons avec la même hardiesse dans celles qui sont plus considerables.

Il n'y a rien de petit & de peu d'importance, en ce qui se fait pour Dieu: mais il est de telle consequence qu'il y va de la possession du Ciel, & d'un Royaume éternel, qui en doit être la recompense.

Dieu qui exige peu de choses de nous, nous recompense par quelque chose de grand.

C'est la coutume & la maniere de Dieu, de donner de grandes choses pour recompense des petites, que nous faisons pour son amour; & de ne pas tant considerer ce qu'on lui donne, que la bonne & liberale volonté; & c'est pour cela qu'il fait grand cas même des plus petites choses, & les compte pour beaucoup.

Dieu ne nous demande pas des choses de grand prix, mais un morceau de pain pour le pauvre pressé de la faim, & le couvert pour celui qui n'a pas où se retirer.

Personne ne passe tout d'un coup à l'extrémité du bien ni du mal; il monte ou descend par degrez.

On commence par les petites choses, & l'on vient peu à peu jusqu'aux plus grandes.

Que personne ne méprise les petites fautes, de quelque peu de consequence qu'elles nous paroissent, si c'est avec connoissance qu'il les commet.

Dieu qui desire que ses serviteurs aspirent à une haute sainteté, a voulu qu'ils évitassent avec soin jusqu'aux plus petites fautes, afin que la vie d'un véritable Chrétien fut aussi pure que la prunelle de l'œil.

Les justes appaisent plus facilement Dieu par les petites submissions qu'ils lui rendent, que d'autres par de plus grandes; car enfin Dieu n'a pas tant d'égard à l'importance de l'action que l'on fait, qu'à la volonté d'où elle part, & à l'affection avec laquelle on la fait.

Comme l'homme tombe peu à peu des petits pechez dans les plus grands; de même il monte par degrez des moindres vertus aux plus sublimes.

Lorsqu'on observe avec exactitude les petites choses, alors on peut dire que l'ordre de la discipline est en sa vigueur: mais lorsqu'on neglige les moindres excès, le bon ordre, & l'observance reguliere se perd bientôt entièrement.

PARAGRAPHE CINQUIEME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce qu'on entend par les petites choses qu'il est dangereux de negliger dans le service de Dieu.

ON appelle petites choses, celles qui dans le sens commun des hommes, sont peu considerées; que l'on neglige ordinairement, ou du moins, dont on ne se met pas beaucoup en peine. Il y en a de deux sortes, les unes sont petites en leur matiere, mais souvent de grande importance: les autres sont en effet de peu d'importance, & par consequent veritablement petites. Souvent un mal sera petit en soi, c'est-à-dire, ne sera pas un grand peché; un bien sera petit, c'est-à-dire, ne sera pas fort difficile, ni fort louable en soi; & cependant les consequences n'en seront pas petites. On peut reduire ces choses qu'on appelle petites, & qui sont pourtant tres-importantes, à trois chefs; sçavoir, aux défauts, aux actions de vertus qui se peuvent pratiquer dans toutes les occasions, & aux attachemens. C'est en ces trois sortes de choses, que les ames ferventes témoignent à Dieu leur fidelité.

Comme les points de

Il n'y a point de défaut, quelque leger qu'il soit, c'est-à-dire, point de petit peché, qui

ne soit de consequence, & qu'on ne doive s'efforcer d'éviter; puisque c'est d'eux que le Saint Esprit a prononcé, que celui qui méprise les petites choses, viendra à peu à peu à déchoir, c'est-à-dire, qu'il en commettra de grandes. La raison est que la facilité à commettre les petites fautes, dispose insensiblement à en commettre d'autres plus grièves, & que le peu de fidelité qu'on marque à Dieu, l'oblige à retirer une partie de ses graces, sans lesquelles on devient foible, & l'on tombe ensuite aisément. Outre que quelquefois une faute qui paroît legere aux yeux des hommes, ne l'est pas au jugement de Dieu.

Il faut dire le même des petites occasions de pratiquer quelque acte de vertu; puisque le parfait amour n'omet rien de ce qui peut plaire à Dieu, & ne souffre rien de ce qui lui peut déplaire. Ainsi le fervent amour de Dieu, ne cherche qu'à connoître la volonté de Dieu pour l'exécuter. Il n'examine point si ce que Dieu veut est une grande ou une petite chose; il lui suffit de sçavoir que Dieu

sont de grande consequence. Eccl. 19.

Des petites actions, & des legers attachemens.

veut

veut cela, & il n'y regarde que l'ordre de Dieu. Il n'estime rien de léger en cela, & tout lui paroît grand. Pour ce qui est des attachemens, c'est la maxime des maîtres de la vie spirituelle, que quiconque sent en soi quelque attache à quoi que ce soit, & ne la rompt pas, se prive d'un grand bien, & se fait un tort considérable, parce que la moindre attache volontaire, est une réserve qu'on fait d'une partie de son affection, pour la donner à la créature au préjudice de Dieu, & par conséquent elle est un grand obstacle à la perfection.

En cette matière, il faut raisonner autrement des vertus que des pechez.

Nous y trompons pas, les petites actions de piété ne sont devant Dieu d'un petit mérite, que par notre relâchement, par notre négligence, & non pas par leur petitesse véritable ou apparente. Car à cet égard il faut bien raisonner autrement des vertus que des pechez. Mille petits pechez, que nous nommons légers & veniels, n'en peuvent faire un mortel, parce que ces deux sortes de pechez sont d'un ordre différent, & qu'ils ne peuvent avoir ensemble nulle proportion. Mais il n'en est pas ainsi des vertus. Toutes les actions qui appartiennent à l'aumône, par exemple, ou à la pénitence, sont entre elles de même ordre, regardent un même objet, sont comprises dans l'étendue d'une même vertu. D'où il faut conclure, que plusieurs actions, quoi que petites, peuvent égaler & surpasser la valeur d'une action plus importante.

Les petites fautes sont quelquefois plus à craindre que les grandes.

Saint Chrysostome & Saint Gregoire font une proposition qui pourra d'abord paroître outrée, & contraire aux principes de la Theologie; mais qui renferme une vérité tres-solide: sçavoir, qu'il y en a plusieurs, pour qui les grands pechez sont en quelque sorte moins à craindre, que les fautes légers. La raison est que l'énormité des premiers nous en donne naturellement de l'horreur, au lieu que nous nous familiarisons avec les autres, & que par un long usage, ils nous mènent à des déreglemens qu'on n'est plus moralement en pouvoir de corriger, ou de s'en défaire.

Les occasions de faire de grandes actions sont rares, au lieu que celles d'en faire de petites sont ordinaires.

Les grandes occasions qui donnent sujet aux grandes actions, ne se rencontrent pas souvent, & ne se présentent même à plusieurs presque jamais. Se renfermer donc à faire de bonnes œuvres, en de si rares conjonctures, n'est-ce pas renoncer absolument à l'étude des vertus, & ne les vouloir presque jamais pratiquer? Or assure-t-on ainsi son salut, & gagne-t-on le Ciel, en ne faisant rien pour le mériter? Au contraire, les petites occasions d'exercer la douceur, la patience, l'humilité, la charité, le zèle, se trouvent presque à chaque pas sur notre route, presque à chaque moment sous notre main. Par conséquent, c'est faire de sa vie un continuel exercice de piété.

On fait les petites actions avec une plus pure intention.

Les petites actions, c'est-à-dire, les moins éclatantes, se peuvent faire, & se font même plus souvent en vûe de Dieu seul; la complaisance, la vanité, l'orgueil n'y a nulle part. On n'y est point attiré par un certain lustre qui frappe, qui amuse, qui éblouit l'imagination, & qui par l'imagination excite & remue la volonté. Il n'y a que Dieu qui nous y soutient; & plus le motif est pur, plus il purifie l'action, & la distingue aux yeux du Ciel.

Il semble même que dans les petites actions

il y a plus de mortification que dans les grandes. Premièrement, parce que rien d'humain ne nous y porte, & ne nous soutient. Secondement, c'est que comme l'occasion en est plus ordinaire, il faut veiller incessamment sur nous-mêmes, il faut se renoncer continuellement soi-même. Or rien ne nous mortifie davantage que la gêne, & une longue persévérance. C'est une guerre presque insupportable à la nature: disons mieux, c'est une mort continuelle.

Il semble que dans les petites actions il y a plus de mortification que dans les grandes.

Comme on se trompe aisément dans le jugement qu'on fait des choses grandes & petites; non pas qu'on prenne pour grandes celles qui sont petites de leur nature; mais en ce qu'on prend pour petites celles qui sont grandes en elles-mêmes. On est sujet, dit Saint Bernard, à traiter de bagatelles les choses qui sont importantes à notre salut; on prend pour un petit péché, ce qui est en effet un péché grief & mortel, & il semble qu'on veut ignorer la malice des actions, pour n'en pas considérer les suites.

On se trompe aisément dans le jugement qu'on fait des grandes & des petites choses.

Dans notre Religion qu'avons-nous de plus saint que les Sacremens? C'est là, pour ainsi dire, que Dieu a renfermé notre justification, notre force, notre salut; cependant sous quels symboles a-t-il couvert ces dons si précieux & tout divins? A quelle matière a-t-il attaché tout ce qu'ils ont de vertu? *Infirmis mundi elegit Deus*; à ce qu'il y a de plus commun, & même de plus vil; à une goutte d'eau pour le Baptême; à un peu d'huile pour la Confirmation; au pain pour l'Eucharistie, & à deux ou trois paroles pour la remission de tous les pechez. Or c'est cette même Providence de Dieu, qui descendant du general au particulier, attache par sa sagesse & par sa miséricorde, notre sanctification à de petits soins, dont notre foiblesse est capable, plutôt qu'à des actions héroïques, qui pourroient nous étonner, & qui ne sont pas propres de tout le monde.

Dieu a renfermé la vertu des plus grandes choses, dans les plus petites. *I. ad Cor. I.*

Nous ne sommes rien, ou nous sommes peu de chose; nous ne pouvons donc offrir rien de grand à Dieu, ou nous ne le pouvons que tres-rarement. D'où il s'ensuit, que nous lui devons au moins donner souvent de petites choses, pour nous acquitter en quelque manière auprès de lui de nos grandes obligations. Outre qu'étant fragiles & foibles, comme nous sommes, nous ne devons pas souhaiter, ni demander de grandes occasions, qui seroient de grandes tentations pour nous, & de grands perils.

Nous ne pouvons gueres offrir à Dieu que de petites choses.

Rien n'est plus dangereux que de négliger les petits devoirs; c'est-à-dire, que de les violer de propos délibéré, & en faire comme un état & un plan de conduite: car si cela n'arrivoit que quelquefois par surprise & par foiblesse, c'est la destinée de tous les Chrétiens; mais les violer dans le sens que je viens d'exposer, c'est une voye qui conduit au plus grand des déreglemens, parce que la nature de notre cœur est telle, qu'il demeure souvent au-dessous de ses devoirs mêmes, quand il fait ses efforts pour s'élever à la perfection. Que sera-ce donc quand il se contentera de la médiocrité, & de s'acquitter uniquement de ce qu'il y a d'essentiel dans ses obligations?

Comme il faut entendre qu'on ne doit point violer les petits devoirs.

C'est une illusion assez commune, & qui est infiniment dangereuse, qu'il suffit d'être fidele à Dieu dans les grandes choses, sans se mettre nullement en peine des petites, &

C'est une dangereuse illusion de prétendre n'être pas.

le à Dieu
que dans
les grandes
choix.

444

des menus devoirs de notre Religion ou de notre état. Et une des principales raisons qui nous en doit convaincre, est, que si nous ne nous acquittons des choses ordinaires, nous sommes en danger de ne faire jamais rien pour Dieu : car l'occasion de faire de grandes choses, se présente rarement, & tous les jours nous avons le moyen d'en faire de petites : ainsi les négliger, c'est se mettre en danger de ne faire jamais rien. De plus, remarquez en ce point les détours de l'amour propre. Quand il faut faire de petites choses, on apporte pour prétexte que cela n'en vaut pas la peine, & qu'on se réserve pour les grandes ; & lorsqu'il faut faire les grandes, on n'en a pas le courage, & on le croit trop difficile. Ainsi notre orgueil s'oppose aux petites, & notre lâcheté aux plus grandes, & ainsi on ne fait rien du tout.

Les grands
scandales
arrivent ordinairement par la négligence des fautes legeres.

D'où vient, je vous prie, ces fautes funestes qui scandalisent le public, & qui deshonnorent la Religion sinon d'un foible commencement, & de ce qu'on n'a pas d'abord assez craint les petites fautes ? Qu'y a-t-il de plus léger en apparence que le péché de curiosité ; & cependant ne fut-ce pas là la première cause qui fit tomber David & Dina dans le désordre ? Celui-là ne ravit-il pas l'honneur & la vie à son prochain, pour s'être exposé au plaisir de voir ; & celle-ci ne perdit-elle pas son propre honneur, pour s'être livrée à la vanité d'être vûe ? Il y a un progrès dans la tentation qui déguise, qui cache le mal, & qui n'en montre jamais qu'une partie. On ne demande d'abord qu'à voir & qu'à entendre, & on ne s'aperçoit pas que c'est ainsi que le venin se glisse, que l'esprit s'abuse, le cœur s'engage, la conscience se corrompt, & que l'on fait enfin ce qu'on n'auroit jamais crû devoir faire.

On tombe dans les grands desordres pour les petites fautes.

L'on avance peu à peu vers le mal par la négligence des petites choses. On prend d'abord des détours qui font faire un long circuit ; mais qui conduisent toujours à ce but funeste. On marche pas à pas dans la voye de l'iniquité ; mais on se précipite enfin dans l'abîme. Et qu'importe après tout de quelle maniere on y arrive ? Ne perit-on pas également, & par les flots qui engloutissent le vaisseau tout d'un coup, & par les eaux qui

F I D E L I T E', &c.

le remplissent goutte à goutte ?

Comme c'est l'erreur d'un esprit austere de faire des crimes des moindres fragilité ; c'est une illusion d'un cœur qui se flate, de croire qu'on peut toujours s'excuser sur la fragilité, quand on néglige d'y apporter le remede qui seroit facile avec un peu de soin & d'attention. Souvent la surprise, l'excès de notre passion, ou celui de notre misere, sont la source, & en quelque sorte l'excuse de nos foiblesses ; mais une négligence affectée leur imprime son dérèglement, en avance le progrès, & les rend irremediabes par le mépris du remede.

Les petits
defauts de-
viennent
grands par
la negli-
gence
qu'on ap-
porte à les
corriger.

Comme il s'agit de remplir tous ses devoirs grands & petits, par rapport à la mesure de grace qu'on a reçue de Dieu, pour vil & abject que paroisse ce qu'on lui offre de bon cœur, il ne laisse pas d'y attacher de grandes recompenses. D'où vient cela ? De l'union que les actions, même les plus petites & les plus communes, ont avec les merites infinis de J. C. Nos larmes & nos afflictions seules ne font rien ; mais ces larmes & ces afflictions unies à celles du Sauveur, nous procurent de grandes graces. Elles perdent comme les rivieres, leurs noms, quand elles vont se rendre à la mer : mais S. Paul dit : *Qu'elles produisent en nous un poids éternel de gloire*. Nos prieres, nos soupirs, notre exactitude dans l'accomplissement des devoirs les plus communs, sont tres-peu de chose ; mais ce peu demeure en Dieu comme une semence cachée, dont la bienheureuse éternité est le fruit : *Semen aternitatis*, dit S. Bernard.

Dieu attri-
che de gran-
des recom-
penses aux
plus petites
choix.

Vous me direz peut-être que les petites choses sont petites ; il est vrai, dit S. Augustin ; mais c'est une marque d'une grande fidelité, que d'être fidele dans les plus petites choses ; & nous pouvons ajouter que la fidelité que nous devons à Dieu, demande de nous cette exactitude, & qu'il faut éloigner non seulement ce qui lui peut déplaire en nous, mais aussi tout ce qui peut ne lui plaire pas assez : outre qu'il ne faut pas grand chose pour le blesser, comme il se plaint dans les Cantiques, qu'un seul cheveu de l'Epouse l'a blessé, c'est-à-dire, une seule de ses passions, un seul de ses défauts, une seule de ses imperfections, une pensée vaine, une petite legereté.

2. ad Cor.
4

C'est une
grande fi-
delité que
d'être fide-
le à Dieu
dans les
petites
choix.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

On doit en
quelque
maniere
veiller da-
vantage sur
les petites
fautes que
sur les plus
grands cri-
mes.

CE que je vais vous dire, Chrétiens, vous surprendra ; il semble qu'il faut moins veiller, & être sur nos gardes contre les plus grands crimes, que contre les fautes qui nous paroissent legeres, & que nous méprisons aisément. L'horreur des premiers nous en peut défendre ; mais la petitesse des autres nous surprend, & trouvant notre ame dans une certaine indifférence, & comme dans une sorte de mépris, cette insensibilité même fait qu'elle ne peut plus s'élever contre ces pechez pour les combattre, & pour les vaincre. C'est ce qui fait qu'en tres-peu de temps, ils croissent par notre faute, & que de petits qu'ils étoient, ils deviennent grands. Les plus grands crimes ne se font jamais commis que de cette sorte. Personne ne passe tout d'un coup de la vertu au comble du vice. Il y a un reste de pudeur & de retenue qui est encore naturelle à l'ame, qu'elle ne peut étouf-

fer que peu à peu, & par un long enchaînement de desordres & de crimes. C'est ainsi que le culte des idoles s'est introduit dans le monde, lorsque les hommes ont eu trop de respect, & des complaisances excessives pour d'autres hommes qui étoient morts, ou pour d'autres qui étoient encore vivans. C'est ainsi qu'on s'est emporté jusqu'à adorer des images & des statues... Que personne n'ait recours à cette excuse, qui est la source ordinaire de tous les desordres ; qu'on ne dise point, qu'importe une telle ou telle chose ? Ce sont ces sortes de discours qui ouvrent la porte à toutes sortes de dérèglemens. Le demon, étant aussi artificieux qu'il l'est, employe toutes ses adresses, & toute sa malice pour perdre les hommes : il ne commence d'abord que par des fautes fort legeres, & peu importantes... Mais étant assuré d'eux-mêmes qu'un premier mal est bientôt suivi d'un autre,

autre, & qu'il croit dans l'ame par des degrez insensibles, nous ne pouvons veiller assez pour l'étrouffer dans sa naissance; & quand le mal à quoi nous sommes portez, ne devroit attirer après lui aucune autre fâcheuse suite, nous ne devrions pas laisser de le fuir de toutes nos forces. Tiré de l'Homel. de S. Chrysostome, sur le c. 27. de S. Matthieu. De la version de M. Marfilli.

Eviter les petites fautes, n'est pas seulement un conseil à donner aux personnes religieuses, mais nécessaire à tout le monde.

Quand je viens vous parler du soin des plus petites choses: quand j'entreprends de vous persuader qu'il est tres-dangereux pour le salut de negliger les moindres fautes, & qu'il est pareillement tres-necessaire pour le salut de ne pas negliger les moindres actions de pieté: je ne doute point que plusieurs ne se préviennent d'abord contre moi, & qu'ils ne m'accusent de leur prêcher une morale trop étroite, & au-dessus de leur condition. Ce discours, disent-ils, est bon pour des Religieux qui doivent s'appliquer à l'étude de la perfection qu'ils ont vouée, ou pour ces personnes devotes qui vivent dans le monde sans être du monde, & qui ont renoncé à tous les plaisirs, à toutes les affaires humaines, pour vaquer uniquement à Dieu. Mais pour le commun des Chrétiens, c'est trop leur demander que de vouloir les assujettir à une exactitude qui n'est pas de leur état. Qu'on tâche à nous inspirer l'horreur du péché mortel; qu'on nous apprenne à observer les devoirs essentiels de la Religion; voilà ce qui nous est propre, & c'est encore beaucoup pour nous. Suspendez (Messieurs) suspendez pour quelque temps vos préjugés; & je vais vous faire voir qu'il n'est point de si petit mal, qu'il ne nous soit tres-important d'éviter. Le P. Giroult, dans son Carême, Sermon sur le soin des petites choses.

Les desordres qu'ont causez les heresies, ont eu de legers commencemens.

Combien de desordres l'heresie a-t-elle causez dans l'Eglise de Dieu? Ce feu infernal allumé dans une Province s'est répandu dans les Provinces voisines. On l'a vu passer d'un Royaume à un autre, & tout consumer sur son passage. On l'a vu même voler au-delà des mers, & là quels ravages a-t-il faits? Quels ravages fait-il encore tous les jours, sans que les soins de tant d'ouvriers Apostoliques, & le sang de tant de Martyrs aient pu l'éteindre? De ces vastes incendies cherchons le principe, & souvent nous trouverons que ce ne fut qu'une foible étincelle, une jalouse secrete dans le cœur d'un seul homme, un sentiment d'émulation, une aigreur & un mécontentement, une envie de dogmatiser & de paroître, que de petites occasions ont nourrie, ont fortifiée, & portée enfin aux dernières extrémités. Ah! mes freres, dit l'Apôtre Saint Jacques, voyez-vous quelle forêt un petit feu peut embraser? *Jacobi 3. Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit!* Importante leçon pour les Princes & pour les Superieurs Ecclesiastiques, qui leur apprend à étouffer de bonne heure certaines contentions sur la doctrine, sur les matieres de Religion, d'où naissent des partis également funestes & à l'Eglise, & à l'Etat. *Le même.*

Les suites fâcheuses des petites choses dans les mœurs.

Les suites fâcheuses des petites choses dans les mœurs. Les suites fâcheuses des petites fautes sont encore plus sensibles & plus ordinaires dans les mœurs. Voilà deux familles qui se déchirent par tout, qui tous les jours se font l'une à l'autre de nouvelles affaires, qui se ruinent par des procès, dont on ne voit point la fin. Comment en font-elles venues là? Par des riens, si je puis parler de la sorte; par quelques froideurs qu'on entretenoit un peu trop

long-temps, par quelques paroles piquantes qui échappoient un peu trop souvent, par des airs dédaigneux & fiers, par quelques boutades, & quelques bizarreries d'humeur. Telle a été l'origine des divorces les plus scandaleux, des haines les plus irreconciliables, des calomnies les plus atroces, des vengeances les plus éclatantes. *Ecce quantus ignis quam magnam sylvam incendit!* Voilà une femme plongée dans les plus honteux déreglemens; sa reputation flétrie, mille déboires, mille chagrins, vingt essais inutiles d'une penitence commencée & abandonnée, rien ne l'a pû retirer de là. Mais comment pensez-vous qu'elle soit tombée dans cet abîme? Remontons par degrez, & nous arriverons à un temps, où elle étoit modeste, honnête, pleine de pudeur. Mais un regard indiscret, mais un mauvais livre, mais une curiosité l'a perduë. Ne croyez pas néanmoins, dit S. Bernard, qu'elle ait franchi si-tôt la barriere, & commis d'abord les plus grands crimes. On ne devient presque jamais tout d'un coup, ni tout-à-fait pecheur, ni tout-à-fait saint. *Nemo repente fit summus.* C'est même un artifice de notre ennemi commun, de ménager une ame encore innocente, & de la faire avancer lentement, afin de ne la pas effaroucher. On se relâche sur une certaine modestie dans les habits: on prête l'oreille à des discours flatteurs, & l'on y répond. On en vient à quelques libertez, dont on rougit néanmoins, & qui font de la peine. Enfin l'on s'enhardit, & jusqu'où va-t-on? disons plutôt, jusqu'où ne va-t-on pas? *A minimis incipium, & in maxima proruum.* *Le même.*

Bernard. de ord. vit. & mor.

Les grandes occasions qui donnent sujet aux grandes actions, ne se rencontrent pas souvent, & ne se presentent même à plusieurs presque jamais. Se reserver donc à faire de bonnes œuvres en de si rares conjonctures: ne seroit-ce pas renoncer absolument à l'étude des vertus, & ne les vouloir presque jamais pratiquer? Or assure-t-on ainsi son salut, & gagne-t-on le Ciel en ne faisant rien pour le meriter? Au contraire, les petites occasions d'exercer la douceur, l'humilité, la patience, la mortification, la charité, le zele, se trouvent presque à chaque pas sur notre route, presque à chaque moment sous notre main. Par conséquent, c'est faire de sa vie un continuel exercice de pieté; c'est acquiescer les habitudes des vertus par des actes mille fois réitérez; c'est entasser richesses sur richesses, & grossir chaque jour le précieux tresor de nos merites. Quand donc on estimeroit peu les petites actions de vertu par leur qualité, c'est-à-dire, parce qu'elles sont petites, on ne pourroit les estimer assez par leur quantité, c'est-à-dire, parce qu'elles sont fréquentes, & qu'étant multipliées sans nombre, jusqu'à la mort, elles nous font entrer dans le tombeau comblez des benedictions divines. *Le même P. Giroult.*

Les occasions de faire quelque chose de grand, ne se rencontrent pas tousjours; au contraire nous avons tousjours presens les moyens de faire les petites.

Loin ces fausses maximes que répandent certains esprits forts, & qu'ils ne suivent que trop: qu'il faut se reserver pour les bonnes occasions, qu'une grande action en vaut mille autres; mais que tout le reste n'est qu'amusement. Erreur (Chrétiens) erreur; encore une fois erreur tres-pernicieuse. Les avantages que Samson remporta sur les Philistins, ne venoient, ni de la force de son bras, ni de son habileté dans l'art militaire, ni de la valeur de ceux qui l'accompagnoient au combat; mais des cheveux de sa tête, sur

C'est tinc erreur de croire qu'il faut negliger les petites actions pour ne penser qu'aux grandes.

laquelle par l'ordre exprés du Seigneur, ou selon l'usage des Nazaréens, le cifeau ni le rasoir n'avoient jamais passé. La victoire que vous devez remporter sur les ennemis de votre salut, ne dépend communément ni des hautes lumieres de votre esprit, ni des marques extraordinaires que vous donnerez d'un courage invincible dans des occasions qui ne se trouvent presque jamais. Il est attaché ce salut à vos cheveux, c'est-à-dire, aux moindres exercices de votre vie, pourvu qu'ils soient pratiqués selon les regles de l'Evangile, & avec un esprit Chrétien. *Le même.*

Quand on néglige le soin des petites choses, on néglige le soin de la perfection.

Dès-là que vous ne vous défiez plus de ces infidelitez legeres que vous rejetez sur la foiblesse de votre nature, & la fragilité de votre cœur, vous vous faites un état de simple probité, c'est-à-dire, de negligence. Dès-là vous n'êtes plus troublé des chutes legeres que vous faites, & vous n'arriverez jamais au but où l'esprit de Dieu ne cesse de vous appeler, qui est la perfection. Or il vous est ordonné d'être parfait; parce que travailler à se rendre parfait, & tendre à la perfection, c'est un devoir indispensable à tous les Chrétiens: donc dès-là que vous n'appellez devoir indispensable que ce qui est renfermé visiblement dans le précepte, vous ne tendez point à cette perfection; & cette disposition n'est pas conforme à la volonté de Dieu, qui veut que nous soyons tous parfaits, chacun selon son état. *Attribué au P. Massillon, Sermon sur la suite des petites fautes.*

Ceux qui négligent les petites fautes, se contentent sur une charité prétendue.

C'est le propre de la charité de grossir toujours le mal, & de diminuer le bien qu'elle fait: elle prend pour des crimes énormes des fautes qui ne sont que des foibleses. C'est de là que les Justes se regardent toujours comme pecheurs, & au dessous de tous leurs freres. Cependant c'est sur cette prétendue charité que vous comptez: c'est elle qui fait diminuer vos fautes à vos propres yeux, & grossir les bonnes œuvres que vous faites: c'est par là que vous croyez que ces infidelitez legeres ne donnent point d'atteinte à votre innocence, ni aux graces que vous avez reçues: c'est pour cela que vos petites fautes vous sont si peu sensibles. Mais ne savez-vous pas que le vrai caractère de la charité est d'être toujours humble, de se défier de soi-même & de ses meilleures actions, d'être dans ces saintes perplexitez, qui laissent une ame juste dans le doute si elle est en grace, qui la font trembler à tous momens pour son salut? *Le même.*

Dieu agit avec nous comme nous agissons nous-mêmes avec lui.

Entrez en jugement avec votre Dieu, & voyez si sa conduite est injuste: plus vous êtes attentif à lui plaire, plus il est attentif à vous protéger; vous négligez toutes les occasions de service & de ferveur, où vous pouvez lui donner des marques de votre fidelité, & il vous refuse à son tour, les anciennes marques de son amour & de sa bienveillance. Vous sopputez avec lui ce que vous lui devez, toute votre attention est de mettre des bornes aux desseins differens qu'il a sur vous; vous lui dites comme ce serviteur inutile: prenez ce qui vous appartient; n'êtes-vous pas convenu avec moi de ce que je vous dois rendre? Et Dieu se dispense de vous accorder cette ample recompense qu'il avoit promise à votre fidelité. Trouvez-vous mauvais qu'un Souverain, qu'un Seigneur qui tient votre sort entre ses mains, vous

traite comme vous le traitez, vous qui êtes son serviteur & sa créature? *Le même.*

Non seulement ces infidelitez legeres aboutissent toujours au crime; mais le crime s'aplanit même, dans un cœur qui se les permet, & n'y trouve presque plus de resistance; car dans ces infidelitez multipliées, l'on avance jusqu'à ce point fatal, que l'on franchit le pas sans presque s'apercevoir comment on l'a franchi, & que le demon n'a pas besoin d'un nouvel effort pour attirer dans ses filets un cœur disposé de si loin. Ces fautes legeres avoient mis en lui des dispositions si prochaines au crime, qu'il enfante le crime à la moindre sollicitation, & sans peine, sans connoître lui-même le fruit de mort qu'il avale; & c'est ce qui rend cet état où l'on est, d'autant plus terrible, qu'on meurt à la grace sans le savoir; on est dans l'usage des choses saintes, & on a perdu le secours qu'elles peuvent produire; on veut se laver dans la penitence, & on se fait de plus en plus par des infidelitez nouvelles, &c. *Le même.*

Les legeres infidelitez applanissent le chemin au crime.

Remontez à la source de vos desordres, vous la trouverez dans les infidelitez legeres que vous vous permettez. Une priere trop negligée a été la source presque imperceptible de plusieurs autres grands pechez. D'abord ce n'étoit qu'un petit nuage que vit Elie; mais ce nuage devint assez gros pour l'enlever sans qu'il s'en aperçût. Ce ne fut qu'une petite pierre, que Daniel prédit devoir tomber sur la superbe statue de Nabuchodonosor; mais elle devint assez grosse pour briser par morceaux cette statue, & paroître aussi grande que tout l'univers. Ce ne fut d'abord qu'un grain de senevé qu'on jeta dans la terre; mais il devint assez grand pour servir de retraite aux oiseaux du Ciel. D'abord ce n'étoit qu'un peu de levain; mais il s'en trouva assez pour corrompre toute la masse. Vous n'auriez jamais pu croire que ces legeres fautes eussent produit le desordre qui regne dans votre cœur. Ce sont des démarches insensibles qui vous ont conduit si bas. Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, & ne prétendez pas appeler leger, ce qui vous conduit si directement au précipice. *Le même.*

Les infidelitez legeres sont la source des plus grandes.

Pour s'étourdir sur la misere de son état, tout le monde regarde comme innocentes ces infidelitez journalieres, que le poids seul de la corruption rend inevitables à la pieté; on se les permet sans scrupule, sans remords, & sans aucun projet d'amendement. De là cette negligence, cette indolence, cette tiédeur dans les voyes du salut qui damne tant de personnes, nées d'ailleurs avec des sentimens de vertu, des inclinations pour la pieté, & de saints desirs pour le Ciel. Cependant être fidele dans vos moindres devoirs, ne vous rien pardonner sur vos plus legeres infidelitez, c'est la disposition la plus essentielle à la pieté chrétienne; elle seule fait les Justes, comme elle seule les fait perséverer dans leur justice. Il n'est point de veritable pieté sans cette exactitude à accomplir les plus petites choses, comme les plus grandes: & je ne crains point de dire que cet état où vous prétendez vous sauver en vous permettant toutes les fautes legeres sans scrupule, est un état de salut chimerique, où personne n'a pu atteindre à la veritable sainteté, & dont les vrais Saints ne nous ont encore jusqu'ici donné aucun exemple. *Le même.*

On méprise les petites infidelitez, quoi qu'elles soient dangereuses.

Dieu étant aussi grand qu'il est, rien de

Rien de ce que Dieu approuve ou condamne, ne doit paroître petit, & ne doit être négligé.

ce qu'il estime, ou de ce qu'il méprise; rien de ce qu'il aime, ou de ce qu'il hait, ne sauroit être petit. Mais si son estime & son amour donnent, pour ainsi dire, du poids & de la grandeur aux choses; son mépris & sa haine leur en donnent encore davantage; parce que ne craindre pas de déplaire à Dieu, & de l'offenser, est quelque chose de plus considérable, que de chercher à lui plaire & à le servir. Mais sçavez-vous bien que ces fautes dont vous ne faites point d'état, deviennent très-importantes par le mépris même que vous en faites? Ne dites point que la grandeur de Dieu ne lui permet pas de faire état des petites choses; car elle vous permet beaucoup moins de les négliger, quand il les ordonne. Croiriez-vous bien qu'il n'est pas permis de commettre une négligence de cette nature pour convertir toute la terre, & qu'un si grand bien n'égaleroit pas ce que vous appelez un petit mal? *Le P. d'Ozeme, livre intitulé, la Morale de Jesus-CHRIST. Sur la fuite des fautes legeres.*

Il faut commencer par détruire les grands défauts; mais il ne faut pas négliger les petits.

A la vérité le bon ordre veut que l'on commence par combattre les plus grands défauts; mais il faut ensuite attaquer les plus legers: & pour éviter le plus grand mal, il faut même aspirer au plus grand bien. Celui qui craint Dieu, dit l'Ecclésiastique, ne néglige rien; & celui qui l'aime, s'étudie à lui plaire en toutes choses. Cette négligence, que vous apportez dans vos devoirs, que vous jugez de moindre importance, renverse souvent le dessein que Dieu avoit de vous élever à une éminente perfection, parce qu'elle vous rend indigne & incapable de cette faveur. Pouvez-vous considérer comme de petites choses ce qui en empêche de si grandes? Si c'est un mal que d'être privé d'un bien, la perte de tant de biens peut-elle être pour vous un petit mal? Mais pourquoi voulez-vous que Dieu vous fasse à toute heure de grandes grâces, qu'il n'est point obligé de vous donner, si vous ne voulez lui obéir, qu'en ce qui est d'obligation sous de graves peines? *Le même.*

La fidélité paroît davantage dans les petites choses que dans les grandes.

Sçavez-vous bien que la fidélité paroît davantage dans les petites choses que dans les grandes, & que Dieu semble affecter de paroître magnifique à les recompenfer, parce que sa bonté y éclate plus noblement: *Parva petens, maxima redditurus*, dit Saint Chrysologue; demandant peu, & rendant beaucoup? Un bon serviteur se reconnoît moins dans les occupations essentielles à son devoir, qu'en certains petits soins auxquels il n'est pas obligé. Et un fils marque mieux son respect en ne faisant rien qui puisse déplaire le moins du monde à son Pere, qu'en lui obéissant en ce qui est d'importance. Mais l'un fuit de l'autre, dit Jesus-Christ, & celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes, comme au contraire quiconque est infidèle dans celles-là, l'est pareillement en celles-ci. *Le même.*

Luc. 16.

C'est une erreur & une grande infidélité de n'estimer que les grandes grâces de Dieu.

C'est une grande erreur de croire qu'on ne doit proprement appeler grâces, que celles qu'on nomme ordinairement grâces choisies, efficaces, ou victorieuses. Si les autres vous paroissent peu de chose, c'est un étrange jugement que vous en foyez, & bien différent de celui que vous concevez des premières faveurs d'un Prince, faveurs qui vous donnent tant de consolation & tant de joye; ce ne sera peut-être qu'un abord gracieux,

Tome II.

qu'une parole favorable, qu'un clin d'œil obligeant, qu'un air affable. Vous dites que vous n'avez pas l'ame assez grande pour faire des actions heroïques; mais ayez un peu de fidélité, un peu d'attention sur vous-mêmes, recevez avec respect les grâces que Dieu vous fait, & il vous en donnera de plus grandes & de plus fortes; il fera naître des conjonctures où vous pourrez plus excellemment pratiquer la vertu, & qui ne seront pas au-dessus de vos forces. *L'Auteur des Actions Chrétiennes. Sermon de Sainte Theresé.*

Ce ne fut pas pour des crimes énormes, que Sainte Theresé vit sa place marquée dans les enfers; ce ne fut que pour je ne sçai quels sentimens de vanité qui s'éleverent dans son esprit, & à quoi elle ne prenoit pas garde; certains desirs vagues de plaire, de voir, d'être vû; certaines complaisances que le monde pardonne aisément aux jeunes personnes, quand elles ont de quoi soutenir leur vanité; certaines propreté affectées, sans autre dessein que celui de satisfaire son amour propre; certaines lectures engageantes, qui amusent le cœur par un enchaînement de passions agréablement exprimées, & qui nourrissent dans l'esprit une vaine & frivole curiosité. Ce furent ces fautes sur lesquelles on ne s'examine pas même aujourd'hui, qui eussent entraîné cette Sainte dans un malheur éternel; les petits pechez disposent aux plus grands. *Le même.*

Les choses que nous regardons comme de peu de conséquence, & qui ont cependant d'étranges suites.

Il en est de l'affaire du salut comme d'une chaîne; plusieurs grâces comme autant de boucles entrent dans son économie; si la première boucle manque, les autres tombent; si on est infidèle à la première grâce, l'on ne sera pas fidèle à la seconde. Mais le moyen de discerner les grâces qui ont des suites avec celles qui n'en ont pas! Nos lumieres sont trop courtes pour démêler ce mystere, & c'est ce qui nous engage à une continuelle vigilance. Un pauvre se presente à nos yeux, soulageons sa pauvreté, peut-être que notre salut dépend de cette aumône. Nous voyons un corps mort exposé à une porte, pensons à notre fin dernière, peut-être que notre éternité a un rapport essentiel à cette pensée. Un livre de pieté nous tombe entre les mains, lisons-le avec un esprit attentif, peut-être que notre conversion est attachée à cette lecture. Saint Augustin seroit-il ce qu'il est, s'il se fût contenté de feuilleter les Epîtres de Saint Paul, au lieu de s'appliquer à lire avec attention. Ainsi l'affaire la plus importante que nous ayons en ce monde, dépend souvent d'une chose, qui nous paroît legere, & à quoi nous ne faisons pas reflexion. *Le même.*

L'affaire de notre salut est souvent attachée à des choses qui paroissent de peu de conséquence.

Ce sont de certaines ames imparfaites, qui se donnent la licence de secouer le joug des petites choses. La grace les inquiète, & leur fait de sensibles reproches; mais leur passion que ne leur fait-elle pas souffrir? La grace leur dit, faut-il pour si peu de chose abandonner le service de Dieu, & se damner? La passion leur dit, faut-il se satisfaire à demi, & pourquoi ne se satisfaire pas tout-à-fait? Dans cette étrange inquiétude, qu'arrive-t-il? On ne secoue pas d'abord le joug; mais insensiblement, après avoir franchi les premiers pas, on s'accoutume au vice, & enfin on se précipite dans les derniers desordres. Ce qui fait dire à Saint Bernard, que la trop grande présomption, & la négligence des petites choses, sont la cause de tous les plus

Qui sont ceux qui se permettent les petites choses, & qui des peccates passent aux grandes.

épouvantables desordres, qui sont arrivés dans le Christianisme. En effet, remarquez que de là sont venus tous les scandales, qui ont paru dans le monde, & dans l'Eglise de Dieu; de là on a vu les grands attentats de l'hérésie, la décadence de l'Eglise, le relâchement des Ordres Religieux, & la ruine de tant d'ames qui se sont perduës, &c. *Le Pere Bourdalouë. Sermon sur ce sujet, pour le Lundi de la troisième semaine, dans les premiers Sermons.*

L'impie-
& l'irreli-
gion com-
mencent
par de pe-
tites cho-
ses.

Les personnes qui n'ont point de religion, tombent dans de pareils desordres, & arrivent aux mêmes termes par des moyens presque semblables. Leur impiété ne se forme pas tout à coup; ils n'attaquent pas directement l'Être de Dieu, ni l'immortalité de l'ame; mais ils commencent par la raillerie qu'ils font de la pieuse crédulité du peuple. C'est peu de chose; ouï, mais par là ils censurent la dévotion; ils se choquent des cérémonies qui se font dans l'Eglise; ils n'approuvent point la pratique des Sacremens, ni leur usage, ou tout au plus ils prennent la Religion comme une politique, propre à conduire les peuples, & les tenir dans le devoir. Après avoir ainsi attaqué la Foi, ils doutent s'il y a une Providence, & ne savent pas même s'il y a un Dieu. D'où viennent tous ces desordres, sinon de la liberté qu'ils prennent de se licencier dans les choses qui regardent le Christianisme? D'où viennent tous ces relâchemens de la discipline Ecclesiastique, sinon de la négligence que l'on apporte à observer les petites choses? *Le même.*

On ne se
pervertit
pas tout
d'un coup
mais peu à
peu par de
petites fau-
tes.

Remarquez, je vous prie, que l'on voit bien des pecheurs se convertir tout à coup; mais qu'on n'en voit jamais se pervertir tout à coup, & commettre d'abord de grands & d'énormes crimes; & la raison de cette différence, c'est parce qu'il faut qu'une personne innocente se livre beaucoup de combats, avant qu'elle se pervertisse entièrement, & devienne tout-à-fait méchante. C'est par la vanité, dit Saint Gregoire le Grand, que le demon nous conduit à l'iniquité: *A vanitate ad iniquitatem mens nostra ducitur.* Et cela, dit-il, arrive lorsque notre liberté commence par les petites choses, & se porte aux grandes. Qu'est-ce qui commence à corrompre la vie de ce Chrétien? C'est une petite vanité, & cette petite vanité est souvent la cause de sa reprobation. La braverie perd ce jeune homme, & le luxe cette jeune femme. Cette vaine curiosité qu'on a de lire les livres prophanes & galans, gâte le cœur de ce courtisan. Cette vaine complaisance que l'on a les uns pour les autres, fait commettre de grands crimes. Vous voulez (Mefdames) être bien vêtues, afin de plaire aux autres; voilà la vanité qui s'empare de votre cœur, & qui vous engage dans le desordre: *A vanitate ad iniquitatem mens nostra ducitur.* Vous voulez lire ces livres impudiques, & en succer tout le venin; vous voulez vous remplir d'une passion; vous cherchez l'entretien des personnes trop libres; mais le demon se mêle dans vos discours, & par ses artifices, il allume en vous le feu de l'impureté: *A vanitate ad iniquitatem, &c. Le même.*

Dieu é-
prouve les
hommes
par les
grandes &
par les pe-
tites cho-
ses.

Comment pensez-vous, dit Saint Ambroise, que Dieu éprouve l'obéissance des hommes? Il leur fait de grands commandemens dans de petites choses, pour leur faire faire de grandes choses. Abraham, dit-il, obéit à Dieu dans les choses les plus grandes, &

Adam lui desobéit en des choses les plus petites. Mais pourquoi est-ce que Dieu en use de la sorte? Pourquoi veut-il que les hommes lui obéissent dans les plus petites choses aussi-bien que dans les grandes? Il n'y a point d'autre raison de cela, sinon qu'il est notre Roi & notre Maître, & qu'en cette qualité il a droit de nous commander ce qu'il lui plaît; comme nous sommes universellement obligés de lui obéir dans toutes les choses qu'il ordonne. *Le même.*

S'il n'y avoit que le crime qui conduisit au crime, l'iniquité seroit moins universelle. La laideur naturelle du vice, la terreur des jugemens de Dieu, la crainte de se perdre, l'amour propre nous en défendrait, & nous seroit trouver les préservatifs, ou les remèdes du mal dans le mal même. Mais les voyes les plus criminelles, celles qui menent au desordre sans détour, ne sont pas toujours les plus dangereuses: un précipice ouvert est un avertissement qui en détourne. Les maux affreux qu'on trouve dans ces voyes d'iniquité, versent l'horreur qu'elles inspirent; les malheurs presens y annoncent un avenir terrible, & la misère en fait sentir le danger; mais les perils où jettent les fautes legeres, sont des perils d'autant plus inévitables, qu'ils sont cachés; les chaînes qu'elles forment se fortifient d'autant plus aisément, qu'elles pesent moins à l'innocence, & les coups qu'elles portent sont d'autant plus funestes, qu'ils ruent sans être sentis. C'est véritablement ici cette voye qui paroît droite, mais dont la fin mène à la mort. C'est un calme plus dangereux que l'orage; c'est une mer tranquille, mais infidèle, & qui cache dans son sein les causes de bien des naufrages. *Tiré d'un Discours qui a remporté le prix au jugement de l'Académie Française.*

Les plus le-
geres fautes
sont à
craindre, &
nous met-
tent en
danger.

Grand Dieu! est-ce ainsi que l'on vous sert, ou est-ce ainsi que l'on sert le monde? L'homme n'est-il pas si sensible que pour le crime? & croit-il donc se dégrader en vous aimant? Son cœur si grand, si magnanime dans la passion, n'est plus qu'un cœur lâche & abattu dans la piété. S'il sert le monde, rien ne lui coûte; il court, il vole à l'impossible, il se dévoue, il brûle de ses propres ardeurs aux pieds de ses idoles; & devant vous, Seigneur, sa force l'abandonne, tout son feu s'éteint, & il semble qu'il lui suffise de vous aimer pour montrer toute sa foiblesse. Il ne peut se gêner, ni se contraindre en rien, pendant qu'il se rend esclave des volontés de ceux dont il attend quelque récompense; il promet de faire pour vous ce qu'il y a de plus rude & de plus difficile, & dans l'exécution, il refuse de faire le moindre effort. *Le même.*

On sert
Dieu avec
moins de
courage &
de fidélité
que le
monde.

On est bien près du péché, quand on se promène sur ses limites. Vous demeurez tranquillement infidèle dans les petites choses, bientôt vous serez tenté de l'être dans les grandes; il n'y a pas loin de l'attention que l'on a à n'observer précisément que le précepte, au desir & à l'envie de le violer. Quand on dispute tant avec Dieu, il y a bien à craindre que l'on n'ait regret à ce qu'on lui donne; si l'on obéit encore, ce n'est plus qu'une obéissance d'esclave, qui murmure du fardeau qu'il porte; si on sacrifie quelque chose, le cœur gemit du sacrifice que la main est contrainte d'offrir; l'idole brisée nous attendrit, & nous lui donnons souvent nos soupirs & nos larmes, lors même que nous lui

La negli-
gence des
petites
choses con-
duit à l'in-
fraction des
plus gran-
des, & de
plus de
consequent-
ce.

réfusions nos adorations & nos hommages.
Le même.

Continuation du même sujet.

Le trajet du vice à la vertu est immense, mais celui de la vertu au vice est presque imperceptible : on descend plus facilement qu'on ne monte, & pour tomber, on n'a qu'à se laisser aller au panchant. Cependant comme le passage le plus ordinaire aux grandes choses ce sont les petites, comme c'est le milieu qui conduit aux extrêmes, & que naturellement la médiocrité précède toujours l'excès, il est naturel que les petites choses conduisent aux grandes. Ainsi le plus hardi pecheur a été timide, l'impie n'est pas un abîme qu'on se creuse tout d'un coup. On balance, on recule toujours quelque temps avant que de franchir le pas, & rarement les plus grands crimes ont été les coups d'essai des plus méchants. Ce n'étoit d'abord qu'un oubli des devoirs les moins essentiels; ce n'étoit qu'une pesanteur & une lassitude qu'on se sentoit dans les exercices de la piété, une occasion dangereuse qu'on n'a pas pris soin d'éviter : un regard trop arrêté sur les plaisirs de la terre a rendu le cœur sensible; on ne s'est pas avisé de se précautionner contre un ennemi qui n'attaquoit que par ses charmes, & souvent par son innocence; on croyoit toujours que l'horreur du vice nous retiendroit dans les bornes de la vertu; on se reposoit sur la foi de ses bons desirs, comme le Pilote imprudent qui s'endort pendant le calme. On tombe précisément parce qu'on croyoit se soutenir. *Le même.*

Continuation du même sujet.

De tous les pièges que le démon tend aux hommes, il n'y en a pas de plus dangereux que la négligence des petites choses. Une horreur naturelle nous défend assez contre les grands crimes, & au défaut de la vertu, la conscience, la pudeur, la crainte élèvent la voix au milieu du trouble des passions, & leur imposent silence. Il n'en est pas ainsi des fautes legeres : leur difformité presque imperceptible échappe à la vue, loin d'effrayer. Et parce qu'on ne les voit accompagnées ni de remords, ni d'infamie, on s'y laisse aller sans résistance, & elles triomphent par leur petitesse. Mais ces infidélitez si méprisables aux yeux de notre cupidité, ne le sont pas à ceux de la justice éternelle; & si elles ne nous donnent pas la mort d'un seul coup, comme les prévarications manifestes, elles influent dans nos veines un poison secret, qui pour agir lentement, ne laisse pas d'être mortel. *Tiré d'un autre Auteur, dans le même Recueil.*

L'état d'un homme qui néglige ses devoirs les moins importants.

Un homme veut s'acquitter de ses devoirs sans rien prendre sur ses plaisirs, & perd aux bienfaisances du monde, le temps qu'il doit aux exercices de Religion : il ne monte pas aux charges par des crimes, mais il les exerce avec ambition; assez delicat sur la justice, & manquant quelquefois à la charité; n'ayant de vice, selon les apparences, que celui d'avoir peu de vertu : tranquille cependant sans reflexion sur l'état où il se trouve, sans crainte sur celui où il peut tomber. Il sent l'horreur du peché s'affoiblir, & le panchant de corruption s'augmente; ainsi le torrent l'emporte, parce qu'il s'y abandonne; ses fautes croissent en les méprisant, & il les rend inexcusables à force de se les pardonner. *Le même.*

Relâchement general causé par les petits desordres.

Celui qui méprise les petites fautes tombera insensiblement dans les grandes. On le remarque souvent dans les Maisons religieuses, où chacun est plus occupé du soin de sa

Tome II.

perfection; on n'y tombe pas tout d'un coup dans la dissolution par des fautes grossieres, mais peu à peu par de petits relâchemens : tous même n'y tombent pas ensemble; le mal commencé par un ou deux, qui sont suivis de quelques-uns, & enfin de tous les autres. On recule par degrez, on se ralentit d'abord dans sa premiere ferveur, on néglige de petites regles, on se laisse aller à la dissipation; puis on tombe dans le murmure, après dans la desobéissance, & enfin dans le dégoût de la discipline religieuse. Les uns perdent le recueillement interieur par l'oïveté, les autres par l'attachement à des bagatelles, plusieurs par les visites, & par le commerce avec le monde. Ainsi par de petits filets qui ne paroissent rien au commencement, par la négligence des Superieurs, qui ne sont attentifs qu'aux grands desordres, il se forme des liens qu'on ne peut plus rompre. *Livre intitulé, les Souffrances de JESUS-CHRIST, traduit par le P. Alleaume.*

des qu'on néglige.

Nous nous soucions peu de nous défaire de certaines imperfections qui rebutent Dieu, nous partageant entre les grandes & les petites obligations; nous relâchant en celles-ci, pourvu que nous paroissions exacts observateurs de celles-là, n'embrassant pas la vertu dans toute sa plénitude, disputant entre le précepte & la dispense, ne voulant faire précisément que ce qui est ordonné en rigueur, & encore le faisant mal, venant insensiblement à mépriser les choses les plus importantes par la négligence de celles qui nous semblent legeres. C'est à quoi aboutit la négligence des petites choses. *Tiré des Sermons Moraux.*

On se néglige facilement dans les petites choses.

C'est ce qui nous doit obliger à être fideles à Dieu en tout, & à garder une grande exactitude dans nos obligations; & dans nos devoirs depuis les plus petits jusqu'aux plus grands : étant impossible de manquer de fidelité dans les uns, sans en manquer aussi dans les autres. Cependant combien de gens se sont ici un partage de la loi de Dieu; les uns négligeant les grands, & les autres les petits devoirs, si toutefois il y en a de petits; les uns faisant conscience des choses de peu d'importance, & n'en faisant point des plus grandes, comme les Pharisiens dans l'Evangile; lesquels coulent le moucheiron, & engloutissent le chameau; qui faisoient conscience de garder des traditions humaines, & qui n'en faisoient point de violer les plus grands & les plus importants des commandemens de Dieu; qui auroient fait scrupule de manger en des vases qui n'auroient pas été bien propres, & qui n'en faisoient point de se souiller par les violences, les injustices, & les excès qu'ils commettoient tous les jours. Et telle est encore l'obéissance d'une infinité de Chrétiens qui composent toute leur Religion de petits devoirs, & qui négligent les plus grands; mais le nombre est encore infiniment plus grand de ceux qui négligent les petits, & qui se contentent de satisfaire aux plus grands. Ajoutons pourtant qu'il est impossible de manquer de fidelité dans les petites choses, sans étouffer même le témoignage le plus certain de la sincerité de notre vertu, dont l'esprit paroît sans comparaison beaucoup plus dans l'observation des petites, que des grandes choses; parce que ne pouvant négliger les grandes sans un grand scandale, & sans nous attirer un reproche pu-

On ne peut négliger les petits devoirs, sans se relâcher bientôt dans les grands.

blic, on ne connoît jamais avec certitude quand nous les faisons, si c'est la crainte des hommes, ou celle de Dieu, ou de notre conscience, qui nous les fait faire. Au contraire quand nous sommes réguliers en tout, & que nous observons jusqu'aux moindres circonstances, dont l'exécution ne fait point d'éclat, & ne nous attire point de confusion; c'est un témoignage alors de la sincérité de notre vertu. *M. de Saint Martin. Sermon de la Devotion, pour le quatrième Mercredi de Carême.*

On passe des plus legeres fautes aux plus importantes.

Il est inmanquable de tomber dans un plus grand relâchement quand on neglige les fautes legeres, à cause du progrès insensible que fait le peché, qui s'étend peu-à-peu comme la gangrene, qui se communique d'une partie à l'autre, jusqu'à ce qu'elle ait gagné & infecté tout le corps. La raison en est bien sensible: car comme ce n'est point ni la grandeur, ni la petitesse de la chose qui fait notre obligation, mais le commandement de Dieu; celui qui a une fois commencé à le negliger dans les petites, est déjà tout disposé à le mépriser dans les grandes; & s'il étoit capable de le respecter dans les grandes, il le seroit dans les petites, puisque c'est toujours le commandement de Dieu, qui merite par tout d'être respecté. Ce n'est pas la seule qualité de la desobéissance, mais le commandement de Dieu... Une chose petite, est petite à la vérité, mais la fidelité & l'infidelité dans une petite chose, ne laisse pas d'être grande, parce que c'est le commandement de Dieu qui oblige à l'obéissance dans les moindres choses aussi-bien que dans les grandes, & qui est observé ou violé dans les petites, aussi-bien qu'en celles qui sont d'une autre conséquence. D'où je ne prétens pas conclure avec les heretiques l'égalité des vices ou des vertus; mais seulement établir cette vérité, qu'il n'y a point de pechez qui ne soient grands à l'égard de Dieu, & que nous ne soyons obligés d'éviter avec précaution, & les petits même avec plus de diligence en quelque façon, que les grands, où nous remarquons aisément notre desobéissance; dans les petits, au contraire, nous ne nous observons presque pas, par l'infidelité de notre cœur, qui se trompe soi-même, & qui nous fait envisager les fautes legeres comme des choses innocentes ou indifférentes, ce qui fait que nous les commettons sans serupule. *Le même.*

L'estime qu'on doit faire des petites choses en matière de vertu.

Autant que ce grand Saint avoit d'aversion pour les plus petites fautes, autant avoit-il d'amour pour ces vertus qu'on appelle petites, mais que les grandes âmes appellent précieuses; soit parce que les occasions fréquentes d'en pratiquer les actes, qui se présentent à toute heure, leur donnent moyen d'amasser de grands tresors de merites; soit parce que ne donnant point dans les yeux, comme les vertus d'éclat, qui attirent l'admiration du peuple, elles sont moins sujettes au pillage de nos ennemis qui nous épiant, & au vent de la vanité qui fait tomber les plus beaux fruits. Ce n'est pas que les vertus heroïques qui sont les Saints ne reluisent en sa vie, avec une merveilleuse splendeur; tout étoit grand en sa personne, mais c'est qu'il s'appliquoit tellement aux grandes actions, qu'il ne negligeoit point les petites, & mettoit tout à profit. *Le Pere Nouet, dans ses Meditations.*

Celui qui aime véritablement Dieu, ne

neglige point les petites occasions de lui plaire, en pratiquant les vertus qui se présentent. Il s'applique à tout, afin de faire bon usage de tout, & ne laisse échapper aucun moyen de s'avancer dans la perfection... Cette fidelité & attention d'esprit à toutes les petites choses qui regardent le service de Dieu, est le propre caractère des grandes âmes, & des grands serviteurs de Dieu; c'est ce qui donne une impression merveilleuse de sainteté à toutes leurs actions, même les plus legeres; c'est ce qui les distingue des âmes du commun, qui font à la vérité attention aux actions les plus importantes en elles-mêmes, mais pour les autres, qu'elles jugent de moindre conséquence, elles les negligent, & n'en tiennent compte. De plus, les âmes qui aiment véritablement Dieu, ont une délicatesse de conscience, qui les rend sensibles aux moindres fautes, dont elles portent une playe au cœur, qui les fait pleurer & gemir devant Dieu. *Le même, dans sa cinquième Retraite.*

C'est une marque qu'on a un grand amour pour Dieu, quand on ne neglige rien de ce qui regarde son service.

Il se forme dans les gens de bien une sainte habitude de vertu, & une resolution si ferme dans leurs devoirs principaux, que le demon n'ose directement leur proposer de les violer. Il est donc contraint de les attaquer de loin, il tâche de les affoiblir par de petites chûtes, de diminuer leur charité, de les engager dans certaines voyes dangereuses, dont ils ne connoissent pas le peril; c'est proprement dans ces petites occasions que se passe la principale partie de leurs combats; & le but du demon est d'affoiblir les âmes peu à peu, afin de les pouvoir ensuite précipiter dans quelque chute mortelle. Ainsi pour résister au demon dans les grandes occasions, il lui faut résister dans les moindres; pour éviter les grandes chûtes, il ne faut pas negliger les plus legeres, & si on ne peut les éviter entièrement, il faut tâcher de les réparer, & d'en tirer de la force par l'humilité qu'elles nous doivent procurer. *Essais de Morale. t. 5.*

Le Demon n'attaque les gens de bien, & les personnes vertueuses que par les petites choses.

Ce n'est rien, dit-on, c'est une petite faute, un leger défaut, une petite grace, quel danger y a-t-il de les negliger? Il n'y a rien de petit de ce qui a rapport à un Dieu si grand, & qui peut lui plaire ou lui déplaire. Il n'y a rien de petit de ce qui peut contribuer ou nuire à une aussi grande affaire qu'est celle de notre salut, ou de notre perfection. Ce n'est pas une petite chose d'être fidele dans toutes les petites choses; c'est une marque d'un grand amour de vouloir plaire en tout à ce qu'on aime, & de ne vouloir lui déplaire en rien, quelque leger qu'il paroisse. Si vous attendez à trouver de grandes occasions d'agir pour Dieu, quand agirez-vous? qu'elles sont rares dans la vie ces grandes occasions! & puis la créature, qui est si petite, peut-elle compter pour grand tout ce qu'elle fait pour Dieu? La grandeur de Dieu, qui augmente tout ce que nous faisons contre lui, diminue tout ce que nous faisons pour lui. *Le P. Neveu, Tome 1. de ses Reflexions Chrétiennes.*

Il n'y a rien à negliger dans le service de Dieu.

Le Fils de Dieu nous assure, que qui est fidele dans les petites choses le sera dans les grandes; & que qui est infidele dans les petites choses le sera aussi dans les grandes. Terrible parole, si on la conçoit, si on la croit! mais peut-on en douter, puisqu'elle sort de la bouche d'un Dieu? Les plus grands embrasemens commencent souvent par une étincelle qu'on n'a pas éteinte; les plus

Les petites choses negligées ont souvent de grandes suites.

grands pechez, par une faute venielle qu'on a commise; la reprobation d'un homme, par une grace qu'on a méprisée. Saut pressé par une espece de necessité, n'attend pas Samuel pour offrir le sacrifice. La faute paroît légère, elle change pourtant le cœur de Dieu à son égard, & devient le commencement de sa reprobation. Quelles suites terribles n'eut pas un regard inconsidéré de David? Les petites infidelitez & les legers larcins de Judas fortifierent son avarice, & aboutirent enfin à vendre son Maître. *Le même.*

Entrons dans le cœur d'un homme qui negligé les petites choses, soit pour le bien, soit pour le mal, nous verrons qu'un reste de crainte qui le dispute au libertinage, l'assujettit au moins pour un temps aux grandes regles de la Religion; & que sa vanité en renvoye les devoirs vulgaires au peuple timide; peu s'en faut même que gêné de ces devoirs, il ne s'en prenne à Dieu, en accusant ou sa sagesse qui en demande l'exacritude, ou sa justice qui en venge le mépris. Il se permet certaines injustices, se fait grace sur certaines libertez qui lui paroissent indifferentes, & se donne des assurances qu'il n'ira pas plus loin; il est pour lui des bornes de fragilité qu'il ne passera pas; il répond de sa vertu, & en a pour garant sa présomption: on croiroit que malgré son infidelité, & son ingratitude, il est sûr de Dieu même, & que les graces du premier ordre lui sont engagées. Reconnoissez-vous ici, hommes contents de vous-mêmes, & craignez tout, jusqu'à votre securité. Vous avez jugé entre la loi & la loi, vous avez méprisé les petites pratiques, la disgrâce dont vous êtes menacés vous en apprendra l'importance. *Tiré du Recueil des Pièces présentées à l'Académie Française, en l'année 1702.*

C'est en vain qu'on croit excuser ses relâchemens, par les emportemens où l'on ne succombe pas. Quand on s'en tiendroit à negligé les petites vertus, à se dissimuler les petits défauts, n'est-ce pas assez pour redouter cet état, qu'il nous prive des plus grands avantages, qu'il nous approche des plus grands excès. Doit-on attendre qu'on soit plongé dans un abîme affreux pour en connoître la profondeur? *Le même.*

Rien n'est plus rare que l'attention aux petites choses dans l'affaire du salut. L'observation des saints préceptes, la pratique de quelques bonnes œuvres paroissent à la plupart des Chrétiens une fidelité suffisante pour acquiescer le souverain bien. Renfermez dans les bornes de cette Morale, ils tombent sans beaucoup de scrupule dans une infinité de fautes legeres; elles passent dans leur esprit pour des imperfections que la foiblesse humaine ne peut éviter, & ils ne les regardent jamais comme des infidelitez qui conduisent l'ame dans le dérèglement. Voilà sans doute la moins sensible, & la plus dangereuse des erreurs. D'un côté quand la conduite que nous tenons nous paroît soumise aux loix de Dieu, quelle apparence qu'elle nous devienne suspecte? D'un autre côté quel plus grand peril que de marcher avec confiance dans une route que l'on croit sûre, & qui mene insensiblement dans un abîme? *Dans le même Recueil.*

Cette negligence dans l'affaire du salut est une infidelité; qui nous rend d'autant plus coupables devant Dieu, qu'il est rare que nous negligions les petites choses dans les affaires du siècle. Formons-nous un projet

de fortune, avons-nous une vûë d'intérêt ou d'ambition, alors la violence de nos desirs ne manque jamais de réveiller toute la vivacité de notre attention. Quelle vigilance à écarter ce qui peut nous faire obstacle? Quelle exactitude dans les petites choses qui nous paroissent contribuer au succès? Quel courage pour surmonter les difficultez qui se presentent? Les soins, les soumissions, les fatigues, l'application continuelle, rien ne nous coûte dans l'ardeur de réussir. Si il arrive que nous parvenions à nos fins, c'est pour nous une augmentation de plaisir, de ne devoir le succès que nous avons qu'à nos peines; si il arrive au contraire, que nos esperances soient trompées, c'est toujours une consolation pour nous, de n'avoir rien negligé. Il est facile de concevoir ce qui peut causer en nous tant de vigilance d'un côté, & une conduite si negligente de l'autre. Nous ne nous appliquons à la poursuite d'un bien, qu'à proportion que notre ame est touchée du desir de le posséder; & il faut avouer à notre confusion, que les intérêts de notre salut nous sont peu sensibles, en comparaison des intérêts de fortune. De là vient que nos moindres negligences sont aussi criminelles que dangereuses, parce qu'elles supposent en nous une indifférence, & si je l'ose dire, une espece de mépris de notre salut. *Le même.*

Quoi que les hommes méprisent ordinairement les fautes qu'ils croient legeres, il est constant toutefois, qu'ils n'ont souvent jamais plus à craindre pour leur salut, que lors qu'ils exacts à remplir les principaux devoirs de la Religion, ils negligent de s'acquiescer des petites choses. Cette morale ne paroît pas étrange à ceux qui savent que l'on ne devient point mauvais tout d'un coup; que la vertu & le vice ne s'apprennent que peu à peu, qu'on n'y avance que par degrez, & qu'il y a bien des pas à faire, pour passer d'une extrémité à l'autre. . . Que l'état est dangereux de ces hommes imparfaits, ou pour mieux dire, de ces cœurs à demi corrompus, qui disputent sans cesse entre la loi & la dispense, qui se partagent entre les grands & les petits commandemens, qui tâchent de faire une espece de composition avec le Seigneur, & sous prétexte qu'ils lui obéissent dans quelques points importants, se font un titre pour lui déplaire dans tous les articles qui sont de moindre conséquence. Etar souvent plus desespéré que celui des plus déterminés pecheurs; & où l'on se trouve enfin plus éloigné du salut, que si l'on étoit d'abord entré dans les voyes les plus criminelles. *Le même.*

Dieu en usera envers vous de la même maniere dont vous en usez envers lui: vous resserrez votre cœur à son égard, il ressertera pour vous les entrailles de sa charité; & votre negligence, qui a refroidi l'amour que vous aviez pour le Seigneur, refroidira aussi l'amour que le Seigneur a pour vous. Comme vous ne vous donnez à lui qu'avec reserve, il ne se communiquera plus à vous avec profusion. Vous n'évitez que les seules fautes qui peuvent entierement vous perdre, il ne vous donnera que les seules graces qui peuvent absolument vous sauver, mais avec lesquelles vous ne manquez pas de perir. Graces qui exciteroient puissamment au bien, une ame qui tâche à lui plaire en toutes choses, & qui s'acquiesce des moindres devoirs; mais qui ne seront pas capables d'émouvoir

pourquoi les negligé-t-on dans celles du salut.

Ceux qui negligent les petites choses, ont à craindre pour leur salut.

Si nous usons de reserve envers Dieu, Dieu en usera de même à notre égard.

La situation d'un cœur qui negligé les petites choses dans le service de Dieu.

Continuation du même sujet.

L'attention aux petites choses est rare dans l'affaire du salut.

On ne negligé pas les petites choses dans les affaires du siècle,



la vôtre, retenuë par mille attaches dangereuses, & qui ne veut donner à Dieu que ce qu'elle ne lui peut refuser sans encourir entièrement sa disgrâce. *Le même.*

Filicite au
Sauveur
pour lui
demander
la grace
d'accomplir
toute justifi-
ca.

Divin Sauveur, qui vous êtes toujours montré si fidele observateur de la loi que vous nous avez donnée, nous apprenant ainsi par vos discours & par vos exemples, qu'il faut que nous accomplissions toute justice; ne souffrez pas plus long-temps ce partage injuste que nous faisons de notre obéissance entre les grands & les petits Commandemens, où nous contentant d'observer les uns, nous nous dispensons des autres; Dissipez plutôt ces illusions dangereuses de notre esprit, qui nous font paroître nos fautes legeres, & cette triédeur de notre cœur qui nous les rend indifferentes. Penetrez-nous vivement de la grandeur de votre infinie Majesté, afin que tout ce qui vous regarde nous paroisse grand; remplissez-nous de votre amour, afin que tout ce qui vous offense nous soit sensible. Faites, Seigneur, que par le bon usage que nous ferons de vos graces, nous en attirions toujours de nouvelles, & que par le fidele attachement que nous aurons pour vous dans les moindres occasions, nous nous disposions à vous marquer notre fidelité dans les occasions les plus importantes. *Le même.*

Il y a des
personnes
qui se sur-
montent
dans les
grandes en-
treprises,
& qui ne
peuvent se
contraindre
dans les pe-
tites choses.

Nous en voyons plusieurs qui font de grands efforts, & qui se surmontent dans les grandes occasions, qui souffrent genereusement de grandes persecutions, pratiquent de grandes austeritez volontaires; mais qui se démentent lâchement dans les petites choses, dans lesquelles ils ne peuvent se contraindre, ni s'assujettir à une vie reguliere. Ils soutiennent avec courage de rudes persecutions; mais ils sont sensibles à la moindre parole qui les blesse. Ce sont de ces vertus, qui après avoir été éprouvées & préparées par les plus fortes tentations, succombent dans des bagatelles avec une foiblesse pitoyable. Ces personnes forment de grands desirs de tout souffrir, & de mourir même pour la querelle de Dieu, si l'occasion s'en presentoit; c'est dont elles nourrissent leur vanité, & leur amour propre; mais elles perdent patience dans les petites choses, dont la continuité les gêne, & leur est insupportable. Ce qui ne vient point d'autre cause, sinon qu'il est plus aisé de se contraindre pour un temps dans les choses difficiles & extraordinaires, que de se vainere sans cesse, & durant sa vie dans toutes les rencontres, & presque à chaque action qui se presente. *Le Pere Guillore, dans le Traité de l'importance des petites choses.*

Il n'y a sou-
vent pas
moins de
merite dans
les petites
choses que
dans les
grandes,
mais moins
de sujet de
vanité.

C'est un grand point pour abaïsser notre orgueil, & pour faire mourir notre amour propre dans tout le bien que nous faisons, que les yeux du monde n'y aient point de part. C'est ce qui se trouve parfaitement dans les petites choses, où nous ne sommes point animez par les yeux qui nous éclairent: car alors il n'y a que Dieu seul, qui soit le spectateur de nos combats, & le témoin des victoires que nous remportons sur nous-mêmes. Et c'est là justement le moyen de dompter l'orgueil de l'esprit humain, qui se porte à faire le bien, par l'estime & l'approbation des hommes. Or les grands travaux pour la gloire de Dieu, les grandes entreprises, le dépouillement de ses biens pour les employer à des œuvres de pieté, les courses apostoli-

ques ont ordinairement les hommes pour témoins & pour admirateurs, & il est rare de trouver des personnes qui fassent peu de cas du jugement des hommes, & qui en méprisent l'approbation & les louanges, lors qu'ils font des actions d'éclat. Au lieu que dans les petites choses, on n'est touché d'aucun sentiment de vaine gloire, & la personne même qui les fait, à peine comprend-elle; qu'elle fait rien pour Dieu, à cause de la petitesse de l'objet, & elle ne peut concevoir qu'elles meritent seulement un regard du Seigneur, puisqu'elle les regarde elle-même comme rien. Il n'en est pas ainsi de ceux qui sont dans les emplois éclatans, qui convertissent les peuples, qui remuent tout dans les villes, qui ont cent mains pour les actions de pieté, & qui outre cela, sont encore de rigoureuses penitences. Toutes ces choses enflent facilement l'esprit, & font que le doux poison d'une vanité secrete se coule imperceptiblement dans le cœur: on conçoit de hautes idées de ce que l'on fait, parce que l'on se distingue des autres qui ne sont pas dans des emplois si éclatans. *Le même Traité.*

Il arrive souvent dans les grandes actions, que l'éclat de l'objet attire davantage l'esprit, & lui donne de plus forts mouvemens que ne fait pas la consideration de Dieu; par exemple, la grandeur de l'emploi d'un Prédicateur, la reputation d'un grand Docteur, d'un sage & habile Directeur, le bruit d'une Mission, les établissemens pour l'instruction des peuples, & d'autres semblables actions de charité. On voit souvent que toutes ces choses, du côté qu'elles sont grandes, donnent plus de courage pour les entreprendre, que l'intérêt de Dieu. Du moins il est vrai, que presque toujours l'estime est partagée; car si dans les emplois éclatans, l'on a de l'estime pour Dieu, une bonne partie de cette estime se donne aussi à l'éclat de cet emploi, lequel nous tient au cœur, & c'est ainsi que les grandes actions sont souvent gâtées & corrompues par des défauts qui ne sont pas moins grands. Tout le contraire arrive dans les petites choses, où l'on agit purement pour Dieu, parce que la petitesse des objets n'a rien qui nous attire. *Le même.*

Dans les
grandes
choses
souvent on est
moins attiré
par la
considération
de Dieu que
des choses
mêmes.

Dans les petites choses que nous faisons pour Dieu, nous croyons facilement que nous ne lui donnons rien, & nous avons des sentimens fort bas de notre present; parce que la petitesse de ces choses, fait que nous en avons peu d'idée, quoi qu'elles soient souvent considerables aux yeux de Dieu. Au lieu que dans les grandes choses que nous faisons pour le service de cette divine Majesté, il est naturel & facile qu'on se fasse une grande idée de son action, & que l'on se flate de lui donner beaucoup, quand on voit que l'on lui donne du sang, des lueurs, de grands travaux, de grandes aumônes, & toutes sortes de bonnes œuvres qui font bruit.

Il est manifeste que la raison pourquoi il y a si peu de personnes spirituelles, & fort élevées dans la perfection, c'est qu'il y en a très-peu qui soient exacts dans les petites choses. L'on abhorre la gêne & la contrainte, l'on aime une vie des sens, l'on ne veut & l'on n'approuve d'ordinaire que les emplois specieux, les grandes actions, le grand bruit, les grands succès; & c'est ce qui fait que l'on ignore la vie interieure, qui demande que l'on fasse cent retours, & cent reflexions sur cent petites choses, & sur les retours les plus

Pourquoi
il y a peu
de person-
nes qui
fassent état
des petites
choses.

cachez

cachez de son cœur. *Le même.*

Si nous négligeons de faire de petites choses pour Dieu, que ferons-nous donc pour lui ?

Si vous négligez les petites choses, que ferez-vous pour Dieu ? Etes-vous capable d'en faire de grandes, & en avez-vous bien des occasions ? Devez-vous penser que vous ferez fidele dans les grandes choses, si vous ne l'êtes pas dans les petites ? Enfin ne sçavez-vous pas que notre perfection ne consiste pas à faire des grandes choses, mais à bien faire celles que Dieu demande de nous, sans considérer si elles sont grandes ou petites ; & que les plus petites par elles-mêmes, ne sont plus petites du moment qu'elles sont revêtues de la volonté de Dieu ? *Dans le troisième Tome des Oeuvres spirituelles du P. le Valois.*

La plus grande partie de notre vie est composée de petites actions qu'il est important de bien faire.

Il importe extrêmement d'être bien persuadé, que méprisant les petites choses, soit pour le bien, soit pour le mal, il est impossible de faire aucun progrès. La raison est, que nous sommes bons ou mauvais, selon que notre vie est composée de bonnes ou de mauvaises actions, dans lesquelles influent de bons ou de mauvais principes. Or la plus grande partie des actions qui composent notre vie, sont petites, & peu considérables en elles-mêmes, les grandes occasions ne s'offrant à nous que rarement. Nos actions ordinaires sont de prendre nos repas & notre repos, de nous lever & de nous coucher, de converser, de lire, de prier, de travailler selon notre emploi, & selon l'état où la Providence nous a appelés ; si nous faisons mal, ou imparfaitement ces sortes d'actions, notre vie sera mauvaise, elle sera imparfaite, & rampante. Un homme n'est pas vertueux, quand il ne fait que de temps en temps quelque acte de vertu, mais lorsqu'il possède la vertu habituellement. Si nous nous contentons d'exercer la vertu dans les grandes occasions seulement, jamais nous ne parviendrons à la possession de la vertu. *Tiré du premier Tome des lettres du Pere Surin.*

Il faut être fidele dans les petites choses, parce qu'on a rarement occasion de l'être dans les grandes.

Les occasions de faire de grands sacrifices sont assez rares, toute la vie n'est pleine que de petits devoirs à remplir : si nous manquons de fidélité dans ces petits devoirs, nous sommes des serviteurs continuellement infideles ; & que ne doit-on pas craindre d'une telle infidélité ? Souvenons-nous que les grandes graces sont d'ordinaire le fruit de la fidélité qu'on a eue dans les moindres choses, comme cette fidélité est elle-même l'effet d'un grand amour pour Dieu ; si par son relâchement on se prive de ces secours extraordinaires, de ces faveurs singulieres, qui inspirent tant de courage dans l'occasion, que n'a-t-on pas à craindre ? *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Les petites choses sont souvent plus agréables à Dieu que les grandes, & on lui témoigne plus de fidélité en les observant avec exactitude.

Si ceux qui ne font que de petites choses sont dans la volonté d'en faire de grandes, & que par leurs dispositions interieures ils s'élèvent, & embrassent sans distinction, tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu ; leurs œuvres à la vérité paroissent petites en elles-mêmes, mais leurs desirs sont vastes, & ils sont toujours prêts de se porter à tout ce qui se présentera, & qui leur viendra de la main de Dieu. On peut ajouter à cela, que ce sont souvent les actions que l'on croit peu importantes & peu considérables, & pour lesquelles le commun des Chrétiens n'a ni attention ni estime, qui ont aux yeux de Dieu plus de valeur, plus d'agrément, plus de mérite. Ce n'est pas une grande preuve d'un grand amour, que de garder les Comman-

demens principaux, de s'abstenir du meurtre, du blasphème, de ravir le bien d'autrui. Il faut être sans pitié & sans religion pour se porter à de tels excès ; mais ce qui fait voir l'attachement que nous avons pour plaire à Dieu, ce qui découvre l'ardeur de notre zèle, & la tendresse de la charité que nous avons pour lui, disons la vivacité sainte qui fait que nous ne le perdons jamais de vûe, c'est cette application que nous avons à ne rien négliger de ce qui lui est agréable. Cette ame, par exemple, qui lui est entièrement dévouée, qui ne vit que pour lui, qui ne soupire qu'après lui, se prive d'une conversation agréable, parce qu'elle sçait qu'il s'y dira quelque chose qui lui pourra déplaire. Elle refuse à son appetit ce qu'elle mangeroit avec plaisir ; elle retranche une heure de son sommeil ordinaire : elle souffre une parole dure sans peine & sans réplique ; elle se dérobe quand elle le peut aux personnes avec lesquelles elle a le plus d'habitude, pour passer quelques momens en la présence de Dieu ; elle ne perd point d'occasion de dire du bien de ceux qu'elle sçait qui la maltraitent ; enfin, elle ménage tout ce qu'elle croit & tout ce qu'elle sçait qui peut plaire à Dieu. Toutes ces dispositions paroissent petites ; cependant de s'y rendre fidele, c'est quelque chose de grand : *Quod minimum est, minimum est ; sed in minimo, fidelem esse, magnum est.* dit S. August.

Il en est de la sainteté des observances dans les Maisons religieuses, comme de la sainteté des corps ; elles ont leur temps & leur durée ; & quand elles sont arrivées jusqu'à ce degré de perfection, auquel Dieu les avoit destinées, elles commencent à s'affoiblir, manquent de fidélité dans celles qui paroissent de moindre conséquence. C'est une vérité confirmée par l'expérience, & il ne s'est jamais formé, ni d'Ordre, ni de corps de Religion dans l'Eglise de Dieu, qui ne l'ait éprouvée. Ce qui marque que pour conserver l'esprit de leur première Institution, il n'y a point d'autre moyen ; que d'être fidele à garder avec exactitude jusqu'aux plus minces observances. Et de là il s'en suit que ceux à qui Dieu a commis la charge & la conduite des autres, sont obligés à les maintenir avec autant de soin & de sollicitude, que si toute la discipline reguliere dépendoit de là, comme en effet on peut dire qu'elle en dépend : puisque de l'infraction des plus petites, on passe bientôt aux plus grandes, & que tout l'Ordre tombe enfin dans un entier relâchement. *L'Abbé de la Trappe. Tome 2. de ses Maximes Chrétiennes.*

Les Maisons religieuses tombent insensiblement dans le relâchement, faute d'être fideles à garder les plus petites observances.

C'est des défauts legers que le Saint Esprit a dit, que celui qui méprise les petites choses, viendra peu à peu à déchoir. C'est-à-dire, qu'il en commettra de grandes. La raison est, que la facilité à commettre les petites fautes, dispose insensiblement à en commettre d'autres plus grièves ; & que le peu de fidélité qu'on marque à Dieu, l'oblige à retirer ses graces, sans lesquelles on devient foible, & l'on tombe ensuite aisément. Quelquefois une faute qui paroît legere aux yeux des hommes, ne l'est pas au jugement de Dieu. On sçait que le premier pas de la perfection est une résolution inviolable de ne se laisser jamais aller à ce qu'on voit qui est contre Dieu, & que le parfait amour n'omet rien de ce qui peut plaire à Dieu, & ne souffre rien de ce qui lui peut déplaire. *Le Pere Surin. Tome 2. de ses Dialogues spirituels, liv. 5. ch. 4.*

Raison pourquoi des petites fautes on tombe dans les grandes.

FLATERIE.

CEUX QUI LA SOUFFRENT, ET CEUX QUI LA FONT.
Complaisance, &c.

AVERTISSEMENT.

CE vice si décrit de tout temps dans la Morale Chrétienne & payenne tout à la fois, est encore aussi commun aujourd'hui que jamais. C'est pourquoi il y a lieu de s'étonner que si peu de Prédicateurs marquent leur zele dans les Chaires contre les flatteurs & les flateries, que les saints Peres & les Philosophes mêmes, ont toujours regardé comme la cause d'une infinité de desordres, & mesme la source des plus grands malheurs du monde. On trouve en effet peu de Sermons sur ce sujet, & j'avoue que je n'en ai jamais entendu. Est-ce que les Prédicateurs, qui ne rejettent pas toujours les louanges & les applaudissemens qu'on donne à leurs discours, ont épargné la flaterie, à laquelle ils ne sont pas tout-à-fait insensibles? ou bien qu'eux-mêmes la mettent quelquefois en usage à l'égard de quelques personnes qu'ils ont intérêt de gagner? Je n'ai pas cette pensée de ceux qui sont appliquez à un si saint ministere; je crois plustost, que cette matiere leur a paru ne fournir pas assez de quoi remplir un discours entier; & qu'ils se sont contentez de blâmer ce vice, quand l'occasion s'en est présentée; ou de le mépriser plustost que de l'attaquer, & de le combattre de toutes leurs forces. Je veux donc leur fournir des armes pour cela, en mettant en ordre ce que j'ai ramassé sur ce sujet, après les avoir avertis,

1°. Que la flaterie & la complaisance ont tant de rapport, que je n'ai pas cru les devoir separer, n'y ayant autre difference, sinon que la complaisance peut quelquefois estre vertu, & qu'elle est necessaire dans le commerce de la vie; au lieu que la flaterie, qui est une complaisance outrée, est toujours vice, & se prend toujours en mauvaise part.

2°. Que la tolerance des défauts, des vices, ou des desordres qu'on ne peut pas arrester, ou qu'on dissimule pour en empêcher de plus grands, doit estre bien distinguée de la complaisance & de la flaterie; mais qu'il est bon de faire remarquer cette difference à l'Auditeur.

3°. Que la flaterie que l'on écoute, & celle que l'on fait, sont deux differens pechez, contre lesquels il faut suggerer differens moyens de les éviter, & differens motifs pour en détourner; mais ils peuvent entrer dans un mesme discours, parce que l'un n'est gueres sans l'autre.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

I. ON peut considerer la flaterie en deux manieres, sçavoir, par rapport à ceux qui la souffrent, & qui se plaisent à être flattez; ou par rapport à ceux qui la font; c'est ce qu'on peut prendre pour sujet & pour division d'un discours.

Dans la premiere Partie, on fera voir cette foiblesse. 1°. Dans la passion déreglée qu'on témoigne pour la vaine gloire, & pour l'estime des hommes, qui est un bien si fragile, si inconstant, & si peu digne d'un esprit solide & Chrétien. On marque par là le peu d'idée qu'on a de ce qui merite notre estime, & qu'on s'empresse peu pour le rechercher. Et quoi que le Sage nous avertisse de prendre un soin raisonnable de notre reputation; c'est le moyen de la perdre que de regler la conduite de sa vie sur l'approbation des flatteurs, qui louent & approuvent tout, dans le dessein de nous plaire. C'est même le rendre odieux, & méprisable dans l'esprit des personnes de bon sens, qui voyant qu'autant que nous avons de passion pour la gloire, autant nous ignorons le veritable moyen d'y parvenir, & que bien loin de cela, nous prenons une voye toute contraire. 2°. Cette foiblesse paroît dans le peu de discernement qu'on a dans le choix qu'on fait des amis, en préférant des flatteurs, gens peu sinceres, interessez, & qui n'aiment qu'eux-mêmes,

aux fideles & veritables amis, qui entreroient dans nos interêts, qui nous donneroient de salutaires avis, & qui nous seroient d'un secours merveilleux pour devenir plus parfaits, & plus gens de bien. 3°. Cette foiblesse paroît encore plus visiblement, en ce qu'on ne s'apperçoit pas qu'en nous flatant, on nous joue, on nous seduit; qu'on se raille souvent de ceux qu'on a louez le plus hautement en leur présence; & que notre conscience nous rend un plus fidelé témoignage de notre merite, ou de nos défauts, que les discours des flatteurs, sur lesquels on ne doit point compter. 4°. Cette foiblesse paroît enfin dans le peu de prévoyance qu'on a des dangers où l'on s'expose, en se laissant seduire par les louanges & les approbations mercenaires de ces faux amis. Ces dangers sont de ne nous corriger jamais de nos défauts les plus préjudiciables à notre reputation & à notre salut: de nous affermir dans nos mauvaises habitudes: de tomber tous les jours en de nouvelles fautes, auxquelles les flatteurs applaudiront, & enfin de nous attirer la haine de Dieu même, comme nous voyons en plusieurs exemples de l'Ecriture.

Seconde Partie. La flaterie est la marque d'une grande lâcheté de cœur dans ceux qui la font. 1°. Parce que ce sont ordinairement des ames basses, serviles, & interessees, qui

qui applaudissent à toutes les actions des personnes dont ils attendent quelque faveur : d'où vient qu'ils se trouvent d'ordinaire dans les Cours des Princes, & auprès des Grands; parce que c'est là qu'ils esperent s'avancer, & pousser leur fortune; & c'est en cette vue, & dans cette esperance, qu'ils se gênent, se contraignent, & se mettent en toutes sortes de postures pour leur plaire, approuvent tout ce qu'ils font & tout ce qu'ils disent, souffrent leurs caprices & leurs travers d'esprit, & font des vertus de tous leurs vices; & c'est beaucoup s'ils n'en viennent pas jusqu'à être les ministres de leurs passions les plus injustes & les plus criminelles, comme ils en font les approbateurs. 2°. Parce que ce sont ou des serviteurs infidèles, ou des ennemis couverts & déguisez en amis, qui trahissent ceux auxquels ils sont attachez, & dont ils se font rendre les esclaves; car par leurs flateries ils leur cachent le véritable jugement qu'on fait de leur conduite; ils font que la vérité ne trouve jamais d'accès auprès des Grands, prévenus qu'ils sont de l'opinion de leur mérite, & le moindre tort que leur font ces indignes flateurs, est de leur faire perdre tout le mérite de leurs bonnes actions par l'esprit de vanité, & les sentimens de vaine gloire qu'ils leur inspirent. De sorte qu'on peut dire, que les flateurs sont les véritables ennemis de la vertu, par les louanges outrées qu'ils donnent, & les amis, ou plutôt les partisans de tous les vices qu'ils excusent, ou qu'ils approuvent, contre les lumières de leur raison & de leur conscience. 3°. En quoi ils montrent ces indignes flateurs qu'ils sont, non seulement sans honneur, mais encore sans conscience, sans religion, & sans aucun sentiment de probité, en approuvant également le bien & le mal, & se rendant par là coupables & complices de tout le mal qu'ils approuvent, de tous les vices qu'ils louent, & de tous les crimes dont ils sont la cause, en flétant les passions & les desordres d'autrui.

II. 1°. LE mal que cause la flaterie à celui qui la fait. Il peche contre la charité du prochain. Elle le rend coupable des crimes qu'elle fait commettre, ou qu'elle entretient. Elle le rend indigne de toute créance, comme un infidèle, & un traître. 2°. Le mal qu'elle cause à celui qui la souffre, qui l'aime, ou qui la recherche. Elle lui fait perdre le mérite de ses bonnes actions. Elle l'empêche de se corriger. Elle le confirme, & l'autorise dans ses défauts, & dans ses crimes.

III. 1°. LE flateur peche contre la sincerité, en imposant au prochain par de fausses louanges, ou bien par des louanges excessives & outrées : ce qui est le plus pernicieux de tous les mensonges. Et il est aisé de justifier qu'il n'y a point de personnes qui mentent plus impudemment, qui seduisent plus agréablement, & qui fassent recevoir plus aisément le mal pour le bien, que le flateur, parce que notre amour propre lui est favorable, & disposé à le croire en ce qui nous touche. 2°. Il peche contre la justice, en donnant des louanges à ceux qui ne le meritent pas, & en approuvant le vice & le crime, qui meritent des censures, & des châtimens au lieu d'éloges & d'approbations; & c'est sur ces personnes que tombent les maledictions que Dieu a fulminées par la bouche d'Isaïe: *Ve qui dicitis malum bonum, & bonum malum, ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras, ponentes*

Isaïe 5.

tes amarum in dulce, & dulce in amarum. 3°. Il peche contre la charité, en excitant le prochain par ses flateries à continuer dans ses desordres, & l'empêchant de se corriger de ses vices & de ses défauts, qui est le plus grand mal qu'il lui puisse faire.

1°. LE flateur viole tous les droits & les regles de la société civile, à laquelle il se rend pernicieux, en faisant passer le mal pour le bien, & le vice pour vertu, corrompant ainsi l'esprit & les mœurs de ceux avec qui il entre en commerce. 2°. Il viole toutes les loix de l'amitié, laquelle a pour fin, de secourir son ami dans le besoin, de lui donner de salutaires conseils, de l'exciter & de l'animer à la vertu; or il est tout visible que le flateur fait tout le contraire. 3°. Il renverse tous les fondemens de la charité chrétienne, en procurant au prochain le plus grand de tous les maux, qui est son malheur éternel, en l'entretenant dans ses vices, & en l'empêchant de s'en corriger.

1°. LA flaterie est un vice que tout le monde blâme avec justice, & cependant que la plupart du monde souffrent avec plaisir; parce qu'il favorise notre amour propre, entretient notre vanité, excuse nos défauts & nos desordres. 2°. Ce vice est le plus odieux, contre lequel tout le monde se déchaîne, & celui néanmoins que l'on recherche le plus. 3°. C'est un vice honteux, qui deshonoré & qui rend mépristables les gens de ce caractère, & cependant celui qu'on affecte, & qu'on pratique le plus quand on veut se mettre sur le pied d'honnête-homme.

SUR la complaisance mondaine. 1°. Il est impossible de plaire à tout le monde sans déplaire à Dieu, parce qu'il faut flater les uns, dissimuler à l'égard des autres, imiter les personnes vicieuses, & se rendre semblable à ceux, à qui l'on veut plaire, ou du moins les louer, & leur applaudir; ce qui est contraire aux loix de l'Évangile & de la conscience. 2°. Il n'y a pas d'esclavage plus gênant, ni plus opposé à la liberté chrétienne, que de s'assujettir aux humeurs, aux caprices, aux passions & aux vices d'autrui, & de se voir obligé de flater, de dissimuler, & de conniver, sans oser les avvertir, ni dire librement ses sentimens. D'où il s'ensuit que la complaisance qu'on doit avoir pour ses amis, & même pour tous ceux avec qui l'on vit, ne doit jamais aller jusqu'à flater, ceux qui sont au-dessus de nous, à dissimuler les vices de nos égaux, & à souffrir les desordres de nos inférieurs.

1°. LA complaisance que l'on prend dans les louanges que donnent les flateurs, passe ordinairement pour un péché assez léger dans l'opinion des hommes; mais les suites & les effets font voir quelle en est la gravité, & combien il est à craindre. Il fomente & entretient l'orgueil & la vanité; il nous fait perseverer dans nos vices & dans nos défauts, & nous rend en quelque maniere incorrigibles. Il nous fait commettre le crime impunément, quand il trouve des approbateurs, & qu'il ne reçoit que des éloges au lieu des censures & des reprehensions qu'il merite. 2°. Les précautions & les remedes dont on doit user pour se garantir de cette vaine complaisance que l'on prend à se voir flaté. 1°. C'est de considerer nos véritables défauts que notre conscience nous reproche. 2°. De penser combien les jugemens des hommes sont trompeurs, & le peu

IV.

V.

VI.

VII.

de fondement qu'il y a à faire sur leurs éloges, & leur approbation. 3°. Que nous sommes devant Dieu, sans nous mettre en peine de ce que les hommes disent & pensent de nous.

VIII.

1°. LE flateur est plus criminel que l'envieux, quoi que la honte & l'infamie soit également attachée à l'un & à l'autre. 2°. Il est plus à craindre que le médisant & le calomniateur, parce qu'il fait plus grand tort au prochain. 3°. Il est plus dangereux que le plus implacable, & le plus déclaré de nos ennemis, parce qu'il nous fait plus de mal.

IX.

1°. LA flaterie est le piège le plus dangereux que nous tend le démon; celui dont on se défend le moins; qui est préparé avec plus d'artifice, & contre lequel on se précautionne le moins. C'est pourquoi il est facile d'y donner, & d'y être pris. 2°. Les moyens d'éviter ce piège artificieux, sont: le premier, de fermer l'oreille au chant de ces syrènes, de crainte qu'en étant charmé, on n'en soit bientôt séduit. Le second, de recevoir mal les flateurs, comme le Fils de Dieu fit les Scribes & les Pharisiens, qui étoient venus pour le surprendre par des paroles flatteuses: *Quid me tentatis hypocrite?* De les chasser, ou de les fuir comme des séducteurs, en leur faisant sentir que le piège est découvert, & que nous ne serons pas la dupe de leurs

Math.
22.

dessins interessez.

1°. POINT de vice plus artificieux pour se déguiser que la flaterie; car comme on rejette celle qui est grossière, on se sert de tours fins & subtils, pour la faire entrer dans l'ame, & pour s'insinuer par là dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. 2°. Rien de plus dangereux & de plus pernicieux, quand elle est une fois favorablement reçue; de manière que l'on peut appliquer aux flateurs ces paroles du Prophete: *Molliti sunt sermones ejus super oleum; ipsi autem sunt jacula.*

X.

Psal. 54.

1°. COMBIEN est coupable celui qui flate, pour s'insinuer dans l'amitié d'un autre, soit en exagérant le bien & les vertus que l'on y remarque, soit en louant ses défauts & ses vices, & en applaudissant aux actions, dont les autres le blâment avec raison.

X I.

2°. En quel danger est celui qui aime les flateries, & qui cherche à être flaté.

1°. LA flaterie est une servitude honteuse. 2°. Une complaisance criminelle. 3°. Une fausse & infidelle amitié.

X II.

1°. LES flateurs bannissent autant qu'ils peuvent la vérité du monde, & de la société des hommes. 2°. Mettent le vice en la place de la vertu. 3°. Ne rendent justice ni aux bons, ni aux mauvais, en louant ceux qui ne le méritent pas, & élevant les autres au dessus de leur mérite.

X III.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Dessins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints
Pères.

Saint Cyprien, *Serm. de jejuniis & tentat. Christi*, parle de la flaterie, prenant occasion de celle que le démon fit au Sauveur.

Saint Ambroise, *lib. 2. Offic. c. 21.* montre que les complaisances excessives ne sont pas des amitiés durables.

Saint Jérôme, *Epist. 14. ad Celantiam*, fait voir combien ce vice est dangereux & commun.

Le même, *in cap. 27. Proverb.* montre que la flaterie ne fait pas moins de tort au prochain que la médisance.

Le même, ou l'Auteur de la lettre *ad Demetriadem*, parle de l'artifice des flateurs, & de la manière dont ils s'insinuent dans l'esprit des personnes puissantes.

Le même, *in Epist. ad Galatas*, expliquant ces paroles de l'Apôtre: *Ergo inimicus factus sum vobis, veritatem dicens*, montre que c'est une dangereuse flaterie que de cacher la vérité.

Saint Chrysostome, *Homil. 88. in Math.* montre que les flateries rendent les personnes lâches, au lieu que les reprehensions faites à propos, les excitent & les corrigent.

Le même, *in Psalm. 11.* expliquant ces paroles du Prophete: *Labia dolosa, in corde & corde locuti sunt*, montre qu'il n'y a point de cœur moins sincère & plus double que celui d'un flateur.

Saint Grégoire, *lib. 8. Moral. c. 4.* parle des maledictions que Dieu donne aux flateurs, par la bouche de ses Prophetes.

Ezech.
13.

Le même, *lib. 18. Moral. c. 4.* expliquant ces paroles d'Ezechiel: *Va qui consumit pulvillus sub omni cubito manus*, montre le mal que cause la flaterie.

Le même, *l. 31. Moral. c. 12.* montre le ravage que causent les flateurs, qu'il compare aux fauterelles, qui fourragerent toutes les herbes de l'Egypte.

Le même, *lib. 4. Moral. c. 29.* montre que ceux qui flatent les pecheurs, les rendent incorrigibles.

Saint Augustin, *Epist. 135. ad Severum Abbatem*, montre combien la flaterie est opposée à l'amitié.

Le même, *contra litteras Petilianis*, montre que la flaterie ne sert de rien, quand notre conscience nous reproche, que nous ne sommes pas tels que les flateurs nous représentent.

Le même, sur le Pseaume 39. expliquant ces paroles: *Confundantur qui dicunt mihi, euge, euge*, montre les sentiments que nous devons avoir quand on nous loue, ou qu'on nous flate.

Le même, sur le Pseaume 9. montre que la flaterie est un vice qui lie & attache les pecheurs à leurs crimes.

Le même, sur le Pseaume 49. montre que celui qui flate un autre dans ses crimes, s'en rend le complice, & est coupable des mêmes desordres.

Le même, sur le Pseaume 69. montre que la langue des flateurs n'est pas moins dangereuse que celle des médisans.

Le même, ou l'Auteur des Sermons, *ad Fratres in eremo, Serm. 29.* montre combien les flateurs nous doivent être odieux.

Saint Bernard, *in lib. sentent.* expliquant ces paroles du 4. liv. des Cantiques: *Mel & lac sub lingua tua*, montre la différence des flateurs, & de ceux qui reprennent le vice avec zèle & avec pudeur.

Le même, *in Epist. ad Ramaldum Fusmascensem Abbatem*, montre que ceux qui nous flatent & qui nous louent, sont nos plus grands ennemis.

Le P. Suffren, dans l'Année Chrétienne, Tome 1. de la conversation. 3. Point.

Les Livres
spirituels
& autres.

Le

Le livre intitulé, *La guerre aux vices*, parle fort au long du vice de la flaterie.

Le P. Heliodore de Paris, Capucin, 7. Di'cours sur la conversation, parle de labonne & de la mauvaise complaisance.

Le P. Jacques d'Autun, Capucin, Tome 2. de la Conduite des illustres, ch. 20. parle de la flaterie, dont l'excès est opposé à la douceur; & dans le chapitre suivant il traite des remèdes contre la flaterie.

Essais de Morale, Tome 3. chap. 12. où l'on donne des règles pour entendre le langage de la flaterie.

Drexellius, in *Phaëtonte*.

Chressfolii Mythagogus, lib. 4. cap. 23. & 24.

Mathias Faber, *Conc. in Doqm.* 22. post

24. *Pentec.*

Essais de Sermons, Tome 3. Sermon pour le Mardi de la Semaine de la Passion.

Essais de Sermons pour la Dominicale. Ser-

mon pour le 11. Dimanche après la Pentecôte. Dans les Discours Moraux, il y en a un sur la flaterie.

Le P. Girouft, dans son Carême. Sermon pour le Mardi de la Semaine de la Passion, parle de la complaisance mondaine.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Tome 2. des Sermons particuliers, traite à fond ce sujet; & le même en parle encore dans son Carême, Sermon de l'Amitié.

Peraldus, Tome 2. *De peccato lingua*, c. 7.

Summa Prædicantium. *Verbo Adulatio.*

Theatrum vitæ humanæ.

Labata, in *Thesauvo*, a 22. propositions sur ce sujet.

Stapleton, in *Promptuario Morali*, in *Domin.*

2. *Advent.*

Bulæus, in *Panario. Verbo Adulatio.*

Lohner, in *Bibliotheca Manuali. V. Adulatio.*

Ceux qui ont fait des recueils sur ce sujet.

Les Prédicateurs.

PARAGRAPH TROISIEME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

Qui dicunt impio, justus es, maledicent eis populi, & detestabuntur eos tribus. Prov. 24.

Simulator ore decipit amicum suum. Prov. 11.

Qui justificat impium, & qui condemnat justum, abominabilis est uterque apud Deum. Prov. 17.

Vir iniquus lactat amicum suum, & ducit eum per viam non bonam. Prov. 16.

Qui corripit hominem, gratiam postea inveniet apud eum magis quam ille, qui per lingua blandimenta decipit. Prov. 28.

Homo, qui blandis, fictisque sermonibus loquitur amico suo, rete expandit gressibus ejus. Prov. 29.

Meliora sunt vulnera diligentis, quam fraudulenta oscula odientis. Prov. 27.

Quomodo probatur in conflatorio argentum, & in fornace aurum, sic probatur homo ore laudantis. Ibidem.

Melius est a sapiente corripri, quam stultorum adulatione decipi. Eccl. 7.

Laudatur peccator in desiderii anima sua. Psalm. 9.

Corripiet me justus in misericordia, & increpabit me; oleum autem peccatoris non impinguet caput meum. Psalm. 140.

Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, & viam gressuum tuorum dissipant. Isaïa 3.

Va qui dicitis malum bonum, & bonum malum, ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras, ponentes amarum in dulce, & dulce in amarum. Isaïa 5.

Va qui justificatis impium. Ibidem.

Loquimini nobis placentia. Isaïa 30.

Va qui consuunt pulvillos sub omni cubito manus, & faciunt cervicalia sub capite universa atatis ad capiendas animas. Ezech. 13.

Digni sunt morte, non solum qui ea faciunt, sed etiam qui consentiunt faciendis. Ad Rom. 1.

Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum, ad edificationem. Ad Rom. 15.

Per dulces sermones, & benedictiones, seducunt corda innocentium. Ad Roman. 16.

An quæro hominibus placere? Ad Galat. 1.

Neque enim aliquando fuimus in sermone adulationis, sicut fecistis. 1. ad Thessalon. 2.

Ergo inimicus vobis factus sum, verum dicens vobis? Ad Galat. 4.

Tome II.

Ceux qui disent au méchant, vous êtes juste, seront maudits des peuples, & détestés des nations.

Le faux ami séduit son ami par ses paroles.

Celui qui justifie l'injuste, & celui qui condamne le juste, sont tous deux abominables devant Dieu.

L'homme injuste attire son ami par ses flateries, & il le conduit par une voye qui n'est pas bonne.

Celui qui reprend un homme, trouvera grace ensuite auprès de lui, plus que celui qui le trompe par des paroles flatteuses.

Celui qui tient à son ami un langage flatteur & déguisé, tend un filet à ses pieds.

Les blessures que fait celui qui aime, valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.

Comme l'argent s'éprouve dans le creuset, & l'or dans le fourneau; ainsi l'homme est éprouvé par la bouche de celui qui loue.

Il vaut mieux être repris par un homme sage, que d'être séduit par les flateries des insensés.

On loue & on approuve le pécheur dans les mauvais desirs qu'il conçoit dans son cœur.

Que le juste me reprenne & me corrige avec charité; mais que l'huile du pécheur ne parfume & n'engraisse point ma tête.

Mon peuple, ceux qui vous disent heureux, vous séduisent, & ils rompent le chemin par où vous devez marcher.

Malheur à vous qui dites que le mal est bien, & que le bien est mal; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, & à la lumière le nom de ténèbres; qui faites passer pour doux ce qui est amer, & pour amer ce qui est doux.

Malheur à vous qui justifiez l'impie.

Dites-nous des choses qui nous agréent.

Malheur à ceux qui préparent des coussins pour mettre sous les coudes, & qui font des oreillers, afin de surprendre ainsi les jâmes en appuyant la tête des personnes de tout âge.

Non seulement ceux qui font ces choses, mais aussi qui approuvent ceux qui les font, sont dignes de mort.

Que chacun de vous tâche de satisfaire son prochain dans ce qui est bon, & qui le peut édifier.

Par des paroles douces & flatteuses, ils séduisent les âmes simples.

Ai-je pour but de plaire aux hommes?

Nous n'avons usé d'aucune parole de flaterie, comme vous le savez.

Suis-je donc devenu votre ennemi, parce que je vous ai dit la vérité?

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Exemple de la complaisance, & de la flaterie dans nos premiers peccés.

LA flaterie, soit celle que l'on fait, soit celle que l'on écoute, est aussi ancienne que le monde; puisque c'est par là qu'a commencé la perte du genre humain. Car qui ne sçait la ruse, dont se servit le démon, pour séduire la première femme? Il connoissoit le naturel du sexe, qui aime à être flaté; c'est pourquoi il la prit par son foible, en la flattant d'une immortalité chimérique, & d'une connoissance parfaite du bien & du mal. La tentation étoit forte, & le piège caché: elle y donna; & quoi que la flaterie fût grossière, elle y fut prise, & y succomba. Voilà la première source de tous nos malheurs. Rien cependant n'étoit encore désespéré, si Adam n'eût point eu une trop lâche complaisance pour la femme: mais pour le malheur de sa postérité, de peur de contrister celle que Dieu lui avoit donnée pour compagne, il viola le commandement de son Créateur, qui n'attendoit que cette soumission à ses ordres, pour le rendre heureux sur la terre & dans le Ciel.

L'exemple d'Abfalom.

Quelle flaterie n'employa point Abfalom pour engager le peuple dans son parti, & pour le soulever contre David? Tout fier, tout indocile qu'il fût, il se tenoit à la porte du palais; & quiconque entroit, quiconque sortoit, il l'appelloit à lui, l'embrassoit, se faisoit instruire de son affaire, & par des discours séditieux contre le gouvernement présent, par de captieuses flateries, par mille fausses promesses, il allumoit dans les cœurs le feu de la rebellion, & leur inspiroit ses sentimens. On ne peut exprimer combien toutes ces caresses avoient d'empire sur l'esprit des peuples; ils crurent qu'ils ne pouvoient mieux faire que de choisir Abfalom pour leur Roi; sa conduite douce & engageante, leur faisoit espérer beaucoup de tranquillité & d'agrément; ils ne purent être les maîtres de leur impatience, & ne voulurent pas attendre un moment. Abfalom se revolta contre son pere, & prit les armes.

La flaterie des faux Prophetes d'Achab.

3. Reg. c. 22.

Achab, Roi d'Israel, ayant dessein de faire la guerre, consulta quatre cens faux Prophetes, qui étoient autant de flatteurs qu'il nourrissoit & entretenoit; il souhaita sçavoir d'eux si la guerre qu'il alloit entreprendre étoit juste, & si l'issue en seroit heureuse. Il n'y en eut jamais de plus juste, répondirent ces flatteurs, & ne manquèrent pas de l'assurer de la victoire de la part de Dieu: *Ascende, & dabit eam Dominus in manu Regis.* Le seul Michée Prophete du vrai Dieu ne pût souffrir cette flaterie, & s'opposa en homme inspiré de Dieu à ce pernicieux conseil que lui donnoient ces Prophetes à gages; & plus ils s'efforçoient de persuader au Roi de se mettre en campagne, plus Michée s'opiniâtroit qu'il n'en devoit rien faire. Qu'arriva-t-il? Le Prophete Michée, pour avoir dit courageusement la vérité, fut maltraité, & mis en prison; & la mort funeste d'Achab fut la juste punition d'avoir prêté l'oreille à la flaterie de ses faux Prophetes.

La flaterie des Grands de la Cour d'Assuerus. Esther c. 1.

Voit-on une flaterie plus insolente que celle de Mamuchan, Ministre d'Etat du Roi Assuerus? Ce mauvais Conseiller ne devoit jamais approuver le peu de respect, dont ce Prince usa envers la Reine son épouse. Dans la chaleur du festin, lorsque le vin avoit déjà banni la raison, le Roi pour montre de la

beauté de Vasthi, commanda qu'elle fût l'objet des regards de tous ses Courtisans, & peut-être de leur convoitise. Cette sage Princesse s'excuta d'obéir à un commandement qui choquoit également sa pudeur & la loi des Perses, laquelle défendoit aux femmes de se trouver à de pareilles assemblées. Assuerus prit ce refus pour un mépris de son autorité, & par une violence extrême & déraisonnable, répudia cette sage & vertueuse Reine. Une injustice si criante trouva autant d'approbateurs dans la cour du Prince, que de flatteurs, qui eurent le front d'en faire une maxime importante à l'Etat. Les raisons pour l'établir, ne manquèrent pas à leur flaterie, & Mamuchan fut le premier qui en fit l'intérêt de tous les successeurs d'Assuerus, & la vertueuse Vasthi ne trouva pas un défenseur de son innocence.

Que ne fit point Salomon pour plaire à des femmes idolâtres, dont il étoit épris? jusques où porta-t-il la complaisance? ou à quoi la complaisance ne le porta-t-elle pas? Il devint lui-même idolâtre; & abandonna le Dieu de ses peres, pour adorer de faux Dieux; & ce Roi si sage oublia toute sa sagesse, pour satisfaire le fol amour qui le possédoit.

L'indigne complaisance que Salomon eut pour ses femmes.

C'est une remarque assez singulière, de voir dans l'Evangile que le Fils de Dieu, qui a reçu avec douceur, & une bonté toute extraordinaire les plus grands pecheurs, & qui n'a jamais rebuté aucun de ceux qui se font adresser à lui, n'a pu cependant souffrir les flatteurs, sans leur donner des marques de son indignation, & sans leur faire de sanglans reproches sur leur lâche procédé. C'est ce qu'il témoigna dans une occasion, où les Scribes & les Pharisiens vinrent un jour pour le surprendre & pour le tenter. Ils l'abordèrent par des louanges flatteuses, & par un compliment étudié: *Magister, scimus quia verax es, & viam Dei in veritate doces.* Maître,

Le Fils de Dieu n'a pu souffrir les flatteurs, ni la flaterie.

Matth. 22.

nous connoissons quelle est la droiture, & la sincérité de votre cœur, & que vous n'êtes nullement capable de ces égards, & de ces ménagemens qu'on a coûtume d'avoir pour les personnes qui sont en place; dites-nous donc avec votre franchise ordinaire, ce que vous pensez sur la question que nous vous allons faire... Comment croyez-vous que celui, qui étoit en effet la vérité même, reçut ce compliment flatteur? Ne croyez-vous point qu'il y va répondre par une civilité reciproque, ou qu'il va avoir la même déférence pour eux, qu'ils marquoient avoir pour lui, par des paroles si respectueuses en apparence? Mais non, il lit dans leur cœur leur mauvaise intention, & les reprend avec l'aigreur que meritoit leur indigne artifice, de le flatter pour le surprendre. Ajoûtez que ce même Fils de Dieu, qui n'a jamais pu souffrir qu'on le flatât, quoi que ses discours, ses miracles éclatans, & la sainteté de sa vie, lui attirassent les louanges & les applaudissemens du peuple; ce même Fils de Dieu, dis-je, n'a pas moins été éloigné de flatter les Grands & les personnes de distinction; & quoi qu'il ait fait l'éloge de l'incomparable Saint Jean, en des termes magnifiques, il ne voulut pas le faire en sa présence, pour éviter le soupçon de flaterie, d'intérêt, ou de vouloir gagner un homme d'un mérite si distingué, & dans

Pilate condamna Jesus-Christ pour complaire aux Juifs.

une si haute reputation de sainteté. Il est constant que Pilate ne condamna Jesus-Christ à la mort, que pour plaire aux Juifs, & pour ne pas déplaire à Cesar : & ce seul exemple suffit pour montrer de quels crimes on est capable, quand on veut gagner l'affection de quelqu'un, ou que l'on craint d'encourir sa disgrâce. Pilate fit paroître en cette occasion une ame lâche, & indigne de cette probité Romaine, & de cette fermeté inflexible, dont il s'étoit piqué jusqu'alors. Car d'un côté il reconnoissoit l'innocence de celui qu'on avoit amené à son tribunal, comme un criminel d'Etat; & l'Evangile remarque exprès, qu'il sçavoit que c'étoit par envie, que les Juifs pressoient sa mort & sa condamnation, & lui-même avoit hautement déclaré qu'il le trouvoit innocent des crimes dont on le chargeoit. Il avoit même résisté aux instantes sollicitations qu'on lui faisoit de prononcer contre lui l'arrêt de mort. Mais ayant entendu qu'on le menaçoit lui-même de la colere de Cesar, il mollit enfin, & par une lâche timidité, il crut qu'il devoit avoir cette complaisance pour le peuple, en lui accordant sa demande.

Les crimes commis par une lâche complaisance.

Nous lisons dans l'Evangile, qu'Herode le Tetrarque fit mourir le grand Saint Jean-Baptiste, par la complaisance qu'il eut pour Herodias, qui lui avoit demandé la tête de ce grand Prophete. Quoique ce Prince l'estimât, & qu'il l'écoutât volontiers quand il lui parloit du Royaume de Dieu, & qu'il eût beaucoup de peine à consentir à l'injuste demande qu'on lui faisoit; cependant la complaisance l'emporta sur le reproche de sa conscience. Un autre Herode nommé Agrippa premier, & successeur de celui-ci, après a-

voir fait mourir l'Apôtre Saint Jacques, comme il est rapporté aux Actes des Apôtres, pour plaire aux Juifs persecuteurs de Jesus & de ses Disciples, fit encore arrêter Saint Pierre, le chef & le plus considerable de tous, dans le dessein de lui faire le même traitement : *Sciens quia placeret Judais.* Et quelque temps après, le Président Felix, au lieu de délivrer Saint Paul, qui s'étoit pleinement justifié des crimes dont on l'avoit accusé, laissa cet Apôtre languir dans les fers, par une semblable complaisance qu'il eut pour les Juifs, qui esperoient lui faire faire son procès par Festus successeur de ce Président.

Act. 12.

Il ne faut pas passer sous silence la juste & subite punition de cet Herode Agrippa, dont nous venons de parler. Dieu ne tira pas une vengeance exemplaire des deux horribles attentats de ce Prince, commis en la personne de deux de ses plus grands Apôtres Saint Pierre & Saint Jacques; mais il punit sur le champ la vaine complaisance qu'il prit dans la flaterie du peuple, qu'il avoit harangué de dessus un theatre, avec un habit tout éclatant d'or & de pierreries; car il n'eut pas plutôt fini son discours, que voyant les applaudissemens qu'on lui donnoit, & entendant les cris flateurs qui retentissoient de tous côtés, que ce n'étoit pas la voix d'un homme mortel qu'on venoit d'entendre, mais celle d'un Dieu; le plaisir qu'il prit à cette flaterie impie lui inspira une complaisance semblable à celle de Lucifer; mais aussi il ne tarda gueres d'en recevoir le même châtiement; car, comme dit le Texte sacré, il fut frappé par l'Ange du Seigneur, & mourut peu de temps après, rongé par les vers,

Etrange punition d'Herode Agrippa pour la complaisance qu'il eut de se voir flater par le peuple.

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

Les gens qui aiment les louanges, n'écourent volontiers que ce qui les flate.

Loquimini nobis placentia. Isaïe 30. C'est le langage que tenoient autrefois les Juifs, qui méprisant les salutaires avertissemens du Prophete Isaïe, lequel leur parloit de la part de Dieu, & ne voulant écouter que ceux qui flatoient leurs desseins, disoient à leurs faux Prophetes : *Loquimini nobis placentia.* Annoncez-nous d'agréables nouvelles, & non pas les malheurs dont le Ciel nous menace. C'est aussi le langage de ceux qui aiment les louanges, & qui se plaisent aux discours des flateurs, qui les seduisent. Ils ne demandent pas qu'on leur dise la verité, mais seulement ce qui flate leur vanité, leur ambition, & la passion qui les domine. S'ils vous consultent sur quelque dessein qu'ils ont en tête, donnez-vous de garde de les en détourner, quelque injuste ou impraticable qu'il vous paroisse, ce seroit faire mal votre cour auprès d'eux, ils cherchent des approbateurs, & non pas de sages conseillers. S'ils demandent votre avis sur la conduite qu'ils ont tenue dans une telle affaire, dont ils n'ont pas sujet de se faire honneur, ils veulent s'appuyer de votre sentiment pour se disculper quand on les blâmera. Si vous leur parlez en ami, ils vous regardent comme une personne qui n'est pas dans leurs intérêts, ils demandent des louanges : *Loquimini nobis placentia.* Enfin si vous ne donnez dans leur pensée, si vous n'approuvez toutes leurs manieres, si vous n'avez une aveugle complaisance pour tout ce qu'ils disent, & tout ce qu'ils font, vous ne pouvez leur être agréable : *Loquimini nobis placentia.*

Tome II.

Labia dolosa, in corde & corde locuti sunt. Ps. 11. Ces paroles ne peuvent être plus justement appliquées qu'aux flateurs; ils ont un double cœur; ils pensent d'une façon, & parlent d'une autre; ils semblent parler de cœur, quand ils vous louent; mais ils ont un autre cœur, qui dit tout le contraire, & qui vous blâme en secret. L'un de ces cœurs paroît sincere en semblant prendre part à la joye que vous ressentez de vos heureux succès; mais l'autre cœur ne conçoit que du mépris, ne medite que des railleries, & des censures : *In corde & corde locuti sunt.* Ainsi quand ces flateurs sont en votre presence, ils parlent en votre faveur, ils vous approuvent, ils se répandent en louanges; mais en votre absence, ils ne peuvent dissimuler leurs veritables sentimens, ils éclatent en risées, & en censures. Double cœur, langue semblable à un glaive à double tranchant, selon l'expression du Prophete : ami infidele, flateur, fourbe, toujours appliqué à seduire & à tromper. *Labia dolosa, in corde & corde locuti sunt.*

Les flateurs ont un double cœur.

Audiant sermones tuos, & non faciunt eos, quia in canticum oris sui vertunt illos. Ezechiel. 33. Dieu disoit au Prophete Ezechiel, que quand il parloit à son peuple, il faisoit une chanson, & comme un air de musique, de toutes les paroles qu'il entendoit. Mais c'est ce que l'on peut dire de tous ceux qui se plaisent à entendre les discours des flateurs. Il n'y a point de concert plus agréable que celui de nos louanges; cette douce harmonie n'a pas plutôt frappé nos oreilles, qu'elle passe à l'esprit, & y demeure comme imprimée.

Flaterie comparée à une chanson & à un air de musique.

mée. D'où il arrive, que comme ceux qui ont entendu une harmonieuse symphonie, repètent en eux-mêmes ce qu'ils en ont retenu, & ne peuvent s'empêcher d'en rouler l'air & les paroles dans leur esprit, quelquefois durant des heures entières; ou du moins cet air & ces paroles leur reviennent de temps en temps dans la pensée, & tâchent de les exprimer par des mots entrecoupez & par des roulemens de voix qui leur échappent sans y penser. De même, ceux qu'on flate par des éloges concertez, sont comme enchantez par cette agréable musique; ils retiennent ces louanges, y font de fréquentes reflexions, & dans ce doux souvenir, ils renouvellent autant de fois la criminelle complaisance de leur mérite imaginaire, dont ils ne peuvent ensuite se defabufer.

Attendite à falsis Prophetis. Matth. 7. Ces

paroles de Jesus-Christ: *Gardez-vous des faux Prophetes*, ne regardent pas moins ceux qui flotent les consciences, que ceux qui seduisent les esprits. Rien n'égale les plaintes que Dieu fait, & les malheurs qu'il annonce dans les Ecritures à ces guides aveugles & complaisans, qui trouvent des subtilitez criminelles, pour accommoder Dieu avec le monde, qui laissent augmenter le nombre des pechez par une honteuse condescendance, & qui bien loin d'éloigner les ames du vice, les y élèvent quelquefois, pour ne pas perdre les avantages qu'ils en retirent. Malheur, dit Dieu par le Prophete Ezechiel, malheur à ces faux Prophetes, qui annoncent la paix aux pecheurs, & qui mettant des couffins sous leur coude, n'exigent rien d'eux, qui leur déplaît, & qui les blesse. *Ve qui con-* Les flateurs peuvent être appeliez injustement de faux Prophetes.

Ezechiel. 13.

PARAGRAPHE QUATRIÈME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

Falsa laus adulatio est, falsa laus adulatoris, hoc est oleum peccatoris. Aug. Comment. in Psalm. 140.

Tales (adulatores) mendacia diligunt, veritatis destructores, odiorum inventores, Sathana mediatores. Idem, in Psalm. 119.

Beata mens qua perfectè hoc vitium vincit; qua nec adulatur aliquando, nec adulatori credit; qua nec decipit alterum, nec ipsa decipitur. Idem, Epist. 17. ad Demetr.

Adulantium lingua alligant animas in peccatis; delectat enim ea favore, in quibus non solum non metuitur reprehensor, sed etiam laudator auditur. Idem, in Psalm. 9.

Duo sunt genera persecutorum, scilicet vituperantium & laudantium; sed plus persequitur lingua adulatoris, quam manus persequentis. Idem, in Psalm. 59.

Adulatio est fallaci laude deceptio. Idem, in Psalm.

Si laudes iniquum, eo ipso quod iniquus est, nonne & tu iniquus es? Idem, in Psalm. 134.

Falsa laus adulatoris, & simulata dilectio, mentem à rigore veritatis emollit. Idem, in Psalm. 59.

Adulatio amicitia inimica. Aug. Epist. 135, ad Sever. Abbatem.

Non facis mala; sed si laudas malè facientem, hoc non parvum malum est. Idem, in Psalm. 49.

Laudator errans confirmat errorem, & adulans illicit in errorem. Idem, in Proem. lib. de Trinit.

Qui laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec corripietur damnante te (ò Deus.) Idem, lib. 10. Conf. c. 36.

Hoc in nostra etate vitium crevit, & in ultimo sine stetit, nec augeri potest. Idem, Epist. 14.

Semper insidiosa, callida, blanda est adulatio. Hieronym. lib. 1. contra Pelagianos.

In multis, isto maxime tempore regnat hoc vitium; quodque est gravissimum, humilitatis ac benevolentia loco ducitur: eo fit, ut qui adulari nescit, aut invidius, aut superbus putetur. Idem, Epist. 4. ad Caelantiam.

Natali ducimur malo, & adulatoribus nostris libenter favemus; & quamquam respondeamus nos indignos, & callidus rubor ora perfundat, tamen ad laudem suam anima intrinsecus la-

LA flaterie est une fausse louange, & la fausse louange que donne le flateur, est ce que le Prophete appelle l'huile que le pécheur verse sur la tête.

Ces flateurs de profession n'aiment que le mensonge, détruisent la vérité, inventent des sujets de haines, & servent de médiateurs au démon.

Heureuse l'ame entièrement victorieuse de ce vice, qui ne flate jamais, & qui ne se laisse jamais vaincre à la flaterie; ainsi elle ne trompe personne, & personne ne la trompe.

Les louanges des flateurs lient & affermissent dans le crime ceux qui les écoutent; car ensuite on fait avec plaisir les choses, non seulement quand on n'appréhende point de censurer qui les blâme, mais de plus quand il se trouve des approbateurs qui les louent.

Il y a deux sortes de gens qui nous persécutent; savoir ceux qui nous blâment, & ceux qui nous louent; mais la louange du flateur nous fait une plus cruelle persécution que la main de celui qui est le plus animé à notre perte.

La flaterie est une tromperie agréable, que l'on fait par une fausse louange.

Si vous louez un homme de ce qu'il est méchant & injuste, n'êtes-vous pas plus injuste, & plus méchant que lui.

La louange d'un flateur, & la feinte amitié qu'il témoigne par là, donne à l'ame du panchant pour le mensonge, & de l'averfion pour la pure & sincere vérité.

La flaterie est proprement l'ennemie de l'amitié.

Vous ne faites pas le mal; mais ce n'est pas un petit mal que de louer & d'approuver celui qui le fait.

Celui qui loue, dans l'erreur où il est, ce qui ne le mérite pas, confirme & affermit les esprits dans la même erreur; & celui qui flate, y attire & y fait tomber les autres.

Celui, Seigneur, qui veut être loué des hommes, pendant que vous le desapprouvez; les hommes ne le défendront pas quand vous le jugerez à votre tribunal, ni ne le puniront pas, quand vous l'aurez condamné.

Le vice de la flaterie s'est infiniment accru & étendu en notre siècle; & il est venu à tel excès qu'il ne peut plus croître.

La flaterie tend toujours des pièges, elle est souple, adroite, & s'insinue doucement dans l'esprit.

La flaterie regne en ce temps plus que jamais, parmi bien des gens; & ce qui est le plus fâcheux, c'est qu'on la regarde comme une marque d'humilité, & même de bienveillance; de manière que quiconque ne sçait pas la mettre en œuvre, passe pour un envieux, ou un superbe.

Nous sommes entraînez par un mal avec lequel nous sommes nez: nous sçavons bon gré à ceux qui nous flotent, & quoique par notre réponse, nous leur marquons que nous ne méritons pas les louanges qu'ils

tatur. Idem, Epist. 121.

Nihil est quod tam facile corrumpat mentes hominum, sicut adulatio; plus enim nocet lingua adulatoris, quam gladius persecutoris. Idem, sup. Psalm.

Adulatores corruptum fidei laudibus leves animas, & male credulis mentibus blandum vulnus infligunt. Idem, vel Author Epist. ad Demetriad.

Hac est conditio veritatis, ut eam semper inimicitia sequantur, sicut per adulationem perniciosam amicitia corrumpuntur: libenter enim quod delectat auditur, & offendit omne quod noletur. Idem, in Epist. ad Galatas.

Adulatio rectè definitur blandus inimicus. Idem, lib. 2. adverst. Pelagianos.

Palpantes adultores quasi hostes fuge. Idem, Epist. 13.

Sicut adulantes amici pervertunt, sic inimici litigantes plerumque corrigunt. August. lib. 9. Confess.

Magis optabo à quolibet reprehendi, quam ab adulante laudari; nullus enim reprehensor formidandus est amatori veritatis; laudator vero errat & confirmat errorem. Idem, lib. 2. contra Petilianum.

Iustus suam cruciat, iniquos exultat. Gregor. lib. 26. Moral. c. 23.

Quisquis male viventibus adulatur, pulvillum sub capite jacentis ponit, ut qui corrigi ex culpa debuerat, in ea fulcitur laude quiescat. Idem, Homil. 4. sup. Ezech.

Impinguat caput oleum peccatoris, cum demulcet mentem favor adulantis. Idem, Homil. 12. in Evang.

Nemo adulantem se, neque adulandum cuiquam exhibeat; alterum enim calliditatis est, vanitatis alterum. S. Ambros.

Vedigalis amicitia. Idem, lib. de Offic. cap. 16.

Multi sunt qui pro bonis malas actiones comprobant, & vitia virtutibus vicinis honestare contendunt. Basil. in Psalm. 27.

Cognatum virtutibus vitium adulatio. Cyprian. Serm. de jejun. & tentat. Christi.

Amicus videri vult adulator; nihil amico inimicum magis. Idem, ibid.

Adulatorum assentiones velut quasdam pestes animæ fuge, nihil est quod tam facile corrumpat mentes hominum, nihil quod tam dulci & molli vulnere animum feriat. S. Paulin. ad Cælantiam.

Inspiciens gaudet laudari in faciem; sapiens autem quando laudatur in facie, flagellatur in corde. Greg. Homil. 17. in Matth.

Collaudare delinquentes longè plus est, quod ad supplicii pertinet estimationem, quam delinquere. Chrysost. Homil. 2. de David. & Saül.

Nulla gravior tentatio, quam in dolosum hominem (adulatorem) incidere; is enim est quavis ferà truculentior. Chrysost. in Psalm. 119.

Adulatores magis quam contumeliosos vitemus; major enim non attendentibus ex adulatione pestis, quam ex vituperatione oriri solet. Idem, Homil. 89. in Matth.

Demonum minister adulator, superbia dux, bonorum demolitor, erroneus ductor. Climac. Grad. 22.

Emolliri adulationibus non solum fortitudinis non est, sed etiam ignavia esse videtur. Ambros.

Tome I &

nous donnent, & qu'une rougeur nous monte au visage, on les reçoit néanmoins avec un plaisir secret & tres-sensible.

Il n'y a rien qui corrompe davantage l'esprit & le cœur, que la flaterie; car la langue du flateur fait plus de mal que l'épée d'un persécuteur.

Les flateurs séduisent & corrompent les ames foibles, par leurs feintes & fausses loüanges, & font une douce playe au cœur des personnes trop crédules, qui se laissent séduire par là.

C'est le sort de la vérité, que les inimitiés en sont comme inséparables, de même qu'on corrompt les plus saintes amitiés par une pernicieuse flaterie; car on écoute volontiers ce qui nous plaît, & l'on s'offense de ce qui nous est désagréable.

On peut justement appeller la flaterie un ennemi qui nous est agréable.

Fuyez les flateurs qui vous caressent, comme des ennemis qui tâchent de vous perdre.

Comme les amis flateurs pervertissent ceux qu'ils caressent, de même les ennemis qui nous harcellent sans cesse, nous corrigent souvent, & nous rendent plus circonspects.

J'aimerois mieux être repris & blâmé rudement de qui que ce soit, que d'être loüé d'un flateur; car celui qui aime la vérité n'a rien à craindre d'un censeur; mais celui qui loue se trompe, & donne lieu aux autres de tomber dans l'erreur.

La loüange est un supplice aux Justes; mais c'est un sujet aux méchans de s'en faire accroire & de s'enorgueillir.

Quiconque flate les gens de mauvaise vie, met un coussin sous la tête de celui qui se couche pour reposer: de manière que celui qui pouvoit se corriger de ses défauts, s'y tient en repos comme étant mollement appuyé sur les loüanges qu'on lui donne.

Alors l'huile du pécheur, selon le Prophète, engraisse & parfume la tête, lorsque la loüange qu'on nous donne nous flate agréablement le cœur.

Que personne ne passe pour flateur, ni pour un homme qui se plaît à être flaté; car l'un est le propre d'une personne artificieuse, & l'autre d'une personne remplie de vanité.

La flaterie est une amitié intéressée, & qui est comme à gage.

Il y a des gens qui approuvent les mauvaises actions comme les bonnes, & tout au contraire veulent honorer les vices du nom des vertus, qui y ont quelque ressemblance.

La flaterie est un vice qui fait alliance avec les vertus.

Le flateur veut être considéré sur le pied de bon ami; mais il n'y a point de plus grand & de plus dangereux ennemi que lui.

Fuyez comme la peste les loüanges des flateurs; il n'y a rien qui corrompe davantage l'esprit & les mœurs; rien qui porte au cœur une playe en même temps plus agréable & plus capable de lui donner la mort.

Un insensé se réjouit de s'entendre loüer, au lieu qu'un homme sage se sent blessé au cœur quand on le loue en face.

Loüer ceux qui font le mal, en égard au châtement qu'on s'attire & qu'on mérite, est quelque chose de plus que de le faire soi-même.

Il n'y a point de tentation ni d'occasion de péché plus pressante & plus dangereuse, que de tomber entre les mains d'un artificieux flateur; il n'y a point de bête féroce plus cruelle.

Fuyons avec plus de soin ceux qui nous flatent, que ceux qui nous calomnient; car il y a plus à craindre pour ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, de la flaterie, que de toutes les censures qu'on peut faire de nous.

Le flateur est le ministre des démons, le chef des superbes, le destructeur du bien, un maître qui n'enseigne que l'erreur dans laquelle il est lui-même.

Se laisser gagner & fléchir par la flaterie, non seulement ce n'est pas une preuve de force, mais c'est une

lib. 2. de Offic.

Qui de amore non venit honor, non honor, sed adulatio est. Bernard. sup. Cantic.*Pessima vulpes occultus detractor; sed non minus adulator blandus.* Idem, Sermon. 63. in Cantic.*Habet vera amicitia nunquam oburgationem, adulationem nunquam.* Idem in Epist.*Peccati nutritrix adulatio.* Beda, in Luc. lib. 1.*Venit ad me pro amico blandus inimicus.* Seneca, Epist. 21.*Cito nobis placemus, si invocimus qui nos bonos viros dicant, qui prudentes; qui sanctos.* Idem, Epist. 60.*Habent hoc in se naturaliter blanditie, etiam cum rejiciuntur, placent.* Idem, in præfat. l. 4. natural. Quest.*Amici vitia si feras, facis tua.* Idem.

marque évidente de foiblesse.

L'honneur qu'on nous rend, & qui ne part point d'un amour sincere, n'est pas un honneur mais une flaterie.

C'est un fin & dangereux renard qu'un médisant secrete; mais le flateur qui nous loue & nous caresse, ne l'est pas moins.

La véritable amitié permet quelquefois qu'on blâme un ami, & qu'on lui fasse de vifs reproches; mais elle ne souffre jamais la flaterie.

La flaterie nourrit & entretient les vices & les défauts des personnes.

A lieu d'un sincere ami, j'ai trouvé un ennemi flateur & caressant.

Nous avons bientôt de la complaisance pour nous-mêmes, quand nous trouvons des gens qui nous louent, qui nous estiment prudens & vertueux.

Les caresses & les loiianges ont cela de propre, & de particulier, qu'elles nous plaisent, lors même que nous les refusons.

Si vous souffrez les défauts & les vices d'un ami sans les reprendre, vous vous les rendez propres.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Definition de la flaterie.

LA flaterie, selon S. Augustin, est une seduction, ou une tromperie que l'on fait à quelqu'un par de fausses loiianges; à quoi il faut ajouter, à dessein de s'influenter dans son amitié, ou de lui plaire, en le confirmant dans la bonne opinion de son merite, ou en lui faisant accroire qu'il en a.

2. 2. qu. 129.

Saint Thomas en donne une autre définition; mais qui en fait naître la même idée: c'est, dit-il, un desir excessif de plaire à quelqu'un, exprimé par parole ou par quelque action. Mais pour avoir une entiere notion de la flaterie, on la peut considerer par rapport à celui qui la fait, & par rapport à celui qui la souffre, ou qui se plaît à être flaté. La premiere, selon Saint Ambroise, est une complaisance basse, servile, & indigne d'une ame noble & genereuse; & l'autre est un peché de vaine gloire, qui gâte, & qui détruit tout le merite de nos actions. D'où il s'enfuit, qu'il faut raisonner differemment de ces deux vices, & se servir de differens motifs pour les corriger.

Il y a une complaisance permise & honnête.

Il faut bien remarquer que la Philosophie morale, & la Theologie chrétienne ont toujours mis au rang des vertus, une certaine condescendance, qui nous fait accommoder aux mœurs, & même aux humeurs de ceux avec qui nous vivons; comme louer & approuver dans les personnes ce qu'elles ont de recommandable, sans affectation & sans excès; & cette vertu s'appelle affabilité: c'est pourquoi louer les personnes, même en leur presence, est une action qui peut être bonne ou mauvaise, selon les vûes & l'intention qu'on a; & selon l'occasion, & la maniere dont on le fait. Car si ces loiianges sont prudemment ménagées, & sans outrer la verité, pour exciter une personne, & pour l'animer à bien faire; on ne peut douter que ce ne soit une action de charité & de zele. Si l'on prétend par là approuver le bien & la vertu dont on voit des marques en cette personne, c'est lui rendre justice; si c'est par civilité, pour témoigner qu'on prend part à ses succès, c'est un témoignage d'amitié & un devoir que l'honnêteté demande de nous en certaines occasions. Mais quand on le fait par flaterie, par intérêt, ou à dessein de lui nuire & de lui faire donner dans le piège qu'on

lui tend, c'est toujours un vice & un peché.

La flaterie, prise dans la signification commune, est opposée à la verité, par les loiianges outrées qu'on donne; à la charité, en trompant la personne qu'on loue, & en lui donnant occasion de s'enorgueillir; mais sur tout à la justice, en deux manieres, & pour deux raisons. La premiere, parce qu'elle corrompt la veritable loiiange, qui est la recompense de la seule vertu: de sorte que quand même un flateur louerait avec justice un homme digne d'être loué, on se défie toujours de ces témoignages d'honneur & d'estime; parce qu'on le reconnoît pour en être prodigue en faveur de ceux qui ne les meritent pas. La seconde, parce que le flateur donne souvent au vice le caractère de la vertu; plus coupable en cela, dit un saint Pere, que les faux monnoyeurs, qui mettent sous un faux métal l'image du Prince; & qu'il offense, non pas un homme, mais Dieu même, en loiant le peché, qu'il hait, & dont il est l'ennemi déclaré.

La flaterie est opposée à plusieurs vertus.

Ceux-là pechent, qui loient la vertu, & les actions des autres au-delà de ce qu'elles meritent, & comme parle Saint Thomas, en les élevant au-delà du degré raisonnable dans lequel il importe de renfermer la loiiange & le merite d'autrui. D'où il conclut, que la flaterie par laquelle on loue le peché de quelqu'un, est un peché grief & mortel, parce qu'elle blesse la charité de Dieu & la justice, & ensuite la charité du prochain. De même, celle dont on se sert pour tromper quelqu'un, & pour lui causer quelque dommage considerable, soit spirituel ou temporel. Il faut encore porter le même jugement de celle qui donne occasion à quelqu'un de pecher mortellement, en la même maniere qu'on peut pecher par le scandale. C'est ce qu'enseigne formellement Saint Thomas. Pour ce qui est de celle qu'on fait par le seul desir de plaire à quelqu'un, pour éviter quelque mal, ou pour en obtenir quelque grace, elle n'est pas toujours si criminelle, quoi qu'elle soit toujours peché de sa nature.

La gravité du peché de flaterie.

Les maux que cause la flaterie tant à ceux qui la font qu'à ceux qui la souffrent, sont tres-grands, ce qui fait que ce vice a toujours été regardé comme la peste de la société ci-

Ce vice est pernicieux & est la cause de grands maux.

vile, & la source des plus grands malheurs. Saint Thomas & plusieurs Auteurs, disent, que c'est de là qu'est venu l'idolâtrie : car ç'a été pour flater les Souverains & les Empereurs, que les peuples les ont mis au nombre des Dieux, par des apothéoses solennelles ; & si cette impiété n'est pas à craindre maintenant que le monde est plus éclairé, on ne peut nier qu'elle n'inspire aux Grands un orgueil insupportable à Dieu & aux hommes. On les entretient par ce moyen dans leurs vices & dans leurs desordres : on loue les vengeances qu'ils exercent : on approuve leurs violences, & leurs actions tyranniques : on excuse leurs dissolutions, & souvent on donne le nom de vertu aux crimes les plus odieux, & les plus abominables. Que si l'on considère le mal que ce vice cause à ceux qui en font une espèce de métier ; quelques-uns soutiennent avec Saint Chrysostome que la flatterie est un plus grand péché que la médifance, parce qu'elle fait un tort plus considérable au prochain : d'autres, que c'est un plus grand mal de louer & d'approuver le péché d'autrui, que de le commettre soi-même : d'autres, qu'on en devient le complice, dès-lors qu'on s'en rend l'approuvateur ; & d'autres enfin assurent que le mal que le flateur fait au prochain, quelque grand qu'il soit, est toujours moindre que celui qu'il se fait à lui-même. Mais comme tout cela pourroit être contesté s'il étoit examiné en rigueur, disons seulement que la flatterie est un

péché pernicieux à celui qui flate, & à celui qui cherche ou qui se plaît à être flaté.

Comme vouloir plaire à tout le monde, & ne vouloir plaire à personne, sont deux vices également contraires à la société civile ; il est du devoir d'un Chrétien qui y est engagé, d'éviter ces deux écueils. Voici les règles que la Philosophie morale & la Religion donnent sur ce sujet. 1°. De ne louer que ce que nous croyons qui mérite notre approbation & celle des autres, & jamais le vice, & ce qui a quelque apparence de mal. 2°. Louer plus volontiers, & pour ainsi dire, plus libéralement, les personnes d'un mérite distingué, en leur absence, que quand ils sont présents ; nos éloges sont alors plus sincères & moins suspects. 3°. Si on ne peut se dispenser de donner son approbation & des louanges aux personnes présentes, & particulièrement aux Grands, & à ceux qui sont au-dessus de nous ; il faut du moins que ces éloges ne soient ni excessifs ni outrez, parce qu'alors ce sont de véritables flateries. 4°. Si nous ne pouvons pas approuver tout ce que disent ou font les personnes avec qui nous conversons, ne soyons pas aussi d'une humeur si farouche que de désapprouver tout, quand il ne porte pas manifestement un caractère de mal, ou qu'il peut être expliqué en bonne part ; portons alors notre complaisance jusqu'à dissimuler nos sentimens plutôt que de nous ériger en critiques & en censeurs importuns.

La modération qu'il faut observer dans l'approbation & les louanges qu'on donne.

PARAGRAPHÉ SIXIÈME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Différence des envieux & des flateurs.

Saint Basile remarque que les vices & les vertus ont des couleurs si semblables, qu'il n'est pas aisé d'en faire le discernement. La prodigalité, par exemple, a quelque air de la magnificence ; la temerité imite, par ses faillies, les mouvemens genereux, & les entreprises de la valeur ; & l'hypocrisie a quelque chose du port & des traits extérieurs de la dévotion : ce qui donne lieu à deux sortes de personnes d'abuser de cette ressemblance, sçavoir aux envieux & aux flateurs. Le flateur prend les vices pour des vertus ; & l'envieux au contraire prend les vertus pour des vices. Le flateur pour couvrir les vices des Grands, leur donne la couleur des vertus ; & l'envieux pour obscurcir l'éclat des vertus, leur donne la couleur des vices. Si vous êtes prodigue, le flateur dira que vous êtes magnifique ; si vous êtes libéral, l'envieux dira que vous êtes un prodigue ; si vous êtes téméraire, le flateur dira que vous êtes brave & genereux ; si vous avez du courage, l'envieux dira que vous êtes un téméraire. Que prétend le flateur par ses fausses louanges ? de s'agrandir, & de bâtir sa fortune. Que prétend l'envieux ? de détruire celle des autres. Le P. Noë. 5. Tome de ses Méditations.

Les Grands trouveront de fideles serviteurs, qui leur annonceront les perils, dont leur vie ou leur fortune est menacée ; qui auront pour eux une complaisance aveugle ; qui manieront leurs affaires temporelles, avec une inviolable fidélité ; mais des amis assez sinceres, pour leur vouloir donner des avis sur leur conduite, au hazard de perdre leurs bonnes grâces ; c'est un desintéressement, dont on ne voit presque point d'exemple. On est sûr de plaire en dissimulant : le plus qu'on

On flate les Grands, & peu de personnes osent les avertir de leurs défauts.

puisse esperer en disant la vérité, c'est de ne déplaire pas ; & qui est-ce qui pourra surmonter la passion qu'on a naturellement de se rendre agréable à ceux qui peuvent nous rendre heureux ? Les personnes qui sont chargées de leurs ames, croyent faire beaucoup, en disant précisément ce qu'elles sont obligées de dire : encore n'oublient-elles rien pour adoucir cette vérité fâcheuse ; ils n'ont garde de la proposer avec cette force qui la fait triompher des esprits les plus rebelles ; ils n'oseroient la leur mettre dans son plus grand jour : ils n'oseroient montrer le vice par l'endroit qu'il est vu de tout le monde, & qui le rend odieux : & combien y en a-t-il qui leur rendent cet important service ? Le Pere de la Colombiere, dans ses Reflexions.

Le Saint Esprit nous apprend que les louanges sont à l'homme de bien, ce que le feu est à l'or ; & que comme la plus grande preuve de la pureté de ce métal est la résistance qu'il fait à l'activité de cet élément, qui détruit tout, de même la plus grande preuve, & la marque la plus certaine d'une grande ame, est la résistance qu'elle fait aux sentimens que la bouche corrompue des flateurs veut lui inspirer, & de refuser les faveurs qu'ils veulent tirer par les louanges : car le flateur est toujours intéressé ; il aborde en adorant ; mais ses louanges ne sont que la préface d'une demande ; il prétend que le son des louanges enchante l'ame, l'endort, l'amuse, & pendant qu'emportée hors d'elle-même par ces louanges, elle ne songe qu'à se regarder avec amour propre, dans ce beau portrait que le flateur lui fait d'elle-même, ce qu'elle serroit lui échapper des mains ; cha-touillée qu'elle est, elle n'a plus la force de

Les grandes ames sont à l'épreuve de la flatterie.

resister. Tout le monde se laisse enchanter à cette syrene ; nous avons un penchant à croire que tout ce que la flaterie dit de nous, sort de la bouche de la verité : on ajuste la flaterie avec tant d'art , que nous croyons que tous les portraits de la façon nous ressemblent ; personne ne ferme pleinement la porte au flateur ; on se contente par une fausse modestie , de la pousser doucement , & de la laisser entr'ouverte. *M. Mascaron , dans un de ses Panegyriques.*

On flate les Grands, & par là on les entretient dans leurs delordres.

Le Prophete Osée penetre d'un saint zele, s'éleve contre les Ministres du Seigneur, lors qu'il voit que la crainte de perdre quelques avantages temporels, les tient dans le silence, & les empêche de reprendre les pechez des hommes. A peine osent-ils parler avec un peu de force aux simples particuliers : & ce qui est encore plus déplorable, c'est que lorsque ces pecheurs sont des personnes puissantes dans le monde, ils les flatent dans leurs défauts, au lieu de les redresser par leurs avis, de peur que leur liberté ne leur étant pas agréable, ils ne cessent peut-être de leur faire le bien qu'ils avoient accoutumé d'en recevoir. Ils flatent leurs ames, dit ce Prophete, & ils les entretiennent dans leurs iniquitez. C'est pourquoy ils sont devenus un filet sur le lieu où ils étoient en sentinelle. Ils devoient par leur sainte vigilance empêcher les ames de tomber dans les erreurs qui les seduisent, ou dans le relâchement des mœurs qui les égare de la voye de Dieu, & ils deviennent au contraire un filet, que le demon leur tend, pour les faire tomber dans ses pièges, sans qu'il leur soit possible de s'en dégager. *Livre intitulé, La Vie des Prophetes. Dans la Vie du Prophete Osée.*

Comme la flaterie nous déguise à nous-mêmes,

Si la louange nourrit la vertu, la flaterie la détruit, & fortifie le vice. Cependant elles ont tant de ressemblance, qu'on ne peut apporter trop de précaution pour ne les pas confondre. Entre plusieurs caracteres qui les distinguent, il y en a trois principaux : la flaterie vous fait des vertus de vos défauts ; elle voit souvent en vous des qualitez qui n'y sont pas ; elle éleve trop celles qui y sont. De là vient que le flateur ne vous represente jamais à vous-même tel que vous êtes : vous vous ignorez toujours ; vous croyez augmenter vos vertus, vous étendez vos vices ; plus d'efforts pour augmenter ces vertus, & acquerir les qualitez qui vous manquent, pendant qu'on vous persuade que vous les possédez ; plus d'inclination pour monter à un plus haut degré de gloire, pendant que vous vous croyez arrivé au comble. *Tiré d'un Traité de l'Amitié, par M. de Sacy.*

La flaterie nous inspire de l'aveuglement pour la verité.

A cette erreur succede de près un dégoût universel de la verité : on ne vous la montre plus qu'inutilement : accoutumé à regler vos idées sur celles qu'un flateur vous a données de vous, quiconque ose vous contredire, ou vous blâmer, est votre ennemi ; c'est un homme injuste, ou du moins aveugle, qui ne sçait pas connoître ce que vous valez. Ainsi pour une fausse gloire, dont un flateur vous repait, il vous livre à une veritable infamie ; il applaudit à vos vertus, & dans son cœur il se rit de votre foiblesse ; vous vous admirez, & tout le monde vous méprise. Le plus cruel effet de ce poison, c'est que les maux qu'il fait, sont ordinairement incurables ; il n'y auroit de remede que dans la sincerité, & les personnes que les flateurs ont une fois empoisonnées, la détestent. *Le même.*

C'est une coutume assez établie de flater les personnes que l'on respecte, & d'applaudir à tout ce qu'ils font, & à tout ce qu'ils disent : mais la sincerité en souffre. Il ne faut pas toujours approuver tout, si l'on veut être sincere ; il ne faut pas aussi se donner la liberté de blâmer tout avec trop de hauteur & trop de licence. Rien n'est plus incommode qu'une sincerité grossiere, qui dit tout sans ménagement & sans égard. Si vous n'avez pas la force de détromper une personne follement entêtée de son merite, ou de lui défil-ler les yeux ; au moins ne nourrissez pas sa folie, en applaudissant à ses extravagances. Vous lui dites d'un air empressé que vous êtes de ses amis, il le croit : vous le louiez de l'action publique qu'il vient de faire, il se laisse endormir par vos louanges, comme par le chant des syrenes : vous lui inspirez par vos flateries, une présomption, qui ajoute un nouveau lustre à son ridicule, dont il ne guerira jamais. Voilà le mal que lui cause votre peu de sincerité. Ce qui fait que l'on trouve si peu de gens sinceres, c'est que tous les hommes aiment à être flatez. La complaisance qu'on a pour eux est un bon moyen pour gagner leur amitié ; on réussit presque toujours auprès des gens, quand on fait semblant de leur applaudir, qu'on approuve leurs manieres, & leur methode, qu'on les loue à propos. Les plus severes sont touchés d'une louange bien ménagée ; on reçoit comme un tribut legitime, ce qui n'est que pure flaterie, parce qu'on ne se connoit pas, & qu'on se laisse seduire par la prévention d'un merite imaginaire. *L'Abbé de Bellegarde, Traité de la Sincerité.*

La flaterie est opposée à la sincerité.

Il faut être sincere au-delà de nos mœurs, pour parler de bonne foi aux gens qui nous demandent conseil sur de certaines matieres, où ils veulent qu'on les flate : car il est fort aisé de remarquer au travers de leurs grimaces, que c'est plutôt des louanges que des avis qu'ils vous demandent. Un homme vient vous montrer son ouvrage, qu'il regarde comme le chef-d'œuvre de l'art : il proteste d'abord qu'ils'en tiendra à vos décisions, qui seront pour lui autant d'oracles ; mais il se gendarme au premier mot que vous lui critiquez ; quelque raisonnable que soit votre critique, il vous quitte mal satisfait de vous, & va chercher ailleurs quelque homme plus facile, ou plus sot, qui lui applaudira par complaisance, ou par bêtise. Ce n'est point par une envie de se corriger, que de certaines gens demandent vos conseils sur leur conduite ; leur resolution est prise avant que de vous consulter ; mais ils veulent avoir votre suffrage, & vous engager dans leurs interêts : car si vous leur parlez sincerement, & si vous leur faites part des bruits qui courent d'eux, l'alteration de leur visage qui se démonte, les trahit, & fait connoître leurs veritables sentimens, & le dépit que leur cause votre sincerité. *Le même.*

Les personnes qui demandent conseil, veulent ordinairement être flatés.

Qu'on éviteroit de fautes dans le commerce du monde, si on aimoit plutôt à être conseillé, que flaté : mais une tendre delicatessé qu'on a pour soi-même, nous rend le nom de censeur odieux ; au lieu que ceux qui nous flatent, qui font semblant d'approuver nos sentimens, nous paroissent bien plus agréables. Voilà ce qui fait que l'on vieillit, & que l'on ne se corrige point de certaines imperfections qui empoisonnent notre merite, soit

On aime à être flaté en toutes choses.

soit qu'on ne les apperçoive pas, ou que les complaisances de nos amis flateurs nous les fassent paroître plus legeres, & nous empêchent de prendre les précautions nécessaires pour nous en guerir... Il ne faut pas avoir la lâche complaisance de certaines gens, qui loient en public ce qu'ils blâment en particulier; qui trahissent leurs sentimens, & qui n'ont pas la force de dire ce qu'ils pensent, de peur de chagriner les personnes qu'ils veulent ménager. Ne vaudroit-il pas mieux leur donner quelque petit chagrin par des avis sinceres, que de les abandonner à leur mauvais sort? *Le même.*

Le défaut ordinaire des personnes qui se piquent d'avoir de la complaisance, c'est de manquer de sincerité; ils aiment mieux applaudir à des sottises, que de dire naïvement ce qu'ils pensent. Cette complaisance outrée devient fade, & ne fait gueres d'honneur à ceux qui croyent s'insinuer par là dans les esprits. Ce n'est pas la raison qu'ils consultent dans leurs discours; ils disent oui ou non, selon le caprice de celui qui parle, & ils n'ont pas la force de s'opposer aux choses les plus déraisonnables & les plus impertinentes. Nous vivons cependant volontiers avec des personnes commodes, qui sont toujours de notre sentiment, qui s'étudient à nous plaire, qui nous flatent, & qui nous encensent à tout propos. Nous avons naturellement de l'inclination pour des gens de ce caractère; nous leur trouvons de l'esprit & du mérite, parce qu'ils ont l'art de faire valoir le nôtre, d'excuser nos défauts, ou de les montrer sous de certains jours qui les rendent imperceptibles. *Le même.*

Un reste de pudeur fait que l'on n'ose recevoir de sang froid les louanges qu'on nous donne en face; on les rejette comme si l'on s'en croyoit indigne; mais ce n'est qu'une pure affectation, pour engager ceux qui nous louent à continuer un discours qui flatte notre amour propre. De quoi sert ce manège? à moins qu'on ne se moque de nous visiblement, il ne faut point faire tant de façons quand on nous loue pour des choses qui méritent de véritables louanges; notre réputation ne dépend pas de caprice des hommes, ni des louanges qu'on nous donne; elle dépend de notre mérite personnel, & de ce que nous faisons de louable. Mais si ce qu'on nous dit est une pure flatterie, il est aisé de fermer la bouche à ceux qui sont prodigues d'un encens qui ne leur coûte rien; on les peut payer de semblables complimens, & leur faire sentir le peu de cas que l'on fait de ces louanges affectées. *Le même.*

Ce que je crains le plus dans le commerce, c'est une espece de gens affamez de louanges, qui se mettent sous toutes sortes de figures pour s'attirer des complimens. Il faut toujours avoir l'encensoir à la main, si l'on veut être de leurs amis: s'ils vous demandent votre avis sur quelque ouvrage de leur façon, les termes les plus flatteurs ne suffisent pas pour contenter leur vanité. Quelle fatigue pour un homme qui a de la probité & du sens commun, d'être obligé par complaisance de louer des choses qui ne le méritent pas, d'approuver ce qu'il condamne en secret; car il faut y applaudir, ou se quereller: on ne sçait où se cacher pour se mettre à couvert de ces chercheurs de louanges. D'ailleurs, mille gens croyent que c'est politesse d'ap-

prouver toutes choses sans discernement, & sans se donner le loisir de les examiner: ils font mille exclamations pour la moindre bagatelle; & ils vous jettent à tout propos des éloges à la tête; ils n'ont pas la force de parler aux gens sans les flater. *Le même, dans le Traité de la Flatterie.*

Il faut que la complaisance soit bien ménagée & bien entendue; qu'elle ne soit ni outrée, ni rampante; qu'elle se proportionne au rang, au mérite, au caractère des personnes avec une juste distinction; qu'elle ne dégénere point en basse flatterie; qu'elle n'ait rien de fade, ni qui marque une ame servile, ou intéressée. On peut dire en general que la complaisance est l'ame de la société civile; c'est ce qui en fait l'agrément, & ce qui entretient la douceur du commerce; elle fait que l'on s'accommode à toutes sortes d'humains; c'est une vertu douce & aisée; elle fait qu'on est toujours content de tout le monde, ou si on ne l'est pas, on cache ses ressentimens avec tant d'adresse, que personne ne sent notre chagrin, & n'en souffre. Il y a une espece de charme dans la complaisance, à quoi il est comme impossible de résister; on affectionne aisément des gens doux & commodes, qui entrent dans tous nos sentimens, qui applaudissent à tout ce que nous disons, qui ne se reburent ni de nos mauvaises humeurs, ni de nos caprices. Il faut cependant avertir ces humeurs si commodes, que la complaisance poussée trop loin, ennuye à la fin, & qu'elle se fait mépriser. C'est être flateur ou fat de n'oser contredire des personnes, qui débitent impunément des extravagances. La complaisance a des bornes comme toutes les autres vertus; c'est se rendre ridicule que d'approuver des impertinences, & de se recrier, quand un homme, à qui l'on veut faire sa cour, ne dit que des fadeuses. *Le même.*

Rien ne rend un homme plus agréable, ni ne le fait rechercher avec plus d'empressement qu'une complaisance polie, & dispensée avec les ménagemens nécessaires; c'est-à-dire, qu'il n'y ait dans ses manieres rien d'affecté, ou qui sente grossièrement la flatterie. Mais un homme qui a un grand fond de complaisance naturelle, s'il n'y prend garde, & s'il n'a beaucoup d'attention sur soi, dégénere facilement en flateur; on se défie même de ces personnes si complaisantes, qui tâchent d'aller à leur but, en ménageant servilement ceux dont ils ont besoin; elles ont une adresse merveilleuse à relever les moindres bagatelles qu'ils font, & se recrient comme si c'étoient des choses surprenantes. Si vous avez quelques sentimens d'honneur, n'achetez point les services ou la faveur des gens, par des complaisances si basses, qui ne conviennent qu'à des miserables. Il est nécessaire d'avoir presque toutes les vertus pour être complaisant. Il faut être le maître de soi-même, de ses paroles, de ses gestes, de ses passions, pour ne rien laisser échapper qui puisse blesser les autres, ou leur donner des sujets légitimes de se plaindre de notre procédé... La complaisance a je ne sçai quoi d'humain, d'obligeant; son principal but est de s'accommode à toutes sortes de genies; mais il y a peu de personnes, qui ayent cette véritable complaisance. *Le même.*

Il n'est pas difficile d'être complaisant, lors que tout le monde vous flatte, vous applau-

Quelle doit être la véritable amitié qu'on doit avoir pour le prochain, sans blesser sa conscience.

Les défauts & les avantages de la complaisance.

La complaisance.

Il y a une sorte de complaisance qu'il faut éviter.

On rejette aisément la flatterie, lorsque qu'elle nous plaît.

Il y a des personnes avides de louanges, & qui cherchent par tout des flatteurs.

qui est ver-
tu, est dif-
ficile à pra-
tiquer,

dit, vous careffe. La difficulté est de l'être, quand on vous desoblige, que l'on vous brusque, ou qu'on vous joue de mauvais tours. Si l'on vous blâme mal à propos, il faut vous justifier modestement, sans témoigner de l'inquiétude, du dépit, & de l'emportement; mais si on ne vous rend pas justice, après avoir dit vos raisons, ne faites point d'éclair, pour ne pas sortir de votre caractère. Attendez patiemment qu'on se détrompe, & ne prétendez pas ramener de hauteur le monde à votre parti, & à la raison. *Le même.*

Comme un
flateur es-
pere & s'ar-
tend qu'on
le doit flater
recipro-
quement,

Cette severe sincerité qui ne pardonne rien, est assez bannie du commerce; on peche plutôt par un excès de complaisance; on aime mieux parler contre ses propres lumieres, que de dire naïvement la verité. Il semble que l'usage de flater soit un métier, ou plutôt un tribut que l'on donne pour être payé en même monnoye. Il est difficile de démêler quand on nous parle sincerement, ou que l'on se moque de nous; la prévention que nous avons de notre merite personnel, nous fait croire que les louanges qu'on nous donne par pure complaisance, nous sont dûes; mais pour nous détromper, persuadons-nous que l'on joue la comédie à notre égard, comme nous la jouons à l'égard des autres, à qui nous prodiguons notre encens par pure flaterie, & contre nos propres sentimens. Nous voulons par ces louanges nous attirer des complimens qu'on nous fait par pure faveur, & sans que nous les méritions... N'en ayez pas meilleure opinion de vous par les louanges qu'on vous jette à la tête; on n'est nullement persuadé de ce qu'on vous dit; la politique des gens qui vous louent, n'a d'autre vûe que de se faire louer à leur tour; & ils demeurent déconcertez, quand on leur refuse l'encens qu'ils prodiguent d'une maniere si basse. *Le même.*

Pour se dé-
fendre con-
tre l'im-
pression de
la flaterie,
il faut ren-
trer dans
soi-même.

Rien n'est plus seur pour se défendre des fausses louanges & des flateries, que de leur opposer la connoissance de nous-mêmes, & de nos propres indignitez devant Dieu. Le Roi Prophete en usoit de la sorte au milieu de tous les flateurs de la Cour... Je reconnois, mon Dieu! s'écrioit-il, mon iniquité; & les crimes dont je suis coupable devant vous, se sont si fort élevez contre moi, que bien loin de meriter vos louanges, je ne respire qu'après vos misericordes: *Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, & peccatum meum contra me est semper.* Nous ne pouvons avoir un meilleur juge que notre conscience: c'est elle qui nous fait démêler la verité d'avec le mensonge, & qui nous apprend avec une certitude infaillible, que nous sommes criminels parmi toutes les acclamations publiques. *Essais de Sermons pour le Carême. Sermon pour le Mardi de la Semaine de la Passion.*

Psal. 50.

Il faut avouer que c'est là une des plus dangereuses embûches que le demon dresse aux ames justes; cette fumée si agréable des louanges entête d'abord ceux qui la reçoivent, & les expose à des chûtes, & à des égaremens déplorables. Après que le tentateur a fait d'inutiles efforts pour traverser leurs bons desseins, la dernière ressource est de leur inspirer de vaines complaisances, quand ils réussissent, & d'employer la gloire qui leur revient de leurs vertus, pour leur en faire perdre tout le merite. Ce qui a fait dire à Saint Augustin, que la bouche des flateurs est comme une fournaise où l'or de la vertu se pu-

La flaterie
est une dan-
gereuse
tentation
pour les ju-
stes,

rifioit, & qu'il n'y avoit point d'épreuve plus assurée de la solide pieté que celle des louanges: *Probatur homo ore laudantis.* Et il ne craint point d'ajouter qu'elles sont une espece de persecution, d'autant plus dangereuse qu'elle est agréable, & qu'il n'est pas moins difficile de résister aux careffes des flateurs, qu'aux menaces des tyrans. Y pensez-vous, vous qui êtes si prodigués de louanges? Sçavez-vous bien, que si vous ne les rapportez à Dieu, vous commettez une espece d'idolâtrie, & qu'il n'est gueres moins criminel de donner de l'encens aux hommes, que d'en offrir aux Idoles? Le monde même ne sembleroit-il pas convenir de cette verité, lorsque dans son langage ordinaire, louer & donner de l'encens, c'est la même chose: comme si toutes les personnes que l'on flate, étoient autant de divinitez que l'on encense. Cependant on ne fait point de scrupule de louer & de flater, sous ombre que le plus souvent il n'y a aucune sincerité dans nos louanges: nous croyons qu'elles sont reçues comme elles sont données; mais le poison penetre insensiblement jusqu'au fond de l'ame; quelque connoissance qu'on ait de la vanité des louanges en general, on trouve toujours dequoi les justifier pour soi-même; l'on repete au fond du cœur, ce que les autres ne disent que des lèvres; & l'on ajoute à leurs paroles la sincerité qui leur manque. Au lieu de trouver qu'ils en disent trop, nous encherissons souvent sur leur témoignage: cette contagion subtile s'étend même souvent jusqu'au pied du Sanctuaire; elle infecte les emplois les plus sacrez, aussi-bien que les plus profanes; & l'on ne rougit point d'offrir aux Ministres du Seigneur les mêmes recompenses qu'aux ouvriers de l'iniquité. *Essais de Pagnyriques. Pour le jour de l'Annonciation.*

Prov. 27.

Ce sont des esprits adroits, insinuans, commodes, civils, honnêtes, qui se font à toutes les humeurs d'autrui, qui louent ce que ceux, auxquels ils veulent plaire, approuvent; qui blâment & détestent ce qu'ils condamnent, qui sont servilement attachez à toutes leurs passions, chagrins avec les melancoliques, gais avec les enjouez, mais toujours déterminez à ne point paroître ce qu'ils sont en effet; & par consequent n'ayant ni sincerité ni justice. Ils vous applaudissent dans toutes vos entreprises, soit justes ou injustes; ils s'interessent dans vos amitez, & dans vos haines; ils vous mettent, pour me servir des termes de l'Ecriture, des couffins sous les bras: *Ve qui consuunt pulvillos sub omni cubito manus.* *Ezech.* Mais ne reconnoissez-vous pas leur impiété 13. & leur fourberie? Ce n'est pas vous qu'ils aiment, ce sont vos richesses; ils s'aiment eux-mêmes. *Essais de Sermons, pour le 4. Dimanche après la Pentecôte.*

Cat. Breves
des flateurs.

Officieuse flaterie! tentation de louanges, que tu es à craindre! Deux sortes de persecuteurs me paroissent tres-dangereux, dit Saint Augustin; les calomnieurs & les flateurs. Les calomnieurs persecutent la vertu par leurs détractions, les flateurs l'attaquent par leurs louanges: les calomnieurs en veulent à la patience, les flateurs en veulent à l'humilité. Les reproches des calomnieurs sont des traits perçans. Les officieuses propositions des flateurs, sont, comme David les appelle, l'huile des pecheurs. Les calomnieurs vous frappent, les flateurs vous baissent; mais les playes d'un ennemi me sont plus salutaires

Combien la
flaterie est
dangereuse!

Psal. 54.

vos que les baisers d'un flatteur, dit le Sage. Quand on me calomnie, j'en appelle à ma conscience; mais quand on me flatte, cette conscience parle souvent pour moi contre moi. Tiré du Dictionnaire Moral. Premier Discours sur l'Humilité.

Continuation du même sujet.

La flatterie est tres-pernicieuse, vous ne devez jamais, ni en dire, ni en écouter, dit Saint Paulin: rien ne seduisant plus agréablement une ame, & ne lui faisant de plus aimables blessures. Les paroles des flatteurs sont douces, mais le Sage nous avertit, qu'elles percent le cœur. Ce vice néanmoins est tres-commun dans le siècle où nous vivons; & ce qu'il y a de plus déplorable, est que nous regardons comme un homme envieux & superbe celui qui ne nous flatte pas. Etrange & fatale adresse de louer les autres, pour meriter d'être loué soi-même; de faire qu'un homme nous soit obligé de l'avoir trompé, & de vendre ses louanges à un prix d'où il nous en revienne encore davantage! Quelle vanité, quelle legereté de s'arrêter moins au témoignage de la propre conscience qu'aux paroles seduisantes & interessées d'autrui! de se laisser emporter au vent d'un éloge imposteur, de s'endormir au chant des syrènes, de se réjouir d'être abusé, de recevoir comme une grande grace une honnête & artificieuse raillerie. Le même, dans les Reflexions morales sur la Détraction.

* On flatte quelquefois une personne pour la tromper ou trahir.

Caresser ses amis, & leur complaire en des choses justes & raisonnables, c'a toujours été l'effet d'une amitié tres-sincere; mais caresser les gens pour les trahir, & leur complaire pour les tromper, c'a toujours été l'artifice d'une perfide flatterie, qui pour parvenir à ses fins, sçait prendre le nom, le masque & l'apparence d'un veritable ami. Ainsi c'est un ennemi déguisé plus dangereux mille fois que l'ennemi le plus déclaré, qui en nous attaquant ouvertement, nous avertit des mesures que nous devons prendre pour lui résister, pour nous défendre, & le repousser. C'est ce qui fait dire au Sage, que les coups d'un ami qui nous chérit, nous sont plus avantageux que les embrassemens & les caresses d'un flatteur qui nous seduit: *Meliora sunt vulnera diligens, quam fraudulenta oscula odientis.* Pris du livre intitulé, Guerre aux vices.

Prov. 27.

La flatterie est un vice seduisant, & par là tres-dangereux, & dont il faut toujours se défier.

Les pechez qui nous flatent sont toujours les plus dangereux; parce qu'ils plaisent extrêmement à l'amour propre, & qu'ils favorisent l'humeur & l'inclination des pecheurs. C'est pour cela qu'il y a peu de personnes qui s'en défient, & encore moins qui s'en défendent. On a bien de la peine à reconnoître pour ennemi, un vice qui sçait si bien flatter les passions déreglées & les inclinations de la nature corrompue: *Semper blanda & insidiosa est adulatio.* Ce qui montre qu'en esser la flatterie est le plus complaisant de tous les vices; ce qui paroît en ce qu'elle entre agréablement dans tous les sentimens & les inclinations des hommes, bonnes ou mauvaises, justes ou injustes, seulement pour leur complaire dans le mal qu'ils font. Elle fait tout le contraire de ce que faisoit l'Apôtre, elle se fait tout à tous, pour corrompre & pour seduire tous ceux qui se fient à elle; & non seulement elle entre dans les inclinations des pecheurs, mais elle leur conseille toujours de suivre les mouvemens déreglez de leurs passions & de leurs interêts pour leur complaire. Elle loué avec des applaudissemens affectez,

S. Hieron. contra Pelag.

les actions vicieuses & criminelles des Grands & des Riches. Mais la malignité de ces pernicieuses complaisances passe encore plus avant, lorsqu'elle aime mieux condamner le juste, & blâmer sa vertu, que de ne pas justifier l'impie, & louer son impiété, nonobstant la malediction de Dieu qu'elle attire sur soi: *Vae qui justificat impium, & qui condemnat justum.* Le même.

Prov. 17.

Les maux que cause la flatterie.

Si vous voulez sçavoir les maux & les desordres que cause la flatterie, on ne peut en faire le détail en particulier; mais on peut dire en general, que par cette pernicieuse complaisance, on trahit la verité, on seduit les esprits, on corrompt les cœurs les plus droits & les plus portez au bien; on inspire du mépris pour la vertu, & de l'estime pour le vice; on empêche les pecheurs de se convertir, & on les affermit dans les habitudes du peché, & pour achever leur perte, on leur fait trouver du plaisir dans les actions vicieuses qu'ils entendent louer. *Delectat ea facere,* dit Saint Augustin, *qua videmus laudari.* Ce sont autant de pernicieux effets, que produisent les damnables complaisances de la flatterie. Le même.

Les flatteurs sont ordinairement interessez.

De tous les hommes interessez, celui qui a le plus à cœur ses interêts, c'est le flatteur; car quoi que ses complaisances, ses louanges & ses applaudissemens ne lui coûtent rien, il ne les donne pas pour rien; c'est un bien de peu de valeur qu'il met à profit, & dont il tire de gros interêts. Car s'il approuve les vices d'autrui, c'est afin qu'on ne condamne pas les siens; s'il fait passer le mal pour un bien, & le bien pour un mal, il a grand interêt qu'on en use de la même maniere à son égard. S'il a des complaisances & de grands ménagemens pour les Grands & pour les personnes riches, c'est dans le dessein d'avoir part à leurs faveurs, ou de s'appuyer de leur autorité; s'il donne des louanges & de l'encens à toutes sortes de personnes, il espere bien en recevoir à son tour, & d'être ainsi bien payé de ses peines: aussi voyons-nous qu'il n'est liberal de ses louanges & de ses complaisances, qu'à ceux qu'il espere qui lui rendront la pareille avec usure, ou quelque chose de meilleur qu'il a en vûe. Le même.

Les flatteurs sont de faux amis, & de veritables seducteurs.

Il n'y a jamais eu de personnes assez simples pour se persuader, que ceux qui les trompent & qui les seduisent, quand ils les reconnoissent pour tels, puissent être leurs veritables amis, parce que la fourberie est toujours une espece de trahison qui ne peut venir que d'un ennemi couvert, déguisé & travesti en ami. C'est ainsi que les flatteurs nous trompent & nous seduisent; puisque leurs complaisances flatteuses vont à nous faire prendre l'erreur pour la verité: ils nous poussent dans le précipice au lieu de nous en retirer, ils approuvent nos vices au lieu de nous en détourner par de sages conseils, ou par une salutaire reprehension. Ils applaudissent à nos desordres au lieu de nous aider à nous en corriger; & ils nous font accroire que nous sommes heureux, lorsque nous sommes dans l'état le plus miserable, & le plus dangereux qui puisse être: *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt.* Peut-on trahir les gens d'une maniere plus perfide, plus flatteuse, plus criminelle, qu'en approuvant leurs vices, & en les flatant dans leurs pechez pour les empêcher d'en sortir, & les obliger d'y perir? Le même. Ceux-là sont encore du nombre des flatteurs.

Isaïa 51.

Il y a des gens qui louent toutes sortes de personnes.

teurs, qui donnent des louanges affectées à toutes sortes de gens sans les connoître, qui confondent les gens de bien avec les impies, qui applaudissent également au bien & au mal. Ainsi on en voit qui admirent les extravagances, les vanitez, les divertissemens, le luxe, & les sottises du monde comme des choses admirables, qui adorent basement les Grands & les Riches mondains, qui ont un beau train, qui bâtissent de superbes maisons, qui font grande dépense, soit à leurs dépens, soit aux dépens d'autrui. Ce qui fait qu'on ne distingue plus dans le monde le bien d'avec le mal, les justes d'avec les impies; que le vice est honoré, & la vertu méprisée; qu'on récompense souvent les méchans, & que l'on maltraite les gens de bien. Voilà comme les flatteurs gâtent tout, & séduisent le monde, qui donne dans leurs sentimens, & qui ne juge de ce qui est bien ou mal que sur l'approbation de ces sortes de gens, dont le nombre l'emporte sur les personnes de probité & de bon sens. *Le même.*

Pour éviter la flaterie il ne faut pas donner dans l'autre extrémité.

Pour se défendre d'un vice, il faut se donner de garde de tomber dans un autre, ni se rendre un critique insupportable, de peur de passer pour un flatteur intéressé. Les Saints qui se sont donné des louanges respectueuses les uns aux autres, n'étoient pas des flatteurs. Ils nous ont appris que nous devons estimer, louer, & aimer la vertu & les personnes vertueuses: *Bona vita, & virtutis & solet & debet esse laudatio*, dit S. Augustin. La plupart des gens de bien étant humbles & timides ont besoin d'être excités & animés à continuer à bien faire par les justes louanges, & l'approbation que merite leur vertu, & il faut être bien persuadé qu'il n'y a pas moins d'injustice à refuser les louanges que meritent les gens de bien, que d'en donner par flaterie à ceux qui s'en sont rendus indignes par leur mauvaise conduite. *Le même.*

Lib. Conf.

Le juste temperament qu'il faut garder entre les censures & les flatteurs.

Ce juste temperament consiste particulièrement en trois choses. La première est de ne jamais louer les personnes vicieuses, ni approuver leur mauvaise conduite; mais de nous taire plutôt que d'en parler; que si nous sommes pressés d'en dire notre sentiment, il faut déclarer précisément, sans exagération, en quoi nous croyons que telle action ne peut être approuvée. La seconde, de ne jamais louer personne, que pour des choses qui meritent véritablement des louanges, & le faire avec sincérité. La troisième, est de louer peu les gens de bien en leur présence; mais de les honorer & de les louer beaucoup en leur absence, dans les occasions, où nous le pouvons faire sans affectation, & sans paroître les avoir recherchés, & ainsi nous détruirons la flaterie & le mensonge, & nous nous acquitterons en même temps des devoirs de la justice & de la charité. *Le même.*

La flaterie est un vice indigne d'un homme d'honneur.

De tous les vices il n'en est point de plus bas ni de plus servile, que la flaterie; ce n'est point agir en ami, ni en homme d'honneur de flater, c'est au contraire se rendre esclave. Je sçai bien qu'il n'est point de la bien-séance de reprendre librement tout le monde, ni de lui reprocher ses défauts; mais un homme d'honneur ne trahira jamais sa conscience jusqu'à ce point, que de dire que le mal est bien, & que le bien est mal. Ne me dites point que les flateries ne sont que des complimens sans conséquence, & que c'est une extrême foiblesse de s'attacher à des élo-

ges qui ne se donnent que par civilité, & par bien-séance; car il est bien peu de personnes qui n'en soient touchés, & qui n'en deviennent présumptueux. Il est bien peu de personnes d'une vertu aussi affermie, & à l'épreuve de ces fausses louanges, que l'étoit celle de Saint Gregoire le Taumaturge, qui passoit au milieu de la foule des gens qui applaudissoient à ses vertus & à ses miracles, comme s'il eût été dans une vaste forêt où il n'eût vu que des arbres, ni entendu que le chant des oiseaux. Et encore moins qui ressemblent à ce saint Pape, qui souffroit les flatteurs, mais à dessein de connoître par les louanges qu'ils lui donnoient, & qu'il croyoit toujours fausses, les vertus qui lui manquoient, & dont il jugeoit avoir plus de besoin. *Auteur moderne. Alph.*

Les hommes sont quelquefois forcés à nous approuver interieurement, & malgré eux ils nous rendent justice dans leur esprit. Mais s'enfuit-il qu'ils veuillent nous la rendre, & dans leur cœur, en s'intéressant pour nous; & dans leurs paroles, en nous donnant les éloges qu'ils reconnoissent nous être dûs; & dans leurs actions, en nous servant, en nous avançant, en nous récompensant? Souvent c'est un crime devant les hommes, & un crime impardonnable que de faire des miracles dans la condition & dans son emploi. Vos bonnes qualitez excitent l'envie; & bien loin de les exalter, on voudroit les obscurcir. Combien de gens ne louent rien, parce qu'ils regardent, pour ainsi dire, la louange comme l'argent? ils croient perdre pour eux tout ce qu'ils donnent aux autres. Combien de gens, mieux disposés, tombent dans un autre excès? ils louent tout, vos vices comme vos vertus; & ils louent tout le monde, ceux qui ne le meritent pas comme ceux qui le meritent; tellement que vous vous trouvez confondu parmi la multitude, & sans nulle distinction. Que s'ils dispensent leurs éloges avec plus de discernement, si leur estime paroît plus solide, qu'est-ce après tout que cette estime, cette approbation, pour se mettre en peine de l'acquiescer par une servile complaisance? Est-ce donc là ce que vous devez acheter si cher? Est-ce pour cela qu'il faut se gêner & se contraindre, tant dissimuler, n'oser dire ce que l'on pense, n'oser faire ce que l'on veut? Est-ce à ce prix qu'il faut vendre sa liberté, en se mettant en tant de postures différentes pour se rendre complaisant à tout le monde? *Le P. Giroult, Sermon sur la complaisance mondaine.*

Il y a bien des choses à remarquer dans ceux qui flatent, en donnant de fausses louanges. La première est qu'ordinairement ils croient tout le contraire de ce qu'ils disent, & méprisent autant dans leur cœur ceux à qui ils les donnent, qu'ils témoignent au dehors d'estimer pour eux. La seconde se tire de la nature des louanges qu'ils choisissent. Car ils en prennent d'ordinaire la matière de choses vraiment louables qu'ils attribuent fausement à ceux qu'ils veulent flater. Ainsi ceux à qui l'on donne ces louanges n'en doivent conclure, ni qu'ils aient effectivement ces qualitez qu'on leur attribue, ni qu'il y ait des gens qui les croient; mais seulement que ces qualitez sont louables en elles-mêmes, & qu'il seroit à souhaiter qu'ils les eussent; c'est-à-dire, qu'ils peuvent apprendre par là, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devroient être. La troisième chose enfin, que la flaterie nous apprend, c'est que non seulement le flatteur ne croit pas ce qu'il

Joan. 23. ut refert Aeneas Sylv. l. 1. de dict. & fact. Alph. Combien est vaine l'estime & l'approbation des hommes.

Combien souvent ceux qui louent les autres, sont éloignés de croire ce qu'ils disent d'eux.

qu'il dit, mais qu'il suppose de plus que celui qu'il flatte est assez dupe, pour se laisser tromper par ses flateries, & pour les prendre pour des louanges sinceres. Et comme on ne scauroit approuver de fausses louanges qu'en se flatant soi-même, tout flatteur condamne dans soi-même d'illusion & de vanité celui qu'il flatte. Enfin, comme c'est par intérêt, & non par inclination, que l'on se porte à la flaterie, & que l'on s'en sert seulement comme d'un moyen pour obtenir ce qu'on prétend, il faut que les flatteurs jugent encore que ceux à qui ils donnent ces fausses louanges, sont assez amateurs d'eux-mêmes pour se laisser gagner par cette tromperie grossiere. *Essais de Morale, Tome 3. ch. 12.*

Les Grands n'apprennent jamais la verité en ce qui les regarde.

Il n'y a rien de si difficile à regler que ceux qui se flatent, & qui se laissent flater; où sont les Grands qui ne se flatent point, & qui ne voyent de la justice dans leurs vengeances, de la prudence dans leur avarice, & du courage dans leurs emportemens? Mais où sont ceux qui ne se laissent point flater par leur naissance, & par leur bonheur? Leurs passions les flatent, mais ceux qui sont auprès d'eux ne les flatent pas moins. Et la condition des Grands est en cela d'autant plus à plaindre, qu'en ce qui les touche ils n'entendent jamais la verité, & souvent même qu'ils ne la scauroient souffrir, quand par bien des détours elle trouveroit enfin quelque accès auprès de leurs personnes. *Auteur anonyme.*

Il est difficile de trouver l'art de se rendre complaisant.

Tel croira que pour rendre la conversation agréable, il faut louer sans regle & sans mesure tout ce qui a quelque apparence de bien, & donnera par ce moyen sujet de le prendre pour un flatteur, ou pour un moqueur; un autre mettra sa complaisance à accorder tout. C'est savoir mal assaisonner un mets, que d'y mêler tant de douceur: la conversation est ennemie d'une complaisance si molle & generale, qui la rend fade & languissante. Rien ne nous peut rendre plus agréables que la complaisance; mais quelque raison que nous ayons d'être complaisans, n'agissons jamais contre le sens commun, & ne nous opposons point à des veritez qui se découvrent à tout le monde. Une des choses qui sied le plus mal, c'est de flater les personnes, en les louant avec excès, & à contre-temps. Les louanges excessives & mal placées, ne font honneur ni à ceux qui les donnent, ni à ceux à qui on les donne... Quelquefois on s'explique sur le merite de certaines personnes avec des termes outrez, & qui paroissent plutôt un effet de l'entêtement & de la foiblesse qu'on a pour elles, que de la justice qu'on leur rend; de sorte qu'à force de les louer sur les bonnes qualitez qu'elles n'ont point, on fait remarquer leurs défauts par l'opposition qu'ils ont avec leurs bonnes qualitez. *Autre Auteur anonyme. Discours sur la bienfaisance.*

Les personnes qui veulent plaire à Dieu & aux hommes.

Il y a des hommes qui prétendent plaire à Dieu & au monde; ils sont du parti de la vertu, quand ils font avec des personnes qui la pratiquent; & ils ne font point de scrupule du vice, quand ils font avec des personnes qui l'aiment; comme ces fontaines & ces miroirs qui représentent le ciel & la terre, les ombres & la lumiere, avec aussi peu d'attachement pour un sujet que pour un autre, avec une disposition égale & perpetuelle au changement. Cette complaisance ne peut être agréable à Dieu; ce n'est pas pour lui obéir que ces personnes pra-

Tome II.

tiquent quelquefois la vertu, c'est seulement pour plaire au monde; & Dieu ne considere pas comme des services, des actions, dont il n'est ni l'objet, ni la fin. C'est pourquoi Saint Paul dit sans aucune distinction, que s'il plaisoit aux hommes, il ne seroit pas le serviteur de Jesus-Christ; non pas que ce soit un mal de plaire aux hommes en pratiquant le bien; mais parce que c'est un mal de pratiquer le bien, par une complaisance pour les hommes, par la seule disposition de se contenter en toutes choses. *Le Pere Heliodore de Paris, Capucin. Neuvieme Discours, de la Conversation.*

La flaterie, particulièrement à l'égard des Grands, est ordinairement la cause de tous les crimes qu'ils commettent: *Hac est causa omnium malorum, hoc est quod virtutem maxime evellit.* Et si l'on bannissoit des Cours des Souverains tous les flatteurs, qui par de lâches complaisances, semblent gagez pour approuver tout ce qu'ils font, on en auroit bientôt banni tous les vices. Que ne font point en effet ces lâches flatteurs pour leur plaire? Les voyent-ils animez contre quelqu'un, ils ne manquent pas d'atizer le feu de leur colere; ou s'ils se font vengez, d'approuver leur vengeance, comme un acte de justice, en leur disant qu'on s'étonne qu'ils ont souffert si long-temps l'insolence de cette personne, qui s'est attiré ce châtement par sa temerité. Si quelque Grand opprime ses Vassaux, ou les personnes qui lui sont soumises, par des violences & des vexations les plus injustes, ne se trouve-t-il pas des flatteurs qui leur persuadent qu'ils sont les maîtres absolus de leurs biens? Ne leur font-ils pas souvent accroire, que ce qui seroit une injustice dans un autre, est à leur égard un droit, dont la naissance & leur dignité les met en possession. S'ils se laissent dominer par une passion honteuse & criminelle, ne leur disent-ils pas ce qu'un flatteur dit autrefois à un Empereur, qui craignoit qu'un commerce de cette nature ne flétrit sa reputation; que c'étoit à lui à faire des loix, & que son exemple effaceroit la honte & l'opprobre, qu'il croyoit attachez à de semblables actions: *Desinunt probrî esse loco purpurata flagitia.* C'est ce que Saint Cyprien rapporte de son temps. De maniere que comme il n'y a ni vices, ni crimes, ni passions que les flatteurs ne trouvent le moyen de déguiser, ou de justifier, ceux qui les écoutent, qui les souffrent, ou qui ne sont point en garde contre leurs louanges fausses & empoisonnées, sont dans un continuel danger de commettre mille injustices, & de se laisser entraîner dans toutes sortes de desordres. *Sermon manuscrit.*

La flaterie que souffrent les Grands est la cause de tous les crimes qu'ils commettent.

La flaterie, non seulement corrompt le jugement, & le sens le plus droit, mais encore pervertit la volonté, en faisant passer le vice pour vertu, & par ce moyen, au lieu d'en inspirer de l'horreur, y pousse ceux qui y ont déjà une assez forte inclination. Ainsi le luxe, la prodigalité, & les folles dépenses, sont, si l'on en croit ces flatteurs, des marques d'un cœur grand, liberal, magnifique; les débauches les plus honteuses sont des amusemens, ou tout au plus des pechez pardonnable; & une avarice fordide, une sage épargne pour l'avenir, ou pour mettre en meilleur état les affaires presentes. Ainsi la flaterie scait donner à tous les autres vices des noms honorables, qui en couvrent la honte, & qu'elle déguise, en sorte qu'un homme ne

La flaterie fait passer les vices pour des vertus.

R r

se connoît jamais, lors même qu'il se fait davantage connoître par ses crimes, ou par ses défauts. Voilà à quoi sont sujets les Grands, qui ont toujours grand nombre de flatteurs, mais pas un seul véritable ami: ce qui fait que la vérité ne vient jamais jusqu'à leurs oreilles, parce qu'elle n'est jamais dans la bouche de ces lâches flatteurs. *Le même.*

Le flatteur
commet
plusieurs
crimes tout
à la fois.

Quand la flaterie veut parvenir à ses fins, & paroître revêtuë des livrées de la vérité & de l'amitié, qui sont ses ennemies, c'est de la langue qu'elle se sert: Termes étudiés, respectueux, modestes, humbles, sinceres, & desinterezzés en apparence, vous lui servez à ce fatal ministère. Car voulez-vous sçavoir en particulier quelle est la définition d'une langue flatteuse? *Universitas iniquitatis*, c'est une academie d'iniquité. Voulez-vous connoître quel est le caractère d'un flatteur? c'est un homme, qui dans un peché seul, en rassemble plusieurs autres; qui feignant d'être sincere & bon ami, n'est qu'un perfide & un traître. *Tiré des Discours Moraux. Sermon sur ce sujet.*

Jacobi 3.

Les flatteurs
sont des
fourbes &
des sedu-
cteurs.

La nature toujours simple & toujours sincere, ne montre qu'une véritable image, & une marque ingénue de ce qu'elle est; & ces fourbes, négligeant & abandonnant la vérité, ne se servent de ces signes, que pour imposer à la simplicité, ou tromper la bonne foi de leurs freres. Quand des hypocrites prennent des figures, & des formes toutes contraires à ce qu'ils sont, & à ce qu'ils pensent en effet, ils deshonnorent la nature, & se deshonnorent eux-mêmes par leurs fourberies, & leurs mensoges. Ils veulent paroître sinceres, & ils ne le sont pas; ils affectent de parler comme des gens qui ont le cœur sur les lèvres & leur ame n'est pleine que de fourberies & d'impostures, dit le Prophete. Leurs expressions semblent libres, ingénues, pleines de paix & de bienveillance: & une malice cachée dans leurs cœurs se déguise en mille figures, suivant les différentes passions qui les animent: *Loquuntur pacem cum proximo suo, mala autem in cordibus eorum. Les mêmes.*

Psal. 27.

Il y a des
flateries fi-
nes & deli-
cates.

Il y a des flateries moins grossieres, mais qui étant plus spirituelles, viennent aussi d'un raffinement de complaisance, par lequel sans paroître se contraindre, on condescend adroitement à toutes les passions d'autrui: on ne dit rien qu'après y avoir bien pensé, on ne fait rien à contre-temps, on n'entreprend rien mal à propos. Tantôt on hazarde des paroles équivoques, dans la resolution de n'en plus dire, si elles déplaisent; mais de les pousser plus loin, si on les reçoit de bonne part. Tantôt on tâche de faire lire dans les yeux, & dans son geste, ce que l'on a dans l'ame, & par un modeste silence, que l'on compose finement, on ne parle & on n'en dit que trop; l'occupation des flatteurs n'étant que d'étudier le genie d'un homme à qui ils veulent plaire; afin que dès qu'ils auront connu ce qu'il aime, ou ce qu'il a en aversion, ils lui jettent finement comme un appas, ce qu'il trouvera de plus agréable. *Les mêmes.*

Presque
tous les
hommes se
plaisent à
être flattez.

Nous aimons presque tous à être flattez, dit Saint Jérôme, & à écouter volontiers ceux qui nous flatent: *Naturali ducimur malo, & adulatoribus nostris libenter favemus.* Quelque modestie que nous fassions paroître à rejeter les louanges qu'on nous donne, nous les recueillons interieurement avec plus de plaisir: nous rougissons de les entendre, & à nous voir l'on croiroit que nous n'en som-

mes pas satisfaits; mais notre cœur dément ces dehors trompeurs, & il n'est que trop vrai de dire que ces favorables témoignages qu'on nous rend de nos prétendus merites, nous réjouissent. En vain témoignons-nous ne les pas mériter, nous nous faisons une espee de merite de notre modestie: en vain les recevons-nous froidement, nous sommes ravis de n'être pas seuls de notre opinion, & de ce que nous pensons de nous-mêmes, ce que les autres en pensent. Peut-être ne parle-t-on pas avantageusement de soi, ce seroit une trop grosse vanité; mais on est bien-aisé qu'on en parle. Peut-être dit-on de soi un peu de mal; mais c'est afin que d'autres en disent beaucoup de bien: tant on est bouffi d'orgueil, entêté de ses merites, & affamé de louanges. *Les mêmes.*

Un homme qui aime la flaterie & les louanges, s'en remplit si fort l'esprit, & s'en empoisonne tellement le cœur, que quelque vicieux qu'il soit, il ne peut plus ni connoître son peché, ni s'en corriger. Les langues des flatteurs (dit Saint Augustin) sont comme des liens qui attachent ceux qu'ils flatent, aux pechez qu'ils ont commis; nul moyen presque de s'en débarrasser. Ils ne peuvent s'imaginer qu'ils soient autres en eux-mêmes, que ce qu'ils sont dans la pensée d'autrui; ils se flatent les premiers, & réfléchissant sur ce qu'on leur dit, l'opinion qu'ils ont de leur merite, s'accorde naturellement avec ces témoignages étrangers: & alors quelle apparence, ou quelle esperance qu'ils se corrigent, puisqu'ils ferment toutes les avenues de la grace, en méprisant les salutaires avis qu'on pourroit leur donner d'ailleurs, & s'occupant uniquement de la fautive idée qu'on leur fait concevoir de leur personne? *Les mêmes.*

Qui sont ceux qui vous louent, & à quelle fin vous louent-ils? Si je regarde leurs personnes; ce sont des ames mercenaires & serviles; des esprits bas & lâches, des amis de table, des hommes qui, au jugement des Payens mêmes, ont toujours passé pour infames. Or quel honneur y a-t-il d'être loué & préconisé par de telles gens? Si vous cherchez de favorables témoignages, sur lesquels vous puissiez compter, cherchez des hommes de merite & de probité, des hommes d'une reputation établie, des hommes desinterezzés & sinceres, des hommes qui apprehendent autant de louer le vice, que de blâmer les vertus; mais fuyez comme la peste, ces fourbes qui veulent vous endormir du lait de leurs flateries; ces fourbes qui vous louant en votre presence, ne vous entretiennent que de fables & de sottises, ou plutôt vous font passer vous-mêmes pour la fable de tout le monde: *Longè sint à te blandi ac fraudulentè lactatores, qui cum in faciem te benedicunt, orbis tibi fabulam parium, imò te fabulam orbi. Tiré des Discours Moraux.*

Vous qu'une fortune précipitée, & un coup de hazard a rendus riches & puissans; vous avez autour de vous des flatteurs, qui relevent par de magnifiques louanges, vos prétendus merites, qui s'épuisent pour vous en respects, en services, en éloges; mais en êtes-vous plus estimez? L'attachement que vous paroissez avoir à ces ames venales, fait que l'on vous observe de plus près. qu'on remonte jusqu'à vos ancêtres, qu'on dit de qui vous êtes descendu, ce qu'étoit votre pere, ce que vous avez fait de bassesses pour

Ceux qu'on
flate s'ima-
ginent ai-
nement mé-
riter les
louanges
qu'on leur
donne.

Il n'y a
point
d'honneur
à être loué
par des fi-
cteurs.

Bernard.
Epist. 78.

On se rénd
méprisable
en lou-
fant les
flatteurs.

monter avec tant de rapidité au faite de la grandeur. Vos flatteurs mêmes vous en estiment-ils davantage ? Oui, devant vous, & vous êtes leurs duppes en secret; oui, quand vous avez de quoi les récompenser, ou quand ils attendent de nouvelles faveurs : mais vous arrive-t-il quelque disgrâce ? leurs louanges tombent avec votre fortune. Ils ne vous louoient que par dissimulation, & ils vous blâment par sincérité ; ils n'étoient attachés à vos personnes que par intérêt, ils vous abandonneront par lâcheté ; ils étoient à vos gages, tandis que vous étiez heureux ; dès que vous ne l'êtes plus, ils se moquent de vous. *Les mêmes.*

Les flatteurs se moquent de ceux qu'ils flattent.

Isaïe 3.

Vous qu'une fragile beauté rend l'idole de tant de gens; vous vous voyez environnée d'une troupe d'esclaves, qui ne cherchent qu'à obéir à vos passions, ou à les irriter; vous écoutez avec une secrète joye les fades complimens qu'ils vous font; vous recevez d'un air moitié sérieux, moitié complaisant, leurs soumissions & leurs louanges. Ils vous disent que vous êtes heureuse d'avoir tant d'avantages, & vous regardent comme leur divinité : mais croyez-moi, ils se moquent de vous : *Qui te beatam dicunt, ipsi te decipiunt.* Ils connoissent votre foible, ils remarquent vos défauts, ils s'en divertissent en votre absence; & si vous n'êtes pas la victime de leurs railleries, vous donnez à rire à une infinité d'autres qui ont plus de raison & de bon sens. *Les mêmes.*

Continuation du même sujet.

Vous, qui que vous soyez, qui donnez aveuglément dans ce piège des flateries humaines, sçachez que ceux qui vous louent vous trompent : *Qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt*; pourquoi ? Parce qu'ils vous disent, non ce que vous êtes, mais ce que vous devriez être. Ils vous appellent prudens & sages, lorsque vous avez moins de prudence & de sagesse; liberaux, quand vous dépensez votre bien; zelez, quand vous êtes cruels; humbles & honnêtes, quand vous faites des bassesses; vigilans, quand vous êtes précipitez & étourdis; portez à servir vos amis, quand vous commettez des injustices; severes à reprendre le vice, quand vous éclatez en injures; desintéressez & genereux, quand vous êtes prodigues. C'est à l'ombre de vous mêmes qu'ils rendent ces avantages témoignages, ils se moquent de vous quand ils vous applaudissent, &c. *Les mêmes.*

Différence entre un véritable ami & un flatteur.

Vous reconnoîtrez bientôt la différence infinie qu'il y a entre un véritable ami, & un flatteur. Celui-là vous reprend dans un esprit de charité, celui-ci vous flatte par un principe d'intérêt; celui-là veut vous guérir, celui-ci cache ce qui devrait être guéri; celui-là aime votre personne, celui-ci votre fortune; celui-là cherche votre avantage, celui-ci les sens; celui-là vous parle de bonne foi, celui-ci vous amuse & vous trompe... Dans une affaire qui regarde non seulement votre réputation, mais qui plus est, votre salut, fuyez ces flatteurs, comme vous fuiriez le plus dangereux de vos ennemis, & faites à Dieu la même priere que lui faisoit David. Faites, Seigneur, que ceux qui me flattent, & qui me disent, Courage, courage, tombent dans la confusion, qu'ils veulent m'attirer par leurs fausses louanges. *Les mêmes.*

La flaterie est contraire à l'amitié.

La flaterie & l'amitié ne sont pas moins incompatibles, que le vice & la vertu; néanmoins ce monstre de la morale prend quel-

Tome II.

quefois ses livrées, & le flatteur prend celles d'un parfait confident. L'œil le plus perçant a peine de découvrir ses feintes, parce qu'il n'est rien de plus délicat, que l'artifice qui les couvre, & que le mal dont il déguise le bien, n'est pas aisé à connoître... Nous croyons que des gestes careffans, & des paroles obligantes & flatteuses sont les effets d'une amitié sincère, quoique la flaterie en soit la cause; parce que ce faux amour prend un tel empire sur le nôtre, que par les mouvemens d'une langue artificieuse, il s'insinue dans nos cœurs, sans laisser le moindre soupçon de sa fourberie... Saint Jérôme dit que la vérité est de condition à être persécutée par des inimitiés irréconciliables, comme au contraire la flaterie fait des confidences, mais qui sont très-pernicieuses. La raison de ce double desordre, est que nous écoutons volontiers ce qui nous agrée, & que tout ce qui nous déplaît choque nos oreilles. *Tiré du P. Jacques d'Autun, dans la conduite des Illustres, seconde partie, ch. 10.*

Un flatteur, par une servitude honteuse, approuve tout ce que l'on fait, & son moindre crime est de dissimuler les mauvaises actions qu'il voit faire à l'auteur de sa fortune pour ne lui pas déplaire; il est muet pour les fautes qui le peuvent choquer, & par un consentement secret s'en rend complice, de peur d'offenser la personne qui lui peut être favorable; mais comme les Grands sont idolâtres d'eux-mêmes, ce n'est pas assez à leur vanité, de voir dissimuler leurs desordres; qui ne les approuve pas, les blâme; qui ne les flatte pas ouvertement, les offense, & qui leur refuse ses adorations, les méprise. La langue n'est pas le seul instrument de la complaisance des flatteurs, la flaterie a inventé de nouveaux artifices pour tromper. On dit que tout sert à l'amour pour exprimer sa passion, & le flatteur met tout en œuvre pour se rendre agréable à ceux dont il veut gagner l'affection. L'ombre ne forme pas mieux les figures d'un corps solide, que ce flatteur fait les postures qu'il voit faire, & quelquefois il s'impose une servitude si honteuse, que la nature en rougit; il en multiplie les manquemens dans sa personne, pour les excuser dans ceux à qui il s'efforce d'agréer : il essaye de les contrefaire, s'il espère par cette difformité de faire sa fortune; il semble corriger les imperfections naturelles des autres, lorsqu'il se les rend communes, & qu'il fait gloire de les imiter. Il est vrai que la flaterie de la parole a plus d'adresse que celle des gestes, des postures, parce qu'elle sçait approuver non seulement les défauts de la nature, mais encore ceux de la Morale; & par une espece de magie, elle entreprend de faire du bien dans les sujets où il n'y en a point, ou de l'accroître s'il y en a, par l'artifice de son éloquence. *Le même, chap. 20.*

Le flatteur se sert des apparences de la vertu pour louer les personnes à qui il veut plaire; les actions qui n'en sont pas trop éloignées se rapprochent par son industrie; il dira qu'un esprit timide a de la retenue, & que la pusillanimité est un caractère de modestie. Le Saint Esprit ne peut souffrir cette espece de flaterie, & il donne par un Prophete, sa malediction à ceux qui disent que le mal est un bien, & le bien un mal. Ceux qui disent des louanges véritables, ont moins de malice; mais ils ne sont pas innocens pour

La servitude honteuse d'un flatteur.

Un flatteur loué les vertus apparentes & les véritables dans celui à qui il veut plaire.

cela, parce que louant les personnes par excès, le menfonge fait la meilleure partie de leurs éloges. L'excès n'est pas moins ennemi de la vertu, que son contraire, & qui loué fans mesure, rend le merite de celui qu'il loué du moins aussi suspect que celui qui loué froidement. *Le même.*

Les flatteurs de cour. Tacit. l. 2. Annal.

C'est la coûtume des courtifans, dit un Auteur prophane, de louer indifferemment les actions des Grands, soit honnêtes, ou deshonnêtes: les discours de ces flatteurs s'adressent plutôt à la fortune des Princes qu'à leurs personnes, & la passion de s'en prévaloir les rend également esclaves de l'imposture & du menfonge. Leur effronterie qui n'a point de bornes, viole les loix de la nature & de la Morale, & par un attentat étrange, change le mal en bien, & mene le vice en triomphe. Mais la malediction du ciel est le premier supplice de leur flaterie, & c'est à eux à qui le Sage fait ces imprecations: Malheur à vous quidites à l'impie, vous êtes juste; parce que les peuples vous maudiront, & les Tribus détestent votre peché. *Le même.*

Prov. 24.

S'il est plus criminel de flater, que de souffrir qu'on nous flate.

Flater & souffrir qu'on nous flate sont deux maladies également dangereuses; mais comme il se trouve des prisons plus douces que la liberté, il y a aussi des infirmités plus agréables que la santé, & dont on ne veut point guerir. Ainsi, quoi que la flaterie nous soit ordinairement suspecte, elle ne laisse pas de nous plaire, & quoi que le flatteur connoisse la fausseté des louanges qu'il donne, & la lâcheté de la flaterie, elle ne lui déplaît pas, parce qu'il y trouve son intérêt. Ainsi l'un cherit sa vanité, parce qu'il est idolâtre de lui-même, & l'autre l'entretient, parce qu'elle lui est utile. Il est vrai qu'il est difficile de dire lequel des deux est le plus criminel, ou celui dont la langue venale est toujours disposée à la flaterie, ou celui dont le cœur s'épanouit au recit de ses louanges; l'aveuglement de celui-ci merite d'être blâmé, mais la fourberie de celui qui lui crée les yeux n'est pas innocente; si le flatteur est plus méchant, celui qui souffre qu'on le flate n'est pas moins digne de reproche; parce que s'il ne se flatoit lui-même le premier, il seroit insensible aux traits de la langue du flatteur. *Le même.*

Il faut se défier d'un flatteur comme d'un fourbe.

Ne doit-on pas toujours être en garde contre un homme qui trompe tous ceux à qui il a affaire, & qui lient commerce avec lui? Le flatteur, qui n'a point d'autre vûe ni d'autre but que de nous tromper, nous doit pour cela même être toujours suspect. La fin de l'Orateur est de persuader par son discours; celle du Medecin de guerir par ses remedes; mais la fin du flatteur est de tromper par la douceur de ses paroles. Si nous étions d'humeur à payer ces flatteurs de la même monnoye, nous les écarterions bientôt, & ils ne s'empreseroient plus à nous offrir un encens, qu'ils presentent à tout le monde; les belles paroles ne sont pas toujours l'image de la pensée, ni les truchemens du cœur. Ne croyez pas ceux qui vous louent, dit Saint Jérôme, ou plutôt ne prêtez pas l'oreille à ceux qui se moquent de vous, & qui après vous avoir amulé par leurs flateries, se raillent de vous en secret; & si vous avez le dos tourné, baissent le cou & haussent les épaules, ou par d'autres semblables gestes vous tournent en ridicules. Ainsi le mépris & les railleries que ces flatteurs font de ceux

qui reçoivent avec plaisir l'encens qu'on leur offre, ou qui se laissent enchanter par les fausses louanges qu'on leur donne, sont la juste recompense de leur ridicule vanité. *Le même.*

La connoissance de notre propre misere nous devoit rendre insensibles aux discours des flatteurs; celui qui sçait se connoître soi-même, & le fond de sa conscience, n'est jamais seduit par des louanges exterieures, & ne mendie point une approbation étrangere. Un Payen même donnoit autrefois ce conseil à ses amis. Regardez-vous, disoit ce Philosophe, au dedans de vous-mêmes; & pour connoître qui vous êtes, ne vous en rapportez pas au sentiment d'autrui. Nul ne peut juger plus sainement de nos actions que nous-mêmes, & nous ne pouvons sans crime souffrir les fautes de ceux qui nous louent injustement, pour couvrir les nôtres. C'est dans ce sentiment que Saint Jérôme écrivant à une personne d'une grande vertu, marque le chagrin qu'il a de ce que ses amis l'estimoient, & le croyoient tout autre qu'il n'étoit; il se plaint de ce qu'ils ne l'aimoient pas, mais un autre sous son nom. Qui pratiqueroit cette adresse, ne se laisseroit pas surprendre aux artifices de la flaterie. *Le même.*

Remede contre le poison de la flaterie.

Senec. 7. Epist. 17.

Epist. ad Marcell.

S'il ne se trouvoit personne qui écoutât les flatteurs, leurs flateries mourroient dans leur bouche; de même que si l'on avoit exterminé les receleurs, on ne verroit plus de larrons. Je ne fais point de difficulté de comparer ces donneurs de louanges à ces infames créatures, parce qu'effectivement les flatteurs déroben la gloire qui n'est dûe qu'aux personnes distinguées par leur merite, pour la donner à des gens qui n'ont rien de recommandable. Aussi de toutes les bassesses, il n'en est point de plus servile, ni de plus infame que la leur, parce qu'elle n'est propre qu'à des ames viles, qui font trafic du menfonge & de l'effronterie pour gagner la faveur des Grands. D'ailleurs, s'il n'est rien de plus cher à l'homme que la liberté, & s'il est impossible de la conserver dans l'inclination qu'on a à la flaterie, le flatteur ne doit-il pas renoncer à ce vice, s'il ne veut renoncer à tout sentiment d'honneur, & à la reputation d'honnête homme, & d'homme de bien?.. Aussi a-t-on le dernier mépris pour ces sortes de gens, que l'on regarde toujours comme des personnes intéressées, sans foi, & sans probité, sur les paroles de qui on ne peut compter, mais qui comptent eux-mêmes sur ceux qu'ils flatent, parce qu'ils esperent être bien payez un jour de leur peine, après quoi ils seront les premiers à faire passer pour duppes ceux-là mêmes qu'ils auront flaté avec plus d'apparence de sincerité. *Le même.*

La flaterie est le vice des ames basses.

Vous vous imaginez peut-être que vous avez sujet d'être content de vos peines, puis qu'on vous loué effectivement, & qu'on vous donne toutes les marques d'une estime toute extraordinaire. Mais, mon Dieu! pourquoi prenez-vous plaisir à vous seduire ainsi vous-même? Faites un peu de reflexion à ce qui se passe dans la vie, & vous trouverez que ces grandes marques d'estime vous les recevez de tres-peu de gens; qu'elles ne marquent point autant d'estime que vous l'avez imaginé; vous trouverez que ces louanges extraordinaires sont celles-là mêmes qu'on a données cent fois à d'autres, que vous don-

Nous nous trompons souvent, en nous imaginant qu'on nous loué & qu'on nous applaudit.

nez vous-même tous les jours à des personnes, dont vous faites tres-peu de cas. Qui est-ce qu'on ne loué point aujourd'hui, soit pour s'attirer des louanges reciproques, soit pour s'insinuer dans les esprits, que l'on sçait être presque tous susceptibles de la flaterie ? Avez-vous ouï louer beaucoup de personnes en leur présence, de qui on n'ait dit cent choses défavantageuses, quand on a eu la liberté de dire ce qu'on pensoit. Ne vous flatez-vous point vous-même, si vous croyez être le seul qu'on loué de bonne foi, & en faveur de qui l'on dise sincerement, ce que l'on ne dit aux autres que par raillerie ; ou tout au plus pour s'acquitter d'un devoir de civilité, que la coutume a presque rendu nécessaire ? *Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

On compte parmi les vertus une certaine condescendance qui nous fait accommoder aux mœurs & aux manieres de ceux avec qui nous vivons ; & cette vertu, qui est ordonnée par la loi de Dieu, est une complaisance, ou une inclination obligeante qui nous engage à céder aux autres, à les prévenir, comme parle l'Apôtre, par des témoignages de respect, d'honneur, & de déférence : *Honore invicem pravenientes* ; à entrer dans leurs sentimens, à approuver leurs desseins, quand ils ne sont point oppozés à notre devoir. Saint Chrysostome fait valoir sur ce sujet l'exemple de Saint Paul, qui s'étudioit à se rendre commode, & à plaire, autant que sa conscience lui pouvoit permettre, à toutes sortes de personnes, & en toutes sortes de rencontres, pour les gagner à Jesus-Christ : *Per omnia omnibus placeo. Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* Mais il ne faut pas que cette complaisance ou condescendance dégénere en flaterie. Et ce grand Apôtre, qui se propose lui-même pour modele d'une vertu si nécessaire pour gagner tout le monde, & ne choquer personne, n'a jamais pû souffrir qu'on le soupçonnât d'être flateur : *Neque enim fuimus aliquando in sermone adulationis, sicut scitis.* Pris du *Pere Giroult, Tome 3. du Carême, Sermon sur la complaisance mondaine.*

L'amitié doit être pleine de complaisance pour nos amis, & de condescendance pour leurs foiblesses. Il faut s'accommoder à leurs inclinations, & supporter leurs défauts ; la charité & l'amitié y engagent également : il ne faut pas néanmoins les flater dans les vices, & les mauvaises inclinations qu'ils peuvent corriger ; la raison & la religion le défendent ; l'une & l'autre nous obligent au contraire à les leur faire connoître avec sagesse & discretion, s'ils les ignorent ; & à ne rien épargner pour les corriger, s'ils les connoissent déjà. *Le P. Neveu, dans le Traité de la conduite Chrétienne.*

La flaterie n'est pas non plus un devoir de la charité, quoi que l'Apôtre nous enseigne, qu'elle est condescendante, & qu'elle souffre avec patience. C'est plutôt un amour propre qui est intéressé, & qui rapporte tout à soi ; car un flateur caresse pour être caressé lui-même, donne des louanges pour en recevoir, applaudit à tout ce que font & disent les Grands, en vûe de les gagner, de s'insinuer dans leur amitié, ou d'en attendre quelque faveur. Ce vice de plus est opposé à la charité divine ; puisqu'il approuve ce que Dieu condamne, loué ce que Dieu blâme, permet ce que Dieu

Tome II.

défend, & justifie tous les crimes & les vices qui offensent la divine Majesté, quand ils plaisent à ceux qui s'y abandonnent, & attire enfin cette malediction de Dieu sur les flateurs : *Va qui dicunt impio, justus es. Auteur Prov. 24. anonyme.*

C'est un grand mal que d'être vicieux ; mais c'en est encore un plus grand d'être flaté dans ses vices ; parce qu'on n'a plus de moyen d'en revenir... Car il arrive que les louanges injustes, que ces personnes en reçoivent, les aveuglent sur ce qu'ils sont ; & comme l'on joint encore à ces louanges mal placées, des manieres obligeantes, & souvent des services considerables, cela les accoutume si fort à se confondre avec les gens de probité, qu'ils perdent insensiblement l'idée qu'ils avoient d'eux-mêmes, & qu'enfin ils ne se connoissent plus. De sorte que se laissant séduire par l'inclination naturelle que l'on a à se flater soi-même, ils se flattent aisément d'un merite qu'ils n'ont point, & s'applaudissent sur des qualitez imaginaires. *Tiré du livre intitulé, Les devoirs de la vie civile, chap. 1.*

Il est difficile de dire lequel des deux fait paroître plus de foiblesse, ou de celui qui ne rougit point de répandre la flaterie, ou de celui qui n'a pas honte de la recevoir. L'un montre peu de sincerité, peu de desinterressement, peu de noblesse dans ses sentimens ; l'autre ne scauroit excuser sa vanité, & la petitesse de son genie. Le flateur dément ses paroles, par ses paroles mêmes ; il loué avec excès, & sa louange outrée est une preuve qu'il estime peu la personne à qui il la donne. S'il avoit pour elle une véritable consideration, il craindroit de lui déplaire, en exagerant ses belles qualitez ; il ne la croit pas sage, modeste, raisonnable, puisqu'il espere de la gagner en blessant la sagesse, la modestie, & la raison. Celui qui écoute volontiers la flaterie, dément le merite qui en est le sujet. Un vrai merite hait les ornemens étudiez, dont on le pare : il se soutient par lui-même ; un éclat affecté le gêne, l'obscurcit, l'efface. C'est une preuve qu'on se sent indigne d'une juste louange, quand on se plaît à entendre une louange excessive. L'on devient méprisable en flétant, parce que l'on s'abaisse ; l'on rampe pour rendre un hommage qu'on ne doit point ; & c'est une audace qui tient de l'impudence, d'offrir à une personne que l'on prétend honorer, un encens qui la deshonore... La flaterie donnée & reçue augmente notre indignité, notre vanité s'enfle, parce qu'on se moque de nous, & nous n'appercevons ni le mépris qu'on nous témoigne, ni le mépris que nous meritons. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Je n'ai jamais sçu ce que c'étoit que de faire des complimens, & je n'ai jamais voulu le sçavoir ; il m'a toujours paru qu'il y avoit autant de lâcheté à en faire, que de foiblesse à en être touché ; & qu'il étoit plus chrétien & plus d'un honnête homme, d'avertir serieusement son ami de ce qu'il est, & de ce qu'il doit craindre, que de le flater de ce qu'il n'a point, & de ce qu'il ne peut esperer. Vous recevrez d'ailleurs assez de civilité. Toutes les personnes que vous connoissez, & une infinité d'autres que vous ne connoissez point, commencent déjà à vous accabler de visites & de lettres. Tous s'efforcent de vous faire croire qu'ils prennent part à votre

Rr 3

Les louanges qu'on donne à un homme vicieux, lui font croire insensiblement qu'il est homme de bien.

Lequel fait paroître plus de foiblesse, ou celui qui flate, ou celui qui souffre la flaterie.

Vaine complimens, & pleins de flaterie.

Il y a une complaisance, & une condescendance chrétienne qui n'est point flaterie.

Ad Rom. 12.

1. ad Cor. c. 10. & 9.

1. ad Theff. 2.

L'amitié doit être éloignée de la flaterie.

La flaterie n'est pas non plus un devoir de la charité.

de douleur ; mais il y a de la flaterie & peu de sincérité dans les complimens. *Le P. le Valois. Huitième lettre sur la Retraite.*

Dieu frappe de sa malediction, ceux qui cherchent & qui simulent d'être flatterez.

„ Malheur à vous, dit l'Évangile, lorsque
„ les hommes diront du bien de vous ; c'est ce
„ que les Juifs faisoient à l'égard des faux Prophètes. *Luc. 6.* Nous pouvons assurer que cette malediction ne tombe pas absolument sur ceux, à qui l'on donne des louanges, mais sur ceux qui les recherchent, qui les desirerent, qui se les attribuent, qui y mettent leur complaisance, & qui s'en font une gloire, au lieu de la rendre à Dieu : puisqu'il n'y a point de bien dont il ne soit la cause. Ainsi Dieu ne frappe pas de sa malediction ceux qui reçoivent des louanges, mais ceux qui les recherchent, qui se laissent séduire par la flaterie, qui s'élevent, qui se rehaussent, qui se prévalent, & qui tirent de faux avantages de l'opinion qu'on leur témoigne qu'on a d'eux ; au lieu d'en prendre sujet de s'humilier, de se rabaisser, dans la vûe des défauts, des imperfections, des foiblesses secretes, qu'ils renferment au dedans d'eux-mêmes, & qui les couvroient

de honte & de confusion, si elles étoient connues. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions sur l'Évangile de Saint Luc.*

Souvent une louange nous cause plus de dommage qu'une injure ; c'est pourquoi il est écrit : ne louez personne avant sa mort : *Ante mortem ne laudes hominem quemquam.* Sans nous étendre sur cette matiere, nous pouvons dire que les caresses, les complaisances, les flateries, les empressements, les honnêtetez, les douceurs, toutes ces liaisons humaines, toutes ces inclinations naturelles, toutes les marques d'estime & de consideration que nous recevons de la part de ceux qui font profession, ou qui seignent de nous aimer, font sur nos ames des impressions si profondes, par la vanité qu'elles nous causent, par l'opinion avantageuse qu'elles nous inspirent de nous-mêmes, par le sentiment qu'elles nous donnent d'un merite que nous n'avons point, que l'on peut avec beaucoup de raison nous appliquer ces paroles du Prophete : *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, & viam gressuum tuorum dissipant.*

Le mal que nous causent les louanges & les caresses flateuses. *Eccli. 11.*

FOI DIVINE,

VERTU THEOLOGALE.

Sa certitude, ses prerogatives, & tout ce qui regarde ce sujet.

AVERTISSEMENT.

Ly a peu de sujets qu'on traite plus souvent dans les Chaires, & dont les saints Peres, les Livres spirituels, & les Theologiens ayent plus amplement parlé. Aussi la foi est-elle la premiere entrée du Christianisme, le fondement du salut, la premiere des vertus Theologales, & le principe de toute la Morale Chrétienne. C'est pourquoy dans un sujet si étendu, il faut se prescrire des bornes ; & la meilleure maniere & la plus utile d'en traiter, est d'en parler par rapport aux mœurs.

Nous avons déjà parlé des motifs de crédibilité qui doivent nous affermir dans cette foi, lorsque nous avons parlé de l'établissement du Christianisme ; & montré qu'elle a banni l'idolâtrie du monde, & fait voir la fausseté de toutes les autres Religions. Nous avons aussi montré dans un titre séparé, l'étrange aveuglement où sont les Incrédules, les Athées, & les Libertins ; nous n'en dirons rien ici davantage, & tous les matériaux que nous fournirons, rouleront sur la certitude & la nécessité de la foi, sur la pratique, & l'usage que nous devons faire de cette excellente vertu, sur le zele que nous devons témoigner à la défendre ; combien elle est rare aujourd'hui, comme affoiblie, & presque éteinte dans la plupart des Chrétiens. Mais il faut que tout cela soit traité moralement, c'est à dire, par rapport aux mœurs, & au reglement de notre vie.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

I LA nécessité de la Foi, & les avantages que nous en retirons, feront les deux parties de ce discours, lequel ramassera ce qu'il y a de plus moral & de plus utile sur ce sujet.

Premiere Partie. La nécessité de la Foi : *S.* Paul l'a marquée particulièrement pour trois choses, qui se reduisent à une seule, sçavoir à notre salut ; car c'est l'unique nécessaire à quoi tout le reste doit aboutir. 1°. Elle est nécessaire pour connoître & aimer Dieu comme il faut : *Accedentem ad Deum,* dit cet Apôtre, *oportet credere quia est, & inquirantibus serenumenator sit.* Or ce n'est que par la Foi qu'on le connoît, qu'on se forme une juste idée de sa grandeur, & de ses perfections ; que nous sçavons qu'il est notre dernière fin, & qu'il doit faire notre souverain bonheur. Pour prou-

ver cette verité, il ne faut que faire reflexion sur le peu de connoissance que les plus sublimes esprits & les plus grands genies de la nature ont eu de ce souverain être ; sans parler de ces erreurs populaires où sont tombées les personnes du commun dans l'antiquité payenne. Quand les hommes se sont conduits par la lumiere de leur raison, quel aveuglement déplorable a regné sur toute la terre, durant tant de siècles ? Comment eussent-ils pu aimer Dieu qu'ils ne connoissoient point, ou dont ils avoient une connoissance si imparfaite ? Comment auroient-ils pu le trouver, ou aller à lui, ne sçachant pas les voyes qui y conduisent ? Il a fallu qu'un Dieu soit venu sur la terre, pour nous les montrer, & pour nous instruire des veritez nécessaires pour le

Ad Heb. c. 11.

posséder un jour, & pour le connoître & l'aimer en ce monde: & c'est la Foi qui nous les fait connoître, par la revelation que Dieu a daigné nous en faire; sans laquelle nous fussions éternellement demeurés dans ces épaisles tenebres & dans cette affreuse ignorance des choses de notre salut. 2°. La Foi est nécessaire pour plaire à Dieu, dit le même Apôtre: *Sine fide impossibile est placere Deo.* Or c'est par la Foi que nous devenons enfans de Dieu, coheritiers de Jesus-Christ; par la Foi que nous lui appartenons, qu'il nous reconnoît pour son peuple fidele, & que nous sommes marquez de son sceau dans le Baptême. Nous sommes un commencement d'une créature qui est à lui, qu'il a choisie parmi tant de milliers d'autres: *Ut simus initium aliquid creaturae ejus.* C'est en un mot, une qualité sans laquelle il est impossible de lui plaire, & de le posséder jamais. Il n'y a rien de plus constant que cette vérité, ni de plus facile à démontrer. 3°. La Foi est absolument nécessaire pour vivre en Chrétien & pour être vertueux, jusques-là qu'il n'y a point de véritable vertu, ni d'action qui merite le Ciel sans la Foi, qui est le fondement & le principe de toutes les vertus, & particulierement de la charité qui en est comme la forme. Ce qui a fait dire à l'Apôtre: *Fides que per charitatem operatur:* Que c'est la Foi qui met en action la charité, & consequemment toutes les autres vertus. Et ainsi si nous voulons plaire à Dieu, aller à Dieu, agir pour Dieu, & meriter de le voir & de le posséder éternellement, il ne faut pas se contenter d'avoir la Foi insule que nous avons reçue au Baptême, il faut encore l'avoir actuelle, & vivre de la Foi, comme parle encore le même Apôtre.

Seconde Partie. Elle regarde les avantages de la Foi. 1°. Elle élève nos esprits à un ordre surnaturel, qui nous dispose au bonheur du Ciel, & comme elle nous fait connoître Dieu sur la terre, elle lui fait rendre les souverains hommages; on peut s'étendre sur les admirables connoissances qu'elle nous donne, & que nulle créature ne pourroit jamais acquérir par les efforts de son esprit. 2°. Elle sanctifie ceux qui sont vivement persuadés des veritez qu'elle enseigne: car comme elle est toute pure & toute celeste, elle ne peut subsister avec les vices, qui sont les impuretez de la terre, & des semences de l'Enfer. Je ne dis pas qu'on la perde par toutes fortes de pechez, ni qu'elle nous justifie par elle-même: mais que nous étant donnée non seulement comme une science pour nous instruire, mais encore comme une sagesse de pratique pour la conduite de notre vie; ceux qui s'en servent ne peuvent manquer de parvenir à la sainteté; & ceux qui pechent contre le témoignage qu'elle leur rend de leur devoir, en sont privez par un effet de ce peché, & de la justice de Dieu. 3°. Elle nous fait resister à toutes les tentations de l'ennemi, & nous rend inébranlables contre toutes les puissances de l'Enfer.

II.

LA Foi d'un Chrétien doit avoir trois qualités, dont on peut faire trois parties d'un discours.

La première, est la soumission parfaite à ce que Dieu a revelé, & aux décisions de l'Eglise.

Seconde. La fermeté, qui consiste à croire inébranlablement tout ce qui nous a été revelé; à le défendre, & à ne se point laisser

aller aux opinions nouvelles & dangereuses.

Troisième. L'étenduë, qui consiste à croire universellement tout, & à ne point partager sa Foi, comme font les Heretiques, qui reçoivent avec nous quelques articles de cette Foi, & qui rejettent les autres. *Tiré de M. Beroat, dans son Carême.*

1°. LA certitude de la foi, ne pouvant y en avoir de plus grande: parce qu'elle est fondée sur l'autorité de Dieu qui nous l'a revelée. Sur les Propheties que nous voyons si ponctuellement accomplies. Sur les miracles incontestables, qui appuyent notre foi, & qui ne nous permettent pas d'en douter. 2°. La force que nous inspire cette foi pour agir & pour entreprendre les choses les plus difficiles, & la constance qu'elle nous inspire pour souffrir, en vûe de la gloire qu'elle nous fait esperer, & dont elle est le fondement: *Sperandum substantia rerum.*

LA Foi doit produire trois effets dans les véritables Fideles.

Le premier, est de leur faire croire avec fermeté & sans restriction toutes les veritez que Dieu a revelées.

Le second, de leur faire pratiquer toutes les loix qu'il nous a prescrites: car cette foi nous porte à la pratique de toutes les veritez chrétiennes, & ne s'en tient pas à la seule speculation.

Le troisième, est de leur faire reprimer toutes leurs passions vicieuses, & leurs mauvaises inclinations.

LA véritable foi consiste en trois choses: 1°. A croire de cœur, par une foi intérieure, ferme, inébranlable, tout ce que Dieu a revelé. 2°. A professer de bouche ce que l'on croit, avec une force, & un courage digne d'un Chrétien. 3°. A témoigner par ses actions, que l'on croit.

LA foi des Chrétiens de ce temps, a particulierement trois défauts, qu'on peut combattre dans les trois points de ce discours.

1°. Les uns ont une foi curieuse, ils veulent sçavoir comment ce que Dieu a revelé se peut faire: ils demandent raison de tout, & font du nombre de ceux dont parle Saint Paul: *Languent circa questiones.* 2°. Les seconds ont une foi lâche, qui n'ose se déclarer, ni témoigner ce qu'ils sont en public, par la crainte qu'ils ont des jugemens des hommes. 3°. Les troisièmes ont une foi mourante & presque éteinte, sans mouvement, & sans action: on ne les voit jamais agir en Chrétiens, s'acquitter des devoirs de leur Religion.

Il faut se donner de garde de trois défauts, qui se commettent ordinairement contre la foi.

1°. Il ne faut pas rechercher trop curieusement ce que Dieu a voulu qui nous fût caché: *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* 2°. Il ne faut pas nier opiniâtement ce qu'il a revelé, & qu'il a voulu qui fût connu. C'est ce qui fait les heretiques. 3°. Il ne faut pas tenir captives les veritez qui nous sont connues, en ne vivant pas conformément à notre foi. C'est ce que font les mauvais Catholiques.

DEUX sortes de personnes combattent leur foi, & en sont les véritables ennemis.

1°. Ceux qui se font les arbitres de leur croyance, ne croyant que ce qui leur plaît, & se faisant une Religion à leur mode. 2°.

Idem.

Jacobi 1.

Ad Gal. 5.

III.

Ad Heb. c. 11.

IV.

V.

VI.

VII.

1. ad Timoth. 6.

VIII.

VIII.

Les seconds, sont ceux qui croient que c'est assez d'avoir la foi pour être sauve, sans pratiquer les bonnes œuvres.

I X.

LA foi pour être telle que Dieu la demande dans un Chrétien, doit avoir particulièrement deux conditions.

La première, elle doit être humble, soumise, & docile, en captivant son entendement sous le joug, comme parle Saint Paul.

La seconde, ce doit être une foi vive & agissante, qui nous fasse pratiquer les vertitez que l'on croit.

X.

IL ne suffit pas d'avoir la foi; il faut la faire entrer dans nos résolutions, dans nos actions, & dans nos affections.

1°. Il faut employer les lumières de la foi dans tous nos conseils, & dans toutes nos entreprises, pour ne rien faire contre notre conscience, ou qui mette notre salut en danger. 2°. Il faut qu'elle entre dans nos actions, pour nous inspirer la force, & le courage de faire de grandes choses pour Dieu, & pour ne rien faire qui soit indigne d'un Chrétien.

3°. Il faut qu'elle soit notre consolation dans nos souffrances, persuadez que nous devons être qu'un moment de souffrances pour Dieu en cette vie, produira un poids de gloire dans l'éternité.

X I.

SUR la parabole des vierges sages, & des vierges folles.

1°. La véritable sagesse d'un Chrétien, est de se conduire par les lumières de la foi: c'est ce que font les véritables Chrétiens, qui seuls méritent le nom de sages. 2°. C'est la plus téméraire de toutes les folies de se conduire par son propre sens, en matière de créance & de religion.

X II.

ON peut apporter deux causes du peu de foi qu'il y a aujourd'hui dans le monde.

La première, est qu'on examine trop les vertitez de la Religion: on veut voir clairement, ce qu'il faut croire simplement, & avec soumission: de là naissent les doutes, les hérésies, les infidélitez, & les disputes éternelles sur les articles décidez.

La seconde, est qu'on ne les examine pas assez, c'est-à-dire, qu'on n'en conçoit pas assez l'importance, qu'on n'y fait pas assez de réflexion; & de là vient qu'on vit comme si l'on n'avait point de foi, & qu'on ne jouit point des avantages, que nous pourrions en recevoir. *Tiré de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans son Carême.*

X III.

UN Chrétien qui ne vit pas conformément à sa foi, fait voir dans sa conduite,

1°. Qu'il n'a point de foi, j'entens celle qui est nécessaire pour être sauvé.

Ad Ti-
mon 1.

2°. Il désavoue la foi, dont il a fait profession au Baptême: *Verbis confitentur se nosse Deum, factis autem negant.*

3°. Il persécute la foi plus cruellement que ne font les tyrans & les hérétiques. *Le même, dans son Avent.*

X IV.

CONTRE les mauvais Chrétiens, dont la vie n'est pas conforme à leur foi.

1°. La mauvaise vie des Chrétiens, donne un juste sujet de douter s'ils ont la foi. 2°. Elle fait douter même si leur foi est véritable, lorsqu'on voit qu'ils ne font pas ce qu'ils croient.

X V.

TROIS choses nous engagent à avoir une foi vive; sçavoir, le devoir, la nécessité, & l'intérêt.

1°. Le devoir. C'est une soumission ju-

ste, de soumettre sa raison à l'autorité d'un Dieu qui parle, & qui nous révèle une vérité, ou un mystère que nous ne pouvons comprendre. 2°. C'est une soumission nécessaire; puisque sans la foi, on ne peut plaire à Dieu, ni être sauvé. 3°. L'intérêt nous y engage; parce que c'est une soumission très-meritoire, puisque c'est le plus grand sacrifice que nous puissions faire à Dieu, & le plus grand hommage que nous lui puissions rendre. *Tiré du P. Giroult, dans son Carême.*

1°. LA foi ne nous humilie que pour nous élever. 2°. Elle ne nous aveugle que pour nous éclairer, puisqu'elle nous apprend des vertitez que nous ne pourrions jamais connoître par les foibles lumières de notre raison. 3°. Elle ne nous donne une espèce de mort, en nous empêchant d'agir conformément à notre nature, que pour nous procurer une vie plus noble & plus sainte. *Tiré du P. Masson, dans son Avent.*

1°. QUOI que la foi seule ne suffise pas pour nous sauver, & que ce soient nos bonnes œuvres, qui étant unies aux mérites de Jésus-Christ, nous donnent droit au Ciel; c'est cependant une proposition véritable, & qui peut avoir un sens très-Catholique, que la foi nous sauve, & nous justifie. 2°. Cette même foi qui nous sauve, nous condamne, & est souvent le sujet de notre perte. La preuve de ces deux vertitez fera voir qu'elles ne se détruisent point, quoi qu'il y paroisse de la contradiction: & l'on peut prendre ces deux vertitez pour partage d'un discours. 1°. La foi nous sauve & nous justifie devant Dieu. 2°. Cette même foi nous accuse & nous condamne. La foi est un principe de salut pour les âmes saintes. La foi est un sujet de condamnation pour les âmes endurcies. *Le P. Bourdaloue.*

ON peut distinguer trois sortes de foi, qui toutes trois sont nécessaires à un Chrétien pour être sauvé.

La première, est une foi qu'on peut appeler de spéculation, qui consiste à croire fermement toutes les vertitez qui nous sont révélées, & que l'Eglise nous propose.

La seconde, est une foi de pratique, qui consiste à conformer sa vie & ses actions aux vertitez de la foi, & à suivre les maximes.

La troisième, est un foi d'exemple, qui consiste à professer hautement & publiquement cette foi, en s'acquittant des devoirs auxquels elle nous engage. *Tiré du Carême de M. Biroat.*

RIEN n'est plus humiliant que la foi, & rien n'est plus noble ni plus grand. De là on infère ces vertitez, qui en font connoître la nature & les effets.

La première, que la foi nous abaisse, en nous faisant connoître la grandeur de Dieu, & la bassesse de notre néant; notre foiblesse, en nous apprenant que nous ne pouvons rien de nous-mêmes; & enfin la misère où le péché nous a réduits: tout cela est bien capable de rabaisser notre orgueil, &c.

La seconde, la foi nous élève, par les hautes vertitez qu'elle nous enseigne, & la connoissance des choses divines, par l'état où elle nous met, par les graces qu'elle nous attire, par la force & le pouvoir qu'elle nous donne. *Tiré d'un Sermon manuscrit du P. Etienne Chamillard.*

1°. QUOI que la foi soit obscure, c'est elle qui nous éclaire, en nous aveuglant, puis qu'elle

XVI.

XVII.

XVIII.

XIX.

XX.

qu'elle nous découvre les choses divines, que ni les Philosophes, ni les plus grands genies du monde n'avoient pu découvrir. 2°. Elle captive notre entendement, & le réduit dans la servitude, comme parle l'Apôtre; mais c'est pour nous délivrer de l'esclavage de l'opinion, & des faux jugemens des hommes, touchant les biens & les maux de cette vie. 3°. Quoi que pour l'ordinaire elle soit morte en mourant dans l'esprit des hommes; elle est pourtant le principe d'une vie surnaturelle & toute divine: *Iustus autem ex fide vivit.*

Ad Rom. I.

XXI.

1°. Il faut croire les veritez revelées, parce qu'elles viennent de Dieu. 2°. Il faut les méditer, réfléchir sur ces veritez, pour qu'elles fassent impression sur nos esprits. 3°. Il faut les mettre en pratique, autrement elles ne serviront que pour notre condamnation.

XXII.

Ces deux propositions peuvent faire le partage d'un discours.

La premiere, que c'est ce qui fait voir la grandeur & le pouvoir de notre foi, de soumettre les esprits des hommes. 1°. Parce que c'est la plus grande victoire qu'elle puisse remporter. 2°. Parce que c'est ce que l'esprit trouve de plus difficile, à cause de l'orgueil qui lui est naturel; & qui fait qu'il ne se rend qu'à ce qui lui paroît évident. 3°. Parce que c'est ce qui fait le plus éclater la souveraine autorité de Dieu.

La seconde, c'est en quoi consiste la grandeur de l'esprit humain, d'être soumis aux veritez de la foi. 1°. C'est ce qui lui donne cette étendue de connoissances, qu'il n'auroit jamais pu acquérir par son étude, & par ses speculations. 2°. Parce que c'est ce qui l'éleve au dessus de ses forces, & de sa capacité naturelle. 3°. C'est ce qui arrête tous ses doutes, & ses incertitudes.

XXIII.

Quoi que la foi soit bien différente de la lumiere de gloire; elle a cependant trois effets qui lui sont communs avec cette admirable qualité.

La premiere, est qu'elle nous découvre la grandeur, les perfections, & les mysteres de Dieu; d'une autre maniere à la verité; mais qui n'est pas moins certaine: *Videmus nunc per speculum in enigmate.*

1. ad Cor. 13.

La seconde, elle nous éleve dans un état tout autre que celui de la nature, comme fait la lumiere de gloire, en nous rendant capables de connoître Dieu, &c.

La troisième, elle nous rend en quelque maniere impeccables. Car si on se conduisoit par les lumieres & les maximes de la foi, on ne pecheroit jamais.

XXIV.

LES conditions que doit avoir la foi d'un véritable Chrétien, & les motifs qui nous obligent à croire ce que la foi nous propose.

Les conditions sont, 1°. La foi doit être universelle & s'étendre sur tout ce que Dieu

a revelé. 2°. Elle doit être ferme & inébranlable, quelque contradiction apparente qui se presente à notre esprit. 3°. Elle doit être herotique, en sorte qu'on soit prêt de donner sa vie, & verser son sang pour la défendre.

Les motifs sont, 1°. L'autorité d'un Dieu. 2°. L'amour que nous lui devons, qui ne peut subsister sans la foi. 3°. Notre propre intérêt; puisque sans la foi on ne peut arriver au bonheur éternel.

SAINT Augustin dit que tout le mal de l'homme est l'erreur & la foiblesse; or la foi remédie à ces deux maux.

XXV.

1°. Elle dissipe l'erreur de l'esprit de l'homme, & lui fait connoître la verité. 2°. Elle soutient la foiblesse de sa volonté, par l'esperance des biens éternels qu'elle lui découvre, & qu'elle lui fait acquérir.

VOICI deux reflexions, ou deux veritez bien capables de nous faire rentrer dans nous-mêmes.

XXVI.

La premiere, il y a une infinité de personnes qui ont grand sujet de craindre qu'ils n'ayent perdu la foi. 1°. Quand on considère la maniere de vie de tant de personnes qui rendent à Dieu un culte purement extérieur; mais qui marquent par leurs actions qu'ils ne croyent point. 2°. En considérant leurs doutes, leurs discours, l'indifférence qu'ils ont sur tout ce qui regarde la Religion. 3°. J'en juge par le peu de bonnes œuvres qu'ils font.

La seconde, il y a une infinité de personnes qui ont tout sujet de craindre de la perdre. 1°. Parce que Dieu la retire de ceux qui en font un mauvais usage. 2°. Parce qu'elle se perd, faute de la mettre en pratique. 3°. Parce qu'on ne cultive point ce don précieux, & qu'on n'en fait pas assez d'estime. Combien de Royaumes l'ont perdue, & ont donné accès à l'erreur & à l'herésie, &c.

1°. LE libertinage & la corruption des mœurs rendent la foi inutile pour le salut.

XXVII.

2°. La foi rend la mauvaise vie d'un Chrétien infiniment plus criminelle devant Dieu; & par conséquent plus digne de châtement dans l'autre vie.

PREMIER Point. Nous considererons dans la premiere Partie, ce qui rend la foi victorieuse & invincible; sçavoir: 1°. La conviction des veritez qu'elle nous enseigne; car alors il n'y a rien qu'on n'entreprenne: comme au contraire rien ne nous rend plus lâches dans nos devoirs, que quand on ne croit qu'à demi. 2°. La frequente meditation des veritez, & des maximes de cette foi; car sans cela, elle languit.

XXVIII.

Second Point. Ce qui affoiblit la foi, sont: 1°. Les vices & les passions. 2°. L'attachement aux biens sensibles. 3°. Les difficultés qui se rencontrent dans la pratique des veritez chrétiennes.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Pères.

SAINT Augustin, dans le 4. Tome, a un livre, de *fide & operibus*, où il fait voir particulièrement que la foi sans les bonnes œuvres ne peut nous sauver.

Le même, lib. 1. de *Doctrina Christi*, montre que quand la foi vient à se perdre, elle entraîne nécessairement la perte de la charité.

Le même, in *Enchyridio ad Laurentium*, fait

voir l'illusion de ceux qui croyent qu'avec la foi seule, sans une sainte vie, on peut être sauvé.

Le même, *contra Manichæos*, c. 17. montre que les bonnes œuvres sont la véritable marque qu'on a la foi.

Le même, lib. 83. *quæstionum*, enseigne que la foi sans les bonnes œuvres, ne suffit pas

pour être sauvé.

Le même, *lib. 5. contra Faustum Manich.* enseigne la même chose, & sur le Pseaume 127.

Le même, *contra Epistolam fundamenti*, montre admirablement la vérité de notre foi.

Le même, *Serm. 195. de tempore*, parle de l'excellence de cette vertu.

Le même, *tract. 68. in Joannem*, montre que la foi consiste à croire ce qu'on ne peut voir.

Le même, ou l'Auteur du livre intitulé, *De vita Christiana*, prouve par un long discours, qu'il faut avec la foi faire de bonnes œuvres.

Luc. 18. Saint Jérôme, *in Dialogo adversus Luciferianos*, expliquant ces paroles : *Putas cum venerit filius hominis, fidem inveniet in terra?* montre que cela se doit entendre de la foi parfaite, qui est accompagnée des bonnes œuvres.

Le même, *lib. 2. in cap. 3. Habacuc*, sur ces paroles : *Ficus enim non florebit, & non erit germen in vineis, &c.* les applique à ceux qui disent qu'ils ont la foi, & qu'ils sont dans l'Eglise, sans faire des œuvres de justice.

Saint Ambroise, *lib. de vocat. Gentium, c. 3.* montre par plusieurs passages & témoignages de l'Ecriture, que la foi est un pur don de Dieu.

Le même, Sermon premier & second, *de grano sinapis*, montre la force & l'efficace de la foi sur les fideles.

Le même, *ad Gratianum & contra Arianos*, parle amplement de la foi.

Saint Gregoire, *lib. 4. Moral. in cap. 14. Jobi*, prouve la nécessité des bonnes œuvres avec la foi.

Le même, *lib. 29. Moral.* sur le ch. 15. parle de l'abandon des Juifs, & de la vocation des Gentils à la foi.

Saint Chrysostome a un Sermon, *de Fide, Spe, & Charitate.*

Le même, *Serm. 24. ad Ephes. in hac verba, sumentes scutum fidei, &c.* montre que la foi est véritablement un bouclier, qui nous défend contre tous les traits de nos ennemis.

Le même, *Homil. 7. in Epist. ad Hebr.* fait voir que la foi sans les bonnes œuvres ne suffit pas pour être sauvé.

Origene, *Homil. 16. in cap. 21. Matth.* sur ce que le Fils de Dieu maudit le figuier, où il ne trouva que des feuilles sans fruit, montre que les bonnes œuvres doivent toujours accompagner la foi.

S. Basile, *Homil. 4. & 15.* parle de la foi.

Saint Gregoire de Nazianze, *Tom. 1. Orat. 49.* en parle aussi.

Saint Fulgence, *ad Petrum & Donatum.*

Saint Ephrem, *Tom. 1.*

Saint Athanase, *Tom. 1.*

Yvo Carnotensis, *in Decret. part. 1. 17.*

Saint Bernad, *Serm. 2. in Fest. Pasch.* compare la foi sans la charité à un corps sans vie, & sans mouvement.

Guillelmus Parisiensis } ont traité ce sujet.

Dionysius Carthusianus }

Le P. Louis de Grenade, dans son Catechisme, sur le Symbole de la Foi.

Cambolas, livre intitulé, *Le Modele de la vie chrétienne*, traite amplement de la conformité de la vie du Chrétien avec sa foi, où il parle de tout ce qui regarde la Morale de ce sujet.

Le P. Caussin, *Cour Sainte, liv. 3. chap. 4.*

Louis du Pont, *Tom. 1. de la Perfection,*

Traité 1. chap. 7. 8. 9.

Petrus Sanchez, *de regno Dei, part. 4. c. 3.*

Le Pedagogue Chrétien, *part. 2. c. 23.*

Petrus Canisius, *in opere Catechistico majori c. 1.*

Bernardinus Rossignolus, *de Disciplina Christiana perfect. lib. 3. c. 4.*

La Morale Chrétienne, premier Traité préliminaire, *sect. 2. art. 1.*

Le P. Craffet, a fait deux Tomes de la Foi victorieuse, où il parle de tout ce qui regarde ce sujet.

Le P. Rapin, a aussi fait un Livre de la Foi des premiers siècles.

Le P. Saint Jure en a fait un, intitulé, *Les trois filles de Job*; où il traite de la Foi, de l'Espérance, & de la Charité.

Le P. Bonal, dans le Chrétien du temps, *part. 3. ch. 3.*

Le P. Antoine de Saint-Martin de la Porte, Religieux Carme. Traité 6. chap. 1.

Conradus Clingius, *in Catech. lib. 1. & in locis communib. lib. 2.*

Joannes Cocleus, *in Apologia contra Melanctonem.*

Toletus, *in Instructione Sacerdotum, lib. 4.*

Lipomanus, *contra Lutherum.*

Joannes Franciscus Picus.

Dandinus, *in Ethicis Sacris*, a fait un ample Traité de la Foi.

Il y a une infinité de Livres spirituels, de Theologiens, & de Controversistes qui traitent de la Foi. Ceux que nous avons indiqués fournissent le plus de matieres predicables.

Le P. Delingendes a trois Sermons de suite sur la Foi.

M. Biroat, premier Sermon de l'Avent.

Le même, Sermon pour le premier Jeudi de Carême.

M. Maimbourg, en son Carême, *Tom. 1.* parle des qualitez essentielles de la Foi.

Le P. Texier, dans son Avent, a deux Sermons de suite sur la Foi.

Le même, dans sa Dominicale, Dimanche 18. après la Pentecôte, parle de la foi actuelle.

M. la Font, *Serm.* pour le 20. Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Masson, Prêtre de l'Oratoire, dans son Avent.

Le P. Duneau, dans sa Domin. premier Dimanche après Pâques.

Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Morales.

Le P. Girouff, dans son Carême, *Tom. 2.*

Dans les Sermons Moraux, il y en a un sur la Foi.

Dans les Discours Chrétiens, sur le 23. Dimanche après la Pentecôte.

M. de la Volpilliere, parmi ses Discours.

M. Fromentieres.

Le P. Cheminai, dans le *Tom. 2.*

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans son Avent, montre qu'il y a peu de foi dans le monde. Sous le titre, *Des mœurs des Chrétiens.*

Le même, Sermon pour le premier Jeudi de Carême, apporte les raisons de ce peu de foi.

Le même, dans les Sermons particuliers, en a sur l'incrédulité & l'infidelité.

Essais de Sermons, pour le 20. Dimanche après la Pentecôte.

Essais de Sermons, pour le 3. Dimanche de l'Avent.

Les Livres spirituels & autres.

Les Prélicieux moines.

Les mêmes Essais de Sermons. Premier l'Avent. Trois Sermons de suite.
 Le P. Louis de Grenade, *in locis communibus. Titul. Fides.*
 Labata, *Titul. Fides.*
 Berchorius.
 Drexellius, *in rosis select. part. 1. c. 4.*
 Peraldus, *1. part. Titul. Fides.*

Ceux qui ont ramassé des matières sur ce sujet,

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, Exemples, & Applications de l'Écriture sur ce sujet.

Non fecit taliter omni nationi, & judicium sua non manifestavit eis. Psal. 147.

Qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloria. Prov. 25.

Qui credit Deo, attendit mandatis. Eccli. 32. Nisi credideritis, non intelligetis. Isaïe 7.

Iustus, in fide sua vivet. Habacuc. 2. Qui incredulus est, non erit recta anima ejus in semetipso. Ibid.

Vade, & sicut credidisti, fiat tibi. Matth. 8. Si habueritis fidem, sicut granum sinapis, dicetis monti huic: Transi hinc illuc, & transibit, & nihil impossibile erit vobis. Matth. 17.

Qui crediderit, & baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur. Marci 16.

Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam. Marci 9.

Filius hominis veniens, putas, fidem inveniet in terra? Luc. 18.

Quotquot receperunt eum, dedit eis potestatem, filios Dei fieri; his, qui credunt in nomine ejus. Joann. 1.

Qui verbum meum audit, & credit ei, qui misit me, habet vitam aeternam. Joann. 5.

Multi ex principibus crederunt in eum, sed non confitebantur; dilexerunt enim gloriam hominum magis, quam gloriam Dei. Joann. 12.

Si potes credere, omnia possibilis sunt credentibus. Marci 9.

Qui non credit, jam judicatus est. Joan. 3. Qui incredulus est, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum. Ibid.

Nunquid incredulitas illorum fidem Dei evanescit? Ad Roman. 3.

Credidit Abraham Deo, & reputatum est illi ad justitiam. Ad Roman. 4.

Iustus autem ex fide vivit. Ad Roman. 1. Corae creditur ad justitiam; ore autem confessio fit ad salutem. Ad Roman. 10.

Qui veritatem Dei in injustitia detinent. Ad Roman. 1.

Si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. 1. ad Corinth. c. 13.

In captivitate redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. 2. ad Corinth. 10.

Vosmetipsos tentate si estis in fide; ipsi vos probate. 2. ad Corinth. c. 13.

Gratis estis salvati per fidem, & hoc non ex vobis; Dei enim donum est. Ad Ephes. 2.

In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela iniquissimi ignea extinguere. Ad Ephes. 6.

Unus Dominus, una Fides, unum Baptisma. Ad Ephes. 4.

Stare in fide. 1. ad Corinth. 16.

Christum habitare per fidem in cordibus vestris. Ad Ephes. 3.

Fide stas: noli alium sapere, sed time. Ad Roman. 11.

Fides, quae per charitatem operatur. Ad Gal. 5.

O insensati Galatae, quis vos fascinavit non obedire veritati? Ad Galat. 3.

Dieu n'a point traité de la sorte les autres nations; & il ne leur a point manifesté ses loix & ses préceptes.

Celui qui veut fonder la Majesté, sera accablé de sa gloire.

Celui qui croit en Dieu, est attentif à ce qu'il ordonne. Si vous n'avez une ferme foi, vous n'aurez point l'intelligence de ce que vous entendez.

Le juste vivra de sa foi. Celui qui est incrédule, n'a point l'ame droite.

Allez, & qu'il vous soit fait comme vous avez cru. Si vous aviez de la foi comme un grain de fenévé, vous diriez à cette montagne: Transporte-toi d'ici là, & elle s'y transporterait, & rien ne vous seroit impossible.

Celui qui croira & sera baptisé, sera sauvé; & celui qui ne croira point, sera condamné.

Seigneur, je crois, aidez-moi dans mon incrédu- lité.

Lorsque le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre?

Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir d'être faits enfans de Dieu; à ceux qui croient en son nom.

Celui qui entend ma parole, & qui croit à ce- lui qui m'a envoyé, a la vie éternelle.

Quelques-uns des principaux d'entre les Juifs cru- rent en lui, mais ils n'osèrent le reconnoître publiquement, car ils ont plus aimé la gloire des hommes que celle de Dieu.

Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit.

Celui qui ne croit pas, est déjà jugé.

Celui qui ne croit pas, ne verra point la vie é- ternelle; mais la colere de Dieu demeure sur lui.

Si quelques-uns d'entre eux n'ont pas cru, est-ce que leur incréduité anéantira la fidélité de Dieu?

Abraham crut ce que Dieu lui avoit dit, & sa foi lui fut imputée à justice.

Le juste vit de la foi.

On croit de cœur pour être justifié, & on con- fesse de bouche pour être sauvé.

Ils retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice.

Quand j'aurois toute la foi possible, & capable de transporter les montagnes, si je n'avois point la charité, je ne ferois rien.

Nous réduisons en servitude tous les esprits, pour les soumettre à l'obéissance de Jesus-Christ.

Examinez-vous vous-mêmes pour reconnoître si vous avez la foi; éprouvez-vous vous-mêmes.

C'est par la grace que vous êtes sauvés par le moyen de la foi; & cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu.

Servez-vous en toutes les rencontres du bouclier de la foi, pour pouvoir repousser & éteindre tous les traits enflammés du malin esprit.

Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une Foi, qu'un Bap- tême.

Demeurez fermes dans la foi.

Qu'il fasse que Jesus-Christ habite par la foi dans vos cœurs.

Vous êtes ferme dans la foi, prenez garde de vous élever; mais tenez-vous dans la crainte.

La foi qui agit par la charité.

O Galates insensés! qui vous a enforcés pour vous rendre ainsi rebelles à la vérité?

Habens fidem, & bonam conscientiam, quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt. 1. ad Timoth. c. 1.

Crederet oportet accedentem ad Deum, quia est, & inquireribus se remunerator sit. Ad Hebr. c. 11.

Arbitramur justificari hominem per fidem sine operibus legis. Ad Roman. 3.

Sine fide impossibile est placere Deo. Ad Hebr. 11. *Fides est sperandarum substantiarum rerum, argumentum non apparentium.* Ad Hebr. 11.

Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt iustitiam, adepti sunt repromissiones, &c. Ad Hebr. 11.

Doctrinis variis & peregrinis nolite abduci. Ibidem, c. 13.

Sicut corpus sine spiritu mortuum est, ita & fides sine operibus mortua est. Jacobi 2.

Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? Numquid poterit fides salvare eum? Ibidem.

Fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsa. Ibidem.

Videtur quoniam ex operibus justificatur homo, & non ex fide tantum. Ibidem.

Omnia quaecumque petieritis in oratione credentes, accipietis. Matth. 21.

Quia vidisti me Thoma, credidisti: beati qui non viderunt, & crediderunt. Joan. 20.

Constituentur se nosse Deum, factis autem negant. Ad Titum 1.

Ostende mihi fidem tuam sine operibus, & ego ostendam tibi ex operibus fidem meam. Jac. 2.

Habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benefacitis attendentes quasi lucerna lucens in caliginoso loco. 2. Petri cap. 1.

De tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. 1. Petri cap. 2.

Conservant la foi & la bonne conscience, à laquelle quelques-uns ayant renoncé, ont fait naufrage en perdant la foi.

Pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il y a un Dieu, & qu'il récompense ceux qui le cherchent.

Nous croyons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi.

Il est impossible de plaire à Dieu sans la foi.

La foi est le fondement des choses que l'on espère, & une preuve certaine de ce qui ne se voit point.

C'est par la foi que les Saints ont conquis les Royaumes, ont accompli les devoirs de la justice, ont reçu les promesses, &c.

Ne vous laissez point emporter à une diversité d'opinions, & de doctrines étrangères.

Comme le corps est mort lorsqu'il est sans ame; ainsi la foi est morte lorsqu'elle est sans œuvres.

Mes frères, que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? La foi le pourra-t-elle sauver?

La foi qui n'a point les œuvres, est morte en elle-même.

Vous voyez que l'homme est justifié par les œuvres, & non seulement par la foi.

Quoi que ce soit que vous demandez dans la prière, vous l'obtiendrez, si vous le demandez avec foi.

Vous avez cru Thomas, parce que vous avez vu; heureux ceux qui croient sans avoir vu.

Ils font profession de connoître Dieu, mais ils le renoncent par leurs œuvres.

Montrez-moi votre foi qui est sans œuvres, & moi je vous montrerai ma foi par mes œuvres.

Nous avons les oracles des Prophetes, dont la certitude est plus affermie, auxquels vous faites bien de vous arrêter comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur.

Dieu vous a appelés des tenebres à son admirable lumière.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

La foi du saint Patriarche Abraham.

Ad Hebr. 11.

La foi d'Abraham est louée par l'Apôtre, principalement en trois choses. La première, pour être sorti de son pays par l'ordre du Seigneur, afin d'aller dans une terre étrangère, sans sçavoir où il alloit: *Exiit, nesciens quò iret.* Et quand il fut arrivé, il n'y trouva pas d'abord un établissement à sa fortune; au contraire il fut obligé de voyager en Egypte, pour éviter la famine, qui étoit en la terre de Chanaan, où Dieu l'avoit mené; & par l'espace de plusieurs années, il n'eut point d'autre habitation, que sous des tentes à la campagne. Néanmoins, parce que Dieu lui avoit promis de lui donner en possession cette terre, & à sa posterité, il demeura ferme dans sa foi: *Expectabat enim fundamenta habentem civitatem, cuius artifex Deus.*

Ad Hebr. 11.

La seconde chose en quoi la foi de ce grand Patriarche fut admirable, est expliquée en l'E-pître aux Romains. Dieu lui avoit promis qu'il seroit Pere de plusieurs nations, & que de lui sortiroient des Rois, & des Peuples, qui égaleroient en nombre les étoiles du Ciel. Cependant, quoi qu'il fût déjà âgé de cent ans, & que Sara sa femme fût sterile, il crut que Dieu ne manqueroit pas à sa promesse, & il ne chancela point en sa foi, qui est le fondement de l'esperance; & quoi qu'il ne fût plus en état d'espérer ce bonheur, selon toutes les raisons humaines; toutefois il fortifia son esperance par sa foi: *Contra spem in spem credidit, ut fieret pater multarum gentium.* La troisième chose enfin, en quoi la foi de ce grand Patriarche se signala, fut lorsqu'il reçut le commandement de sacrifier son fils unique. C'étoit ce fils duquel Dieu lui avoit

Ad Rom. 4.

dit, *in Isaac vocabitur semen tibi.* Comment accorder le commandement d'offrir ce fils en sacrifice, avec la promesse de multiplier par lui sa posterité? Il ne s'arrêta point à examiner ce commandement, dans la croyance ferme & inébranlable que Dieu, qui avoit promis, & commandé, trouveroit bien le moyen d'accorder sa promesse avec l'exécution du commandement, en resuscitant celui qui auroit été sacrifié: *Fide obtulit Abraham Isaac, arbitrans quia & a mortuis suscitare potens est Deus.*

La foi de Moïse est aussi fort recommandée par l'Apôtre; en ce que pouvant être reconnu dans l'Egypte pour fils de la fille de Pharaon, laquelle l'avoit adopté, il aimait mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir des délices & des richesses des Egyptiens, ayant en vûe l'ignominie de la croix de Jésus-Christ: *Majores divitiis estimans thesauro Aegyptiorum, improprium Christi.* Il falloit que la foi fût bien vive & bien grande; puisqu'elle s'étendoit jusqu'au mystère de la Croix tant de siècles auparavant.

L'Apôtre parlant de la foi des anciens Patriarches, remarque particulièrement qu'ils ont cru des choses qu'ils ne voyoient point, & qui sembloient éloignées de toute apparence: pour nous faire entendre par là, que la foi est d'autant plus recommandable, qu'elle se porte à des objets moins visibles. Ainsi Noé commença à bâtir l'Arche cent ans avant le déluge, croyant aussi fermement qu'il arriveroit, quoi qu'il en fût fort éloigné, comme s'il l'eût vû devant ses yeux: *Fide Noe responsio accepto de iis, quae adhuc non videbantur.*

La foi de Moïse a été admirable.

Ibidem.

La foi de Noé.

Ad Hebr. 11.

latur, metuens aptavit arcam in salutem domus sue, & iustitia, que per fidem est, heres est institutus. Noé donc plein de foi devint alors le Prédicateur de toute la terre; & fit par ses œuvres, ce que Jonas fit ensuite dans Ninive par ses paroles; criant en quelque sorte par la construction de cette Arche: *Encore un peu de temps, & le monde sera détruit.* Il semble qu'il n'y avoit rien de si puissant pour faire rentrer les hommes en eux-mêmes, que de voir construire devant leurs yeux ce bâtiment, qui devoit sauver Noé du naufrage dont Dieu les menaçoit. Cependant ces personnes manquèrent de foi, & par un endurcissement qui fut le premier châtimement de leurs crimes, ils virent bâtir cette Arche avec des yeux fort indifferens. Ils se rirent même, sans doute, des menaces dont on les vouloit épouvanter, & se moquerent apparemment de Noé, de ses avertissemens, & de ses précautions; & ceux-mêmes qui bâtissoient l'Arche, ce qui est effroyable, n'en tirèrent aucun secours, parce qu'ils n'ajoutèrent aucune foi à ce que Noé leur disoit.

Les autres SS. Patriarches qui ont signalé leur foi.

Que dirons-nous de ce long dénombrement de tant de Patriarches de la loi de nature, & de la loi écrite? D'Abel, d'Enoch, de Joseph, de Josué, & des autres dont il est parlé dans la Lettre aux Hebreux? Il n'est point nécessaire de faire l'éloge de chacun en particulier; contentons-nous de dire en general, avec l'Apôtre, que par la foi ils ont conquis les Royaumes, ils ont accompli les devoirs de la justice & de la vertu, ils ont reçu l'effet des promesses, ont arrêté la violence du feu, ont évité le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont été remplis de force & de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers, &c. Que si tous ces Saints de l'Ancien Testament sont morts dans la foi, eux à qui il semble qu'on n'ait demandé que l'accomplissement de la Loi; n'y sommes-nous pas bien plus engagez, nous qui avons présent à nos yeux l'Auteur & le Consummateur de la Foi?

La foi des Rois Mages.

La foi de ces Rois Mages, au sentiment de Saint Chrysostome, & de tous les Peres qui en ont parlé, n'a pas été l'ouvrage de l'Etoile qui leur apparut; mais de Dieu même qui agit dans leurs ames. La vertu de ces Princes fut sans doute admirable, non seulement, parce qu'à la vûe de ce nouvel Astre qui leur annonçoit la naissance du Messie, ils se mirent en chemin, & vinrent de si loin pour l'adorer; mais encore de ce qu'ils agirent avec tant d'assurance, & de liberté avec Herode: ils ne craignirent ni la colere du peuple, ni la tyrannie de ce Roi, ce qui donne sujet de croire que ces Mages devinrent ensuite dans leur pais les Prédicateurs de la verité. Car après avoir parlé si hardiment à un peuple étranger, il y a apparence qu'ils l'ont fait encore plus dans leur propre pais, principalement ayant été instruits depuis, par la parole d'un Ange, & par le témoignage des Prophetes. C'est ce qu'en dit Saint Chrysostome, *Sermon 6. sur Saint Matthieu, ch. 2.*

La foi de la sainte Vierge.

Quelle a dû être la grandeur de la foi de la sainte Vierge, pour croire les choses qui se sont accomplies en elle? C'est ce qui a fait le sujet de l'admiration de sa Cousine Sainte Elisabeth, quand elle la reçut dans sa maison: *Beata, que credidisti, quoniam perficientur ea, qua*

Luc. 1.

Tome II.

dicta sunt tibi à Domino. Bienheureuse votre foi! bienheureuse votre ame, qui a pu avoir une foi assez ferme pour croire tant de choses, qui paroissent impossibles à l'esprit humain! Croire que vous seriez Mere en demeurant Vierge; croire que vous seriez Mere de Dieu, qui est votre Pere; croire qu'une créature pourroit donner l'être à un Dieu éternel; croire que vous renfermeriez dans l'espace étroit de votre sein, le Dieu immense que toute la vaste étendue des Cieux ne sauroit comprendre; croire que vous concevriez un Fils par l'operation du Saint Esprit; & que par la vertu divine, vous seriez Mere de votre Fils, dont le Pere Eternel est le Pere? O Dieu! quelle a dû être la grandeur de votre foi, pour croire fermement tous ces prodiges?

La foi & la confession de Saint Pierre.

Pour croire, il faut une humble soumission de la volonté; & c'est en quoi la foi des fideles est différente de celle des demons qui y sont forcez par l'évidence. En effet, je vois que Saint Pierre, en disant: Vous êtes le Christ & le Fils de Dieu vivant, ne fait point d'autre confession de foi, que celle que les demons lui ont autrefois faite: Et d'où vient donc que les demons ne participent point aux avantages de Saint Pierre, & que leur foi ne les fait point declarer bienheureux; comme il arrive au Prince des Apôtres? Voici tout le mystere. C'est que les demons ne croient qu'y étant forcez, & comme par dépit contre Dieu, & non en s'assujettissant à Dieu, ni par la soumission qu'ils veulent rendre à l'infailible verité de ses paroles. Ils ne disent & ne reconnoissent la verité que par crainte, & forcez par son évidence: mais Saint Pierre en fait protestation, & la confesse en toute liberté, par amour & par esprit de soumission.

De l'infidelité & de la foi de Saint Thomas Apôtre.

Quel fut le peché de Saint Thomas, lors qu'il douta de la resurrection du Fils de Dieu, que lui annonçoient les autres Apôtres? Je ne prétens pas faire de vains efforts pour l'excuser; & dire avec quelques Docteurs, que ce ne fut pas tant une infidelité qu'une curiosité qu'il croyoit nécessaire pour autoriser davantage l'Evangile; persuadé que les peuples ne pourroient résister à son témoignage, s'il pouvoit leur dire avec Saint Jean: Ce que je vous annonce du Verbe de vie est si incontestable, que je l'ai entendu de mes oreilles, que je l'ai vû de mes yeux, & que je l'ai touché de mes mains. Non, Chrétiens, Saint Thomas fut infidele, il douta de la resurrection de son Maître, & par conséquent de sa divinité; il jure qu'il ne croira pas, s'il ne voit dans les mains de Jesus, la marque des clous qui les ont percés. Sous prétexte d'un plus grand attachement à son service, il demande par une curiosité cruelle, dit Saint Pierre Chrysologue, de r'ouvrir les playes que lui ont faites des bourreaux; & il persevere huit jours dans son obstination. Qui eût pensé que le Fils de Dieu fût allé chercher cet Apôtre dans son infidelité? qui eût crû, qu'après ces paroles opiniâtres, *Non credam*, la grace eût pris soin d'éclairer son esprit rebelle? C'est pourtant dans cet égarement qu'elle lui presente la lumiere, qui dissipe les tenebres de son infidelité; de sorte qu'il ne se contente pas de l'avouer pour son Dieu & pour son Seigneur, il porta ensuite les lumieres de cette foi jusqu'aux extrémités de la terre.

La foi du Centenier, dont il est parlé dans l'Evangile.

Le Sauveur a tellement loué & admiré la foi du Centenier, qu'il a assuré n'en avoir pas trouvé de si grande en Israël. Aussi fut-il le premier des Gentils qui crut en Jesus-Christ, touché des prodiges que le Fils de Dieu operoit, & de la maladie de son serviteur qui lui étoit cher, & qui étoit prêt de mourir. Saint Luc rapporte qu'il n'osa pas aller trouver en personne le Sauveur, parce qu'il ne se jugea pas digne de se presenter devant lui. Imitons la foi & l'humilité de ce

Payen, de cet homme de guerre, qui devoit avoir tant d'opposition à ces deux vertus. Sa foi est si grande, qu'il croit en Jesus-Christ, par le seul récit qu'on en fait; ou pour mieux dire, par l'effet d'une grace toute divine; & son humilité est telle, qu'il se croit indigne de le recevoir dans sa maison: *Domine non sum dignus.*

Matth. 8.

Il n'est pas nécessaire après ces exemples de nous étendre sur les autres qui sont en trop grand nombre dans l'Evang. & dans les Act. des Apôtres.

Applications de quelques passages de l'Ecriture à ce sujet.

La foi doit être claire & tenebreuse en même temps.

Dominus praecebat eos ad ostendendam viam, per diem in columna nubis, & per noctem in columna ignis. Exod. c. 13. Cette nuée, qui conduisoit les Israélites dans le desert, n'eût pas été propre pour la fin à laquelle Dieu la destinoit, si elle eût été toute lumineuse. Il falloit qu'elle fût aussi en partie tenebreuse, pour obscurcir le camp des Egyptiens, au même temps qu'elle éclairoit celui des Israélites. Ainsi les veritez de la foi, dont elle étoit la figure, ne seroient pas assez proportionnées aux conseils de Dieu sur les hommes, & à l'état où il veut qu'ils soient en cette vie pour humilier leur esprit, si on y voyoit une lumiere toute pure, sans mélange de tenebres & d'obscuritez. Il faut reconnoître, dit Origene, que l'esprit de Dieu, qui a parlé par les Prophetes, & la parole de Jesus-Christ qui étoit dans les Apôtres, ont eu pour but de cacher, & de ne découvrir pas clairement la doctrine de la verité: & cette obscurité, dit Saint Basile, dont l'Ecriture couvre l'intelligence de ses dogmes, est une espece de silence, que Dieu a voulu encore garder, lors même qu'il nous parle par son Ecriture.

La foi doit être ferme & inébranlable.

Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Ad Hebr. 11. C'est ainsi que Saint Paul exprime la fermeté de la foi. C'est une substance des choses que nous esperons, & un argument, ou une conviction des choses que nous ne voyons pas. C'est-à-dire, que la foi est comme la substance; parce que la substance est le fondement qui est inébranlable en lui-même, & qui soutient tout le reste de l'édifice. Ou bien, qu'elle est un argument de conviction, qui nous fait croire les choses que nous ne voyons pas, avec autant de fermeté & d'assurance, que si nous les voyions de nos yeux, & qu'elles tombassent sous nos sens: & encore d'une maniere plus assurée; puisque nos sens se peuvent tromper. Mais Jesus-Christ étant le principe veritable, & le fondement inébranlable de notre foi, il ne peut pas nous tromper dans l'argument; il ne peut pas nous tromper dans la parole qu'il a lui-même prêchée aux hommes. Admirable avantage de notre foi, & qui nous oblige de lui donner dans nos esprits une fermeté inébranlable, comme elle seroit en elle-même; & d'appliquer à nos esprits la soumission de nos cœurs & de nos volontez, pour vaincre tous les doutes qui s'y pourroient opposer.

La foi, en nous aveuglant, nous découvre des objets plus nobles.

Nox illuminatio mea in deliciis meis. Psalm. 138. Dans l'ordre de la nature, le soleil visible venant à nous éclairer de ses lumieres, ne nous découvre que les objets de la terre, & des beautez communes, des fleurs, des arbres, des campagnes, des palais; mais quand il se retire, & qu'il fait place aux tenebres, nous voyons alors d'autres objets, & des

beautez celestes, les astres, les constellations, la lune & les planettes, qui sont bien plus considerables, que tout ce qui est sur la terre. De même quand notre entendement, qui est comme le soleil, nous éclaire de ses propres lumieres, nous ne voyons que des choses communes, des objets qui frappent nos sens, ou du moins qui ne sont point hors de sa portée; mais quand il se retire, & qu'il fait place aux sombres lueurs de la foi; alors nous voyons des choses divines, des beautez surprenantes; des beautez, qui, comme dit S. Augustin, ne se diminuent, ni ne se flétrissent jamais par la longueur des années. Si bien que nous profitons du sacrifice que nous faisons à Dieu, de notre esprit; de nos tenebres nous en tirons de veritables lumieres: *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.*

Omnia possibilia sunt credenti. Marci 9. Tout est possible à celui qui croit, dit le Fils de Dieu lui-même. Aussi je remarque qu'il n'a presque jamais voulu operer de miracles en faveur de ceux qui avoient recours à lui, qu'au paravant il n'ait exigé d'eux un acte de foi. Voyez ce qu'il dit au Prince de la Synagogue, dont la fille étoit morte: Ne craignez rien, croyez seulement, & elle sera guerrie. Est-il question de rendre la vûe à deux aveugles, ne leur dit-il pas au paravant: Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez? Et ils lui répondirent: oui, Seigneur. Alors il leur toucha les yeux, en disant: Qu'il vous soit fait selon votre foi; & aussi-tôt leurs yeux, dit l'Evangéliste Saint Luc, furent ouverts.

La foi est toute puissante pour obtenir de Dieu tout ce qu'on veut.

Nec tibi, nec mihi, sed dividatur. 3. Reg. c. 3. On sçait que la foi est comme cette mere, qui ne voulut point que son enfant fût coupé en deux, mais qu'il demeurât entier. Le jugement que rendit Salomon sur le différend de deux meres, qui disputoient à qui appartiendroit l'enfant que la fausse mere avoit dérobé à celle qui étoit la veritable, fut que l'enfant seroit coupé en deux parts, & que l'une & l'autre prit la sienne. Et ce fut ce jugement sage, qui fit reconnoître la veritable mere, dont l'amour ne pût souffrir ce partage, auquel la fausse mere consentoit volontiers, parce que l'enfant ne lui appartenoit point. Ces deux meres, dit Saint Augustin, representoient l'erreur & la foi. L'idolâtrie ou l'erreur, comme une fausse mere, consent assez à diviser la verité, à la partager; à la couper en deux, en lui donnant quelque place dans ses sentimens; mais la foi comme la mere veritable, & toute remplie d'amour pour la verité, qui est l'enfant qu'elle produit, ne peut souffrir, & ne consent jamais qu'on la partage, ni qu'on en retranche la moindre partie.

La foi est indivisible, & ne se peut partager.

In captivitatem redigentes omnem intellectum. 2. ad Corinth. c. 10. Un sçavant Interprete

La foi captive l'esprit.

rendement
humain.

expliquant ces paroles de Saint Paul, dit que la captivité emporte deux choses. Un lieu obscur & ténébreux, où le captif est renfermé, & l'impuissance d'aller où il veut. Ainsi par la foi, l'esprit humain se trouve, pour ainsi dire, investi de la profonde obscurité de nos mylteres; le flambeau de la foi qui l'éclaire dans ce lieu obscur, dit Saint Pierre, est assez sûr pour le conduire; mais il n'est pas assez lumineux pour dissiper ces saintes & adorables tenebres. En second lieu, ce même esprit humain perd la liberté de raisonner, qui est l'action propre de l'esprit, dit Saint Thomas, & qui nous est marquée par le mot de discours, *Discursus*, parce que l'esprit raisonnant passe d'une proposition à une autre, & voilà ce qui revolte l'orgueil de l'homme, qui veut jouir de la liberté, & qui ne scauroit souffrir cette captivité.

Arbores autumnales, infructuosa, bis mortua, eradicate. C'est le nom que l'Apôtre Saint Jude, dans son Epître Canonique, donne aux incrédules, & à ceux qui ont perdu la foi; ce sont des arbres d'automne, qui ne portent point de fruit, qui sont déracinez, & deux fois morts: on conçoit assez par le terme d'infructueux, que ces personnes ne font aucunes bonnes œuvres, & qu'ils sont des arbres déracinez; parce que la foi qu'ils ont perdue, est comme la racine qui les nourrit, & qui leur donne la vie. Mais pourquoi les appelle-t-il doublement morts? c'est, je m'assure, parce que non seulement ils ont perdu la charité, qui est la vie de l'ame, mais encore la foi, qui est comme la première vie, ou la source de la vie spirituelle. *Iustus autem ex fide vivit.*

Les incrédules qui ont perdu la foi.

PARAGRAPHÉ QUATRIÈME.

Passages & Pensées des saints Peres sur ce sujet.

F *Idei simplicitas omnibus argumentis antecellit.* Ambros. in 1. Hexam. cap. 6.

Fides virtutum omnium stabile fundamentum est. Idem, in Psalm. 40.

Fides principium Christiani est; plenitudo autem Christiani, iustitia. Idem, in Psalm. 118.

Cito fides inexercitata, languescit. Idem, in Psalm. Beati immaculati.

Christianus ante omnia fidem custodiat, hanc enim salvam facit reliquas virtutes custodiet aut reparabit. Idem, Ong. c. 4.

Increduli audacia verborum, terrenis armis contra caelestia dimicant, & carnalibus adversus spiritualia, & prudentes se dicere non erubescunt, quasi humana sapientia Dei sapientiam superaverit. Idem, in cap. 5. Epist. ad Roman.

Quid est fides, nisi credere quod non videt? Augustin. variis in locis.

Turbam non intelligendi vivacitas, sed credendi simplicitas iustissimam facit. Idem, contra Epist. fundamenti.

Fides quidem sine charitate potest esse, sed non prodesse. Idem, l. 25. de Trinitate.

Nulla sunt majores divitiae, nulli thesauri, nulli honores, nulla mundi huius major substantia, quam est fides catholica. Idem, Serm. 1.

Adjungite fidei rectam vitam rectam, ut Christum confiteamini, & verbis vera dicendo, & factis bene vivendo. August. Serm. 31. de verb. Apost.

Fac quod dicitis, & fides est. Idem, Serm. 137. de Tempore.

Fides est origo iustitiae, sanctitatis caput, unde omnis iustitia sumit initium. Idem.

Christiani nominis non facit sola dignitas Christianum, nilque prodest quod Christianus vocetur in nomine, si hoc non ostendit in opere. Idem, Serm. 38. de Temp.

Divina operatio, si ratione comprehenditur, non est admirabilis, nec fides habet meritum, cui humana ratio praebet experimentum. Idem, Homil. 26. sup. Evang.

Cum dilectionis fides Christiani; sine dilectione, fides demonis. Idem, lib. 10. de Civit.

Quisquis adhuc prodigia quarit ut credat, magnum est ipse prodigium, qui mundo credentem non credit. Idem, lib. de utilit. credendi.

L A simple foi est préférable à toutes les preuves & à toutes les plus fortes convictions qu'on peut avoir d'ailleurs d'une vérité.

La foi est le fondement, & le ferme appui de toutes les vertus.

La foi est ce qui fait le commencement d'un Chrétien; mais ce qui l'acheve & qui en fait la perfection, c'est la justice qui n'est autre chose que la charité.

La foi est bientôt languissante quand on la laisse sans exercice, & sans action.

Le Chrétien sur toutes choses doit conserver la foi; car si elle subsiste, elle pourra aisément conserver, ou reparer toutes les autres vertus.

Les incrédules opiniâtres, par la hardiesse qu'ils prennent de parler fièrement, & de soutenir leurs sentimens, combattent les veritez celestes avec des armes terrestres, les spirituelles avec des armes de chair, & n'ont point de honte d'agir de la sorte, comme si la sagesse humaine avoit été victorieuse de la sagesse de Dieu.

Qu'est ce que la foi, sinon croire ce qu'on ne voit point?

Ce n'est point la force de l'esprit ni la vivacité de la penetration qui doit mettre en assurance le commun du peuple; mais la simplicité de la foi.

La foi peut bien subsister sans la charité, mais sans la charité elle ne peut être utile, ne pouvant seule operer le salut.

Il n'y a ni richesses, ni tresors, ni honneurs, ni dignitez, ni rien de tout ce dont le monde fait le fondement de son bonheur en cette vie, qui soit comparable au bonheur d'avoir reçu la foi catholique.

Joignez une vie sainte à une foi saine & orthodoxe, afin de confesser Jesus-Christ & par paroles en disant la vérité, & par vos actions en menant une sainte vie.

Faites ce que vous dites, & que vos actions répondent à vos paroles, & vous aurez une véritable foi.

La foi est la source de la justice, le principe de la sainteté, & c'est par où commence tout ce qui est juste & saint.

Ce qui fait le véritable Chrétien, ce n'est pas la dignité qui est attachée à cet auguste nom; car qu'importe qu'il en ait le nom, s'il ne fait voir par ses actions, qu'il est véritablement Chrétien.

Si la raison peut comprendre ce que la puissance divine peut exécuter, ce ne peut être quelque chose de bien admirable, & ce n'est pas un grand mérite de croire ce que l'expérience nous fait connoître n'être pas au dessus de nos forces, & de la portée de notre raison.

La foi avec la charité, est la foi propre d'un Chrétien; la foi sans la charité, est une foi de démon.

Si quelqu'un demande encore des prodiges pour croire les veritez de notre religion, il est lui-même un grand prodige d'incrédulité, de ne se pas rendre à des preuves qui ont été capables de convaincre tout le monde.

Difficile est ut male vivat, qui bene credit. Idem, Serm. 237. de Tempore.

Si vides, non est fides, credenti colligitur meritum, videnti redditur premium. Idem, tract. 68. in Joannem.

Non sunt bona qua per fidem & dilectionem non fiunt, quia alterum sine altero nullius virtutis fructum parit. Idem, l. de vera innoc. c. 224.

Inseparabilis est à bona vita fides, qua per dilectionem operatur. Idem, l. de fide & operibus.

Antequam videas quod videre non potes, crede quod nondum vides; ambula per fidem, ut pervenias ad speciem. Idem, Serm. 18. de verb. Domini.

Noli intelligere ut credas, sed crede ut intelligas; intellectus merus fructus fidei est. Idem, sup. Joann.

In homine carnali tota ratio intelligendi est consuetudo cernendi. Idem, Serm. 151. de Tempore.

Res est audax fides, perveniens quod non pertingit intelligentia. Idem.

Non capiunt fidei magnitudinem angusta impiorum pectora. Ambros. l. 3. de Spiritu sancto, c. 18.

Quod mens humana rationis investigatione non potest comprehendere, fidei plenitudo completitur. Idem, in Luc. c. 5.

Fides est argumentum non apparentium; qua enim apparent jam fidem non habent, sed agnitionem. Gregorius, Homil. 26. in Evangel.

Vera fides est qua in hoc, quod verbis dicit, moribus non contradicit; ille verè credit, qui exercet operando quod credit. Idem, ibidem.

Domus Dei credendo fundatur, sperando erigitur, diligendo perficitur. Augustin. Serm. 9. de verb. Apost.

Laudo fructum boni operis, sed in fide agnosco radicem. Idem, in præfat. in Psal. 32.

Fides magna credit, & majestate Dei digna. Idem.

Divino sapè judicio contingit, ut per hoc quidem quod nequiter vivunt, perdant quod salubriter credunt, & per hoc exinaniantur usque ad fundamentum. Idem.

Sicut planta absque radice fructum non profert, ita absque fidei fundamento non provenit sermo doctrina. Chrysostomus, in hæc verba Apostoli, habentes eundem spiritum fidei.

Fides excludit dubia, tenet certa, promissa consignat: hanc qui tenet, felix est; qui deseruerit, miser. Idem, Serm. de fide, spe, & charitate.

Fides est religionis fundamentum. Idem, ibidem.

Sicut in mari, nisi anchora figatur, navis ventorum ludibrio exposita hinc inde jactatur; ita nisi intellectus noster per fidem firmetur, ab opinionum variarum fluctibus semper circumfertur instabilis. Idem, Homil. 11. in Epist. ad Hebræos.

Dignus est perdere inutilem fidem, qui non exercuit charitatem. S. Prosper.

Habet non tam veniam quam premium, ignorare quod credas. Hilarius, lib. 7. de Trinit.

Fides catholica contra omnes morbos animi medelam affert. Idem, l. 2.

Nihil fide nostrâ iniquius fingi possit, si in eruditior tantum caderet. Gregorius Nazianzenus.

Il est mal-aisé que celui-là vive mal, qui croit comme il faut.

Si vous voyez, c'est-à-dire, si vous concevez par la force de votre raison, ce n'est plus foi, le mérite est dû à celui qui croit, & la vôtre est la récompense d'avoir cru.

Ce qui ne se fait pas avec la foi & la charité, n'est pas un bien surnaturel qui mérite le Ciel, parce que l'un sans l'autre ne peut être le fruit d'une véritable vertu.

La foi qui donne le mouvement à la charité, est inséparable de la bonne & sainte vie.

Avant que de voir clairement, ce qu'on ne peut voir en cette vie, croyez ce que vous ne voyez point; marchez par la voye obscure de la foi, & vous parviendrez à voir l'objet de cette foi.

N'attendez pas à concevoir les mystères de notre religion pour les croire, mais croyez, afin que vous en ayez l'intelligence.

Toute la règle & la raison qui fait juger des choses l'homme charnel, c'est la coutume de se conduire par les sens, & de ne croire que ce qu'il voit.

La foi est hardie, mais sans témérité; elle s'élève, & parvient là où l'intelligence la plus éclairée ne peut atteindre.

Les cœurs étroits des impies & des mondains ne sont pas capables de contenir la grandeur & l'étendue de la foi.

Ce que l'esprit humain ne peut comprendre par la force de sa raison, & par toutes ses recherches, la foi, dont la capacité est immense, l'embrasse & le renferme.

La foi est la preuve & la conviction des choses dont nous n'avons point d'évidences; car les choses que l'on voit, & qui tombent sous les sens, ne sont pas l'objet de la foi, mais de notre connoissance.

La véritable foi consiste, en ce qu'on ne contredit point par ses actions, ce qu'on confesse de paroles; & celui-là croit véritablement, qui fait voir dans ses œuvres ce qu'il croit de cœur.

La maison du Seigneur, qui est son Eglise, est fondée sur la foi, s'élève par l'espérance, s'achève & trouve sa perfection dans la charité.

Je loue le fruit de la bonne œuvre, mais la foi en fait connoître la racine.

La foi a pour objet de grandes choses, & dignes de la majesté de Dieu.

Il arrive souvent par un juste jugement de Dieu, que les impies en punition de leur mauvaise vie, perdent ce qu'ils croyent, & ce qui pourroit les faire revenir de leur égarement; & ainsi tout le fondement de leur salut est ruiné & comme anéanti.

Comme une plante sans racine ne peut produire aucun fruit, de même sans le fondement de la foi, la parole de Dieu, qui nous instruit de la doctrine céleste, ne peut avoir d'effet sur le cœur.

La foi exclut tous les doutes, tout ce qu'elle enseigne est certain, tout ce qu'elle promet est assuré, étant scellé de son sceau. Heureux celui qui l'embrasse, & malheureux celui qui l'abandonne.

La foi est le fondement de toute la religion.

Comme dans la mer si on ne jette l'ancre, & s'il n'est bien affermi, le vaisseau flote au gré des vents, dont il est le jouet; de même si notre entendement n'est fixe & affermi par la foi, il est agité de différentes opinions comme d'autant de vagues, inconstant & emporté de tous côtés sans sçavoir à quoi s'arrêter.

Celui-là mérite bien de perdre la foi, qui lui est devenu inutile; lequel n'a point pratiqué la charité.

Non seulement on doit pardonner à celui qui ignore les raisons des vérités que la foi nous enseigne; mais il mérite même récompense de croire aveuglément.

La foi Catholique apporte un souverain remède à toutes les maladies de l'âme.

On ne pourroit rien imaginer de plus injuste que la foi, s'il n'y avoit que les sçavans & les grands esprits qui en fussent capables.

Est fides eorum qua dicta sunt assentiens approbatio sine hesitatione. Basilus, de vera ac pia fide.

Huius unitati fidei inconcussa mentibus oportet inhaerere. S. Leo, Serm. de Nativit.

Magnum praesidium est fides integra, fides vera, in qua nec augeri ab ullo quicquam, nec minui potest, quia nisi una est, fides non est. Idem.

Fides est fundamentum salutis aeternae. Euseb. Emisen. Homil. 2.

Per fidem potest Deus ignotus requiri, quaesitus credi, creditus inveniri. Idem, ibidem.

Regula quidem fidei una omnino est, sola immobilis, & irreformabilis. Tertull. l. de ve-laud. Virg.

Conjores divinitatis (haeretici.) Idem, l. 2. contra Marcionem.

Fides est virgo integerrima, talisque nobis à Christo tradita, quam ut conspuere conantur haeretici, sic Catholicis eam omnino incorruptam castè iuari necesse est. Idem, de praescript.

Magnum hic vigor est mentium, & valde fidelium, hoc lumen est animorum, incunctanter credere, qua corporeo non videtur intuitu. S. Leo, Serm. de Ascens.

Fides & bona opera indissolubili vinculo connectuntur, ita ut ubi alterum desit, alterum penitus non stet. S. Eucherius.

Nihil egenius, nihil stultius illà mente, que de Deo extra Deum philosophatur. Diadocus Episc.

Mater martyrii fides est. Ambros. Serm. de Sanctis Nazario & Celso.

Fides aquè necessaria, ac ei qui in hoc mundo vivit, ad vivendum respiratio. Clem. Alex. in Proph. Abacuc.

Principium vita est fides, finis verò ejus, dilectio; amba enim simul junctà hominem Dei perficiunt. S. Ignat. Epist. ad Philipp.

Cum incidit hujusmodi necessitas, ut discedere à Deo, atque ad riuus gentium transire cogamur, nullus nos metus, nullus nos terror inflectat, quominus traditam nobis fidem custodiamus. Lactantius, in Epist. divin. instit.

Christiani, mori sciunt, disputare nesciunt. Pacian. Episc. Barcin.

Non licet in fide putare, vel disputare, pro libitum; non hac illacque vagari per inania opinionum, per devia errorum, substantia nomina; aliquid tibi certum fixumque praefigitur, certis clauderis finibus, limitibus coarctatus. Bernard. contra Abailardum.

Abst ut in fide nostra aliquid sit dubia estimatione pendulum, & non magis tutum quod in ea est, ac solidà veritate subnixum, oraculis, & miraculis divinitus persuasum. Idem, Epist. ad Innocent. Papam.

Fides attingit inaccessa, deprehendit ignota, comprehendit immensa, ipsam denique aternitatem suo illo vastissimo sinu quodammodo circumcludit. Idem, Serm. 76. in Cantic.

Hac est qua velut quoddam aternitatis exemplar, praeterita simul & praesentia, ac futura, sinu quodam vastissimo comprehendit. Idem, Serm. 6. in vigil. Nativ.

Tome II.

La foi est un consentement & une approbation sans douter, ni hesiter en nulle maniere de tout ce qui nous a été revelé.

Il faut s'en tenir à l'unité de la foi, & y demeurer fortement attaché.

C'est un grand secours & d'une grande défense qu'une foi entiere, universelle, & veritable, à laquelle personne ne peut rien ajoûter ni retrancher, parce que si elle n'est pas une, elle n'est plus foi.

La foi est le fondement & le principe du salut éternel.

On peut par le moyen de la foi chercher Dieu que nous ne connoissons pas, le croire après l'avoir cherché, & enfin le trouver après l'avoir cru.

Il n'y a dans la foi qu'une seule regle, qui est toujours la même, qu'on ne peut ni redresser ni reformer.

Les hérétiques s'érigent en censeurs de la divinité.

La foi est une vierge tres-pure, Jésus-Christ nous l'a laissée telle; or comme les hérétiques s'efforcent de la corrompre, il faut au contraire que les Catholiques la conservent pure & dans toute son intégrité.

C'est en quoi paroît la force des grands génies & qui sont fideles au Seigneur; c'est à quoi l'on reconnoît les esprits éclairés, croire d'abord & sans hésiter ce qu'on ne peut voir des yeux du corps.

La foi & les bonnes œuvres sont étroitement liez ensemble d'un lien indissoluble, en sorte que là où l'un vient à manquer, l'autre ne peut long-temps subsister.

Il n'y a ni pauvreté ni folie pareille à celle d'un esprit égaré, qui veut philosopher sur les choses de Dieu, sans la lumiere de Dieu, c'est à dire, sans la foi, qui nous découvre ce qu'il en faut croire.

La foi est, pour ainsi dire, la mere qui enfante le martyre après en avoir conçu le desir.

La foi est de même nécessité pour vivre en Chrétien, que la respiration, est pour vivre, à celui qui a la vie naturelle.

La foi est le premier principe, & le commencement de la vie surnaturelle; & la charité en est la fin & la perfection; car ce sont ces deux choses ensemble qui rendent parfait & accompli un homme de Dieu.

Lorsque par violence on nous voudra contraindre de renoncer au culte de Dieu, pour embrasser les ceremonies payennes, on doit être si ferme en la foi, que nulle crainte, nulle menace, ne nous puisse faire plier, & nous empêcher de conserver cette foi que nous avons reçue, & dans laquelle nous avons été élevés.

Les Chrétiens sçavent mourir pour leur foi, mais ils ne sçavent pas disputer.

Il n'est pas permis de juger comme il nous plaît, ou de disputer sur notre créance; de courir çà & là, de donner dans de vaines opinions, dans des erreurs, & des égaremens, par le nom de substance que l'Apôtre donne à la foi; on établit quelque chose de fixe & de certain, & vous êtes ainsi renfermé dans de certaines bornes qu'il ne vous est point permis de passer.

À Dieu ne plaise que dans notre foi, il y ait quelque chose sur quoi on puisse suspendre son jugement; ou plutôt qui ne soit tres-sûre, appuyée sur la verité constante, confirmée par les divins oracles, & par les miracles les plus authentiques; & enfin reçue des plus grands esprits, qui en ont été persuadés.

La foi atteint aux choses les plus inaccessibles, aperçoit & découvre les plus cachées & les plus incon-nues, renferme celles qui sont immenses, & enfin contient & comprend dans son vaste sein, l'étendue de l'éternité même.

Elle est comme une image de l'éternité, qui comprend & renferme tout à la fois les choses passées, les présentes, & celles qui sont à venir.

*Quid est fides quæ non operatur, nisi cada-
ver exanime? Idem, Sermon. 24. in Cantico.
Verbum ejus (nempe Dei) summa mihi ra-
tio est. Cassianus.*

*Fides est generositas, & fortitudo nostri in-
tellectus. Guill. Parisiensis.*

Fides est crepusculum gloriæ. Idem.

*Qui fidem integram non servaverit, procul
dubio in æternum peribit. In Symb. S. Athanas.*

*Domine, si error est, à te decepti sumus; nam
istæ in nobis tantis signis & prodigiis confirmata
sunt, & talibus, quæ non nisi per te fieri possunt.
Richard. à Sancto Victore. Sent. 1. de Trinit.
c. 2.*

*Fides à te exigitur, & sincera vita, non al-
titudo intellectus, neque profunditas mysterio-
rum Dei. De Imitat. l. 4. c. 4.*

Qu'est-ce que la foi qui n'opere point, sinon un ca-
davr sans mouvement, & sans action?

La parole d'un Dieu me tient lieu de toute raison, je
n'ai besoin d'autres preuves pour être persuadé d'une
vérité.

La foi fait toute la force, & la vertu de notre enten-
dement.

La foi est comme le crépuscule de la gloire que nous
esperons.

Celui qui n'observera pas entièrement les articles de
cette foi, perira infailliblement.

Seigneur, s'il y a de l'erreur dans ce que nous cro-
yons, c'est vous-même qui nous avez trompez; car les
choses que nous croyons, sont attestées, & autorisées
par tant de signes & de prodiges, qu'un autre que vous
ne peut les avoir opéréz.

On demande & on attend de vous une foi véritable,
& une vie pure, & non pas une grande élévation d'ei-
prit, ni une pénétration profonde des mystères divins,

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Définition
de la foi.

LA foi, selon le langage de l'Ecole, est
un acte de notre entendement, par lequel
il croit fermement, & sans hésiter, tout ce
que Dieu nous a revelé, quoi que d'une ma-
niere obscure; & cela uniquement, parce
que Dieu l'a revelé, qu'il sçait être la pre-
miere vérité, & incapable d'être trompé, &
de faire tomber les autres dans l'erreur: de
forte que ce témoignage est à son égard un
motif assez puissant pour le captiver, & pour lui
faire naître cette certitude, qui en est comme
la base & le fondement: mais comme la foi
n'est pas donnée à l'homme pour en demeurer
à cette connoissance, & qu'elle tend princi-
palement à le faire agir, je crois qu'on ne
doit point separer ces deux choses. Cette dé-
finition, qui est trop étendue, peut être com-
prise en moins de termes, en disant que la
foi est une vertu surnaturelle, infuse dans nos
ames, par laquelle notre entendement aidé
de la grace, & éclairé de la revelation divi-
ne, acquiesce volontairement aux veritez qui
lui sont proposées de la part de Dieu.

La foi est
un don de
Dieu.

La foi est un don de Dieu, que nous ne
pouvons avoir, que par un effet de sa bon-
té & de sa libéralité; nous pourrions bien de
nous-mêmes croire foiblement, & sans cer-
titude: mais ce ne seroit qu'une foi humaine,
& non pas divine, telle que doit être celle
d'un Chrétien, laquelle n'est ni douteuse,
ni chancelante; parce qu'elle adhère à son
objet, comme parlent les Theologiens, plus
fermement, que notre entendement ne fait
à toutes les veritez les plus évidentes. Et c'est
ce que Dieu opere en nous avec nous, lors
qu'il nous justifie & qu'il nous sauve par la
foi, comme enseigne l'Apôtre: *Gratia estis
salvati per fidem, & hoc non ex vobis; Dei enim
donum est.*

Ad Eph.
2.

La foi est
tellement
un don de
Dieu, qu'il
dépend de
nous de
nous de
croire, ou
de ne pas
croire.

La foi est tellement un don de Dieu, qu'il
est au pouvoir de l'homme de croire ou de
ne pas croire: de même qu'il est au pouvoir
de l'homme d'aimer Dieu, ou de ne le pas
aimer; quoi que la charité soit un don de
Dieu que le Saint Esprit répand dans nos
cœurs. Saint Augustin propose cette question
au livre *De spiritu & littera*: Si la foi, qui
est le principe de notre salut, est en notre
pouvoir? Et il répond, que chacun a en son
pouvoir ce qu'il fait, s'il veut; & ce qu'il ne
fait pas, s'il ne veut: *Hoc quisque in potestate
habere dicitur, quod si vult facit, si non vult non*

facit. Or il est certain, que chacun croit, s'il
veut, & qu'il ne croit pas, s'il ne veut. Car
qu'est-ce que croire, sinon consentir que ce
que l'on dit est vrai; ce qui dépend de la vo-
lonté. Il demande ensuite, si cette volonté
est un don de Dieu, ou bien un pur effet
du franc-arbitre? Et il répond que c'est un
don, par lequel Dieu nous appelle, & à quoi
nous consentons: *Quia est à Deo vocante, con-*
sentientibus nobis. Il nous enseigne par cette
réponse, qu'il y a des dons de Dieu qui dé-
pendent de notre consentement, & que la
foi est un de ces dons. Ce qu'il ne faut pas
trouver étrange, parce que l'homme étant
libre, il peut accepter ou refuser, non pas
toutes sortes de dons; mais ceux par lesquels
on merite la vie éternelle, comme la Foi,
l'Espérance, la Charité, & les actes des au-
tres vertus.

La foi est appelée par l'Apôtre: *Speranda-
rum substantia rerum, argumentum non apparen-
tium*; la substance ou le fondement de ce qu'on
doit esperer; l'argument, ou la preuve cer-
taine des choses qui ne nous paroissent point.
Saint Thomas, qui explique cette définition,
dit, qu'entant que la foi est une preuve cer-
taine, ou une conviction, elle est distinguée
du soupçon, du doute, de l'opinion, & de la
foi humaine, qui n'ont point de certitude,
& entant qu'elle est des choses qui ne pa-
roissent point, elle est distinguée de la scien-
ce & de l'intelligence, dont la connoissance
est claire & apparente; & entant qu'elle est
appelée la substance des choses qu'on doit
esperer, elle enveloppe un certain ordre de
la volonté & de l'entendement à l'objet de
la foi.

On appelle objet ou matiere de foi divi-
ne, tout ce qui se croit sur le témoignage de
Dieu qui l'a revelé; mais quoi que l'on doive
croire avec la même certitude, & la même
soumission d'esprit tout ce que Dieu aura re-
velé, de quelque maniere qu'on sçache qu'il
l'aura revelé; nous prétendons ne parler ici
que de la foi de l'Eglise Catholique. De sorte
que si par des revelations particulieres,
Dieu a fait connoître certaines choses, cela
ne nous regarde point, & n'appartient point
du tout à l'objet de la foi dont nous parlons
ici. Il me semble qu'on ne peut pas marquer
ni plus nettement, ni plus précisément, à
quoi se réduit toute la matiere de notre foi,

Libro ci-
tato. c. 33.
& 34.

Comment
il fut en-
tendre la
définition
que Saint
Paul donne
de la foi.
D. Tho-
mas 2. 2.
quest. 4.
c. 1.

Quel est
l'objet ou
la matiere
de la foi
divine.

que Tertullien l'a fait en peu de mois, au ch. 21. de son livre des Prescriptions. C'est, dit-il, ce que les Eglises ont reçu des Apôtres, ce que les Apôtres avoient reçu de Jesus-Christ, & ce que Jesus-Christ avoit reçu de son Pere. Voilà proprement la Foi Catholique. Jesus-Christ n'a enseigné que ce qu'il avoit appris de son Pere; d'où vient que sa doctrine n'étoit pas sa doctrine, mais celle de son Pere qui l'avoit envoyé, comme il le declare dans l'Evangile: les Apôtres n'ont rien prêché, & n'ont rien laissé en dépôt aux Eglises qu'ils ont fondées, que ce qu'ils tenoient de Jesus-Christ leur unique Maître; & ce fidele dépôt que les Eglises ont conservé fidelement, comme il leur avoit été confié, est tout ce que nous croyons, & ce que nous devons croire de foi divine.

Pour croire une chose de foi, il faut être assuré de la revelation.

Il faut être bien assuré du fait de la revelation, autrement il est impossible de croire; car tout autant que l'on aura sujet de douter si c'est Dieu qui a parlé, on doutera s'il faut croire; puisqu'il ne faut point croire, si ce n'est Dieu qui a parlé. Mais parce que l'on s'assure de la vérité par la voye de l'évidence, ou par celle de la foi, il faut déterminer par laquelle de ces deux voyes nous pouvons nous assurer du fait de la revelation. La comparaison de la foi humaine fait voir d'abord, que ce n'est point la foi divine qui nous doit assurer de la revelation, parce que la foi suppose nécessairement cette assurance. Comme on ne croit pas que c'est un homme qui a dit une chose, mais on le sçait immédiatement, quand on l'a entendu de sa bouche, ou que l'on s'en est informé par quelque autre voye que ce soit; & suppose que l'on sçache qu'un tel a dit la chose, on la croit sur sa parole. Tout de même pour croire une chose de foi divine, il faut être assuré d'ailleurs que Dieu l'a révélée.

C'est par l'Eglise que Dieu nous fait sçavoir les veritez que nous devons croire, & les veritez qu'il a revelées.

Cette vérité s'infere des paroles de Saint Paul, qui dit que l'Eglise est la colonne & la base de la vérité. Cet Apôtre ne veut pas dire que l'Eglise est la base & la colonne de la vérité, pour soutenir la vérité, laquelle étant éternelle comme Dieu même, n'a point besoin d'appui qui la soutienne; mais elle subsiste par elle-même indépendamment de tout ce qu'il y a de créatures ou puissances au ciel & à la terre: il faut donc qu'il nous ait voulu faire entendre que l'Eglise étoit la base & la colonne de la vérité, parce que la connoissance que nous aurions de la vérité, devoit être appuyée sur le témoignage infailible de l'Eglise; c'est la base immobile, & la colonne inébranlable, qui doit soutenir notre croyance jusqu'à la fin des siècles. Nous sommes assurés de la vérité tout autant que nous la trouvons dans l'Eglise, à qui Dieu l'a confiée, & qui la conserve, en étant la fidele depositaire. C'est cette colonne qui doit soutenir l'édifice de notre foi; c'est sur cette base, comme sur un fondement solide, qu'on peut bâtir en toute sûreté: par tout ailleurs on ne bâtit que sur le sable, qui n'a ni fermeté, ni consistance.

Quel est l'objet de la foi, qu'on appelle formel.

La vérité premiere est l'objet formel de la foi: car l'objet formel de la foi, n'est autre que la raison pour laquelle nous acquiesçons aux choses de la foi. Et comme celui qui croit, & qui acquiesce aux veritez de la foi, ne les croit qu'entant qu'elles sont révélées par la premiere vérité qui est Dieu, qui ne peut être trompé, & qui ne peut

tromper personne; de là vient que la vérité premiere, sur laquelle notre foi s'appuie, s'appelle l'objet formel de la foi. C'est ce qu'enseigne Saint Thomas en termes expres, & dont nul Theologien ne disconvient.

Si l'on considère les articles de notre foi selon leur substance, ils ne sont point accrus ni augmentés, par la suite des temps; car toutes les choses qui ont été cruës en la loi nouvelle, étoient contenues virtuellement, & enveloppées dans la foi des anciens Patriarches & des Prophetes. Mais ils se sont seulement accrus à raison de leur explication, dit le même Saint Thomas; c'est-à-dire, que les choses de la foi ont été connues d'une maniere plus distincte, & plus développée, en la loi de l'Evangile, qu'en la loi des Prophetes. D'autant plus que les anciens Peres ont touché de plus près à la venue du Messie, soit devant, soit immédiatement après; autant aussi ont-ils eu une connoissance plus distincte des mysteres de la foi: de même que ceux qui sont proches d'une lumiere, en sont plus éclairés que les autres qui en sont plus éloignés.

Il est nécessaire à salut de croire quelque chose distinctement, sçavoir les choses qui par elles-mêmes appartiennent à l'objet de la foi, tels que sont les articles de notre créance; car l'acte d'une vertu, lequel nous est commandé par le précepte, est de même nécessité que la vertu qui est prescrite: & comme croire les articles de notre foi, c'est déterminer l'acte de notre foi à son propre objet, & aux choses qui lui conviennent par elles-mêmes; de là vient qu'il est nécessaire de croire ces articles distinctement, & non pas confusément. C'est la doctrine de Saint Thomas, à quoi il ajoute: Qu'il n'est pas nécessaire à l'égard de tous les hommes de croire distinctement les autres choses qui ne conviennent point par elles-mêmes à l'objet de la foi, & qui ne lui sont qu'accessoires; mais qu'il suffit qu'elles soient cruës confusément, par notre soumission à toutes les choses révélées. Car il faut bien remarquer qu'entre les choses qui nous sont proposées, & que nous sommes obligés de croire, il y en a quelques-unes qui appartiennent proprement, & par elles-mêmes à l'objet de la foi, telles que sont toutes celles qui doivent faire dans le Ciel l'objet de notre beatitude; comme l'unité de la nature divine, la Trinité des Personnes, & le mystere de l'Incarnation. Il y en a d'autres qui ne sont qu'accessoires à l'objet de la foi, comme de croire les histoires qui sont contenues dans l'Ecriture. Ce même saint Docteur conclut ensuite, que tous les hommes ne sont pas tenus d'avoir également une foi distincte des choses révélées, mais que les Docteurs & les Prélats, qui enseignent les autres, sont obligés d'en être mieux instruits, & de les connoître plus distinctement.

Voici la doctrine de ce saint Docteur, Quest. 21. art. 7. touchant ce qu'on est obligé de croire distinctement. 1°. Il est nécessaire à salut à l'égard de toutes les Adulres, de croire distinctement le mystere de l'Incarnation, soit parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être sauvé, ni délivré de la mort du peché, que par Jesus-Christ, seul Mediateur entre Dieu & les hommes, selon Saint Augustin, soit parce que ce qui appartient essentiellement à l'objet de la foi, & qui doit être la

2. 2. qu. 1. art. 1. Les articles de notre foi ont toujours été les mêmes en substance.

Idem, art. 17. qu. 2.

Ce qu'il est nécessaire de croire distinctement, & à qui cette nécessité est de salut.

Idem, qu. 2. art. 5.

Quest. 21. art. 7.

voye pour arriver à la béatitude, doit être crû de nécessité de salut; & comme le mystere de l'Incarnation est de cette nature, entant qu'il est la seule voye, par laquelle nous parvenons à la béatitude; de là vient que la foi distincte de ce mystere, est de nécessité de salut à l'égard de tous les Adultes, quoi que les personnes simples, & même les personnes du commun, ne soient pas obligez d'avoir les plus subtiles connoissances qui regardent ce même mystere.

Pour ce qui regarde le mystere de la Trinité, dont la connoissance est aussi nécessaire à salut. Voici ce que ce saint Docteur en dit: Avant la naissance de Jesus-Christ, les Docteurs & les simples étoient obligez de croire ce mystere; ceux-là distinctement, & ceux-ci confusément; soit parce que dans l'ancienne Loi, nous en trouvons les lumieres; soit parce que le mystere de l'Incarnation, dont ils avoient la revelation, ne peut être connu sans la connoissance du mystere de la Trinité. Depuis la promulgation de l'Evangile, tous les fideles sont obligez de croire distinctement ce mystere, entant qu'ils sont regenerez en Jesus-Christ par le Baptême, sous l'invocation de la tres-sainte Trinité, Pere, Fils, & Saint Esprit. Avant Jesus-Christ, la foi de la Trinité à l'égard des simples & des gens du commun étoit cachée & confuse en la foi de leurs Prophetes & de leurs Docteurs. Mais depuis Jesus-Christ, la connoissance de ce mystere a été renduë manifeste à tous par le Baptême, d'où vient que tous sont obligez de le croire distinctement.

L'acte de foi est une action meritoire, puis que selon l'Apôtre, les Saints par la foi, ont acquis la recompense de la vie éternelle, ce qui ne peut être sans que l'acte de foi ne soit meritoire. La raison en est, que l'acte de foi est soumis à notre libre arbitre, & referé à Dieu par le mouvement de la grace. Car le merite d'une action dépend de deux choses, l'une de la grace & de la promesse de Dieu, & l'autre du concours de notre volonté, ou de la cooperation qu'elle donne à la grace. A quoi il faut ajouter, que la foi ne peut meriter la vie éternelle sans la charité, qui est la forme de la foi, & de toute autre action meritoire.

Saint Thomas, article 10. propose lui-même cette question, & apporte cette distinction, sçavoir, que quand la raison humaine precede notre foi, ou bien si elle est le motif de la foi que nous donnons à une chose revelée, alors la raison diminue le merite de la foi, & peut même le détruire entièrement, supposé qu'on ne croye la chose qu'en consequence de la raison humaine: car la foi qui consiste à croire ce qu'on ne voit pas, est d'autant plus meritoire, que la chose qui est à croire nous paroît obscure & cachée. Que si la raison vient au secours de la foi déjà établie en nous, elle augmente alors le merite de la foi: tant s'en faut qu'elle le diminue. Car de même que dans les vertus morales, la passion qui vient au secours de l'acte d'une vertu, le fortifie davantage, & marque une volonté plus souple & mieux disposée; ainsi la raison qui s'emploie à fortifier notre foi, & à la confirmer, en augmente le merite.

La confession extérieure de la foi tombe sous un précepte affirmatif; d'où vient aussi qu'elle n'est pas de nécessité en tout temps,

& en tout lieu, mais en quelques rencontres seulement, lorsque la charité le requiert, ou qu'il y va de la gloire de Dieu, ou du salut de notre prochain: car alors le silence seroit criminel de notre part, & dans un temps où la foi est en peril, & menacée de ruine, toutes personnes sont obligées de confesser & de declarer publiquement leur foi, soit pour confirmer, soit pour instruire le prochain, soit pour reprimer l'attaque des infideles & des heretiques.

La charité est la forme de la foi, entant qu'elle perfectionne l'acte de foi, parce que dans les actes moraux ou volontaires, la fin passe pour la forme de ces actes, & comme l'acte de foi est volontaire, & que Dieu qui est l'objet de la charité, est aussi la fin de la foi, il s'ensuit que la charité est la forme de la foi, entant que celle-là est la perfection & l'accomplissement de celle-ci; & que sans la charité, la foi est informe, sans merite, & inutile au salut. Ce qui n'empêche pas que la foi ne puisse subsister dans une ame en état de péché, & que le péché de quelque nature qu'il soit, à moins qu'il ne soit contre la foi même, ne puisse compatir avec la foi, quoi que quand il demeure long-temps, & habituellement dans une ame, il la dispose insensiblement à la perdre. C'est ce qui fait que cette foi est appelée à juste raison, le fondement de l'édifice spirituel.

La foi est la premiere des vertus surnaturelles: soit parce qu'elle est la substance, c'est-à-dire, le principe & la base des choses qui sont à esperer par le moyen des vertus chrétiennes; & comme le principe dit toujours quelque primauté sur les choses qu'il appuie, la foi en ce sens est la premiere des vertus; soit parce que la foi considerée en elle-même, & en sa nature, est une habitude par laquelle nous connoissons notre dernière fin, comme l'objet de notre béatitude; & comme nous devons connoître cette fin avant que nous la puissions aimer ou esperer; la foi doit preceder non seulement l'esperance & la charité, mais encore toutes les autres vertus: car les vertus Theologiques qui ont la dernière fin pour objet, doivent preceder toutes les autres, entant que la fin est dans les choses morales, ce que le principe, qui devance les conclusions, est dans les choses speculatives & naturelles. La foi donc est la premiere en ordre, & non en excellence; ce qui appartient à la charité.

Celui qui ne croit pas un des articles de la foi, ne peut plus avoir l'habitude de la foi, soit formée, soit même informe à l'égard des autres articles, parce que le refus opiniâtre qu'il fait de croire un seul article, est à l'égard de la foi, ce que le péché mortel est à l'égard de la charité: & comme la charité se perd par un seul péché mortel, ainsi la foi divine se perd par la mécréance d'un seul article. Ce qui fait dire à tous les Theologiens que la foi est indivisible à raison de son motif, qui est la verité premiere & l'autorité d'un Dieu, qui n'est pas moins infailible dans une chose qu'il a revelée que dans une autre. Dans les sciences, l'on peut sçavoir quelques conclusions, quoi que l'on ignore les autres; entant qu'elles s'appuient sur des moyens, ou sur des raisons differentes. Il n'en va pas ainsi des choses de la foi; car elles n'ont qu'un seul moyen sur lequel elles s'appuient, & ce moyen n'est autre que la verité premiere, qui est

Quaest. 2.
art. 8.

Comment
l'acte de foi
est meritoire.
Idem, art.
9.

Si la raison
qui nous
porte à
croire les
choses de la
foi, en di-
minuë le
merite.

De la con-
fession ex-
teriëre de
la foi.

Comment
la charité
est la forme
de la foi.

Comment la
foi est la
premiere
des vertus.
Quaest. 4.
art. 7.

Celui qui
ne croit pas
un article
de foi, ne
peut con-
server la
foi à l'égard
des
autres arti-
cles.

Quaest. 5.
art. 2.

est également infallible en tout. Celui qui fuit la doctrine de l'Eglise comme une regle infallible, croit toutes les choses qu'elle enseigne. Que si quelqu'un veut en recevoir une partie, & en rejeter l'autre avec opiniâtreté, il fuit alors son propre sens, & non pas la doctrine de l'Eglise: d'où vient que l'Heretique opiniâtre n'a pas l'habitude de la foi; mais seulement une foi humaine, ou une opinion de quelques veritez de l'Eglise, auxquelles il semble acquiescer.

La foi n'est pas seulement speculative, mais encore pratique.

L'emploi de la foi n'est pas seulement d'éclairer l'entendement; mais d'agir sur la volonté & de répandre son action sur les vertus particulieres, qui s'exercent dans la vie du Chrétien; c'est-à-dire que considerée selon toute son étendue, elle ne se borne pas seulement dans la speculation; mais qu'elle nous porte encore à la pratique, parce qu'elle est le principe de toutes les actions chrétiennes, en sorte que l'on peut dire que là, où l'on ne voit nulle action chrétienne, il y a sujet de croire qu'il n'y a point de foi, non que ce que l'on croit de nos mysteres ne soit veritable, & qu'on ne le croye parce que Dieu l'a dit; mais parce que la nature de la foi n'est pas de s'en tenir là, mais qu'elle fait agir conformément à ce qu'on croit.

En quel sens la foi nous justifie.

Quand Saint Paul dit que nous sommes justifiés par la foi, il ne veut pas dire que la foi nous justifie précisément par elle-même, sans les bonnes œuvres: vû que Saint Jacques leur attribue notre justification. Voici comme la Theologie accorde ces deux Apôtres. Nous sommes justifiés immédiatement par les bonnes œuvres & par les actions de charité, de penitence, &c. Mais nous sommes justifiés médiatement par la foi; parce que c'est elle qui produit en nous les bonnes œuvres, les œuvres de penitence, de continence, & de charité, & qu'elle a comme une influence generale sur toutes les vertus, & qu'elle dispose la volonté à les pratiquer.

Pourquoi Dieu a voulu conduire les hommes par la foi.

Quand Dieu a résolu d'operer notre salut par la foi, il a voulu donner un moyen qui fût propre à tout le monde. En effet tous les hommes ne sont pas capables de faire de grands raisonnemens, ni de disputer des choses sublimes & relevées: mais tous les hommes sont capables de croire, avec le secours de la grace, qui ne leur est point refusée. C'est pourquoi Dieu en donnant la foi, l'a donnée comme un moyen de faire son salut, qui est au pouvoir des grands & des petits, des sçavans & des ignorans, des personnes d'esprit & des hommes les plus grossiers.

Pour croire il faut une pieuse inclination de la volonté.

Pour croire, disent les Theologiens, il faut un mouvement pieux de la volonté, qui incline l'entendement; c'est pourquoi toutes les infidelitez ne sont pas seulement dans l'esprit, elles sont encore dans la volonté; & l'on peut dire que la raison pourquoi on ne croit pas, c'est qu'on ne veut pas croire, & on ne le

veut pas, parce que l'orgueil, le libertinage, ou quelque passion dont on ne veut pas se défaire, y met un puissant obstacle.

Il ne faut pas s'imaginer que quand on dit que la foi aura pour recompense, la claire vision de Dieu, ou qu'elle merite le Ciel & la béatitude éternelle, on entende parler de la foi separée de la charité, qui est sa forme & sa perfection, comme nous l'avons déjà remarqué; car puisque l'Apôtre nous dit que quand nous aurions une foi assez vive pour transporter les montagnes, si nous n'avons la charité, nous ne sommes rien devant lui. C'est en vain qu'on se flate d'être Chrétien & Catholique, comme si cela suffisoit pour être sauvé, si on manquoit de charité envers Dieu, & le prochain, c'est-à-dire, si par faute d'observer les commandemens de Dieu, on étoit en peché mortel, & par conséquent privé de la grace sanctifiante & de la charité, sans laquelle il n'y a point de merite pour la vie éternelle. La foi est nécessaire au salut, mais elle n'est pas suffisante; elle commence la justification, mais elle ne l'acheve pas; elle nous enseigne ce que nous devons faire, mais elle ne le fait pas par elle-même, c'est par la charité, comme dit l'Apôtre: *Fides que per charitatem operatur.*

En quel sens la foi merite le Ciel pour recompense.

Ad Gal.

5. Proprietez essentielles de la foi, d'être obscure mais tres-certaine.

L'Apôtre par ces paroles qu'il dit de Moïse: *Invisibilem tanquam videns sustinuit*, marque ces deux admirables proprietez de la foi divine, qu'on ne peut jamais trouver, ni accorder dans la foi humaine, parce que par là nous concevons que la foi divine s'attache aussi fermement à ce qu'elle croit en ne le voyant pas, que si elle le voyoit. Dieu est invisible; mais celui qui croit en Dieu, s'en tient aussi assuré que s'il le voyoit. Il en est de même de tous les mysteres de notre foi. Nous les croyons aussi fermement que si nous les voyions devant nos yeux, & même davantage; parce que nos yeux nous peuvent tromper, & non pas notre foi.

Le Concile de Trente donne à la foi trois qualitez bien remarquables: *Fides est humana salutis initium, fundamentum, & radix omnis justificationis.* La foi est le commencement, & le fondement, & la racine de notre salut. Ces trois choses sont bien differentes, quoi qu'il y paroisse quelque rapport; car le commencement ne signifie pas tant que le fondement, & la racine signifie quelque chose de plus que l'un & l'autre. Le fondement soutient ce qui est commencé, & la racine, outre qu'elle est le soutien & le commencement de l'arbre, elle lui fait encore produire des fleurs & des fruits. La foi est veritablement en ce sens, le commencement, le fondement & la racine de notre salut, la premiere de toutes les vertus, qui les soutient toutes, & qui leur fait produire des fruits, c'est-à-dire, de bonnes œuvres.

Qualitez que le Concile de Trente donne à la foi.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Quoi que la foi soit un don de Dieu, nous pouvons néanmoins l'acquiescer.

Il y a une erreur parmi quelques Chrétiens, qui est que la foi est tellement un don de Dieu, qu'il n'est point en leur pouvoir de l'acquiescer, ou de la fortifier; jusques-là qu'ils conviennent aisément qu'ils en ont peu, & prétendent même s'excufer sur ce défaut de foi, de tous les autres desordres de leur vie. De là vient que quoi qu'on leur reproche

souvent leur peu de foi, ils n'en sont pas plus touchés, que si on leur disoit qu'ils n'ont pas le don des miracles; ils admirent cette vertu dans les Saints, comme une grace purement gratuite; ils se persuadent qu'en vain on s'efforce d'augmenter la foi, qu'il faut attendre dans l'oisiveté que Dieu leur accorde cette faveur; qu'en vain on feroit des efforts pour

croire, & qu'il n'est point de moyen d'en venir à bout. Je sens bien, disent-ils, que la foi est foible en moi, mais j'ai beau m'efforcer pour en avoir une plus vive; je sens bien que cela n'est pas en mon pouvoir. Je souhai-terois les lumieres de ces Saints, qui se sont détachés sans peine de tout ce qui n'est pas Dieu: mais que me sert-il de les desirer, si Dieu n'a pas résolu de me les donner? Il faut nous desabuser, & voir à quoi il tient que nous ne croyons pas; que c'est à nous-mêmes; que quoi que nous puissions dire, nous ne croyons pas, parce que nous ne voulons pas croire. *Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

La foi est douteuse & chancelante en plusieurs Chrétiens.

La foi étoit libre dans les prisons des premiers Chrétiens; elle est enchaînée & captive depuis qu'ils sont libres. Il y a de la foi dans vous, vous avez beau faire l'athée & l'incrédule; il est vrai qu'elle y est captive; mais les efforts qu'elle fait pour se délivrer, les frayeurs que vous donne de temps en temps votre conscience; ces doutes que vous proposez à tout moment sur le sujet de la créance commune, font voir que vous êtes bien loin de ce calme & de cette tranquillité, qui a coûtume de produire une persuasion entiere & parfaite: on diroit que vous cherchez la résolution de vos doutes, quoi que dans la vérité vous ne cherchiez qu'à vous confirmer dans votre erreur par le sentiment des personnes judicieuses, que vous croyez devoir entrer dans vos sentimens. Vous cherchez ce que vous souhaitez de ne pas trouver. *Le même.*

Il n'y a rien de plus certain que les veritez de la foi.

Tenez pour maxime infaillible qu'il n'y a rien de plus certain & plus inébranlable que la foi Chrétienne & Catholique. Cette foi si relevée en ses mysteres, si pure & si sainte en ses maximes, appuyée sur tant d'autoritez, prédite par les Prophetes, confirmée par tant de miracles, cimentée par le sang des Martyrs, défendue par tant de doctes & de saints personnages, embrassée par tant de peuples, continuée durant tant de siècles; qui n'a jamais pû être ébranlée, ni par la perle-cution des Payens, ni par les erreurs des Heretiques, ni par la mauvaise vie des Catholiques. Le libertinage des mauvais Catholiques leur faisant chercher les moyens d'entretenir & de flater leurs vices, leur fait prendre la liberté d'examiner les veritez divines, & d'en juger par le raisonnement humain, qui se trompe dans les moindres choses: & par cette liberté les fait tomber dans le doute, & du doute en de mauvais sentimens, & en des erreurs secretes & cachées qui les conduisent à la perdition. *M. Gobinet, dans l'Instruction de la jeunesse, 5. partie.*

La foi demande qu'on captive son entendement & sa volonté.

La curiosité détruit cette simplicité de la foi, qui ne demande qu'à se soumettre à l'autorité, & à captiver son esprit & sa volonté sous le poids de la parole divine, sans vouloir pénétrer le fond des mysteres, & sans entrer dans des discussions vaines & curieuses... Cette simplicité est fondée sur le respect qu'on a pour Dieu, & sur la déférence qu'on doit avoir pour sa parole. On sait que l'esprit doit être soumis à tout ce que le Seigneur dit, comme la volonté doit être sujette à tout ce qu'il commande; & que comme on doit reprimer ses inclinations, pour obéir à la loi de Dieu, on doit combattre ses sentimens & ses repugnances pour acquiescer à ses veritez. Ce n'est pas que la foi n'ait son

raisonnement & sa prudence, & qu'encore qu'elle s'éleve au dessus de la raison, elle ne doive, comme remarque Saint Bernard, avoir sa raison elle-même, sur laquelle elle fonde la vérité de la doctrine qu'elle a reçue. Je n'établis pas ma foi sur la penetration de mon esprit, mais sur l'autorité de Dieu, qui ne peut ni tromper, ni être trompé. La vérité que je ne découvre pas est enveloppée dans son principe. Bien loin de la chercher hors de Dieu, par les efforts impuissans de mon esprit, je l'adore dans le sein de Dieu, où elle subsiste, quoi qu'elle y soit invisible, & cachée aux yeux des hommes. *M. Fléchier, Panegyrique de Saint Thomas.*

On entend souvent des gens du monde qui disent: il ne faudroit qu'un miracle, & je serois converti pour toute ma vie. Ils se trompent; ils s'imaginent qu'il suffit de connoître qu'il y a un Dieu, & de lui rendre certains hommages, que les Payens rendoient à leurs idoles: leur imagination seroit frappée de ce spectacle; mais cette legere impression ne passeroit pas jusqu'au cœur. Ils admireroient la puissance de Dieu; mais ils n'avanceroient pas davantage dans la charité: ils seroient plus convaincus, mais ils ne seroient pas plus convertis; & puisque ni l'autorité des Ecritures, ni les sentimens interieurs de la conscience, ni la prédication de l'Evangile, ni les inspirations du Ciel, ne les reduisent pas à croire, l'impression d'un miracle seroit bientôt effacée. Il faudroit le renouveler à chaque action qu'ils seroient, & le desir d'en voir, est un prétexte ou un soulagement qu'ils cherchent à leur dureté, & non pas un remede. & un secours qu'ils desirent pour la perfection de leur foi. *Le même.*

La foi est cette colonne de nuée, dont parle l'Ecriture, qui s'obscurcit le jour, & qui éclaire la nuit. C'est ce mélange sacré de tenebres & de lumieres, de veritez infaillibles, & de preuves peu sensibles: c'est cet énigme dont parle Saint Paul, qui enveloppe des sens que l'esprit humain ne scauroit résoudre. C'est enfin cette vérité qui étant revelée, fait la joye & la félicité des Saints dans le Ciel, & qui étant encore sous les voiles, fait l'esperance & le bonheur des Saints sur la terre. C'est par cette raison que Jesus-Christ fait ce reproche à un de ses Apôtres: Vous avez vû, vous avez touché pour croire. Vous devez à vos yeux & à vos mains, ce que vous avez pû devoir à ma seule parole. Vous avez acquiescé à une vérité visible & palpable. C'est une curiosité, ce n'est pas une devotion: jouissez de la grace que j'ai bien voulu vous faire; mais laissez les recompenses à ceux qui ont crû ce qu'ils n'ont pas vû, & qui déferant à la force de ma parole, malgré la contradiction de leur raison & de leurs sens, font profession publique d'une vérité, qui n'est pas certainement inconnue, & qui est pourtant incomprehensible. *Le même.*

Je ne prétens point ici étaler tous les éloges magnifiques qu'ont fait les Peres, de la foi, pour découvrir ses excellences. Je ne m'arrête point à vous faire voir qu'elle est, selon le grand Apôtre, comme la base & le fondement de l'édifice spirituel des vertus, & que c'est par elle que l'homme commence à s'approcher de Dieu. Je ne vous dirai point avec Saint Chrysostome, & Saint Augustin, que c'est un don purement gratuit de

De ceux qui demandent des miracles pour s'affermir dans leur foi.

La foi est des lumieres & des obscuritez.

Eloges de la foi.

de Dieu, qui n'est précédé par aucun mérite, mais dont tous nos mérites prennent naissance, & qui est la source & le commencement de toute la justice des hommes : *Origo justitiae, sanctitatis caput, unde omnis justitia sumit initium.* Je ne vous dirai point avec S. Bernardin de Sienne, que c'est l'hommage le plus excellent que l'homme puisse rendre à Dieu, en assujettissant son esprit, qui est la plus orgueilleuse & la plus fière de ses puissances, par une aveugle déference à toutes les veritez qu'il a révélées, quoi qu'on ne les puisse comprendre. Je ne m'arrêterai point à vous faire voir que c'est à la foi que tous ces grands hommes, dont Saint Paul fait l'éloge, sont redevables de tant de victoires si glorieuses qu'ils ont remportées sur les tyrans, & sur les demons, & par lesquelles ils ont renversé toutes les loix de la nature, & assujetti des peuples entiers à l'empire de Jesus-Christ. Enfin je ne veux point m'arrêter à vous montrer que la foi nous élève à une si haute & si sublime connoissance des grandeurs & des perfections de l'Etre divin, qui sont impenetrables aux lumieres de la raison; qu'elle surpasse de beaucoup la connoissance naturelle qu'en ont les Anges, & qu'elle a cet avantage commun avec la lumiere de gloire, qu'elle regarde Dieu, tel qu'il est en soi, & embrasse ce divin objet dans sa plénitude, & dans toute l'étendue de ses grandeurs, ne différant qu'en clarté de cette lumiere, & en ce qu'elle ne voit qu'obscurément, & à travers d'un voile & d'un nuage, ce que la lumiere de gloire découvre aux Saints avec évidence, & en plein jour. *Mr. la Font. Entretien pour le 20. Dimanche après la Pentecôte.*

Le vrai juste vit de la foi, comme dit l'Apôtre dans l'Épître aux Romains. C'est-à-dire qu'il règle par elle ses sentimens, ses affections, ses poursuites, ses desirs : c'est elle seule qu'il consulte, soit qu'il s'agisse d'embrasser un certain genre de vie plutôt qu'un autre, ou de s'engager en certain emploi; de sorte que la foi, pour être parfaite, doit consacrer & immoler à Dieu l'homme tout entier, & faire un parfait holocauste de son esprit, de sa volonté, de son corps : de son esprit, par une aveugle soumission à toutes les veritez qu'elle propose, quoi qu'elles soient impenetrables à la raison, pour rendre hommage à l'autorité souveraine de la parole de Dieu; de sa volonté, par une humble & exacte obéissance à toutes les loix qu'elle impose, quoi qu'elles choquent ses plus vives & ses plus fortes inclinations; de son corps, par une mortification generale de ses sens & de ses desirs. *Le même.*

Les fideles savent que nos mysteres n'auroient plus rien de merveilleux, si la raison les pouvoit comprendre, ni rien de singulier, si on en trouvoit des exemples dans la nature; ils savent que la revelation divine est appelée témoignage dans l'Écriture, pour montrer qu'elle n'a point besoin d'autre témoignage pour être digne de créance : ainsi ils n'en demandent point de preuves ni de raison, disant que sa parole est toute la preuve qu'ils exigent de ce qu'il dit : *Verbum ejus summa mihi ratio est.* Autrement quelle sorte de déference seroit-ce rendre à Dieu de ne croire ce qu'il a dit, que lorsque la lumiere de la raison en montre la verité avec évidence? N'ajoute-t-on pas une telle créance aux hommes, quelque suspecte que soit leur

foi? Que si ce seroit faire injure à un honnête homme, d'exiger de lui des preuves de tout ce qu'il avance pour être crû; quel tort ne seroit-ce pas faire à Dieu, de lui demander des preuves de ce qu'il revele, pour y ajouter croyance? La foi, qui seroit injurieuse à un honnête homme, peut-elle être digne de Dieu? *Le même.*

Saint Augustin répondant à des infideles, qui combattoient quelques mysteres de la foi, faute de comprendre de quelle maniere ils avoient pu être accomplis, dit que toute la raison que l'on peut rendre de ces choses, est la toute-puissance infinie de celui qui en est l'auteur : *In hujusmodi rebus, tota ratio facti est potestas facientis.* Disons de même, que dans les matieres de foi, qui ne tombent pas sous l'experience des sens, & qui surpassent la portée de la raison, l'unique motif qui doit nous les persuader, c'est l'autorité souveraine de celui qui a daigné nous les reveler : *In hujusmodi rebus, tota ratio est autoritas dicentis.* Nous voyons tous les jours que plus une personne a d'autorité sur nous, & que nous la croyons plus habile en quelque art, & en quelque science, elle nous persuade plus aisément ce qu'elle dit, sans avoir besoin d'employer beaucoup de discours pour gagner cette créance sur nos esprits; cependant ces gens, avec leur habileté & leur grand sçavoir, peuvent se tromper, ou vouloir tromper; au lieu que Dieu est également incapable de se tromper en sa connoissance, puisque rien ne peut échapper à sa vue; ni de tromper en ce qu'il revele, puisqu'il est la verité essentielle. Faut-il donc trouver rude de soumettre notre raison aux veritez qu'il a révélées, bien qu'on ne puisse les concevoir? nous doit-il sembler trop fâcheux de déferer à la parole de Dieu, ce qu'on ne refuse pas à celle des hommes? *Le même.*

Ce n'est point foiblesse d'esprit, comme le prétendent les libertins, & ceux qui se piquent d'esprits forts, qui s'érigent en juges des mysteres de notre foi, d'y assujettir sa raison; c'est plutôt force & élévation d'esprit, dit Guillaume de Paris, de faire un sacrifice genereux des foibles lumieres de sa raison à la majesté des divins oracles : *Fides est generositas, & fortitudo nostri intellectus.* Toutes les connoissances des Philosophes sur les perfections de Dieu, & de ses grandeurs, ont été inferieures à celle que la foi en donne au moindre des fideles; elles ont été mêlées de beaucoup d'erreurs; elles ont été fort douteuses & incertaines; & comme ils n'ont eu toutes ces belles connoissances, que par la voye du raisonnement, ils n'ont découvert qu'une partie des merveilles qui sont en Dieu; mais comme la foi n'est point fondée sur les lumieres de la raison qui sont trompeuses, mais sur la revelation divine qui est infailible, elle n'est sujette à aucune erreur, & en preserve au contraire ceux qui ne suivent que ses lumieres. *Le même M. la Font.*

C'est peu que la foi humilie & abaisse nos esprits sous l'autorité de la revelation divine, si elle ne fait une impression semblable de soumission dans nos volontez; ce n'est pas assez qu'elle nous montre les sentimens que nous devons avoir de Dieu, si elle ne nous porte en même temps à lui rendre le souverain culte qui lui est dû. Il faut qu'elle regle nos affections & nos desirs, nos recherches & nos poursuites; qu'après avoir asservi l'es-

L'autorité divine doit être plus puissante sur notre esprit que toutes les raisons.

La foi n'est point une foiblesse d'esprit.

La foi ne doit pas seulement conduire l'entendement, elle doit encore regler la volonté.

Comme le juste vit de la foi.

La déference & l'hommage que l'on rend à Dieu par la foi.

prit, elle s'affujettisse la volonté, & qu'elle impose à cette puissance si fière & si impérieuse le joug d'une parfaite obéissance aux préceptes les plus difficiles de l'Évangile : la liberté est son partage, & elle est si jalouse de disposer comme il lui plaît de ses mouvemens, que rien ne sauroit la forcer d'aimer ce qui ne lui plaît pas, ni de haïr & de rejeter ce qu'elle trouve à son gré. Cependant la foi l'oblige de renoncer à ce droit par hommage au souverain empire de Dieu, & de se faire une si grande violence, qu'elle va jusqu'à l'amour de ses ennemis, & jusqu'à la haine de foi-même. *Le même.*

La foi doit être accompagnée des bonnes œuvres.

La foi doit être accompagnée des bonnes œuvres. Car comme dit S. Jacques, de quoi sert-elle si l'on n'y joint la pratique de ce qu'elle prescrit ? Il ne sert de rien d'assujettir son esprit à la croyance des veritez que la foi propose, si on n'y conforme les mouvemens & les affections de son cœur, & toutes les actions de sa vie. C'est une foi morte, dit cet Apôtre; une foi vaine, infructueuse & inutile; une foi qui merite aussi peu de porter le nom de cette vertu, qu'un homme mort la qualité d'homme. Saint Jean dit que celui qui se vante de croire en Dieu, & qui n'observe pas sa loi, est un fourbe & un imposteur; *Qui*

x. Joann. c. 2.

dicunt se nosse Deum, & mandata ejus non custodit, mendax est. Il est convaincu par le témoignage visible de ses œuvres, de croire en vain, ses actions démentent le nom de fidele qu'il porte, & la profession qu'il fait de la foi; il est du nombre de ceux dont parle Saint Paul, qui confessent de bouche un Dieu, & qui le renoncent par les œuvres: *Verbis confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* *Le même.*

Ad Tit. c. 1.

Justus autem ex fide vivit. Que veut dire S. Paul par cette expression, sinon que le juste conforme sa vie à sa foi; qu'on voit en ce qu'il pratique, une fidelle image de ce qu'il croit; qu'il ne regle ses mœurs, sa conduite, ses actions, que par l'esprit de la foi, aussi bien que ses sentimens? Il veut dire que les vrais fideles ne se bornent point à la foi speculative des veritez qui sont révélées, car les demons les croient, & en sont plus convaincus que nous; mais qu'ils doivent ajouter la pratique des maximes de l'Évangile à la croyance, l'assujettissement de la volonté à la soumission de l'esprit, & faire une expression sensible en leur vie, des sentimens qu'ils ont des choses de Dieu, de la grandeur de leur esperance, & de la pureté des mœurs qu'exige la profession du Christianisme; *Ostende ex operibus fidem tuam.* Mais hélas! avouons avec confusion, qu'il y a peu de vrais fideles, si on en juge par cette marque. Car quelle différence voit-on entre la vie de la plupart des Chrétiens, & des infideles, qui ne sont point éclairés des lumieres de la foi, & qui s'abandonnent aveuglément à toutes les passions & à tous les desirs de la nature corrompue? Sont-ils moins ardens en la poursuite des biens du monde, moins jaloux du faux point d'honneur, moins esclaves de leurs passions, moins attachés à la recherche de leurs aises, moins sensibles aux moindres injures qu'on leur fait, moins emportés dans la vengeance qu'ils en tirent? Voit-on moins d'ambition, moins d'envie, moins de dissimulation, moins d'irreligion parmi les Grands? &c. *Le même.*

Jacobi c. 2.

Avez-vous jamais déploré le sort de vo-

tre nature, de vous avoir réduit à n'apprendre, & à ne savoir les choses que par le rapport d'un homme comme vous? Non sans doute, & vous seriez le premier à blâmer celui, qui mettroit pour premier principe; de ne rien croire que ce qu'il découvreroit par les lumieres de sa raison. Vos plaintes & vos murmures ne regarderont donc que Dieu; il est le seul dont la sincerité vous est suspecte? Outre sa parole, vous voudriez pour plus grande sûreté, connoître les choses par vous-mêmes. Ah vous n'oseriez le dire, & vous détestez ces consequences, comme autant de blasphèmes; voilà cependant où vous conduit naturellement cet examen curieux des raisons que Dieu a eues de captiver notre entendement, & de nous conduire par les routes de la foi; mais les lumieres de la raison nous doivent faire concevoir, que rien n'est plus sûr que les connoissances que nous acquerons par cette voye, puisque les principes en sont infailibles; rien ne nous est plus avantageux, puisque Dieu se fait lui-même notre guide & notre conducteur; rien n'est plus glorieux à Dieu, puisque notre dépendance en est plus grande: & ces pensées devroient suffire, pour nous empêcher de faire tant de reflexions. *Tiré d'un Sermon manuscrit du P. Estienne Chamillard.*

Les bonnes œuvres sont les témoins de la vraie foi, dit Salvien; sans la foi point de bonnes œuvres; sans les bonnes œuvres point de foi qui soit justifiante; sans les bonnes œuvres & sans la foi point de salut. C'est par un défaut de foi, que tant de belles actions des faux sages de l'Antiquité ont été infructueuses: c'est par un défaut de bonnes œuvres & de foi, qu'il est impossible d'être juste, & d'arriver à la gloire. La foi sans les œuvres, est la foi des demons, & un corps sans ame, dit l'Apôtre Saint Jacques. Il croit un Dieu, c'est-à-dire son existence, ses perfections, sa justice, sa misericorde; il croit à Dieu, c'est-à-dire, qu'il croit les veritez speculatives qui sont annoncées de sa part par la voix des Apôtres, des Conciles, & de l'Eglise; mais il ne croit pas en Dieu; c'est-à-dire, qu'il ne met pas toutes ses esperances en sa bonté, qu'il ne le considere pas comme le principe & la fin de toutes ses pensées, de tous les desirs, & de tous les mouvemens de son cœur. *Tiré des Discours Chrétiens. Discours sur les qualitez de la foi.*

Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il été aux Juifs la foi, qu'il appelle le royaume de Dieu, parce qu'elle est la semence de la gloire? Pourquoi les a-t-il chassés de son Eglise pour y appeler les Gentils? La seule raison qu'il en donne lui-même, c'est que les Juifs avoient cessé de faire fructifier leur foi par de bonnes œuvres, & que les Gentils étoient disposés à profiter de leur malheur, en faisant de bonnes actions. Et quoi qu'il n'y ait que le seul peché d'infidélité qui soit formellement opposé à la foi, & qui nous la puisse faire perdre; il est cependant hors de doute, qu'en négligeant les bonnes œuvres, on en vient enfin, sinon à cette infidélité ouverte & déclarée, que la bienfaisance des mœurs ne permet pas; à une infidélité secreete qui nous fait vivre dans la veritable Religion, comme si nous étions véritablement infideles. *Les mêmes.*

Aujourd'hui on ômet une bonne action, Comme on demain une autre; l'on quitte peu à peu les perdus exercices

C'est à tort qu'on se plaint que Dieu nous oblige à soumettre notre raison à la loi,

Il faut joindre les bonnes œuvres à la foi,

Dieu prive de la foi, ceux qui ne font pas de bonnes œuvres,

fiblement la foi, en ne faisant point de bonnes œuvres.

exercices de piété ; l'on perd l'estime qu'on en avoit ; le cœur suit l'esprit ; l'estime perduë, l'on en perd bientôt l'affection ; l'affection perduë, l'on en vient au dégoût, du dégoût au mépris, du mépris à la raillerie, de la raillerie au libertinage déclaré, & du libertinage déclaré à la perte de la foi, que Dieu ravit justement, dit Saint Prosper, à celui qui s'en est rendu indigne par sa négligence à pratiquer les œuvres de charité : *Dignus est perdere inutilem fidem, qui non exercuit charitatem. Les mêmes.*

Ce que c'est que de faire un acte de foi.

Pour faire un acte de foi, il faut croire une chose, parce que Dieu l'a dit ; sans ce motif il n'y a plus de foi. Mais quand mes yeux n'aperçoivent rien, que ma raison par elle-même ne peut rien décider ni découvrir, & que malgré les ombres qui m'environnent, sur le seul témoignage de Dieu, je donne à ce qu'il m'annonce, ou à ce qu'il me fait annoncer de sa part, une créance entière : quand pour le soutenir je suis prêt à monter sur un échaffaut, à verser mon sang, à perdre la vie ; c'est alors que je captive mon esprit sous le joug, & que je le tiens dans l'esclavage. *In captivitatem redigentes intellectum.* Je fais un sacrifice à Dieu de toutes mes lumières ; je le fais avec le secours de la grace par un acte de ma volonté, d'une volonté maîtresse d'elle-même : car si je crois, c'est parce que je veux croire ; & en le voulant je pourrais ne le pas vouloir, puisque rien de tout ce qui frappe mes sens ne m'y oblige, & que je les contredis même, que je les démens, que je les renonce. *Le P. Giroult, dans son Carême, Sermon de la foi.*

2. Cor. 10.

J'avouë (Chrétiens) que je me sens animé d'une indignation secrète, quand je vois dans le monde de ces gens, qui se piquent de raisonner sur nos mystères, & qui n'en ont quelquefois nulle teinture ; qui de plein droit, & sans autre titre qu'une certaine hardiesse avec laquelle ils débitent leurs dogmes impies, s'érigent en juges des plus importantes matières, donnent des décisions à leur gré, & font hautement le procès à tout ce qu'il y a eu dans l'Eglise de Jesus-Christ, & parmi les Docteurs qui l'ont défenduë, de plus saint, de plus sage, de plus consommé. Je leur demanderois volontiers où ils ont puisé cette profonde érudition qu'ils étalent avec tant de faste : si c'est dans les cercles, dans les spectacles, dans les jeux ; si c'est dans la débauche, & dans les parties de plaisir ? car voilà à quoi se passe leur vie. Ce qui m'étonne davantage, c'est que de jeunes libertins, sur qui on ne voudroit pas se reposer de la moindre affaire, s'expliquent néanmoins sur les plus grandes & les plus épineuses questions, du ton le plus ferme, & de l'air le plus imposant. Que faire alors ? De ne rien répondre, c'est leur céder, & ils s'en prévalent. D'entreprendre de les convaincre, nous ne le pouvons ; non pas que ce que nous avons à leur dire ne soit convaincant ; mais parce qu'ils ne le comprennent pas, & que dans une ignorance entêtée & orgueilleuse ils ne veulent, ni ne peuvent nous entendre. *Le même.*

Contre les libertins qui veulent raisonner sur nos plus saints mystères.

En matière de religion, la raison n'est pas une règle fixe, ni assurée ; pourquoi ? parce que tous n'ont pas les mêmes idées ; que celui-là pense d'une telle manière, & celui-ci d'une autre. De là tant de systèmes différens, tant d'écoles opposées. Recueillez les voix,

La raison seule ne peut pas nous conduire, & nous régler en matière de religion.

consultez les maîtres, allez à ces Academies autrefois si fameuses : ici l'on vous dira d'une façon, là d'une autre. Au milieu de toutes ces contradictions, à quoi s'en tenir, & qui croire ? La raison suffira-t-elle pour concilier tous les esprits dans un même sentiment, pour les amener tous à un même point, & les y réunir, lorsque c'est elle-même qui les divise ? Quelles guerres, quelles disputes a-t-elle fait naître, & jamais a-t-elle pu les terminer ? Chacun est adorateur de ses propres inventions. Dès qu'on a, ou que l'on croit avoir sur le commun des hommes quelque supériorité d'esprit, on se flate de voir plus loin que les autres ; on auroit honte de suivre leurs traces, & l'on veut s'ouvrir des routes nouvelles ; on se laisse préoccuper de ses préjugés, on s'en remplit, & l'on se fait une gloire prétenduë de s'y maintenir. Si donc la raison se trouve abandonnée à elle-même ; s'il n'y a point d'autre juge pour prononcer, point d'autre lieu pour rassembler dans un même corps toute la religion ; ce seront des schismes perpétuels, ce seront des questions sans fin : nulle résolution définitive, nulle certitude. *Le même.*

Dieu a bien voulu abandonner aux recherches des sçavans la connoissance de certains effets de la nature. Il leur est libre de les expliquer, comme il leur plaît, & d'exercer leur esprit à imaginer divers systèmes touchant la construction du monde, la subordination de tant d'êtres, & l'assemblage de tant de parties toutes contraires : *Mundum tradidit disputationi eorum.* Mais en cela même, & en tout le reste, dès que la foi se trouve intéressée, dès qu'elle s'énonce, il faut que les sçavans comme les autres dépouillent leurs sentimens particuliers ; qu'ils accommodent non pas leur foi à leur doctrine, mais leur doctrine à leur foi ; qu'ils l'ament là, qu'ils viennent à l'humilier, & si elle est incrédule, obstinée, curieuse, la reprouver. Point de distinctions, d'interprétations ; point d'examens, de questions ; & par là même, unité parfaite ; nulle différence, nulles varietez, nulles nouveutez dans la religion. *Le même.*

En matière de foi il faut que tous les esprits soient soumis à l'autorité divine.

Eccle. 3.

La foi me fait croire, pour ainsi parler, contre toute créance ; elle me fait espérer contre toute espérance : *Contra spem in spem.* Or l'effort qu'il en coûte au fidele, est d'un tel prix, que les Peres le comparent au sacrifice d'Abraham. Abraham n'avoit qu'un Isaac ; & notre unique, c'est notre esprit : Abraham aimoit tendrement son fils ; & notre esprit n'est-il pas de tous les biens naturels celui dont nous sommes plus jaloux ? n'est-ce pas le sujet ordinaire de nos complaisances ? Cependant Dieu commande au saint Patriarche de lui sacrifier ce fils si cher ; & le saint Patriarche malgré toute sa tendresse se met en devoir d'obéir. Mais nous allons encore plus loin : nous ne conduisons pas seulement la victime à l'autel, comme Abraham ; nous ne prenons pas seulement le glaive comme lui ; nous ne levons pas seulement comme lui le bras ; mais nous frappons le coup : cet esprit si indépendant, nous l'assujettissons ; cet esprit si fier, nous l'abaïssons ; cet esprit, la plus noble portion de nous-mêmes, nous l'immolons. Ce sacrifice donc ne peut manquer d'être agréable à Dieu. *Le même Pere Giroult.*

Combien la foi doit être ferme & inébranlable

Ad Rom.

4.

Je ne suis point surpris que Dieu ait attaché

T

Eloges & avantages de la foi.

de si grands avantages à la foi. C'est par elle qu'il nous marque de son sceau, & qu'il nous honore du caractère de ses enfans; c'est elle qui nous ouvre le chemin du salut, & la porte du royaume éternel. Elle est, disent les Theologiens, le commencement de toute justice, la racine, le fondement de notre justification. Sans la foi, point de bonnes œuvres, point de vertus surnaturelles. Veillez, jeûnez, mortifiez votre corps, faites des aumônes, soyez chaste, sobre, patient, laborieux, charitable: vous n'êtes rien, vous ne faites rien, si ce n'est pas par la foi que vous le faites, ou que vous l'êtes. Au contraire ayez la foi, mais une foi accompagnée de la charité; alors pas une pensée, pas un desir, pas une action dans tout le cours de votre vie, qui ne puisse être consacrée & sanctifiée. Ayez la foi, mais une foi vive, une foi animée; alors point d'exercices si pénibles, point de pratiques si contraires à la nature, point d'entreprises pour Dieu si héroïques, qui vous arrêtent, & même qui vous coûtent. Ayez la foi, mais une foi soutenue d'une humble & d'une sainte confiance; alors point de miracles, si je l'ose dire, qui soient au-dessus de vos forces. *Le même.*

C'est par la foi que Dieu corrige les égaremens de la raison.

Raison humaine, où en êtes-vous reduite? osez-vous encore présumer de conduire l'homme à Dieu, après de si honteux égaremens? reconnoissez ici votre foiblesse. Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de gouverner l'esprit de l'homme en matière de religion. Si vous égalez le sage au simple, c'est pour corriger par la foi les erreurs de l'un & de l'autre: c'est par là que vous empêchez les esprits du premier ordre de prendre l'essor, de s'évanouir dans leurs pensées, & de donner dans ce sens reproché, où sont tombés les Sages du Paganisme; & qu'en même temps vous élevez l'esprit du simple & de l'ignorant, au-dessus des préjugés populaires. *Le P. Cheminai. Tome 2. Sermon de la Foi.*

Opposition de nos mœurs & de notre foi.

Je voudrais que l'on fit une forte reflexion sur l'indignité qu'il y a dans cette horrible contradiction de mœurs & de créance, qui paroît aux yeux des hommes; & dans cette contrariété hypocrite d'actions & d'intentions, dont Dieu est témoin. Il y a sans doute de quoi s'étonner, que croyant des veritez aussi terribles que le sont celles qui sont l'objet de notre créance, nous vivions dans un libertinage de mœurs aussi déclaré que l'est celui de la plupart des gens du siècle. C'est une espece de miracle diabolique, aussi surprenant que les miracles les plus extraordinaires; & si la corruption du monde ne nous avoit accoutumés dès la jeunesse à cette contradiction monstrueuse, nous serions aussi frappés d'étonnement à la vûe de ce prodige, que le sont les nations les plus infidèles, lorsqu'elles apprennent pour la première fois les articles de notre créance, & le dérèglement de nos mœurs. *Le même.*

Les effets que la foi produitroit en nous, si nous savions la mettre en pratique.

Ah! Chrétiens, si vous sçaviez vous servir de la foi, qu'elle feroit bientôt évanouir tous ces phantômes de biens perissables, dont la présence vous éblouit & vous charme! Je voudrais que vous dérobiez pour un temps au monde, & fermant la porte sur vous, selon le conseil de l'Évangile, vous voulussiez vous faire rendre compte à vous-mêmes de l'état de votre foi. *Vosmetipfos tentate, si estis in fide; ipsi vos probate.* Sondez votre cœur devant Dieu: Ai-je perdu la foi? je suis dans le

2. ad Cor. 13.

desordre, je vis en Payen; je le sçai, je l'avoue; mais je veux voir à quoi il faut m'en tenir. Encore une fois, n'y a-t-il plus de religion pour moi? cette religion qui m'a été si chère, tandis que j'ai bien vécu, ne m'est-elle plus rien? Mais croire & vivre de la sorte; être persuadé qu'il y a une éternité de peines pour les pecheurs, & de gloire pour les gens de bien; sçavoir que je touche de près à ce terme fatal, qui doit décider de mon sort pour l'une ou pour l'autre; & vivre tranquillement entre ces deux éternitez! Quoi! je puis entre ces deux bornes fatales, où il faut que la vie la plus heureuse aboutisse un jour, m'amuser à la bagatelle, me nourrir d'espérances chimériques, me bâtir une fortune sur le sable mouvant, me laisser enyvrer de l'amour de ce siècle, qui m'échappe à toute heure malgré moi! Quoi! je crois que je suis à la veille, ou de tomber dans le plus terrible des maux, ou de recueillir le plus grand des biens; & je puis vivre dans cette indolence stupide, sans craindre l'un, & sans desirer l'autre! Est-ce folie, est-ce fureur? m'auriez-vous livré, ô mon Dieu, à l'endurcissement de cœur, dont vous menacez les impies? *Le même.*

Il ne suffit pas pour avoir une foi vive & agissante, de faire de bonnes œuvres; il faut encore les faire par un principe de foi, & non pas par des motifs humains, & par des raisons temporelles. Or c'est à quoi les gens du monde sont peu d'attention: ceux qui sont réguliers dans leurs devoirs, se contentent de l'être, sans se mettre en peine d'examiner pourquoi ils le sont; & comme nous avons le bonheur de vivre dans un siècle, où le libertinage est contraint de se cacher, & où la vertu regne avec empire, rien n'est plus ordinaire que de voir de ces phantômes de Chrétiens, que la gloire soutient, que les ressorts de l'intérêt font marcher, qui ont tous les dehors de la piété, & qui au fond n'ont pas la première teinture du Christianisme, parce qu'ils n'agissent pas par les principes de la foi. *Le même.*

Il ne faudroit qu'une vive foi pour reformer toute la terre, pour bannir tous les vices de l'Église, pour détourner tous les hommes des voyes qui aboutissent à perdition, quelque avantageuses qu'elles paroissent pour les commoditez de cette vie. Car enfin seroit-il possible que des gens penetrent, par exemple, de l'horreur de l'enfer, & d'un malheur éternel, qui sçavent que cette usure qu'ils pratiquent, que ce desir de vengeance qu'ils entretiennent, que ce commerce honteux où ils vivent, que ces fourberies dont ils usent dans le négoce pour s'enrichir, que ces chicanes dont ils se servent pour éterniser les procès, sont des voyes qui conduisent à la perdition éternelle, eussent néanmoins tant de peine à quitter ce mauvais commerce, à s'abstenir de ces fourberies, & de cette usure, à renoncer à cette haine & à ces chicanes? Est-ce ainsi qu'on en use dans le monde à l'égard des choses qui peuvent attirer la disgrâce du Prince, ou causer un renversement de fortune? Si l'on avoit les veritez de la foi bien imprimées dans l'esprit, on regleroit d'une autre sorte sa conduite & ses actions; on ne regarderoit tous les états & tous les emplois de la vie, que par les lumières qu'elles fournissent. Ainsi loin de regarder les grandeurs du monde, les richesses, & les delices de la vie comme des choses souhaitables, on les craindroit comme des chos-

De la foi vive & agissante.

Il ne faudroit qu'une vive foi pour reformer toute la terre, pour bannir tous les vices de l'Église, pour détourner tous les hommes des voyes qui aboutissent à perdition, quelque avantageuses qu'elles paroissent pour les commoditez de cette vie.

ses dangereuses. Au lieu de faire tant d'efforts pour se tirer de l'état de pauvreté & d'abjection, où Dieu nous a mis, on l'accepteroit avec joye, comme un moyen avantageux pour faire son salut. *M. la Font. Sermon pour le troisième Dimanche après l'Épiphanie.*

Comme la foi doit affujettir toutes les puissances de l'homme.

Comme l'on distingue deux facultez dans notre ame, l'entendement & la volonté, la foi exige deux choses; que l'entendement reçoive avec soumission les lumieres de Dieu, qu'il prête son consentement aux veritez que Dieu a revelées. La foi exige de plus que le cœur embrassé avec amour les loix que Dieu veut qu'on suive, qu'ils'y soumette en les aimant, & que cet amour se manifeste par les œuvres. L'homme orgueilleux & rebelle se revolte contre ces deux devoirs. Il ne voudroit suivre que ses idées, n'accorder & ne croire, que ce qu'il voit & comprend facilement, que ce qui lui paroît évident. Il se plaint qu'on lui impose un joug insupportable, en lui ordonnant de captiver son entendement, pour le faire obéir à la foi: ou s'il se refoud enfin à sacrifier ses lumieres, & à croire les veritez que Dieu propose, le cœur refuse de se rendre, quand il faut tirer de ces veritez quelque consequence, qui ne s'accorde pas avec ses inclinations. Tant qu'on demeure dans la speculation, le cœur ne murmure gueres, ou du moins il ne fait pas grand bruit, il n'éclate pas en plaintes; mais dès-lors qu'il faut venir à la pratique, qu'il faut embrasser quelque maxime qui tend à le mortifier, ô! alors il ne peut souffrir cette violence. Cependant ces deux choses sont inseparables; il faut que la foi soit en tout l'homme, si cela se peut dire; il faut qu'elle soit dans son esprit, qu'elle soit dans son cœur; il faut qu'elle soit dans ses mains, c'est-à-dire, qu'il faut qu'il croye les veritez que Dieu lui propose, qu'il aime les maximes qu'il lui prescrit, & qu'il fasse paroître sa foi dans ses œuvres. *Le P. Masson, Prêtre de l'Oratoire. Troisième Sermon de l'Avem.*

La foi est toute-puissante pour obtenir tout de Dieu.

Omnia possibilia sunt credenti. Tout est possible à celui qui croit, dit le Fils de Dieu lui-même. Aussi je remarque qu'il n'a presque jamais voulu operer de miracles en faveur de ceux qui le sollicitoient d'en faire, qu'auparavant il n'ait exigé d'eux un acte de foi. Voyez ce qu'il dit au Prince de la Synagogue, dont la fille étoit morte: Ne craignez rien, croyez seulement, & elle sera guerrie. Est-il question de rendre la vue à deux aveugles, ne leur dit-il pas auparavant: Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez? Et ils lui répondirent: oui, Seigneur. Alors il leur toucha les yeux, en disant, qu'il vous soit fait selon votre foi: & aussitôt, dit Saint Luc, leurs yeux furent ouverts. D'où vient donc, me direz-vous, que notre foi ne fait pas obtenir à présent de pareils miracles, & que nous n'obtenons pas même souvent après beaucoup de prieres réitérées, la moindre chose de ce que nous desirons. Est-ce que notre Dieu a moins de bonté pour nous? moins de providence, moins de soin de nous? Est-ce qu'il est moins sensible à nos miseres? Non; mais c'est que notre foi est moins parfaite, & que le plus souvent même nous n'en avons point. *Le même.*

Ce que c'est que vivre de la foi.

Vivre de la foi, c'est agir par les principes & par les mouvemens de la foi. Il arrive quelquefois qu'on fait marcher une statue, qu'on lui fait remuer la tête, les bras, les pieds, &

Tome II.

par ces mouvemens elle semble être en vie. Néanmoins ce n'est qu'une vie trompeuse, une vie apparente, elle ne procede pas d'un principe interieur & vivant: ce sont des ressorts étrangers qui lui causent ces mouvemens. De même vous voyez une personne qui a quelque mouvement apparent de pieté & de religion; elle va à l'Eglise, elle entend la parole de Dieu, elle fait même quelques prieres; vous prendriez cette personne, pour une personne vivante dans la pieté: néanmoins ce n'est qu'une vie apparente; ce ne sont que des ressorts extérieurs qui la remuent; ce n'est qu'un respect humain qui la fait agir. Elle est morte, parce que sa foi ne vit point; ce n'est pas par les veritez de la foi qu'elle se conduit. *Le même.*

Que conclure de la maniere de vie de la plupart des Chrétiens? sinon qu'il faut qu'ils soient des imposteurs dans leur religion, ou qu'il faut que le Dieu qu'ils adorent soit foible, ou injuste, de les souffrir en de tels desordres. En sorte, dit Salvien, que Jesus-Christ est deshonoré, & la religion qu'il a établie, décriée: *In nobis patitur Christus opprobrium, lex Christiana maledictum.* Car de notre méchante vie les Payens peuvent inferer que notre Dieu est impuissant, que notre foi est fautive & chimerique. En effet, si un Chrétien étoit persuadé de sa religion, s'il croyoit un enfer, il le craindroit: *Si crederet, timeret*, dit Saint Cyprien, & s'il le craignoit, il s'en donneroit de garde, il y penseroit souvent pour l'éviter. *Si timeret, evaderet.* Mais ne faisant rien pour cela, ne faisant aucun effort pour combattre, & surmonter ses inclinations corrompues, peut-on dire qu'il a de la foi? ou s'il a de la foi, c'est une foi semblable à celle des demons. *Le même.*

Les Chrétiens des-honorent leur foi par leur mauvaise vie.

Nous confessons que le Fils de Dieu s'est fait homme, qu'il a vécu pauvre, abaissé, calomnié, persecuté, qu'il a subi la mort du monde la plus cruelle, & la plus ignominieuse, pour nous marquer par ses humiliations & par ses souffrances, & par les traces de son propre sang, le chemin qui conduit au Ciel. En un mot, nous faisons profession de croire l'Evangile, & d'être tout prêts de mourir pour la défense de ses veritez & de ses maximes. Que s'ensuit-il? O Dieu! quel prodige est celui-ci, qui se voit pourtant tous les jours! non seulement on ne fait pas les actions conformes à ces grands principes; mais par un étrange combat de nous-mêmes contre nous-mêmes, par une bizarre contrariété de nos pensées & de nos actions, de ce que nous faisons & de tout ce dont nous sommes persuadés, nous n'aimons que les biens, les plaisirs & les grandeurs de la terre; nous avons horreur des souffrances & des humiliations; nous negligons l'ame, nous cultivons le corps; nous nous attachons au present, nous méprisons l'avenir; nous fuyons la penitence, & nous offensois Dieu en cent manieres tous les jours, comme si nous croyions absolument tout le contraire. *Mr. Mambourg, Sermon pour le premier Lundi de Carême.*

Opposition de la foi & des mœurs des Chrétiens.

Le défaut d'efficace de la foi, qui n'opere plus les mêmes merveilles qui étoient ordinaires dans les premiers temps, ne vient pas de nos mysteres, qui ont toujours été tels qu'ils sont aujourd'hui, & tout les mêmes qu'ils étoient alors; on ne peut pas non plus l'attribuer à la corruption des mœurs, puisqu'il

Pourquoi la foi n'a plus les mêmes effets qu'elle avoit autrefois.

T t 2

n'y a pas d'apparence que le commun des Chrétiens soit universellement plus corrompu en ce temps, que l'étoient les Romains du temps de Saint Paul. Quelle peut donc être la cause de l'inefficace de la foi dans les fideles ? Je n'en vois point de plus sensible ni de plus assurée que la negligence des Chrétiens dans l'exercice de cette foi & l'inutilité dans laquelle ils la tiennent, ne la mettant presque jamais en pratique. C'est ce que dit Saint Ambroise : *Fides inexercitata languescit* : La foi que nous ne mettons presque jamais en exercice languit. Dans cette oisiveté elle est attaquée, & combattue en plusieurs différentes manieres : *Crebris otiosa tentatur incommotis*, ajoûte ce Pere, & l'ennemi de notre salut voyant que notre foi est endormie, l'attaque, & bien souvent la surmonte, & la détruit entierement. *Le P. Texier, dans la Dominicale. Sermon pour le 18. Dimanche après la Pentecôte.*

La difficulté de faire un acte de foi,

Ex omnibus actibus intellectus, solum credere bellum habet, dit Guillaume de Paris. Il n'est pas difficile de faire des raisonnemens, ou de persuader à notre esprit la créance des choses qui sont évidentes par elles-mêmes, ou qui tombent sous l'expérience des sens, ou qui nous sont démontrées par quelque raison manifeste : il ne faut pas que notre entendement s'éleve au-dessus de lui-même, ou qu'il combatte ses sentimens pour croire ces veritez, & pour produire ces actes ; il ne fait en cela que suivre ses inclinations, & il se feroit violence à foi-même, il combatroit la raison, s'il résistoit à ses lumieres. Mais quand il est question de produire des actes de foi, & de croire des veritez, qui sont non seulement au-dessus de la raison, mais encore qui lui sont apparemment contraires ; ah ! il faut que notre esprit combatte contre lui-même, & qu'il triomphe de ses propres inclinations. *M. Biroat, dans son Avent, premier Sermon.*

Un Chrétien qui vit mal, perd insensiblement la foi. *Ad Tit. 2.*

Quelle apparence qu'un Chrétien croye fermement en Jesus-Christ, puisqu'il l'offense, & qu'en même temps qu'il le confesse de paroles, il le nie par ses actions : *qui verbis confitentur se nosse Deum, factis autem negant*. La vie du mauvais Chrétien tue la foi en elle-même, pour me servir de l'expression de Tertullien, parce que c'est une disposition à la perdre. La raison en est, qu'il est impossible moralement qu'un Chrétien vive long-temps & constamment dans le peché sans alterer au commencement, & enfin sans perdre la foi, par une infidelité formelle & consommée, comme Saint Paul le dit de quelques impies de son temps : *Quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt*. Comme ils ont résisté long-temps aux remords de leur conscience, & qu'ils ont combattu leur foi par le dérèglement de leurs mœurs, ils ont fait enfin un pitoyable naufrage. *Le même.*

1. ad Tim. 1.

La foi est le seul hommage de notre entendement que l'on peut rendre à Dieu.

Guillelm. Paris. l. de Fide.

La foi est le seul hommage de notre entendement que l'on peut rendre à Dieu, les autres actes ne sont pas grands, ni difficiles ; l'opinion qui est flotante & douteuse en elle-même, n'honore pas beaucoup Dieu, puis qu'elle est fondée sur l'expérience, & qu'elle ne fait que suivre les sentimens de la raison ; mais la foi est excellente & difficile ; puisque c'est la suite pour laquelle il faut combattre : *Ex omnibus actibus intellectus, solum credere bellum habet* ; puisqu'il faut renoncer à l'expérience de nos sens, & aux inclinations naturelles de nos esprits, qui ne croient que ce

qu'une raison évidente leur découvre : & que cependant pour la seule consideration de Dieu, nous soumettions nos esprits à croire simplement, & sans examiner ni rechercher d'autres raisons, les veritez pour obscures qu'elles soient, & pour difficiles qu'elles paroissent. Ah ! Messieurs, comprenons de ce témoignage divin, le respect que nous devons avoir pour ces veritez, & quelle doit être la soumission de notre obéissance. Saint Paul l'appelle une captivité de l'esprit de l'homme, & un triomphe de celui de Dieu : *In captivitate redigentes omnem intellectum in obsequium Christi*. *Le même, Sermon pour le premier Jeudi de Carême.*

2. ad Cor. 10.

Il faut dire avec les Chrétiens, dont Tertullien explique les sentimens par ces paroles : *Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium*, Pour toutes les autres choses qu'on nous propose, nous avons de la curiosité : nous nous reservons le droit d'en examiner les raisons, avant que de nous refoudre à les croire. Mais depuis que le Fils de Dieu a paru comme prince de notre foi, & qu'il nous a apporté l'Evangile : silence humaine raison ; raisez-vous esprit d'enquête & d'incertitude, je dois croire avec soumission & avec fermeté. *Le même M. Biroat.*

Il faut acquiescer aux choses de la foi, sans curiosité & sans les examiner.

Nous ne pouvons empêcher tous les doutes involontaires qui se trouvent dans notre raison, & l'obscurité des nuages qui se forment contre notre créance ; mais la grandeur de notre foi consiste à combattre ces doutes, pour imiter la fermeté des premiers Chrétiens, desquels un saint Evêque disoit autrefois : *Mori sciunt, disputare nesciunt*. Ils savent mourir pour la foi, & ne savent pas disputer contre elle, ni pour elle. Ils sont si assurés de sa vérité, qu'ils ne font pas difficulté de perdre la vie pour la soutenir ; ils ne la sçauroient prouver par paroles ; ils ne sçaivent pas disputer de ses mystères : mais la foi leur fait confirmer par leur sang, ce qu'ils ne peuvent prouver par leurs discours. *Le même.*

On doit combattre les doutes qui nous viennent sur les mystères de notre foi.

Pacian. Episcop. Barcinon.

Que fait la mauvaise vie des Chrétiens ? Elle rend deux faux témoignages, elle fait que l'on peut douter s'ils ont véritablement la foi, & si la foi qu'ils ont est véritable ; puis qu'ils ne font aucune action qui marque véritablement leur foi, au contraire ils en font de toutes opposées : ce qui fait qu'on peut dire avec Saint Paul, que s'ils la confessent par leurs paroles, ils la nient par leurs actions. On méprise dans le cœur les maximes de la foi, & on les reçoit sur la langue. La vie des mauvais Chrétiens est un opprobre & une confusion perpetuelle de la foi : ils croient un Dieu, mais ils l'offensent ; ils sçavent qu'il est mort pour eux, mais ils se moquent de ses souffrances. Que peuvent dire les Herétiques que peuvent dire les Payens, quand ils voyent que nos actions sont opposées aux maximes de notre Evangile ? Que notre foi est différente de celle des premiers Chrétiens, & qu'il y a peu de vrais fideles dans le monde. En effet, puisque nos actions ne sont que des suites de nos sentimens, n'est-il pas vrai que si notre vie ne suit pas les regles de la foi, nous pouvons dire que nous n'avons point de foi. *Le même.*

La mauvaise vie des Chrétiens combat leur foi.

Toute la peine de la Religion Chrétienne semble ne consister que dans l'exercice de la foi ; croyez, dit le Fils de Dieu, & toutes choses vous deviendront possibles : *Omnia*

La pratique de toutes les vertus chrétiennes dépend d'une vraie foi.

possibilia sunt credenti. Croyez, & vous pratiquerez aisément l'humilité, la patience, la mortification; car quelle peine trouvez-vous à aimer le souverain bien, quand la foi vous le dépeint? quelle difficulté sentez-vous à espérer la souveraine félicité, quand la foi vous l'a promise, & qu'elle vous en donne des assurances infailibles?... Si nous avions une étincelle de cette vive foi que le Saint Esprit allume dans l'ame de tous les grands hommes; si nous étions vivement persuadés de ces grandes veritez que la Religion Chrétienne nous propose, qu'il y a un ciel invincible qui voit tout ce que nous faisons; qu'il y a un juge redoutable, devant qui nous devons répondre de toutes nos actions; qu'il y a une éternité de biens & de maux après cette vie; si nous étions bien pénétrés de toutes ces veritez, que ne ferions-nous pas, & que n'entreprendrions-nous pas pour la gloire de Dieu? Quel progrès ne ferions-nous pas dans la voye de la perfection? Que nous trouverions douces toutes les rigueurs de l'Evangile, & toutes les observations de la loi! Que nous aurions de mépris pour tout ce qui passe, & d'estime pour un bien qui ne finit jamais! *Tiré des Discours Moraux. Sermon de la Foi.*

Le P. Bourdalouë, dans les Sermons imprimez sous son nom.

Prenez garde que votre foi n'est pas indépendante, inconstante, ni aveugle; puis qu'elle est fondée sur des motifs, qui ont persuadé les plus délicats & les plus pointilleux, & qui ont converti les plus grands hommes du monde, lesquels n'ont pu résister à sa force; puisqu'à l'obscurité des choses qu'elle a révélées, elle joint une évidence certaine de la revelation de Dieu; qu'elle ne nous jette dans les tenebres, que pour nous faire entrer dans le grand jour de la verité, & que pendant que les Philosophes & les Esprits forts heurtent contre les écueils qui font périr les lumieres naturelles, elle nous conduit heureusement au port, où la veritable science se trouve... Quand je me separe de ma foi, ou quand je veux disputer contre ma foi, j'abandonne mon entendement à une infinité d'inquietudes & de troubles. Il faut que je ne connoisse pas Dieu; il faut que je nie que Jesus-Christ son Fils soit venu au monde; il faut que je donne le démenti à tous les oracles des Prophetes qui l'ont promis; il faut que je m'inscrive en faux contre toute l'Ecriture; il faut que je fasse passer les Evangelistes pour des imposteurs; il faut que je combatte tous les miracles que le Sauveur du monde a opérés; il faut que je détruise tout ce que les Historiens, non seulement les saints, mais les prophanes ont dit; & tout cela sans autre raison, sinon parce que ces choses me paroissent incroyables, & que je ne les ai pas vûes. *Le même.*

Si la foi est obscure d'un côté, elle est évidente de l'autre.

Lâcheté de la plupart des Chrétiens à défendre leur foi.

Chrétiens, vous avez reçu la foi de vos ancêtres, & c'est l'heritage le plus précieux qu'ils vous aient laissé. Cependant cette foi, qu'ils ont immédiatement reçue de Jesus-Christ, & qu'ils ont transmise jusqu'à vous, pour la perpetuer dans le monde; cette foi qui est née avec vous, & que vous avez succée avec le lait; cette foi, que tant de sçavans hommes ont signée, que tant de fortes têtes ont soutenuë, que tant de nobles courages ont confessée à la face des tyrans, qui s'efforçoient de l'arracher de leur cœur, & de l'éteindre dans leur sang, vous l'abandonnez à la premiere occasion. *Les mêmes.*

Je dirois à un libertin qui ne veut rien croire, dans cette opposition de sentimens, qui de nous deux s'expose davantage, ou vous qui ne croyez rien de ce que la Religion vous dit, ou moi qui m'y alluettis? ou vous qui ne voulez rien croire, pour vivre dans le libertinage, ou moi qui veux bien croire, pour conformer ma vie à ma croyance? Au pis aller, en croyant ce que je crois, je passerai pour un homme simple, qui ajoute foi à tout, & me conformant à ma croyance, je me priverai de quelque plaisir défendu par la raison; voilà le risque que je cours. Mais vous, si ce que vous ne croyez pas ne laisse pas d'être vrai, vous vous mettez dans un danger infailible de damnation, votre reprobation est inevitable. Vous vivant d'une façon, & moi d'une autre, qui est le plus en repos? qui vit le plus en assurance? *Le même.*

Le sort malheureux des libertins, qui ne veulent rien croire.

On ne se soumet aveuglément aux veritez de la foi qu'après des preuves invincibles qu'on a de les croire.

Jesus-Christ ne veut pas que nous captivions nos esprits aveuglément; il nous commande d'user de discernement, pour distinguer la bonne doctrine de la mauvaise; il nous a donné des marques plus que suffisantes que nous sommes dans la voye de salut; & si la raison veut que nous croyions mille choses, que nous n'avons ni vûes, ni entendues, quelle deference ne devons-nous point avoir pour une foi fondée non seulement sur la parole d'une infinité de gens d'une vie irréprochable, mais sur quantité de miracles opérés dans tous les païs, dans toutes sortes de rencontres, & dans tous les siècles? Ce qui faisoit dire à Saint Augustin, que c'étoit tomber dans la dernière de toutes les extrayagances... Sur quoi se peut fonder un libertin pour douter de sa foi, & des mysteres de notre Religion? est-ce sur ce qu'il ne les conçoit pas? ce seroit une obstination; est-ce sur ce qu'il s'en veut rapporter à ses yeux, & qu'il dit comme Saint Thomas: *Nisi videro, non credam?* ce seroit une étrange erreur. Je me fonde sur le témoignage d'un Dieu, sur une infinité de miracles; je suis dans une possession de foi que les plus grands hommes du monde ont soutenuë au peril de leur vie; ma créance ne peut être fautive, elle qui a détruit tant d'erreurs, qui a fait tant de Saints, qui a reçu tant de suffrages, qui a été défenduë par tant de Conciles, qui a été, comme dit Saint Jean, la maîtresse de tout le monde: *Hæc est victoria, qua vincit mundum, fides vestra.*

Les Payens n'ayant pas eu la foi, ils n'ont rien mérité pour le Ciel, par toutes leurs bonnes actions. Sur quoi Saint Augustin rapporte l'exemple d'un pilote, lequel gouverne son navire adroitement, le pousse avec violence, le retient avec adresse, mais hors du chemin qu'il devoit suivre; à le voir aller, sans regarder le but qu'il s'est proposé, on diroit qu'il fait merveille, quoi qu'en effet il aille mal. Ainsi un infidele qui fait de bonnes actions, à le voir, on diroit que ce seroit un Saint, quoi que si on regarde la voye qu'il devoit embrasser, ses actions ne font d'aucun merite pour l'éternité, comme les efforts de ce pilote sont inutiles, parce qu'ils ne sont pas dans la voye: *Magni conatus, sed extra viam. M. Joly.*

Les Payens n'ayant pas la foi, ne peuvent faire aucune bonne action qui mérite le Ciel.

Joan. 20.

1. Joann. 5.

Hæc est victoria, qua vincit mundum, fides vestra. Tome II.

C'est bien par la vertu de la foi répanduë dans nos cœurs que nous sommes Chrétiens; mais c'est par les actes de la foi, & non par l'habitude seulement que nous vivons en

Ce n'est pas la seule foi habituelle mis laquelle

qu'on demande d'un Chrétien.

Chrétien. C'est l'usage & l'exercice de la foi que nous cherchons ; c'est ce que le Ciel demande de nous, & de quoi le Saint Esprit nous sollicite si souvent par ses divines inspirations : *Fides inexercitata languescit*, dit S. Ambroise ; la foi sans exercice & sans emploi demeure languissante, & dans une oisiveté continuelle ; & comme l'argent qui se conserve dans un coffre, sans être mis en usage, ne s'augmente point ; mais s'il s'emploie dans le trafic, & que les finances sortent d'un coffre, pour en faire quelque achat avantageux, ou pour le prêter à intérêt, le bien croît & se multiplie notablement. Il faut faire un semblable jugement de la foi : si vous la laissez oisive dans un cœur, elle ne croît point, & ne fait aucun progrès en perfection ; au contraire elle s'affoiblit & se diminue, & c'est même une disposition assez ordinaire pour la perdre, que de ne lui point donner d'occupation. *Tiré d'un livre intitulé, De l'usage & de l'exercice de la foi.*

Excellence & avantages de la foi.

Ayant trouvé la foi, on trouve tout, rien ne lui est inconnu, & n'échappe à sa vûe ; elle se répand & s'étend par tout ; elle comprend l'immensité même en quelque façon ; elle atteint les choses les plus hautes & les plus éloignées, & il n'est pas jusqu'à l'éternité qu'elle n'enferme, & qu'elle ne resserre dans sa vaste étendue. *Le même.*

La foi est nécessaire contre toutes les tentations.

N'est-ce pas une chose admirable, que quand on parle du secours nécessaire pour résister aux suggestions du démon & de l'enfer, on ne nous parle que de la foi : *Cui resistite fortes in fide*, comme si on nous vouloit dire par là, que nous sommes assez forts envers tous, & contre tous, si nous sommes assistés de ses armes, & que nous combattons sous ses enseignes. . . Qu'est-ce, je vous prie, dans les idées de Saint Paul, atteindre la vie éternelle : *Apprehende vitam eternam* ? C'est la prendre, & atteindre non pas de la main, mais de la pointe de l'esprit, les couronnes du Ciel, & le prix de la gloire. Qu'est-ce que combattre un bon combat de la foi ? sinon se rendre invincible aux tentations, dans la vûe de nos attentes, & par la considération des biens que la foi nous représente, & qui font les plus agréables objets de nos esperances. *Le même.*

I. ad Timoth. 6.

Occupons un peu notre loisir à méditer quelque maxime de la foi, & que cette foi fasse entrer dans nos esprits, par exemple, cette pensée du grand Apôtre, que toutes les souffrances de cette vie ne sont rien au prix de la récompense qui leur est préparée, & ne scauroient payer la gloire qui nous attend ; qu'une peine de si courte durée, qu'une légère affliction qui passe en un moment, produit en nous la semence d'une joye éternelle ; qui n'entreprendra avec courage tous les travaux ? qui n'aura de l'amour pour les souffrances ? qui ne triomphera de joye dans toutes les misères dont il sera accablé ? D'ailleurs, qui ne méprisera les vaines grandeurs de la terre ? &c. *Le même.*

La foi nous doit consoler dans toutes nos afflictions.

Que fera un Chrétien dans les occasions, & dans les dangers de se perdre ? Le voici. Sur le point de tomber, & avant que de commettre un crime, exercez un acte de foi, & dites en vous-même, je vois des yeux du corps, & selon les sens, ce plaisir, ce gain injuste, cet attrait plein de douceur ; mais je crois aussi, & je vois des yeux de l'esprit, que c'est une douceur qui couvre un poison mor-

L'usage que nous devons faire de la foi dans les occasions.

tel ; je crois que ce crime étant commis, je défais par une seule action criminelle, tout le bien que j'ai jamais fait ; que je perds tout ce que j'ai acquis de graces jusqu'à présent, & que tous les merites de ma vie passée perissent en ce moment ; je crois, & je scai assurément que je me précipite dans un malheur éternel, si je passe outre. Je scai de plus, qu'après que je serai tombé, il est incertain si je me releverai jamais, & qu'il n'est point de créature qui m'en puisse assurer. Je me donnerai donc bien de garde de le faire & de m'exposer à un tel malheur. *Le même.*

Je scai à la vérité ce que dit Saint Augustin, qu'il est difficile d'être fort vicieux, en se servant bien de la foi : *Difficile est ut male vivat qui bene credit*. Mais on peut bien croire de sorte, que notre créance aussi-bien que notre vie soit défectueuse ; on croit quelquefois, en quelque concurrence, mais non pas toujours, dans tous les besoins ; on croit habituellement, mais on ne pratique rien effectivement ; si l'habitude se tient seulement au dedans, & avec une foi habituelle, on se peut perdre, & on se perd souvent même actuellement. *Le même.*

Pourquoi on vit mal, nonobstant qu'on ait la foi.

Helas ! qu'il est difficile de trouver une véritable foi, même parmi ceux qui font profession de bien croire ; & quand je vois dans l'Evangile que le Fils de Dieu traite les personnes qui s'adressent à lui pour obtenir quelque grace, selon le mérite de leur foi, & qu'il leur dit : Qu'il vous soit fait comme vous croyez, recevez mes faveurs & mes gratifications conformément à l'état de votre créance. J'avoue que je tremble pour moi, & que je ne voudrois nullement que Dieu me traitât de la sorte, & ne me fit du bien que sous cette condition ; & qu'il me dit quand j'ai recours à sa bonté : *fiat tibi sicut credidisti*. Il semble cependant que ce soit un arrêt porté, que selon la mesure de la foi, on reçoive plus ou moins de graces de la main liberale de ce Dieu de miséricorde : & on remarque qu'il proportionne ses grandes largesses, & ses plus magnifiques profusions à la grandeur de la foi de celui qui les reçoit. Ceux qui puisent de l'eau avec de grands vaisseaux, en puisent beaucoup, & ceux-là moins, qui ne se servent que de seaux moins capables. Disons de même, que ceux qui ont une grande foi, puisent dans cette source de tous les biens, de grands bienfaits, & de grands faveurs ; mais ceux qui ont une moindre foi, en reçoivent aussi moins. *Le même.*

Combien la foi est rare.

Il est aisé avec le secours de la grace, d'attirer le feu du Ciel, & d'allumer les flammes de la charité dans son cœur, quand on a fait des actes de foi, approchant de l'autel, ou se préparant à la Communion ; comme au contraire, qui ne scait que nos indévotions, nos langueurs, nos dégoûts, nos froideurs dans nos prières, dans nos communions, dans les sacrifices que nous offrons à Dieu, ne viennent d'autre cause, sinon que nous tenons la foi trop captive dans nos esprits, & que nous ne lui donnons point la liberté de s'employer à nous découvrir ce qui seroit capable de faire fondre nos cœurs en sentimens de tendresse & de dévotion, aussi-tôt qu'il auroit été représenté vivement à notre volonté ? Si donc nous voyons la cause de notre mal, appliquons-y le remède. *Le même.*

La langueur de la dévotion ne vient que du manquement de la foi.

C'est par le moyen de la foi que Dieu a voulu confondre notre orgueil, qui veut ju-

Dieu se sert de la

foi pour abaisser notre orgueil.

ger de tout ce qu'il doit croire, en lui proposant des myſteres humainement incroyables. L'eſprit humain les aimeroit glorieux d'un côté, & faciles à penetrer de l'autre; mais ſi les myſteres de Jeſus-Chriſt ſont glorieux, comme la reſurrección, ils ſont incomprehenſibles; & ſ'ils ſont faciles à comprendre, comme la paſſion, ils ſont honteux. Ainſi ils ſont toujours la croix de notre miſerable raiſon, que le honteux rebute, & que l'incomprehenſible accable. *Livre intitulé, Traité de la Religion contre les Athées & les Déiſtes.*

Plusieurs Chrétiens au lieu de ſoumettre leur eſprit par la foi, veulent examiner curieufement nos myſteres.

Combien de Chrétiens, qui bien loin de ſe ſoumettre à la parole de Dieu, & à ce que l'Egliſe dépoſitaire de ſes volontez leur dit de ſa part, veulent examiner, contrôler, diſputer, raiſonner ſur toutes choſes? Combien, qui n'ayant preſque plus (comme dit Salvien) qu'une foi de ſens & de raiſon: *ſidem ſenſuum & rationis*, veulent rapporter à ces deux Tribunaux ce qu'on leur propoſe, prêts à improuver, à deſapprouver, à nier ce qui ne ſ'y accorde pas? Combien encore une fois, qui au lieu de ſuſpendre leur jugement ſur des matieres embarrasſées, ſe jettent aveuglément dans le parti qui flate davantage leurs paſſions; ou qui même après que Dieu a parlé, & que l'Egliſe ſ'eſt expliquée ſur des points de Morale & de Doctrine, cherchent à tourner toutes choſes à leur ſens, & tombent enfin dans un horrible châtimement de leur orgueil, dans une déplorable apoſtaſie? *Tiré des Diſcours Moraux. Sermon de l'Annonciation.*

Ceux qui ont une vive foi, meditent ſouvent nos myſteres & y font reflexion.

Moins une ame a de foi, moins elle penſe & elle medite; plus elle a de foi, plus auſſi elle ſ'applique & elle reflechit. C'eſt qu'à proportion que la foi de cette ame eſt grande, plus elle trouve de quoi mediter dans les veritez qui lui ſont revelées; & c'eſt alors que ſurpriſe, elle repaſſe mille & mille fois ſur une même verité; c'eſt alors qu'elle conçoit ce que la raiſon ne ſçauroit connoître, ce que l'eſprit & les ſens ne ſçauroient lui dire, ce que la Philoſophie, & les plus belles lumieres ne ſçauroient lui découvrir. C'eſt alors enfin que voyant toutes les veritez preſque dans un même point de vue, elle ſ'abîme dans l'éternité de Dieu, dont elle ſe fait ici un certain modele, en comprenant dans ſon vaſte ſein non ſeulement le paſſé, mais encore le preſent & l'avenir. Cette foi ſera grande aux yeux de Dieu, ſi elle vous fait rentrer de temps en temps en vous-mêmes, ſi elle vous rappelle de vos diſſipations & de vos égaremens; mais ſi vous vous contentez de croire ſuperſiciellement ce qu'on vous dit, & d'acquieſcer froidement aux articles de votre croyance, ſans en tirer des conſequences qui vous faſſent connoître l'infinie bonté de Dieu, qui vous a appelé à ſon admirable lumiere, & l'obligation que vous avez d'y répondre, hélas que j'apprehende que ce ne ſoit une foi inutile, & qu'elle ne ſoit pas d'un plus grand ſecours à votre juſtification, que le ſeroit un miroir à un homme qui ſe retireroit dès qu'il ſe ſeroit regardé, ſans eſſuyer ſeulement les taches qui ſont ſur ſon viſage. *Les mêmes.*

On ne craint point les veritez de l'autre vie, parce qu'on ne les croit pas, ou

Un infidele ne craint rien, dit Arnobe, parce qu'il ne croit ni Paradis ni Enfer. Un Chrétien qui ne reflechit pas ſur de ſi terribles veritez, ne craint preſque pas; parce qu'il ne croit que foiblement qu'il y a un Paradis & un Enfer. Mais celui qui fait agir ſa foi,

qui vit de ſa foi, comme parle l'Apôtre, apprehende ces veritez. Dieu ſ'eſt incarné pour moi, ſe dit-il à lui-même; mais qu'ai-je jamais fait pour lui? Dieu m'a donné beaucoup de graces; mais l'abus que j'en ai fait, n'augmentera-t-il point ma damnation? Dieu m'a ouvert ſon Paradis; mais ne me précipiterai-je point dans l'Enfer? Voilà ce qui fait craindre un pecheur, voilà ce qui l'humilie. *Les mêmes.*

qu'on n'y penſe pas.

L'homme fidele n'a que la foi pour guide, & pour appui: il marche dans les tenebres à la ſuite d'un maître qu'il ne voit pas, & malgré les ſens qui ſe revoltent, & qui ſont ſeduits par les objets qui les environnent; il a le courage de ſoutenir contre lui-même un combat éternel en faveur de Dieu, qu'il ſert avec autant de zele & de ferveur, que ſ'il le voyoit de ſes yeux. C'eſt l'éloge que l'Ecriture donne à Moïſe: *Inviſibilem tanquam videns ſuſtinuit.* *Le P. Cheminaiſ, Sermon de la ſain-teté de vie.*

Un veritable fidele ſe doit conduire par la foi.

Nous devons apprehender que ce ne ſoit particulierement de notre ſiècle que Jeſus-Chriſt a dit, que quand il viendrait, il ne trouveroit point de foi. La nôtre n'eſt ſouvent qu'une foi exterieure, une foi de ceremonie & d'apparence. Nous allons à l'Egliſe, parce que c'eſt la coûtume; nous frequents les Sacremens, parce que la devotion le veut ainſi; nous recitons des prieres, nous croyons des veritez, parce que telle a été la conduite de nos peres, qui nous ont élevé de la ſorte, & qui nous en ont donné l'exemple: mais eſt-ce là une veritable foi? Il en eſt de ces demi-Chrétiens, qui ont une foi de cette nature, comme de ceux qui pratiquent les vertus morales ſans aucun motif de vertu. La penſée la plus favorable que nous puiffions concevoir d'un homme qui fait l'aumône, ſans aucun motif ſurnaturel, c'eſt qu'il ne merite ni blâme, ni louange, ni punition, ni recompenſe. C'eſt ainſi que nous devons juger de tant de gens qui croient ſans reflexion, & ſans un vrai motif de foi. Ils n'ont nul merite devant Dieu; & ſ'ils ne s'attirent point de châtimement, il eſt certain qu'ils ne meritent aucune recompenſe. Jugez quelle opinion nous devons avoir de ces Chrétiens de coûtume, qui croient ſans reflexion, & ſans un vrai motif de foi: De ces Chrétiens qui, comme dit Saint Hilaire, n'ont qu'une foi par rapport au temps, & non une foi qui ſe regle par l'Evangile: *Fides temporum, non Evangeliorum*: une foi par laquelle ils croient groſſierement ce qu'on leur dit, & non pas une foi à laquelle ils ſ'aſſujettiſſent par un ſacrifice perſonnel de leurs lumieres. *M. Fromentieres.*

Ad Hebr. 11.

Il y a bien des Chrétiens qui n'ont qu'une foi apparente & de ceremonie.

Eſt-ce avoir une vraie foi que d'avoir du dégoût pour les choſes de ſon ſalut, & une entiere inſenſibilité pour Dieu? Eſt-ce avoir une vraie foi, que de la rendre eſclave de ſes affaires, de ſon ambition, de ſes interêts, vivre en Payen? Ah! qu'il y a d'idolâtres & d'apoſtats au milieu du Chriſtianisme même! *Le même Sermon de la foi.*

Les miracles ne ſuffiſent pas pour donner la foi; ce ſont bien des argumens ſuffiſans pour obliger de croire; mais il faut que Dieu captive l'entendement, ſans quoi la vue ſeule des miracles ne ſeroit rien ſur notre eſprit, & elle ſeroit encore moins ſur notre cœur. Combien Moïſe fit-il de prodiges en préſence de Pharaon, qui ne ſervirent qu'à endurcir le

Les miracles ne ſuffiſent pas pour croire d'une foi divine.

cœur de ce malheureux Prince ? Combien les Martyrs ont-ils opéré de miracles en présence des tyrans, qui n'ont fait que hâter leur mort ? Mais combien le Sauveur lui-même en a-t-il fait qui n'ont contribué qu'à augmenter l'envie, & l'obstination des Juifs ? jusques-là que la resurrection du Lazare les obligea de s'assembler pour conjurer sa perte. *Le même. Sermon des miracles.*

Des Chrétiens, dont la vie & les mœurs ne sont pas conformes à leur foi.

Quels monstres vois-je dans le Christianisme, disoit autrefois Saint Jérôme ? Je vois des gens qui croient comme des fideles, & qui vivent comme des idolâtres. Si nous écoutons leurs paroles, nous y trouverons la foi, & si nous regardons leurs mœurs, nous y verrons l'infidélité ; rien de plus saint que leur morale, & rien de plus déréglé que leur conduite ; tous les trésors de la sagesse sont renfermez dans leur doctrine, & toutes les dissolutions du libertinage se rencontrent dans leur vie... Qui voyons-nous dans le monde qui regle sa conduite conformément à sa créance ? Qui se gouverne par la lumière de l'Evangile, par le motif de la religion, & par les vûes de l'éternité ? N'est-on pas aussi attaché à la vie présente, que si la foi n'en découvroit pas une autre plus heureuse ? Ne peche-t-on pas avec autant d'assurance que si l'on ne croyoit point d'enfer, & ne courons-nous pas après les biens périssables avec autant d'ardeur que s'il n'y avoit point de biens éternels ?... Les Payens & les Infidèles, qui ont mieux vécu que nous, nous couvriront de honte, & pour leur répondre nous n'aurons à la bouche que ces tristes paroles :

Sapient. 5. Ergo erravimus à via veritatis. Malheureux ! nous étions dans la voye, & nous l'avons abandonnée ; nous avions le flambeau à la main pour nous conduire, & nous nous sommes égarés : les yeux ouverts, & nous nous sommes précipitez dans ces abîmes. *M. de la Vulpilliere, Sermon de la foi.*

La curiosité en matière de foi est toujours dangereuse.

De cette perquisition curieuse en matière de foi, un Chrétien tombe dans le doute ; il croit & ne croit pas ; il demeure suspendu dans une incertitude criminelle qui est incompatible avec la foi, & qui fait qu'étant indéterminé tantôt à croire, tantôt à ne croire pas, il cesse de croire. Balancé de cette sorte, il suit le penchant de sa passion, qui l'éloigne toujours plus de la foi, & qui fait enfin qu'il regarde toutes les veritez de la religion comme des illusions & comme des songes ; tellement qu'il ne s'épouvante plus ni des jugemens de Dieu, ni des peines de l'enfer, & c'est de cette maniere que la foi s'affoiblit peu à peu, & s'éteint entierement dans son ame. *M. de la Vulpilliere, Sermon de la foi.*

L'aveu que font les gens du monde de n'avoir point de foi.

En verité, dira quelqu'un, nous n'avons point de foi. Vous n'avez point de foi ? voilà une confession fort ingenuë ; comment ? avez-vous renoncé aux principes du Christianisme ? avez-vous découvert quelque religion qui vous paroisse plus recevable que celle dans laquelle vous êtes né ? avez-vous quelque raisonnement puissant pour détruire tous les argumens qui prouvent que nous devons croire toutes les veritez de la foi ? Ce n'est pas cela, me direz-vous, je ne doute point de ma religion ; que voulez-vous donc dire ? que vous n'avez pas une foi vive ; hé ! qui en est la cause ? Demandez-vous à Dieu par de ferventes prieres qu'il augmente votre foi : *Domine adauge nobis fidem ?* Tâchez-vous de l'animer votre foi par l'exercice des

Luc. 17.

bonnes œuvres ? Au contraire vous étouffez par vos vices les clartez de votre foi. *Le P. Texier. Sermon de l'aveugle-né.*

Non seulement Saint Paul veut que la foi soit une cause mouvante qui excite les autres vertus, mais qu'elle soit elle-même la forme des vertus, en sorte que ces vertus ne soient que les instrumens de la foi, & que ce ne soit pas tant elles qui agissent avec la foi, que la foi qui agit par elles : maxime qu'il explique admirablement bien dans son Epître aux Galates : *In Christo Jesu neque Circumcisio aliquid valet, neque praputium, sed fides, qua per dilectionem operatur.* La Circumcision ni l'incircumcision ne servent de rien, mais la foi qui est animée de la charité. La charité même qui est la plus noble des vertus, semble n'avoir aucune action qui lui soit propre, ce n'est que l'instrument de cette foi, puisque ce n'est que par elle qu'elle opere : de là vient qu'il lui applique tout ce qui a jamais été fait de grand, de noble, d'heroïque, c'est par elle, dit-il, qu'Abraham prit la résolution de sacrifier Isaac, &c. *Le P. Bourdaloue, dans un Sermon de la foi.*

D'où vient que la foi étant maintenant si répandue dans le monde il y a pourtant si peu de foi ? c'est une objection que les Peres de l'Eglise se sont faite il y a long-temps, & à laquelle j'avoue que je n'ai rien à répondre, qu'en niant le principe. Détrompons-nous (Messieurs) de cette erreur, nous prenons la prédication de l'Evangile pour notre foi, & nous confondons l'un avec l'autre. La prédication de l'Evangile est à la verité répandue par tout ; mais la foi ne l'est pas, & il y a bien de la difference entre ces deux choses. La prédication de l'Evangile n'est qu'extérieure, & la foi est une vertu intérieure, & un don de Dieu ; l'une est commune, & l'autre est rare ; & la vie des Chrétiens en est une démonstration convaincante. *Le même.*

C'est la foi qui nous condamnera un jour au jugement de Dieu : *Testimonium perhibente conscientia, & inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendantibus.* Ces pensées, dit S. Chrysostome, dont parle l'Apôtre, sont celles de la foi & de la conscience. La foi dira à un reproché, tu as cru cela ; la conscience lui dira, tu as fait cela. Ces deux pensées quoi qu'opposées formeront contre lui la plus juridique de toutes les accusations ; la foi se déclarera contre la conscience criminelle, & la conscience criminelle tâchera à se défendre contre la foi : mais cette foi enfin l'emportera, & opprimerà cette conscience criminelle sous le poids de ses accusations. C'est la paraphrase de S. Chrysostome. Pensée terrible ! C'est la foi qui me jugera ; grande parole, si on en pouvoit pénétrer le secret. C'est la foi qui me jugera, cette foi si pure, si sainte, si innocente dans ses maximes, si opposée à mes passions, si contraire à mon amour propre, si irreconciliable avec mes vices ; cette foi aussi severe, & aussi inflexible dans ses décisions que Dieu même. Ce sera elle qui me jugera, & je ne serai plus en droit d'appeller de ses jugemens, ni de demander ma justification sur d'autres principes que sur les siens ; parce que quoi que je dise, Dieu me renverra à elle, & n'aurai rien à reformer dans son arrêt. *Le même.*

Il y a quelque contradiction à croire, & à demander des preuves extraordinaires de ce que l'on croit. Toutes les veritez qui composent notre croyance sont sûres, inviolables, nécessaires ; dès que nous avons eu

La foi met en action toutes les autres vertus.

Ad Gal. 6.

D'où vient qu'il y a si peu de foi dans le monde.

La foi fera un jour le sujet de notre condamnation. *Ad Rom. 2.*

Il n'est pas permis à un Chrétien de douter de la verité de la foi.

une fois le bonheur de les connoître, & de nous y attacher, il ne nous est plus permis de laisser flotter notre soumission au gré de notre raisonnement naturel, & de chercher à nous en convaincre, comme si nous pouvions encore en douter : ce seroit retracter la docilité & la servitude de notre entendement & de notre volonté. Si l'on s'imagine d'être plus ferme dans la foi quand le miracle aura autorisé la vérité, n'est-ce pas là une illusion ? n'aura-t-on pas plus de sujet d'hésiter sur le fait du miracle, que sur la vérité dont il est la preuve ? Ce qui frappe nos yeux ne sauroit avoir une certitude comparable à ce que l'Eglise nous propose : sans une révélation particulière on aura infiniment plus de raison de chanceler sur les motifs qui peuvent nous assurer que l'action qui nous frappe est l'effet de la toute-puissance de Dieu. Après tant de preuves éclatantes de la foi, c'est manquer de foi, que d'en demander de nouvelles. *Livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

La foi élève nos esprits, mais il en faut approfondir les vertez.

La foi donne à l'ame une élévation que l'infidèle ignore, que le mondain ne comprend point : elle lui fait entendre par sa soumission des mystères infiniment relevés, infiniment éloignés de sa foiblesse & de ses lumières naturelles. Ne croire que ce que nos yeux peuvent découvrir, que ce que notre pensée peut appercevoir : il n'y a rien là, qui passe la capacité du plus grossier & du plus ignorant des hommes. Mais croire de grandes vertez, sans se mettre en peine de les approfondir, de les reverer, de les admirer, c'est une stupidité, c'est une ingratitude, c'est une mésestime qu'on ne sauroit assez déplorer. Pleurons sur le malheur d'un infidèle, qui rampe au gré de l'incertitude & des tenebres de son esprit. Tâchons de réveiller la reconnaissance d'un fidele, qui ne daigne pas faire attention à la grandeur, à la dignité de son caractère. La foi réunit dans son esprit les vertez les plus admirables, & tout ensemble les plus inaliabiles : & par cette union elle égale en quelque maniere l'élévation de son esprit à l'élévation de ces mêmes vertez. Un Dieu qui est homme, une Mere qui est Vierge. Quels mystères ! Qu'ils sont adorables ! Qu'ils sont au-dessus de notre portée ! La foi de ces deux mystères dans l'ame d'un homme n'a-t-elle pas quelque chose de sublime qui nous y étonne ? Si un homme concevoit les sentimens qu'il doit avoir de sa foi, lui en coûteroit-il si peu de la deshonorer par ses actions ? *Le même.*

La foi tire son mérite des grandes difficultez qu'elle a à surmonter.

Une vertu, dit Saint Thomas, tire son mérite des grandes difficultez qu'elle surmonte. Y a-t-il rien de si difficile à un homme raisonnable, que de sacrifier son cœur & son esprit, que de renoncer à sa raison & à ses lumières, que de s'aveugler volontairement, que de se dégrader en quelque façon de la qualité d'homme, que de recuser le témoignage de sa raison & de ses sens, que de s'inscrire en faux contre les sentimens de la nature, & l'expérience de tous les hommes ; que de se persuader qu'on ne voit pas ce qu'on voit ; qu'on ne goûte pas ce qu'on goûte, qu'on ne touche pas ce qu'on touche ? Cependant la foi nous oblige de rendre cette soumission à la parole de Dieu, & de rompre, pour lui obéir, toutes les oppositions que forme la raison fière & imperieuse des hommes. *Le P. Crasset, Tome 1. de la foi victorieuse.*

La foi est précieuse, parce que c'est un don de Dieu, que nous ne pouvons mériter par quelques bonnes œuvres que nous puissions faire, avant que de l'avoir reçu ; c'est la première de toutes les vertus surnaturelles, la base & le fondement de la Religion, l'œil spirituel d'un Chrétien, qui est aveugle sans cette lumière, & prophane sans cette vertu, qui le consacre & qui le sanctifie ; c'est la porte du Ciel, l'entrée de l'Eglise, la première vie de l'ame, & le caractère des enfans de Dieu. *Le même.*

L'excellence de la foi.

A juger des Chrétiens sur leurs mœurs, il semble qu'ils s'imaginent pouvoir separer deux sortes de foi : l'une speculative, l'autre pratique : l'une qui reside, pour ainsi dire, dans l'entendement, sans aucun rapport à la volonté ; l'autre qui reside dans la volonté, sans aucun rapport à l'entendement. La première, ils s'en croient honorez ; la seconde, ils ne s'en mettent pas en peine : c'est-à-dire, qu'ils veulent croire, & qu'ils ne veulent pas qu'il leur en coûte. Comme s'ils pouvoient être Chrétiens de l'esprit, & idolâtres du cœur ; comme s'ils pouvoient embrasser les principes de leur croyance, & rejeter les conséquences qui suivent de ces principes. Il est néanmoins évident, qu'un Chrétien doit non seulement penser, mais encore agir tout autrement qu'un infidèle ; parce que les vertez qui composent sa religion, sont également saintes & révélées. Un Chrétien ne peut retenir sa foi, s'il épouse la Morale du Payen. *Livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Les Chrétiens ont pour la plupart deux sortes de foi, l'une de speculation, l'autre de pratique.

La grandeur de la foi demande que vous obéissiez sans restriction, que vous vous soumettiez sans réserve, que vous baissiez les yeux devant les augustes tenebres que vous ne sauriez percer. La foi est une vertu presqu'aussi délicate que la pudeur. Un seul mot, un seul regard, une seule pensée, l'altère, la deshonne, l'affoiblit. Une seule liberté de raisonner, ou de penser, un seul point de la foi trop témérairement examiné, un seul acte de religion méprisé, est capable de la faire perdre tout-à-fait. C'est par là d'ordinaire qu'on arrive à l'impieeté : cependant quelle licence ne se donne-t-on pas sur les points les plus venerables & les plus saints ? On s'en fait une matiere de conversations mondaines, & de nos plus saints mystères, les libertins font le sujet le plus ordinaire de leurs railleries ; des cercles impies deviennent des conférences de devotion, ou plutôt d'impieeté ; on décide de tout, on veut approfondir ce qui passe les foibles lumières de la raison ; là on raille de tout ce qu'on doit reverer, on tourne en ridicule nos plus saintes maximes ; on tient des assemblées, où des hommes qui se croient d'un caractère supérieur n'apportent pour plus grande lumière que plus de temerité que les autres, & ne font paroître pour toute science, que quelques doutes vulgaires qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formez : des hommes qui dans une vie toute dissipée & toute mondaine, n'ont jamais donné une heure d'attention aux vertez de la foi, & qui osent cependant prononcer sur des points, qu'une vie entiere de prieres, de pieté, & de recueillement pourroit à peine assurer. *Attribué au Pere Massillon. Sermon sur la Religion.*

La liberté que l'on se donne d'examiner les choses de la foi.

La raison est foible sans le secours de la foi ; nous ne savons ce que nous sommes, ni au dehors, ni au dedans ; nous ne savons comme nos corps sont formez ; comment

C'est inutilement qu'on veut pénétrer

Les mystères
de notre
foi.

chaques parties sont unies ensemble; nous ignorons quels sont les ressorts infinis, & les divers contrepoids qui font mouvoir la machine. Ce n'est pas nous qui avons préfidé au merveilleux concert de tous nos membres, ni à cette juste proportion qui éclate dans nos corps. Je ne sçai, disoit autrefois l'illustre mere des Machabées à ses enfans, comme je vous ai formez dans mon sein, ce n'est pas moi qui vous ai donné la vie que vous avez reçue... Expliquez-nous les différentes vertus des planettes, & leurs divers aspects, leur nature & leurs proprietés. Ce qui fait agir avec tant d'adresse des animaux sans raison, quelle est la nature des métaux, comment l'or se forme dans les entrailles de la terre. Développez-nous l'art ingenieux & la matiere qui entre dans la formation des insectes; enfin tournez-vous de tous côtez, au-dessus & au-dessous, & au milieu de vous; vous n'y trouverez que des énigmes, le ciel & la terre, les élémens & la nature, tout cela ne vous offre que des tenebres, les moindres choses sont pour vous des abimes impénétrables. O hommes! quelle est votre temerité! Vous ne connoissez point les objets qui sont autour de vous, vous ignorez les choses que vous avez tous les jours sous vos yeux, & vous voulez connoître ce qui est au-dessus de vous? La nature est pour vous un mystere obscur, & vous voulez approfondir une religion, dont le plus grand mérite est d'être impénétrable? Vous ne vous connoissez pas vous-mêmes, & vous voulez connoître des veritez qui sont si fort au-dessus de vous? *Le même.*

Necessité
de la foi.

O foi précieuse! ô flambeau divin, destiné à éclairer les nations, que vous êtes donc nécessaire à la raison de l'homme, qui est foible, pour lui servir de secours! ô regle infailible, qui êtes destinée à corriger nos mœurs! qui demeurez toujours la même, & toujours indépendante des temps, & des lieux! qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein à la raison, qui change & qui s'égare! O colonne de feu, si obscure & si lumineuse tout ensemble! qu'il est donc important que vous conduisiez toujours le peuple du Seigneur, pour l'empêcher de se perdre, & le faire passer sain & sauf à travers tant de dangers, comme vous fites le peuple d'Israël. *Le même.*

Sans la foi
mission à la
foi, on n'est
jamais
tranquille
sur la reli-
gion.

Le malheur du grand Augustin en est un exemple, que Dieu semble n'avoir permis, que pour faire admirer la force toute-puissante de la verité. Pendant qu'une intemperance de raisonnement, une curiosité inquiète, un desir de sçavoir, une avidité de gloire dominerent dans ce grand genie, il fut un miserable jouër des erreurs & des passions humaines; celui que la Providence avoit choisi, pour être l'oracle de l'Eglise, & le fleau de toutes les heresies, demeure long-temps engagé dans la plus extravagante de toutes. Les erreurs des Manichéens, dont les chimeres revoltent tout esprit raisonnable, fascinerent tout le sien; les lumieres de ce bel esprit, ne pouvant s'éclipser entierement sous ce nuage épais que la volupté forme dans l'esprit, elles s'étoient changées en de fausses lueurs, qui le trainoient de précipice en précipice; comme il marchoit hors de la voye, la rapidité de sa course ne faisoit que l'égarer davantage. *L'Abbé du Jarry.*

Les avantages
de la

La foi, qui nous fait connoître ce qu'il y a de plus incomprehenfible, & de plus my-

sterieux dans la religion; en est un des plus grands mysteres; elle se cache aux esprits élevez & sublimes, pour se découvrir aux petits & aux humbles. Elle propose aux hommes une religion pleine d'obscuritez, & de mysteres propres à aveugler les esprits superbes, pendant qu'en humiliant les orgueilleux sous des tenebres salutaires, elle instruit les humbles qui cherchent Dieu avec un cœur simple & sincere. Et ce qui est le plus surprenant, c'est qu'elle ôte les lumieres à ceux qui les avoient, pour les donner à ceux qui ne les avoient pas. La raison la plus éclairée, qui ne conuît que les lumieres, ne voit goutte dans une conduite si étonnante & si sublime; les esprits les plus penetrans n'y connoissent rien, & plus on l'approfondit, plus on y trouve d'obscuritez; d'un autre côté, c'est par la foi que se forme en nous cette nouvelle créature, qui est l'ouvrage de la grace. Notre naissance charnelle est l'operation de l'homme, mais notre renaissance spirituelle est l'operation de Dieu; c'est lui qui produit dans nous cette foi, d'où se forme ce caractère d'adoption, par lequel nous devenons les enfans de Dieu, & les heritiers de son Royaume. C'est par ce même don de la foi que nous nous dépouillons de cet esprit de crainte & de servitude qui a regné dans l'ancien Testament, pour recevoir l'esprit d'amour de la nouvelle Loi; c'est par elle que nous sommes revêtus d'une force toute celeste, pour faire profession de notre religion au prix de notre sang & de notre vie. C'est elle qui assujerit l'homme à Dieu, le rendant docile & soumis à sa parole. C'est elle enfin qui sous le poids de l'autorité divine, rend esclave la plus fiere & la plus orgueilleuse de toutes les facultez de l'ame, qui est l'entendement, pour le captiver sous le joug de l'obéissance. *Le P. Rapin. Livre intitulé, La foi des premiers siècles, ch. 1. & 2.*

La foi fait encore davantage dans le cœur du fidele: elle lui fait soutenir des combats, où l'engage la défense des interêts de Dieu, entreprendre de grands desseins que lui inspire le zele de sa gloire, exécuter les choses importantes que lui conseille ce zele, pour abolir les abus, reformer les mœurs, combattre l'injustice, defarmer l'erreur, & appuyer la religion, en s'oposant au torrent de l'iniquité, & de la corruption; rien n'est plus capable d'inspirer aux Chrétiens ces grands sentimens de courage, ces maximes d'une perfection sublime, & les principes de cette force heroïque, qui met la grandeur à s'anéantir devant Dieu. *Le même.*

N'ayez jamais le moindre soupçon, qui vous fasse dire en vous-même, comment cela se peut-il faire? est-ce Dieu qui l'a dit? quand & pourquoi l'a-t-il dit? quel moyen de croire des choses si opposées au bon sens? Car on ne finit jamais sur ces raisonnemens-là, dès qu'on les écoute; la raison ne pouvant se contenter que de la raison, elle ne veut rien sçavoir sans l'approfondir, ni rien approfondir sans le comprendre. Mais le propre de la foi est de renoncer à toutes les lumieres de l'esprit humain, d'en étouffer toutes les vûes, de n'écouter rien que la voix de Dieu, pour lui obéir dès qu'il a parlé. Sans cela, l'homme est sujet à toutes les miseres de son esprit, dont le doute est l'une des plus grandes. C'est par la foi que Dieu humilie l'orgueil de la raison humaine, qui est

foi & ses
proprietés.

La force &
le courage
que la foi
inspire.

La foi nous
doit sou-
mettre aveuglé-
ment à
l'autorité
de Dieu.

est sujette à s'égarer dans les fausses vûes de la suffisance; dès qu'on veut trop voir dans la foi, & qu'on cherche trop à se convaincre, on n'y voit d'ordinaire rien, parce qu'on n'est jamais convaincu. Dans une religion aussi soumise que la nôtre, rien n'est moins raisonnable que la foi raisonnée. Raison, sagesse, suffisance du siècle, vous êtes trop foibles; car vous prenez souvent les tenebres pour la lumiere, & l'apparence pour la verité. Ce sont les égaremens ordinaires de l'esprit humain. En quoi la conduite de Dieu est admirable, qui n'a pas voulu gouverner l'homme par les lumieres de son esprit, mais par les lumieres de la foi; c'est-à-dire, par la soumission, & non par la penetration: parce que tous les esprits peuvent se soumettre, grands & petits, & que le peuple eût été exclus de la foi, s'il eût fallu comprendre pour être Chrétien. *Le même, ch. 9.*

De la foi & de la science.

Ce seroit détruire entierement la religion que de la faire trop dépendre du raisonnement. Chercher des preuves de toutes choses, ce seroit faire douter de tout, & pour vouloir être trop sçavant, on deviendroit infidele. Il faut seulement tâcher de bien allier ces deux choses, la raison & la foi, la science & la religion. Il faut se servir de la raison pour préparer l'esprit à la foi, & il faut se servir de la foi, pour le rendre fixe, constant, & inébranlable. *Livre intitulé, l'Eloquence de la Chaire.*

La difference de la foi des premiers Chrétiens & de ceux d'aujourd'hui. *Ad Rom. 1.*

Cette difference si visible des premiers Chrétiens, & de ceux d'aujourd'hui, ne vient pas de la nature de la foi, qui est toute la même; mais de ce qu'on retient cette foi captive: *Qui veritatem Dei in injustitia detinent.* Cette difference vient de ce que vous vous faites un point d'honneur de tenir les veritez captives & enchainées par une nonchalance, & une lâcheté, qui n'en vient jamais à l'action; elle vient de ce que vos esprits sont assez convaincus, mais que vos cœurs ne sont pas assez touchés. Faut-il s'étonner après cela, si ces veritez ne font qu'une legere impression sur vous? Il est vrai de dire que le plus déclaré libertinage ne peut ôter ces idées, ces lumieres de la foi d'un esprit qui croit; mais trouvons-nous le cœur disposé à s'en servir? Vous dites que vous croyez; mais que vous avez mille obstacles qui vous empêchent de mettre cette foi en pratique; & moi je vous dis que cette foi doit être pratique pour être veritable. *Attribué au P. Massillon. Sermon pour le Mardi de la quatrième semaine de Carême.*

Ce n'est pas assez d'avouer la verité de notre foi, si on ne la met en pratique.

On confesse assez de bouche les veritez de notre foi; mais dans le monde combien de protestations qui ne coûtent rien? combien de discours honnêtes qui se terminent à rien? combien de complimens frivoles qui ne servent de rien, quand le cœur n'y est pas? De même dans la religion, dit Salvien, quelque beaux, quelque grands, quelque pompeux, quelque éclatans que soient les éloges que vous faites de la foi, de sa sainteté, de sa perfection, de ses avantages, si vous ne la pratiquez pas, à quoi servent vos loüanges? *Laudatur amor cum fide, non fides sine amore.* On loué l'amour de Dieu, lorsqu'il est accompagné de la foi; mais on ne loué pas cette foi sterile, lorsqu'elle ne va pas jusqu'à l'amour de Dieu. *Le même.*

On se fût mépris aux veritez de la foi dans les

Prenez-y garde, & vous découvrirez une hypocrisie cachée, qui nous fait appliquer les sentimens que la foi nous inspire, non pas

à quoi il faudroit les appliquer; mais à ce qui nous est indifférent. Parlez à cet avare du peché de vengeance; dites-lui qu'il n'est rien de plus odieux, qu'il n'est rien de plus répété dans les saintes Ecritures que la condamnation de ce peché, il en tombera d'accord, il dira des merveilles sur ce chapitre; mais dites-lui que cette même foi, & cette même religion qui condamne la vengeance, condamne aussi l'avarice, qu'elle condamne toutes ces voyes injustes, dont on se sert pour s'enrichir; avec toute la foi jamais il n'en conviendra, parce qu'il ne se peut résoudre à entendre condamner, ni à condamner ce qu'il aime véritablement. Parlez à un impudique, de la douceur, de l'honnêteté, de la complaisance que le Christianisme nous inspire, il encherira lui-même sur les éloges de la foi: mais dites-lui que cette même foi condamne les engagements les plus legers; lors qu'ils deviennent criminels; faites-lui connoître que sous quelque prétexte que ce soit, il n'y a rien dans cette matiere qui ne soit grief & considerable, qu'il faut retrancher ces entrevûes, fuir ces tête-à-tête, éviter ces compagnies dangereuses. Ah! dira-t-il, que cette foi m'est onereuse! mais pourquoi plutôt à vous qu'à un autre? c'est parce qu'elle va contre cette passion que vous favorisez. *Le même.*

choses qui ne nous font point contraires.

Ce sera par votre créance, que vous serez un jour condamné, méchant serviteur: *De ore tuo te judico.* Vous avez cru que le chemin du Ciel étoit un chemin étroit & difficile, & vous avez cependant toujours marché dans la voye large des plaisirs & des delices de la terre; vous avez cru qu'un Chrétien ne pouvoit trouver son salut que dans les croix, dans les mortifications, dans la piété, & cependant au lieu de tout cela, vous avez passé votre vie à courir de spectacle en spectacle, d'intrigues en intrigues, à chercher dans la bonne chere, dans le jeu, dans toutes sortes de divertissemens, de quoi contenter votre sensualité, & vos passions. O la belle alliance, la belle conformité de vos actions avec votre foi; de votre conduite avec l'Evangile! Et vous vous êtes imaginé qu'à l'ombre d'une devotion passagere, d'une regularité de grimace, votre salut étoit assuré! Et qu'attendre de cette foi morte, sinon que Dieu vous dise: *De ore tuo te judico.* Voilà ce que vous avez cru, & voilà comme vous avez vécu, quel accord entre votre foi & votre vie? *Le même.*

Notre foi nous condamnera un jour. *Luc. 19.*

Nous pouvons perdre tout ce que nous avons de furnaturel, & conserver notre foi; mais si nous perdons notre foi, nous perdons par une suite necessaire tout le reste; l'esperance dont elle est le fondement, la grace, la charité, & tous les dons du Saint Esprit. Et c'est de là, que tout ce que nous faisons de bien pour le Ciel, est ordinairement attribué à la foi, non qu'elle soit seule l'ame & la perfection de nos bonnes œuvres; mais parce que sans elle nous ne pouvons rien faire qui soit digne de la gloire. *Auteur anonyme.*

La foi est le fondement de tout ce qui est furnaturel.

La foi élève nos esprits jusqu'à la connoissance des choses divines; & ce que les Sages ont ignoré, ce que les Philosophes n'ont pu penetrer, la foi le découvre en un moment. L'esprit de l'homme est tres-foible de lui-même; mais avec la foi, il devient participant de la force, de la puissance, de l'esprit de Dieu:

Les avantages que la foi nous donne.

Magnum est habere firmitatem Dei cum infirmitate hominis, dit Saint Gregoire. De plus la foi met un calme dans nos cœurs, qui est un avant-goût de cette paix éternelle, qui ne se trouve que dans le Ciel; elle fait en quelque façon ce que fait la vûë de Dieu; elle rend un cœur intrepide, ferme, & constant, toujours tranquille & content dans tous les accidens de cette vie. Qui croit bien, ne craint rien, & qui ne craint rien en ce monde, y est heureux. Enfin la foi nous fait meriter une éternité de biens; la moindre action qui en foi ne seroit comptée pour rien, est élevée par la foi à un ordre & en un rang, qui la rend digne de tout ce qu'il y a de plus grand dans le Ciel. *Essais de Sermons, pour le Mercredi de la semaine de la Passion.*

Sans la foi nos bonnes actions ne servent de rien pour le salut.

Quelque éclat, quelque mérite qu'ayent nos actions, elles ne servent de rien pour le salut. Il en est, dit Saint Chrysostome, comme des pièces de monnoye; si ces pièces ne sont marquées d'une certaine maniere, elles ne font d'aucun prix; c'est de l'argent, c'est de l'or, je le sçai, c'est quelque chose de fort précieux; mais enfin je n'y vois point la marque du Prince, tout cela n'est pas reçu. Cette comparaison est fort juste; si nos actions ne portent le caractère de la foi, elles ne font d'aucune valeur. Cette patience, cette charité, cette patience, cette modestie, tout cela est louable; mais enfin si la foi n'y est pas, ces vertus cessent d'être vertus à l'égard du salut éternel: le martyre même, de quelque mérite qu'il soit devant Dieu, ne serviroit de rien, si la foi ne le faisoit souffrir. *Les mêmes, & tiré d'un Sermon du P. Bourdalouë sur la foi.*

La foi fait agir toutes les autres vertus.

La foi est à l'égard des justes, ce que le premier mobile est à l'égard des causes naturelles. Si ce premier mobile s'arrête, tout cesse, & s'il agit, tout est dans un continuë mouvement. Il en est ainsi de la foi, c'est une espece de premier mobile dans les justes, c'est elle qui fait agir toutes les vertus, & qui leur donne le mouvement: elle est la regle & la mesure, pour ainsi dire, des vertus. Si j'ai beaucoup de foi, j'ai beaucoup de patience, beaucoup d'humilité, beaucoup de charité: si j'ai peu de foi, je fais peu de choses pour Dieu. Saint Paul dit plus, il assure que les autres vertus ne sont que les instrumens de la foi: *Fides, quæ per charitatem operatur*. C'est la foi qui opere par la charité, comme si la charité étoit l'ouvrage de la foi. *Le même.*

Ad Gal. 5.

La foi est maintenant captive.

Dans ces premiers temps, que je ne sçai si je dois appeler heureux ou malheureux; dans ces siècles où les Tyrans étoient si fort déchaînez contre l'Eglise, la foi étoit libre pendant que les Chrétiens étoient dans les fers: mais aujourd'hui, par un monstrueux renversement, la foi est captive, & les Chrétiens sont libres, & ne se servent de la liberté que pour pecher contre leur foi. Quelle honte! quel opprobre pour la religion de Jesus-Christ! Tertullien dit que le démon confondra les Chrétiens par la foi des Idolâtres; il il a fait croire aux Payens des choses ridicules, afin d'avoir occasion de confondre les Chrétiens, qui ne veulent pas croire des mysteres si raisonnables: *Agnoscamus ingenium diaboli, ut homines de fide confundat*. Mais pour nous, nous n'avons pas besoin de la foi des Idolâtres pour nous confondre, notre foi nous confond assez. *Le même.*

La foi n'est autre chose que la raison di-

vine, qui est substituée en la place de la raison humaine. Il faut que celle-ci soit parfaitement soumise à la premiere. La raison humaine, dit le sçavant Evêque de Paris, avoit été affoiblie par le peché, elle ne pouvoit plus rien comprendre; Dieu a donné la foi à l'homme pour reparer cette raison presque éteinte; il faut donc que la foi lui tienne dorenavant lieu de raison, & qu'il ne suive pas ses lumieres. La foi des Chrétiens de notre siècle malheureux n'est pas moins lâche & timide que curieuse: dès qu'il y a la moindre peine à souffrir, & le moindre danger à courir, on ne se souvient plus qu'on est Chrétien. La foi nous oblige necessairement à être tout prêts de souffrir le martyre, si l'occasion s'en presentoit, & s'il s'agissoit de soutenir la verité de notre religion. La foi, dit Tertullien, a une liaison particuliere avec le martyre: *Debitricem martyrii fidem*. Qui ne peut souffrir la mort, ne merite pas même le nom de Chrétien: *Christiani nomen non meretur, qui mortem timet*. *Essais de Sermons, pour le Jeudi d'après les Cendres.*

La foi doit tenir lieu de raison dans la loi chrétienne.

La foi nous délivre des incertitudes & des agitations continuelles, qui rendent la foi du Chrétien florante & inquiète, lorsqu'il veut trop examiner les principes de sa créance. Et c'est ici que je ne puis assez admirer la providence du Sauveur, que Saint Paul appelle l'auteur & le consommateur de notre foi, de nous avoir fixé à ce centre d'unité qui ne se trouve que dans l'Eglise Romaine, qu'il nous a donnée pour mere & pour regle. Sans cela, quelle confusion, quelle diversité de doctrine! Je sçai que l'Ecriture sainte est l'oracle qu'il faut consulter: mais enfin cet oracle ne parle pas; il ne s'explique pas sur les difficultez qui peuvent naître. Je vois les paroles de l'Ecriture les plus claires, sur lesquelles on forme des contestations & des disputes: je vois de part & d'autre des raisons qui semblent autoriser le sens que chacun y donne; les partis les plus oppozés se servent des mêmes armes pour s'entre-détruire. Que fera le fidele pour démêler au travers de ce cahos la veritable doctrine? Si vous n'aviez établi, mon Dieu, un Juge pour éclaircir ce que l'Ecriture a d'obscur, qu'auriez-vous laissé dans ce dépôt sacré, qu'une occasion de schisme, de scandale, de partialité, & de libérinage de créance? *Le P. Cheminai, Sermon de la foi.*

La foi empêche que nous ne soyons incertains & inquiets.

Chacun sçait la difference qu'il y a entre voir & croire; la vûë n'enferme aucune difficulté: mais la foi est mêlée d'obscurité & de connoissance; leurs objets sont differens, on ne voit point ce qu'on croit, & l'on ne croit point, à parler exactement, ce qu'on voit. Voir, c'est appercevoir par soi-même; & croire, c'est appercevoir par les yeux d'autrui. D'où il s'ensuit qu'il n'est pas difficile de comprendre la pensée de l'Apôtre, qui nous fait entendre que le dessein de Dieu est que nous marchions par foi, & non point par vûë. Cela veut dire que nous devons renoncer aux vûës de notre esprit, pour suivre les lumieres de la revelation, & pour n'embrancher les veritez du salut que sur le témoignage de Dieu... Mais cette conduite de Dieu contraint la liberté de nos esprits, elle abaisse la raison superbe de l'homme, elle lui ôte le privilege de la vûë dans des matieres qui lui sont infiniment importantes. S'agissant de renoncer au monde que nous voyons, nous voudrions

Comme la foi nous ennoblit & nous humilie.

voudrions voir les objets que la religion met dans l'autre balance: cependant Dieu ne le veut point; il faut se contenter de croire les objets qui nous font renoncer à ce que nous voyons; & quelque convenance qu'ils puissent avoir avec les principes du sens commun, ce n'est pas la raison, mais la foi qui doit principalement nous les faire recevoir. *Tiré d'un Traité de la Religion.*

La foi nous éclaire en nous aveuglant.

On s'aveugle, en portant une vûe trop fixe & trop hardie sur les mystères; mais on aperçoit la lumière de Dieu, lorsqu'on baisse les yeux; l'on est sçavant, lorsqu'on ne veut rien sçavoir que ce que Dieu nous revele, & l'on ne sçait rien, lorsqu'on veut tout sçavoir. Par tout ailleurs le degré de connoissance fait le degré d'habileté: mais ici c'est le degré de soumission, & c'est plus par l'humilité du cœur, que par les lumières de l'esprit, qu'on s'instruit dans la science du salut... Dieu a répandu une sainte obscurité sur les mystères de la Religion, & a même permis que les hommes y joignissent leurs propres tenebres. Mais ce qui est également admirable & consolant, ce ne sont point les habiles, mais ceux qui renoncent à leur habileté, qui voyent clair dans la religion; c'est la pensée du Fils de Dieu même: *Confiteor tibi Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus, & revelasti ea parvulis. Le même.*

Matt. II.

L'incompréhensibilité de nos mystères n'est pas une raison qui nous doive empêcher de les croire.

Il y a une infinité de choses dont nous connoissons l'existence, & il n'y en a pas une seule, pour petite qu'elle soit, dont nous comprenions la manière, sans qu'il soit tombé dans l'esprit d'un homme qui a le sens commun de les revoquer en doute pour cela. Pourquoi donc étant si raisonnables dans la nature, le sommes-nous si peu dans la religion? C'est que dans la nature notre esprit agit naturellement, & que dans la religion, il est trompé par ses passions qui ne cherchent que matière de doute. La prédestination, la grace, la doctrine du péché originel sont des abîmes, qui épouvantent d'abord l'esprit de celui qui entend de les accorder avec la lumière naturelle. Et tous les Docteurs se récrient contre la curiosité humaine, & nous avertissent que nous ne devons pas nous hasarder à sonder la profondeur de ces mystères, qui nous confondent à mesure qu'on les considère avec plus d'attention. Mais qu'il me soit permis de dire que ces matières paroissent moins difficiles, si on avoit plus de simplicité, & si on pensoit que Dieu a fait bien d'autres choses que l'esprit humain ne peut comprendre. *Le même.*

La foi nous accusera & sera un jour le sujet de notre condamnation.

On demande s'il y aura encore de la foi dans le monde, quand le Fils de Dieu viendra pour le juger. Oui, il y en aura autant qu'il en sera nécessaire pour nous condamner; car il fera ressusciter avec nous notre foi, & son soin sera de la ranimer en même temps qu'il fera sortir nos corps du tombeau. Or cette foi ainsi ressuscitée, ainsi animée par la présence du Fils de Dieu, demandera justice; & contre qui? Non pas contre les tyrans qui l'auront persécutée, mais contre les mauvais Chrétiens qui l'auront prophanée: justice de ce qu'ils l'auront laissée oisive, sans la faire agir; justice de ce qu'ils l'auront scandalisée devant les hommes. Quelle raison pourra alors apporter un Chrétien? Dira-t-il que cette foi ne lui a pas paru convaincante? Ah! il seroit bien étrange, que ce qui a suffi pour convertir tout le monde, que cet-

Tome II.

te foi à laquelle les plus grands génies du siècle se sont soumis, contre laquelle un Augustin avec tout son esprit n'a pu se défendre; il seroit étrange, dis-je, que tout cela n'eût pas été capable de le satisfaire. Dieu lui dira qu'avant que de faire un pas aussi hardi qu'est celui de passer pour un infidèle, par une infidélité affectée, il falloit peser mûrement toutes choses, agir avec docilité, & avec le seul desir de chercher la vérité. La raison dira à ce libertin, que dans les choses de Dieu, il devoit recourir à une raison supérieure; que quelque éclairé qu'il fût, il avoit été convaincu en une infinité de choses de la foiblesse & de la petitesse de son esprit; & que par conséquent il ne devoit pas prendre cette liberté présomptueuse de juger de la foi, & de se faire une Religion à sa mode; que s'il avoit eu une cause tant soit peu douteuse, on l'auroit accusé de folie de s'en rapporter à son propre jugement, sans consulter les plus habiles; & que cependant dans la plus importante & la plus embarrassée de toutes les affaires, il s'est moqué de prendre ses précautions. *Le Pere Bourdaloue, dans un Sermon de la foi.*

Dès que l'on s'engage de croire les vérités que l'Eglise annonce; pénétration d'esprit, curiosité, raisonnement, subtilité, tout appartient à la foi, & lui doit être sacrifié. La recevoir, dit Saint Chrysostome, c'est agir simplement par elle, c'est la rendre l'arbitre de la conduite, & la règle de ses pensées; c'est se soumettre en toutes choses à elle; c'est démentir ses sens, suspendre ou arrêter ses propres lumières, avouer son ignorance; c'est faire hommage à l'autorité de Dieu, par la plus prompte, la plus aveugle, & la plus universelle dépendance... Par la foi je pénètre les secrets de la Divinité; élevé au-dessus de la nature, je cherche dans le Ciel ce qu'il y a de plus caché & de plus ineffable; par elle je descends dans les abîmes, pour y voir avec des yeux spirituels aussi certainement que je verrois avec ceux de mon corps, la rigueur & l'éternité des maux que souffrent les damnés dans l'Enfer... Le beau sacrifice, que seroit le sacrifice d'une raison qui se licentieroit à rejeter & à approuver ce qu'elle voudroit; qui toujours curieuse, vaine, pointilleuse, se rapporteroit de sa créance, à ses conjectures, & à ses sens! En quoi se combatroit-elle? en quoi obéiroit-elle à la foi en toutes choses? Quelle violence se feroit-elle? sur quoi pourroit-elle se fonder? *Tiré des Discours Moraux. Sermon de la foi.*

Ce que c'est que croire, & faire un acte de foi.

Sans la foi point de bonnes œuvres, sans les bonnes œuvres point de foi; sans les bonnes œuvres & sans la foi point de salut. C'est par un défaut de foi que tant de belles actions que nous lisons dans les faux sages du Paganisme, ont été infructueuses; c'est par le défaut des bonnes œuvres que la foi de tant de Chrétiens est ou éteinte, ou inutile; & c'est par le défaut des bonnes œuvres & de la foi qu'on ne peut plaire à Dieu. Les bonnes œuvres sont comme les cautions, les témoins, les garans, & les répondans de notre foi, dit Salvien. Bonnes œuvres, dont Dieu en ces derniers temps a substitué le témoignage aux miracles, au martyre, & à l'innocence des premiers siècles: *Actus boni Christiane fidei testes sunt.* Les bonnes œuvres sont les témoignages de la vraie foi, dit le même Auteur; si un Chrétien n'en fait aucunes, il

De la foi & des bonnes œuvres.

ne peut pas prouver sa foi, & ne la pouvant prouver, il n'est plus Chrétien qu'en idée.

Les mêmes.

On a de la peine à accorder la foi de la plupart des Chrétiens avec leurs mœurs.

Quand les Payens nous interrogent sur l'incompréhensibilité des mystères de la foi, il n'est pas difficile de leur démontrer que notre Religion est la véritable; mais qu'auroit-on à répondre, si nous voyant de plus près, ils nous demandoient comment il se peut faire que les Chrétiens vivent comme ils font, & croient cependant tout ce qu'ils sont obligés de croire? S'ils nous disoient, comment se peut-il faire que la Loi Chrétienne étant si pure & si sainte, il y ait tant de corruption dans les mœurs de ceux qui font profession de suivre cette Loi? Comment se peut-il faire, par exemple, qu'on croie que Jésus-Christ est réellement présent sur nos autels, & qu'à la face de ces autels, ceux qui le croient commettent cent irreverences? Qu'on le croie juge souverain des hommes, arbitre de notre sort éternel, notre Dieu, notre Maître, & que les Temples où il reside, soient la plupart du temps sans adorateurs; que ses adorateurs soient bien souvent en sa présence sans respect, & presque toujours avec indifférence? Comment se peut-il faire qu'il se trouve des Ministres du Dieu vivant, dont la vie fasse si peu d'honneur à la religion, & aux autels; que des Docteurs de la Loi, qui en font si bien sentir aux autres l'obligation indispensable, en soient eux-mêmes les infractions, & que ces guides des âmes s'écartent des voyes du salut, tandis qu'ils y conduisent si sûrement les autres. A ces doutes si bien fondés, à ces interrogations si pressantes, à tous ces reproches si concluans, qu'auroit-on à répondre? *Le P. Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Suite du même sujet.

A quel homme de bon sens, peu informé des mœurs des Chrétiens, persuadera-t-on jamais, que ces gens qui sacrifient tout à leur cupidité, qui n'ont jamais le temps de travailler à leur salut, qui ne pensent même à l'affaire de leur salut que pour la renvoyer à un temps incertain, à un temps où l'on est incapable de la moindre affaire; à quel homme raisonnable persuadera-t-on jamais que ces sortes de gens croient que l'affaire du salut est une affaire de quelque conséquence, & que du bon, ou du mauvais succès de cette affaire, dépend leur bonheur, ou leur malheur éternel? On s'aime trop pour vouloir être damné. Mais vit-on assez chrétiennement pour ne l'être pas? Et à voir ce que l'on croit, & comme l'on vit, peut-on raisonnablement espérer d'être sauvé? *Le même.*

Dieu nous demandera compte de notre foi.

Que répondra-t-on au Juge souverain, quand il nous demandera compte, & de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons crû? La morale n'est pas moins l'objet de notre foi, que le dogme; il seroit aisé de croire tout ce que l'on voudroit, si l'on n'exigeoit point une conformité de mœurs & de créance. Dans notre Religion il faut croire, mais il faut vivre conformément à ce qu'on croit. Refuser de croire ce que l'Eglise nous propose, c'est folie; mais ne vivre pas selon la loi que l'on croit, c'est un excès de folie. *Le même.*

Il faut croire les vertes morales de la religion, aussi bien que les vertes spéculatives.

D'où vient que nous croyons, ce semble, assez facilement les mystères, qui paroissent le plus au-dessus de notre intelligence, & qui semblent le plus choquer notre raison, comme sont les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, &c. C'est sans doute que tout cela ne

choque point nos passions. Mais a-t-on la même facilité à croire les autres vertes de l'Evangile, sur le renoncement à soi-même, sur le mépris du monde, sur l'amour & la nécessité des croix, & des humiliations; sur le mérite de la pauvreté, sur le pardon sincère des injures? Cependant les unes & les autres sont également appuyées sur l'infailibilité de la parole de Dieu. Il n'est pas moins vrai, que nous n'entrerons jamais dans le Royaume des Cieux, si nous ne nous faisons violence, si nous ne menons une vie mortifiée, si nous ne renonçons à nous-mêmes, si nous n'aimons nos ennemis, si nous suivons les maximes du monde; qu'il est vrai que nous n'y entrerons point, si nous ne sommes baptisés. *Le même.*

On s'étonne que tant de personnes qui ne manquent pas d'esprit, croupissent opiniâtement dans des erreurs grossières en matière de religion, jusqu'à les défendre comme des dogmes. Qu'on développe les mystères du cœur; qu'on en guérisse les illusions, & la conversion de l'esprit suivra bientôt celle du cœur. Les brouillards se forment en l'air; mais ils viennent tous de la terre. L'herésie tient son siège dans l'esprit; mais elle doit toujours sa naissance, & son progrès à la malice du cœur. On commence à douter dès qu'on commence à vivre peu chrétiennement: la foi fuit toujours la fortunée des mœurs; elle ne persévère gueres dans la pureté, dès que celles-ci se corrompent. On ne veut plus que ce qui nous incommode soit vrai, quand on ne suit qu'une voye aisée & commode. Un cœur esclavé de la passion débauche bientôt l'esprit. Du doute on passe aisément à l'erreur, quand l'orgueil, l'impureté, l'avarice, & la vengeance sont devenues le vice dominant. L'esprit alors ne s'étudie plus à combattre ses illusions, mais à les défendre, & à les suivre. *Le même. Tome 2. de ses Reflexions.*

Le défaut de foi vient le plus ordinairement de la corruption des mœurs.

Dans ces déplorables dispositions, on regarde les plus terribles vertes de la Religion, comme des préjugés de la naissance. L'esprit gâté par la malignité du cœur, s'établit juge souverain de la foi, & ne veut d'autres suffrages que ceux des sens. Mais si l'esprit défère tant aux inclinations du cœur, le cœur aussi ne défère pas moins aux lumières naturelles de l'esprit, quelque bornées, quelque défectueuses qu'elles puissent être. Tout ce qu'il ne comprend pas est condamné; tout est soumis à ses idées. L'esprit & le cœur se rendent mutuellement service. Et l'on s'étonne après cela de voir naître dans tous les temps, tant de sortes d'erreurs, tant de sectes toutes si monstrueuses. Qu'on remonte jusqu'à leur origine, elle n'est pas difficile à trouver; on verra que toutes les hérésies n'ont point d'autres principes. On peut même ajouter que c'est la diversité des passions qui a fait la diversité de leurs dogmes. Les ouvriers de ces schismes ont imprimé le caractère de leur esprit & de leur cœur à la secte qu'ils enfantent. La revolte contre l'Eglise, la fureur contre les vertes de la foi, ont été l'effet de leur orgueil; les nouveaux systèmes de religion, celui de leur cupidité; & le libertinage, la base & le fond de leur morale. *Le même.*

Continuation du même sujet.

Si l'erreur n'étoit que dans l'esprit, il ne seroit pas difficile de faire voir à bien des gens leurs égaremens; & les conversions ne seroient plus des fruits si rares; mais le cœur

Sans la corruption du cœur, l'erreur de l'esprit seroit facile à détruire.

est toujours le premier à se revolter, & le dernier à se rendre. L'incontinence & la débauche l'ont-elles perverti ? l'esprit ne s'occupe plus qu'à trouver des raisons, pour condamner le célibat ; ses faux raisonnemens sont tous des sophismes du cœur. La régularité des mœurs gêne-t-elle l'amour propre ? l'esprit pour se délivrer de cette sujétion, reprouve d'abord les Sacremens. Le jeûne & l'abstinence n'accroissent pas un homme charnel ; l'esprit devenu l'interprète du cœur, condamne, abroge les loix rigoureuses de la pénitence. Le cœur, pour ainsi dire, est toujours le premier hérétique ; les erreurs de l'esprit ne subsistent presque que pour autoriser & défendre les illusions du cœur. Les passions crient plus haut que la raison : quand le libertinage du cœur & celui de l'esprit sont d'accord, la foi en est toujours la victime. En vain s'efforce-t-on de se déguiser à soi-même les illusions de son propre cœur, en fatiguant l'esprit par de vaines subtilitez. Nul hérétique qui ne trouve dans son cœur l'idole, & le seul oracle de sa nouvelle religion : qu'il brise cette idole, & son faux oracle se taira ; qu'il guérisse son cœur de ses illusions, & il retournera bientôt à l'Eglise ; toutes ses préventions, ses difficultés, ses dégoûts, se dissiperont avec ses prestiges. *Le même.*

Il étoit de la sagesse de Dieu d'établir une religion, où l'esprit de l'homme fût soumis à la foi.

La souveraine sagesse consiste en deux choses : à se proposer la fin la meilleure, la plus excellente, la plus parfaite qu'il puisse y avoir ; & à prendre les véritables & les plus seurs moyens d'arriver à cette fin. Cela supposé, la meilleure, & par conséquent l'unique fin que Dieu ait pu se proposer, en donnant à l'homme une religion, a été de se voir par là honoré, comme il le veut être, & de voir en même temps l'homme sanctifié. Or pour arriver à ces deux fins, & par rapport à Dieu, & par rapport à l'homme, il n'y a point de moyen plus seur que la religion, telle qu'il nous l'a donnée : c'est-à-dire, une religion qui demande une parfaite soumission d'esprit aux veritez de la foi. Car si au contraire Dieu avoit donné une religion en laquelle il fût permis de raisonner. 1°. Cette Religion n'eût pas été une, ni véritable dans sa doctrine ; par conséquent Dieu n'eût point été honoré comme il le veut être. 2°. Cette religion n'eût point été méritoire dans sa créance, & l'homme n'eût point été sanctifié. Par conséquent Dieu n'eût pu parvenir à ses fins : & par une suite nécessaire, Dieu a agi avec toute sa sagesse, en donnant à l'homme une religion telle qu'il l'a donnée. *Sermon manuscrit.*

Sans la soumission de l'esprit de l'homme aux veritez de la foi, l'unité de doctrine si nécessaire, & que nous admirons avec tant de raison dans la Religion Chrétienne, ne s'y trouveroit point. Car qui ne sçait quels sont les effets ordinaires de l'orgueil ? Quelque expérience qu'on ait du peu de fond que l'on doit faire sur ses propres lumieres, ce n'est cependant que sur elles que l'on veut se régler. A-t-on sur les autres, ou croit-on avoir quelque superiorité de genie ? & qui est-ce qui en cette matiere ne croit pas l'emporter sur bien d'autres ! c'en est assez, on veut se distinguer, on veut s'ouvrir un chemin nouveau, & se conduire par une route toute autre que le commun des hommes. Le sçavant ne veut pas être confondu avec l'ignorant, le sage avec les esprits simples, le grand avec

Tome II.

le petit. On abonde dans son sens ; on se persuade qu'on voit beaucoup plus loin, & plus clair que les autres, on raisonne, on examine, on pense, on réfléchit, on invente ; adorateur de ses propres sentimens, on se les justifie à soi-même, on tâche de les justifier aux autres, & de les leur persuader ; on les soutient, on les défend avec chaleur. C'est ce que nous voyons arriver tous les jours à l'égard des sciences, qui sont soumises à nos lumieres. De là toutes ces doctrines différentes sur un même sujet, ces sentimens opposés, ces systêmes divers, qui partagent les écoles des sçavans en autant de sectes. Or ce qui arrive à l'égard des sciences, arriveroit encore à l'égard de la religion, si, comme elle, elle étoit soumise à nos lumieres. Nous y verrions cette diversité de doctrines, cette opposition de sentimens : & comme on ne voudroit reconnoître personne au-dessus de soi, qui pût accorder tous les partis ; approuvant l'un, condamnant l'autre, chacun demeureroit ferme dans le sien, l'étendrait le plus qu'il pourroit, s'attireroit grand nombre de partisans, & se feroit honneur de rester inébranlable. Cela étant, pourroit-on reconnoître quelque unité de doctrine ; caractère si essentiel de la religion ? Ah ! plutôt quelle confusion ne seroit-ce pas ? quel trouble, quel renversement ! Seroit-ce une religion, ou une academie ? Seroit-ce une communauté de fideles, ou une assemblée d'opiniâtres ? Seroit-ce, ô mon Dieu ! votre honneur & votre gloire, ou plutôt sa propre gloire que l'homme chercheroit ? *Le même.*

Si dans la recherche des choses humaines & naturelles, nous nous trompons si aisément, & si souvent ; comment sans la foi, ne nous tromperions-nous pas dans la recherche des choses divines & surnaturelles ? Si nous ignorons cela, comment prétendrions-nous connoître ceci ? Je vous en prens à témoins, vous sçavans, tant de l'antiquité que de nos jours : vous qui étiez les plus beaux ornemens de votre siècle ; vous qui étiez reverez comme des oracles ; vous enfin, qui en faisant la gloire de l'esprit humain, avez bien montré quelles étoient ses foiblesses & ses bornes. Je vous le demande, à quoi ont abouti toutes vos recherches ? quel a été le fruit de ces veilles, de ces travaux que vous avez consacré à méditer les secrets de la nature ? Vous avez suivi vos opinions, & vos caprices, vous n'avez pas découvert la vérité ; vous avez inventé, mais vous n'avez rien laissé de certain. La nature étoit pour vous un abîme profond, dans lequel vous ne pouviez pénétrer. Votre esprit ne trouvoit par tout que des voiles épais, que de profondes tenebres : investi de cette affreuse obscurité, il ne pouvoit rien découvrir, ou s'il découvroit quelque chose, ses découvertes ne servoient qu'à le jeter dans des tenebres encore plus insurmontables. C'est ce que vous avez avoué vous-mêmes plusieurs fois dans l'épanchement de votre cœur ; & sans un tel aveu c'est ce que nous font connoître ces inventions chimeriques, dont vous avez voulu couvrir en quelque façon la honte de votre peu de pénétration. Ah ! Messieurs, ces lumieres si bornées, que pouvoient-elles en matiere de religion ? Ces sçavans ne pouvoient pénétrer au milieu d'eux-mêmes pour se connoître, comment auroient-ils pu porter leurs foibles regards jusqu'au trône de la Divinité, pour

Si l'esprit humain se trompe si souvent dans les choses humaines, combien plus se tromperoit-il dans les choses divines sans la foi ?

Nos entendemens sont trop foibles pour penetrer les secrets de la Divinité, & Dieu trop élevé au-dessus de nos pensées.

La foi est languissante dans la plupart des Chrétiens, & pour-quoi,

en connoître les perfections ? La nature étoit pour eux remplie de profondes obscuritez, qu'auroit-ce donc été de nos mystères ? *Le même.*

Il en est, dit Saint Gregoire, de la majesté de Dieu, comme du soleil : si nous voulons le regarder trop fixement, non seulement nous ne voyons rien, mais nous en perdons même les yeux. De même si nous voulons trop approfondir la majesté de Dieu, si nous la considérons trop attentivement, non seulement nous ne pouvons rien découvrir en elle, mais elle nous aveugle sur toutes les autres choses ; ne pouvant être renfermée dans les bornes de notre esprit, elle en rompt tous les ressorts ; de notre vaine sagesse, elle en fait une véritable folie. N'en êtes-vous pas un bel exemple, vous rares genies de l'antiquité ? N'est-ce pas là le fruit que vous avez tiré de votre temerité ? Quels Dieux n'avez-vous pas été vos divinités ? Est-il une créature, quelque vile qu'elle soit, à laquelle vous n'avez prostitué votre encens, devant laquelle vous n'avez fléchi les genoux ? O foi de mon Dieu ! foi précieuse, flambeau divin, qui éclairez toujours sans jamais vous consumer ; qu'il est donc nécessaire que vous éclairiez nos esprits, pour nous empêcher de tomber dans des égaremens honteux ! Regle infaillible, qui êtes toujours la même, & qui pouvez convenir à toutes sortes de personnes ; qu'il est donc nécessaire que vous dirigiez tous nos pas pour arriver à la connoissance de la vérité ! Sacrée colonne, qui avec vos tenebres, joignez tant de clarté ; qu'il est donc nécessaire que vous conduisiez le peuple du Seigneur parmi tous les deserts de l'Egypte, pour le mettre à couvert de l'armée de l'impie Pharaon ! O que celui, qui par une curiosité temeraire veut penetrer nos plus saints Mystères, a sujet de craindre d'être opprimé du poids de la gloire du Seigneur. *Le même.*

Il est tout-à-fait étonnant que la plupart des fideles ayent une foi si languissante : & il n'y a pas lieu de s'en étonner, si l'on examine leur conduite. Des personnes qui se distinguent du reste des hommes par leur croyance, se soucient peu d'en développer, d'en penetrer les veritez & les mystères : cela est bien étrange. Cette croyance est sublime, obscure, infaillible, nécessaire ; le fondement de routes les vertus, la voye & comme le gage d'une félicité éternelle : & on la negligé. Que penser d'une indifférence si ingrate, si temeraire ? Elle présente des objets adorables, redoutables, incompréhensibles : c'est ce qui devoit réveiller notre respectueuse curiosité ; elle nous propose la fin, les motifs, les regles de nos actions : & puisque c'est à nous une obligation indispensable de nous sanctifier, avec quelle ardeur devrions-nous étudier les principes & la morale qu'elle renferme ? Nous courons d'extrêmes dangers, si nous ne suivons la lumiere dont elle nous éclaire, sûrs de nous égarer, de nous perdre, dès que nous l'abandonnerons : & nous nous mettons peu en peine de la découvrir, & d'y attacher nos regards. Nous l'avons embrassée, nous la professons, nous nous en glorifions ; & nous nous contentons d'une idée vague & confuse de ce qu'elle a d'essentiel, sans entrer dans le détail de ses articles ; comme si elle contenoit quelque chose qui fût indigne de notre application. Cette nonchalance de quelques fideles à mediter, à approfondir les ve-

ritez de la foi, nous paroîtroit incroyable, si elle n'étoit si ordinaire. *Livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Il en est à peu près des yeux de l'ame, comme des yeux du corps : à peine pouvons-nous appercevoir les objets éloignés de nous, & nous les démêlons plus ou moins selon leur éloignement. La foiblesse de notre vûe ne scauroit percer un espace considerable ; l'air qui est entre-deux répand des couleurs trompeuses sur ce qui occupe de loin nos regards ; & l'œil se distrait aisément, quand il a à traverser un grand intervalle. Les choses surnaturelles sont par elles-mêmes dans un éloignement immense à notre égard ; à moins que par la reflexion, nous ne les approchions en quelque maniere de nous, pourrions-nous espérer de les jamais démêler ? Et si nous nous amusons à une infinité d'objets qui les rendent toujours plus obscures & moins perceptibles, comment seroit-il possible que nous nous en formassions quelque image ? Combien d'obstacles des Chrétiens attachez à la terre n'opposent-ils pas eux-mêmes à la connoissance de la vérité ? *Le même.*

S'il ne s'agissoit que de croire des mystères sublimes, admirables, impenetrables à la raison, l'Idolâtre trouveroit peu de peine à se declarer Chrétien ; l'esprit goûte une espece de contentement à entrevoir ce qu'il ne peut comprendre, & à recevoir des veritez qui ont du grand, du merveilleux, de l'incroyable. Il est question, pour professer le Christianisme, d'embrasser des mystères, qui ont une liaison nécessaire avec les sentimens & les affections du cœur : la morale & la croyance du fidele sont inseparables. Une foi qui n'engageroit à rien qu'à une simple soumission, ne lui convient point ; s'il n'est fidele pour être saint, il se distinguera par ses idées, par son caractère ; mais on ne pourra pas dire qu'il remplisse son nom, & qu'il soit ce qu'il doit être. *Le même.*

Dieu nous fait une double grace lorsqu'il nous donne la foi, & qu'en même temps il nous défend de penetrer trop avant dans ses mystères. Une curiosité si temeraire nous exposerait à perdre la foi ; en nous faisant un don si inestimable, il nous met en état de le conserver par une humble docilité. Dieu seroit offensé de la criminelle présomption, qui nous porteroit à vouloir développer les grandeurs inépuisables de son essence, & les secrets impenetrables de sa sagesse. Appartient-il à des créatures foibles, aveugles, méprisables, de porter jusques-là leurs regards ? Ne seroit-ce pas attenter sur son infinie Majesté, que de prétendre le renfermer dans notre pensée ? Irrité justement contre nous, à quel châtement pourroit-il nous condamner qui fût plus conforme à notre temerité, que de perdre cette foi même qui seroit l'occasion de notre attentat ? Nous-mêmes nous éteindrions peu-à-peu cette lumiere divine, si nous prenions la liberté de mesurer les objets adorables qu'elle nous présente, par la petitesse de notre esprit. Plus nous avancerions dans cet océan immense de perfections, plus nous trouverions incroyables les veritez qu'il renferme. Nous y découvririons toujours des choses nouvelles, & toujours plus éloignées de la portée de notre entendement ; le vraisemblable disparoitroit à nos yeux insensiblement, & le vrai s'évanouiroit enfin tout-à-fait. Notre vanité s'applaudiroit sur les dé-

Notre entendement est trop foible pour bien concevoir les veritez de la foi, sans une profonde application.

Ce n'est pas assez de croire, si l'on ne pratique les veritez que l'on croit.

De la vaine curiosité en matière de foi.

couvertes, & en même temps s'irriteroit par la difficulté insurmontable de les comprendre; & rien de plus opposé à la foi que l'orgueil. L'orgueil s'en fie à ses propres réflexions : la foi nous ordonne de n'en croire qu'à son auteur, & à l'Eglise l'interprete des revelations de son auteur; de sorte qu'à force de creuser dans le mystere, nous le perdrons de vûë. *Le même.*

Il en coûte de croire, & la foi est un don inestimable; soumettre son esprit contre tous les préjugés du raisonnement humain : adorer des mysteres qu'on ne voit point, qu'on ne peut comprendre, qu'on ne peut atteindre, la grace seule de Jesus-Christ peut nous rendre dociles à des veritez si éloignées de nos sens & si au-dessus de nos pensées. Quelle recompense pourrions-nous esperer parce que nous avons crû, si les grandes choses que nous croyons n'étoient cachées à nos yeux & à notre penetration? Il est juste que nous meritions le prix de notre soumission : & comment le meriter à moins que de captiver notre entendement sous le joug de la foi? Mais admirons ici la bonté de Dieu; il nous propose des secrets infiniment relevez, pour éprouver notre docilité: & pour l'animer, il nous promet de nous les montrer à découvert; de sorte que ce qui peut faire notre peine dans notre croyance, doit faire aussi notre consolation & notre esperance. Nous croyons ce que nous ne voyons pas, nous verrons ce que nous aurons crû. Si la foi est difficile, elle est d'un si grand merite, qu'elle sera recompensée de la vûë des mysteres mêmes qui en sont l'objet. O quel bonheur de croire! Bonheur qui n'assure rien de moins à notre vertu, que la possession de tout ce que nous croyons de plus grand. *Livre intitulé: Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Combien il est difficile de croire les mysteres & les veritez de notre foi.

La foi nous inspire une véritable grandeur d'ame.

Comme la foi fait toute la gloire d'un Chrétien.

Un cœur rempli de foi, & qui se livre aux impressions de la foi, peut seul faire éclater une grandeur véritable & toujours égale. Au dessus de toutes les créatures, il ne se renferme point dans les bornes étroites de la terre, & il méprise tout ce qui n'est pas au-dessus de lui. Il entreprend tout sans présomption, parce que sa confiance est sans incertitude: il s'expose à tout souffrir, parce qu'il attend du Ciel toute sa force: il ne balance point dans ses vûës, parce qu'il ne consulte que la verité: l'avenir ne l'inquiète point, parce qu'il n'a qu'à marcher à la lueur de la lumiere qui l'éclaire: les dangers, les peines ne l'arrêtent pas, parce qu'il n'a rien à ménager. Pourvu que Dieu soit glorifié, la fatigue & le repos, l'honneur & l'ignominie, la vie & la mort tout lui est indifférent. *Le même.*

La foi fait la principale gloire des fideles de tous les états: elle peut éclater également dans toutes sortes de personnes. Au-dessus des avantages du sang, des qualitez naturelles, des biens de la terre, elle triomphe dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les conjonctures; elle ne demande que de la soumission & de la docilité, pour exercer son empire, & toutes les ames qui ont eu le bonheur de la recevoir, sont capables de se captiver sous son joug. Elle inspire les mêmes sentimens à des cœurs que la nature & l'éducation n'ont point formez avec les mêmes soins. Tout homme qui croit vivement, & qui agit selon sa croyance, n'a rien à envier de ce qui peut nous rendre grands devant Dieu, *Tome II.*

Penfons comme nous devons penser de la foi: & nous craindrons de deshonorer le caractère auguste de Chrétien. *Le même.*

Il n'y eut peut-être jamais moins de foi & de religion que dans ce siècle, parce que jamais on ne se donna plus de liberté de soumettre ses veritez au raisonnement humain. L'on n'entend parler que de plans & de systèmes nouveaux. La curiosité peut les imaginer touchant les sciences qui sont livrées à la dispute; mais l'impiété prétend assujettir les mysteres de la foi à ses découvertes & à ses imaginations insensées. Elle est assez téméraire, pour donner, selon son caprice, des bornes aux misericordes & aux merites de Jesus-Christ; pour prescrire à Dieu les regles qu'il a dû observer dans les ordres de la Providence; pour démêler, au gré de son aveuglement, ce qui convient, & ce qui ne convient pas à la docilité & au culte des fideles. Elle déterre avec une étude chagrine toutes les remarques qui peuvent exposer au doute ce que la tradition la plus authentique autorise. Elle trouve des méfiances, des inutilitez & des contrarietez dans le fond & dans la pratique des Sacremens. Elle fouille dans une obscure antiquité, pour étaler avec une pompe affectée les réflexions qui peuvent décrediter les livres saints, & les écrits des Saints Peres. Elle repasse sur les vestiges des anciens heretiques, pour trouver dans leurs démarches de quoi se recrier sur leur condamnation. Elle examine les voyes de Dieu, pour y découvrir des illusions & des faussetez propres à éteindre la plus juste confiance dans les ames les plus pures & les plus droites. Enfin il n'est presque rien de sacré, à quoi elle n'ait l'audace de toucher pour le prophaner par ses décisions & ses argumens. *Le même.*

Comme dans ce siècle on prétend soumettre les veritez de la foi à la raison.

Tome 2.

La foi ne peut être trop simple, trop ennemie de la curiosité, trop attentive à reprimier une inquiète Philosophie, qui pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit souvent ce qu'elle doit croire: *In simplicitate fides est, non per difficiles nos Deus ad beatam vitam quaestiones vocat,* dit Saint Hilaire. Devant Dieu tout doit se taire, la raison aussi-bien que les sens, parce que rien n'est plus raisonnable que de n'écouter que lui quand il parle. Les pièges sont préparés à ceux qui veulent tout pénétrer, tout approfondir. *Auteur anonyme.*

La foi ne peut souffrir la vaine curiosité.

Lib. 10. de Trinité.

Si la vie des Chrétiens, au lieu d'être une lumiere qui luise devant les hommes, & qui brille dans le monde, est elle-même aussi remplie de tenebres que la vie des Payens & des Infideles; Dieu aura de tres-grandes raisons de nous faire ce reproche qu'il faisoit autrefois aux Juifs par ses Prophetes: *Vous êtes cause que mon nom est blasphémé parmi les nations.* Le commun des hommes juge d'ordinaire de la religion, & du Dieu que l'on y sert, par la vie & les bonnes mœurs de ceux qui en font profession. C'est pourquoi lorsque les Chrétiens qui ont embrassé la foi de Jesus-Christ, & qui sont éclairés des veritez de l'Evangile, ne répondent pas à la sainteté de leur profession par leur maniere de vivre, l'un des plus grands pechez qu'ils commettent en cela, est le mauvais exemple qu'ils donnent à ceux qui sont hors de l'Eglise, & c'est d'eux, dont il est écrit, que le nom de Dieu est blasphémé. *Dom & Exe-Barthelemi Caranza. Traité de l'Oraison Dominic. chiel. 36.*

Les Chrétiens qui vivent mal, deshonorent leur foi, & sont une occasion de scandale. *Isaïe 52.*

C'est un beau sentiment de S. Augustin, que la foi demandera un jour justice à Dieu; *un jour la foi que*

Isaïe 52. & Exe-Barthelemi Caranza. Traité de l'Oraison Dominic. chiel. 36.

& contre qui? non pas contre les Tyrans qui l'auront persecutée; elle se fera honneur de leurs persecutions: non pas contre les Payens qui l'auront méconnue; leur infidelité les rendra en quelque sorte moins criminels: mais contre nous; & de quoi? de tous les outrages que nous lui aurons faits: justice de l'avoir laissé languir dans l'inutilité & l'oïveté d'une vie mondaine, sans la mettre en œuvre, & sans jamais la faire agir pour Dieu, justice de l'avoir retenu captif dans l'état du peché, où notre endurcissement nous aura fait passer sans trouble les années entières: justice de l'avoir deshonorée par des actions indignes du nom que nous portons, & du caractère dont nous étions revêtus: justice de l'avoir décriée & scandalisée devant les heretiques, ses mortels ennemis, qui n'auraient pas manqué de s'en prévaloir contre elle, & contre nous. Enfin justice de ce qu'étant capable par elle-même de nous faire des saints, elle n'aura pas été, par notre faute, assez puissante pour nous empêcher d'être impies & reprouvez. *Le P. Bourdaloue, dans ses véritables Sermons nouvellement imprimés. Premier Sermon, du Jugement dernier.*

Le Fils de Dieu est un Dieu caché, dans l'Eucharistie.

Isaïe 45.

Lib. II. de Trinité.

La foi ne consiste pas seulement à croire, mais encore à faire.

Dieu ne seroit pas ce qu'il est, s'il n'étoit incomprehensible; & ses merveilles ne mériteroient pas ce nom, si l'intelligence humaine pouvoit y atteindre. Il s'est encore voulu davantage cacher dans l'Eucharistie que dans son Incarnation & dans ses souffrances, qui ont pourtant fait dire au Prophete par admiration. *Verè tu es Deus absconditus.* Mais plus les voiles qui le couvrent sont impenetrables, plus ils m'annoncent qu'il est present, & l'obscurité qui m'étonne est une preuve pour moi de la vérité: *Deum te in his, quorum intelligentiam non complector, intelligo.* C'est S. Hilaire qui parle, & c'est de lui qu'il dit, que le moyen unique d'adorer la vérité, étoit de la croire: que la foi avoit seule quelque proportion avec l'infinité de Dieu, parce qu'elle a la même étendue que son être & ses perfections, & que comme il est sans bornes, elle n'en met aucune à sa doçilité. *Livre intitulé, Disposition pour les saints Mysteres.*

La foi qui rend à Dieu un culte si parfait, & si digne de lui, va plus loin qu'on ne pense, & elle est si rare, que le Fils de Dieu propose comme une question, s'il en trouvera, quand il viendra juger les hommes: *Indubitata ad Deum fides, arduè reperitur,* dit Saint Jérôme. Il est rare & difficile d'avoir pour Dieu une foi qui ne doute & n'hésite point. Elle ne consiste point seulement à croire ou les mysteres, ou les veritez sans s'y intéresser. Elle ne soumet pas tant l'esprit que le cœur. Elle est la source des saintes actions, & l'on seroit des prodiges si elle étoit parfaite. *Le même.*

C'est par la foi que nous nous surpassons nous-mêmes, & que notre esprit s'éleve au plus haut point de sa gloire, en nous faisant triompher de la sagesse du siècle, qui ne sauroit atteindre jusqu'ou va notre penetration & notre connoissance. Quelle gloire & quelle elevation pour des fideles! Qu'ils connoissent sur la terre les mêmes veritez que les Bienheureux dans le Ciel, & avec la même certitude; qu'ils ayent dans leurs esprits un rayon de la sagesse de Dieu, un éclat & un rejaillissement de cette suprême intelligence pour connoître ses plus grands mysteres,

Tiré du recueil des Sermons choisis. Sermon de la foi.

Ce n'est pas, Seigneur, un des moindres ennemis que nous ayons à combattre, que la raison que vous nous avez donnée; elle nous aide à entretenir toutes les maladies de notre ame, & elle y fait tous les jours de nouvelles blessures, en s'élevant par une curiosité criminelle jusqu'à examiner tous nos mysteres. Mais quand il vous plaît par votre miséricorde, comme un grain de sable arrête les flots les plus impetueux de la mer, la foi arrête toutes les enflures de l'esprit, & ces flots des raisonnemens humains, par lesquels l'homme tâche d'entrer dans le sanctuaire du Dieu vivant. *Auteur anonyme.*

Si pour être sauvé il ne falloit que croire, le nombre des prédestinez ne seroit pas petit; qu'on nous laisse vivre comme nous voudrions, diroient bien des gens, nous croirons aisément tout ce qu'on voudra; mais la foi est morte sans les œuvres. Qu'on se flate tant qu'on voudra de croire l'Évangile, il n'y a point de salut à esperer, si l'on ne vit conformément à ce qu'on croit. Les demons croyent mieux que nous; mais ils n'ont qu'une foi speculative; malheur à nous, si nous ne croyons que comme eux. Seroit-il bien possible que toute la haute sainteté du Christianisme, tous les fruits des exemples d'un Homme-Dieu, tout le prix de son Sang, tout l'effet de ses Sacremens & de sa grace, se reduisit à nous faire garder tout au plus je ne sçai quels dehors, & quelles mesures, qui ne servent qu'à nous faire perir avec moins de crainte, en nous déguisant les défauts qui nous sont communs avec les infideles? *Le P. Croiset, premier Tome de ses Retraites pour un jour de chaque mois.*

Que nous sert-il que la foi penetrant au travers des épaisses tenebres de l'idolâtrie, soit venue jusqu'à nous? si au mépris des vives lumieres qu'elle porte dans notre esprit pour nous faire connoître Dieu, pour nous instruire de nos plus essentiels devoirs, nous vivons comme si nous n'avions pas reçu la foi, ou comme si au moins nous doutions de ce que nous apprend la foi. C'est ce qui doit extrêmement nous confondre, ce qui deshonore, ce qui détruit notre foi. En vain nous nous applaudissons sur la distinction que Dieu a faite de nous, en nous faisant passer des tenebres à la lumiere, pour nous mettre au nombre des fideles; nous vivons comme si nous n'avions pas la foi; ou nous vivons, comme si nous doutions des choses que nous propose la foi pour servir de regle à notre conduire. *Sermon manuscrit.*

La foi étant une de ces vertus qui doit se produire au dehors pour se faire connoître, on ne peut juger qu'elle soit en nous, qu'autant qu'on y en voit les effets. Elle est morte en nous, dit Saint Jacques, quand elle ne se montre pas par nos bonnes œuvres; quand ce que nous faisons, ne répond pas à ce que nous croyons; quand ne pensant qu'à mener une vie naturelle, nous rejettons comme une chose incommode la vie de la foi; quand attachez aux faux raisonnemens d'une raison aussi fautive, que l'est celle de l'homme, nous ne voulons pas nous assujettir à ce que nous propose la foi. Que si nous ne sommes pas mûs par l'esprit de la foi, si nous ne suivons pas ses lumieres, il faut nécessairement conclure, ou que nous n'avons

La foi arrête & fixe notre curiosité.

La foi seule ne suffit pas pour être sauvé.

La foi nous est inutile si elle n'est la regle de notre vie, & si l'on ne suit ses lumieres.

On ne peut juger si nous avons véritablement la foi que par nos actions.

pas la foi, ou que nous vivons comme si nous n'avions pas la foi. *Le même.*

L'esprit & le cœur se revoltent contre les veritez de la foi.

Sondons notre esprit, & examinons notre cœur; qu'y trouverons-nous le plus souvent, qu'une revolte la plus opiniâtre contre ce que nous propose la foi, s'il ne s'accorde avec notre raison? C'est de ce défaut de soumission qu'on en revient éternellement au commencement & au pourquoi; qu'on balance, qu'on varie, qu'on hésite, qu'on fait ses sens la règle & les arbitres de sa créance; que l'on juge des choses divines avec un esprit humain; qu'on entretient les repugnances qui y naissent, les doutes qui s'y forment, les soupçons mal fondés qu'il conçoit; qu'on veut aller, plus loin que les autres en matière de foi, pour y faire de nouvelles découvertes; qu'on raisonne sur nos mystères pour les censurer; que l'on fait de vaines questions sur les choses les mieux établies dans l'Eglise; que l'on pointille sa conduite, qu'on en critique les ceremonies; qu'on altere par des interpretations humaines, les décisions divines; qu'on veut comprendre ce qu'on est obligé de croire, & approfondir tout pour s'en éclaircir, comme si dans une religion aussi soumise que la nôtre, rien étoit moins raisonnable qu'une foi trop raisonnée. C'est par ces égaremens de notre esprit que nous tombons dans le desordre, que Saint Hilaire reprochoit autrefois à quelques Chrétiens, de n'avoir qu'une foi journaliere, de croire aujourd'hui, & de ne croire pas demain. *Fides diurna. Le même.*

La plupart des Chrétiens ne vivent pas autrement que les infideles qui n'ont pas la foi.

Si nous vivons comme des Chrétiens qui ont reçu la foi, nous vivrions sans doute autrement que les Infideles. Comparons donc leurs desirs, leurs affections, leurs vûes avec les nôtres; leur vie, leur conduite, leurs mœurs avec les nôtres; hé bien! quelle difference y trouvez-vous? Prévenus des sentimens que nous donne la foi, sur le peu de cas que nous devons faire de tout ce qui n'est point Dieu; sommes-nous plus détachés des choses de la terre que les Idolâtres? sommes-nous moins esclavés de nos passions, moins enyvrez de l'amour du plaisir, moins idolâtres de notre corps, moins sensibles à un affront, moins vifs, moins ardens, moins prompts, moins emportés, moins intraitables, moins interessés, moins sensuels? Desirons-nous d'autres biens que les Infideles? poursuivons-nous nos injures avec moins de fureur? l'ambition nous maîtrise-t-elle moins qu'eux? préferons-nous moins les richesses passageres de la terre, aux solides & constantes richesses du Ciel? Quand nous faisons ces serieuses reflexions, que nous nous trouvons éloigner du terme où conduit la foi? *Sermon manuscrit.*

Sans la sainte vie, & les bonnes mœurs, il ne nous servira de rien d'avoir eu la foi. *Joann. 3.*

Que nous servira-t-il d'avoir porté le glorieux nom de Chrétien, si nous vivons comme des Gentils? de croire, si nous détruisons par nos actions ce que nous croyons? Jesus-Christ nous a dit que celui qui ne croit pas en lui, est déjà jugé par avance: *Qui in me non credit, jam judicatus est.* Mais ne puis-je pas ajouter, que celui qui croit, est déjà condamné par la foi? Faut-il donc que ce qui doit être le principe de notre salut dans les desseins de Dieu, devienne par le mauvais usage que nous en faisons, la cause la plus prochaine de notre reprobation? Faut-il que nous changions ce remede en poison, & que par notre aveugle & payenne conduite,

la foi, qui en nous approchant de Dieu, devoit assurer notre bonheur, se declare contre nous, qu'elle soit le témoin le plus irréprochable, l'accusateur le plus animé, le juge le plus terrible, & le plus inflexible que nous puissions avoir pour nous perdre? *Le même.*

Il faut que la foi nous soit véritable & nous donne courage.

Foi de mon Dieu, qui avez fait tant de merveilles dans les premiers siècles de l'Eglise; qui avez aboli les abus, réformé les mœurs, défarmé l'erreur, appuyé la religion, en vous opposant au torrent de l'iniquité; qui avez fait retentir la voix des Apôtres aux extrémités de la terre, qui les avez fait paroître avec tant d'intrepidité devant les Tribunaux, qui avez donné assez de courage aux Martyrs pour aller affronter les tyrans & les bourreaux. Soutenez-nous, changez-nous, donnez-nous cette fermeté d'ame que vous inspirez à ces Heros Chrétiens: attachez-nous comme eux à l'observation de ce que vous nous proposez, faites-nous aimer, désirer, estimer les mêmes choses; reglez notre vie sur vos maximes, animez de votre esprit toutes nos actions. Sans cela, on aura sujet de dire que nous vivons comme si nous n'avions pas la foi, ou au moins comme si nous doutions des veritez que nous propose la foi. *Le même.*

Consolations que nous pouvons tirer de la foi.

Soit que nous pleurions nos pechez passés, soit que nous déplorions nos foiblesses presentes, soit que nous nous affligions des miseres de cette vie, qui est un exil, & une tentation continuelle; c'est dans la parole de Dieu, c'est dans l'Ecriture que son Esprit saint nous a dictée, c'est en la foi que nous devons chercher ces adoucissements de nos amertumes, & cette joye qui n'est point troublée par le mélange des consolations humaines & sensuelles. L'ame qui s'engraisse de cette divine nourriture, rejette ensuite avec mépris & avec dégoût ces consolations basses, qu'elle regarde comme étrangères; parce qu'elle sçait par la foi, qu'on ne doit jamais allier la chair avec l'esprit, ni la terre avec le Ciel; & elle éprouve dans le secret de son cœur avec combien de verité Saint Paul a appelé Dieu, le Dieu de toute consolation. *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes. Sur l'Épître du second Dimanche de l'Avent.*

Celui qui va contre les veritez de la foi, marque qu'il n'en est pas fort persuadé.

On allegue communément pour excuse, & pour prétexte de sa vie peu chrétienne, qu'on est assez persuadé de toutes les veritez de sa religion; & moi je tire de là une consequence toute contraire, & je dis que ce peu de reflexion que l'on fait sur toutes ces veritez capables de nous éloigner du peché, & de nous porter à une sincere penitence après l'avoir commis, marque évidemment que nous ne sommes point assez persuadés de ces veritez: pourquoi? parce qu'un homme, pour peu qu'il ait de bon sens & de raison, ne manque jamais de faire reflexion sur le danger qu'il court, lorsqu'il s'agit de la perte de tout son bien, de son honneur & de sa vie. Un homme qui n'est pas desesperé, fera toujours reflexion qu'il ne faut point prendre une chose qu'il sçait être un poison, ni faire un pas qui va le faire tomber dans un précipice. Donc, puisqu'un pecheur ne fait pas assez de reflexion aux veritez éternelles qui le menacent d'une éternité de supplices, il est évident qu'il n'en est pas bien persuadé comme il le doit être. *Le P. Gogou. Livre intitulé: l'Usage du Sacrement de Penitence.*

Sommes-nous bien persuadés des gran-

De la contradiction qui se trouve entre notre créance & nos mœurs.

des veritez que nous faisons profession de croire; & notre conduite prouve-t-elle que nous les croyons? La liaison doit être étroite entre la créance, & les mœurs; nos actions doivent dire de quelle religion nous sommes. On a peu d'égard à la voix de Jacob, les mains seules méritent les bénédictions & les graces. Ce n'est que sur le théâtre qu'on souffre que les gens fassent divers personnages; mais en matière de religion, rien de plus injurieux à Dieu, que de démentir sa foi par ses œuvres; la mommerie est criante, elle est honteuse: Un homme fait profession d'être Chrétien, c'est-à-dire, de croire toutes les veritez chrétiennes, tandis qu'il mène une vie toute contraire aux veritez qu'il croit. *Le P. Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Suite du même sujet.

Il est étrange qu'il se trouve des Chrétiens qui s'efforcent de ne pas croire ce qu'ils craignent; mais est-il moins surprenant dans le Christianisme, qu'il se trouve des gens qui ne craignent point ce qu'ils croient? c'est là un mystère d'iniquité impenetrable. Soumission de l'esprit à la loi, revolte du cœur contre tous ses préceptes; religion sainte, mœurs de ses sectateurs corrompues: créance de tout ce qui impose une indispensable nécessité de mener une vie innocente, exemplaire, irrépréhensible; licence, conduite qui dément tout ce qu'on croit. Cette contradiction est trop sensible pour ne pas revolter l'esprit; on en est d'abord indigné, mais peu de gens qui y réfléchissent, parce qu'il y a peu de gens qui veulent corriger ce qu'ils condamnent. *Le même.*

Continuation du même sujet.

A la verité, le sort des Infideles est déplorable; mais les déreglemens de la plupart des Chrétiens leur font-ils esperer un meilleur sort? Quel malheur de n'être pas dans le sein de l'Eglise, de n'avoir nul droit au bonheur éternel; mais en est-ce un moindre d'être enfant de l'Eglise, & de se rendre indigne de cet éternel bonheur auquel on a droit? Et certes, lequel vaut mieux, ou ne croire presque rien de ce qu'on est obligé de croire, ou ne faire presque rien de ce qu'on est obligé de faire? Si l'on ne croit rien de ce que la foi chrétienne propose, ne peut-on pas dire que pour peu qu'on fasse, on en fait encore trop; mais aussi si nous croyons ce que nous faisons profession de croire, avouons que ne faisant que ce que nous faisons, nous n'en faisons pas assez pour être sauvés. A quoi bon nous étourdir sur cette verité, pour nous perdre plus tranquillement? *Le même.*

Il est difficile que les personnes mondaines ayent de la foi.

Certainement toute notre raison se revolte, quand on pense que ces gens, qui ne se repaissent que de vains projets de fortune, que de frivoles idées de grandeur; qui laissent aux gens de bien, & à ce qu'ils appellent peuple, le soin de remplir les devoirs de Chrétien; gens dont l'oisiveté épuise tout le loisir, & qui ne rougissent que de l'Evangile; que ces personnes, dis-je, croient sincèrement les veritez les plus terribles de notre religion, & tout ce que le Sauveur dit de l'indispensable obligation de vivre selon ses maximes; il paroît bien plus vrai-semblable que ces sortes de gens ne croient point ces grandes veritez. On croit que l'Evangile est la seule regle des mœurs; que tout autre système de vie porte à faux; qu'il n'est pas possible de trouver dans les voyes du Seigneur une autre regle: Et c'est ce jeune libertin, cette femme mondaine, ces gens du grand monde qui le

croient. Voudrions-nous être garans de cette foi? Mais que devons-nous penser de ces mœurs si contraires à cette créance? *Le même.*

Violence continuelle, mortification sans relâche, à chaque pas quelque nouvelle croix; & nulle croix sans quelque nouvelle victoire. Telle doit être la vie du Chrétien. Outre cela, quelle piété humble, & perseverante? Quelle modestie exemplaire? Quelle plus inalterable charité que celle que l'Evangile exige de tous les Chrétiens? Quelle pureté! qui défend tout commerce avec les sens, & qui interdit même jusqu'à la pensée du mal. Quelle équité! qui vous oblige à vous déclarer contre votre propre sang, plutôt que de commettre la moindre injustice. Voilà une partie de la loi chrétienne: mais ces gens qui se trouvent dans les assemblées de plaisir tous les jours; cette foule que l'intérêt ou la passion fait agir à toute heure; tous ces gens-là font profession de suivre cette loi, & croient que la moindre infraction de cette loi est un plus grand mal que de perdre les biens & la vie. Le monde, selon l'Evangile, est l'ennemi irréconciliable de Jesus-Christ; & des gens qui n'ont pour loi que l'Evangile de Jesus-Christ, se font une loi indispensable de vivre selon les maximes du monde. On sent l'iniquité de ces monstrueuses contradictions. Le long usage nous accoutume à en avoir moins d'horreur. Mais pense-t-on qu'un si injurieux mépris de la loi puisse jamais prescrire? On a la foi, mais pense-t-on que la foi puisse nous sauver sans les œuvres? *Le même.*

Une personne qui croit véritablement n'a pas besoin de miracles, ni de ces graces éclatantes pour se confirmer dans la foi. Que m'apprendroient ces visions, se dit-elle à elle-même, que je ne sçache déjà? On n'a que faire d'éclaircissement quand on ne doute de rien; pourquoi ne vivrai-je pas aussi saintement, que ceux à qui Dieu a fait ces faveurs si singulieres, puisque je crois tout ce qu'ils ont vu? Ne suis-je pas aussi certain qu'il y a un Paradis, comme si je l'avois vu moi-même, & que j'eusse été ravi jusqu'au troisième Ciel avec Saint-Paul? Le Seigneur me sçaura-t-il moins de gré de mes services, que si j'étois comme forcé à les lui rendre par une apparition, ou par quelque autre miracle? *Le P. de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

On n'a pas besoin de miracles quand on a la foi.

Dans toutes les sciences humaines, la foi précède la raison; il n'y a que dans la science de la religion qu'on ne veut point croire sans raison. Dans la discipline des hommes, l'esprit de l'homme se soumet à l'esprit de l'homme; & dans la discipline de Dieu, l'esprit de l'homme se revolte contre l'autorité de Dieu: Jesus-Christ n'en a pas assez pour arrêter notre curiosité. Quelle différence de l'état présent de l'Eglise, à celui de sa naissance? Les premiers Chrétiens sçavoient bien mourir pour la foi, mais ils ne sçavoient pas disputer de la foi: ils avoient bien du sang pour la confirmer, mais ils n'avoient point d'esprit pour l'examiner: & les Chrétiens d'aujourd'hui n'ont que de la temerité pour l'examiner, & ils n'ont pas une goutte de sang pour la défendre; ils ont assez d'impieré pour la combattre par leurs foibles raisonnemens, mais ils n'ont pas assez de courage pour la faire triompher par leur mort. *M. de Saint-Martin, dans son Carême.*

C'est une indignité de vouloir raisonner sur les veritez de la foi.

Libertins, esprits languissans, qui voulez

tout

Contre les libertins qui veulent examiner les veritez de leur foi.

tout mesurer à votre sens, ne vous persuadez-vous jamais que c'est une remerité sacrilege de vouloir plus sçavoir qu'il ne vous est permis? Ne ferez-vous jamais cette reflexion, que la créature a besoin de raisons & de témoigns pour justifier la verité de ses paroles; mais que Dieu étant la verité même, il faut que sa parole en soit un témoignage invincible? Vous appliquez votre esprit sur tous nos mysteres, vous allez de question en question, par une languissante curiosité, & n'est-ce pas assez pour arrêter cet esprit curieux que Dieu ait parlé? *Nobis inquisitione non est opus post Evangelium. Le même.*

Combien la foi des Chrétiens d'aujourd'hui est foible & languissante.

Saint Chrysostome parlant aux tyrans qui vouloient brûler l'Evangile pour éteindre la foi, disoit que leur dessein étoit inutile, parce que les Chrétiens qui le croyent & qu'ils pratiquent, sont des évangiles vivans. Mais aujourd'hui il ne seroit pas mal-aisé d'exécuter cette entreprise. La foi n'est presque plus que dans nos livres, elle ne vit plus dans nos cœurs; nous avons la science des premiers Chrétiens, mais nous n'en avons pas la conscience: les premiers Chrétiens avoient l'esprit & les œuvres de la foi, mais nous n'en avons pas les œuvres, parce que nous n'en avons plus l'esprit. *Le même.*

La foi est constante & inébranlable.

La foi, suivant la pensée de Saint Leon, est la vigueur & la force des grandes ames: *Magnarum vigor est mentium.* C'est, dit Saint Jean Climaque, une fermeté & une constance d'esprit qui est invariable, & qu'on ne sçavoit ébranler; si bien que depuis que la Verité s'est incarnée, & qu'elle a parlé, elle a fait cesser les doutes & les irresolutions de l'Academie, elle a fixé toutes les pensées vagues, & ces raisonnemens qui se perdent en l'air; nous parlons fermement, sans ambiguïté, sans équivoques, & nous raisonnons fortement, parce que nous croyons. Mais quelle lumière l'esprit curieux & libertin substitue-t-il à la foi, & quel est le principe sur lequel il s'appuie? C'est, dit Saint Augustin, la seule raison humaine: *In homine carnali tota ratio intelligendi, est consuetudo cernendi.* Or je demande, y a-t-il rien de plus foible, & de plus sujet à l'erreur, que cette raison appuyée de la forte! Pour grand que soit l'esprit humain, & quelque penetration qu'il ait, il a naturellement de grandes foiblesses, à cause de la liaison qu'il a avec les sens, & la matiere, & parce qu'il ne peut agir que par le moyen des organes du corps; il n'en faut point d'autre preuve que notre propre experience, en combien de choses nous trompons-nous tous les jours? *Le Pere Tèxier, en son Aven, de l'Impie malheureux.*

De la nécessité & de la certitude de la foi.

Toute la certitude des sciences, quelque grande qu'elle soit, ne peut approcher celle-ci; elle a toujours quelque dépendance des sens trompeurs, des experiences qui sont variables, de nos raisonnemens qui souvent sont si peu justes, de l'induction qui ne peut être universelle, de la connexion des effets avec leurs causes, laquelle le plus souvent nous est inconnue. Aussi à peine voit-on aucun esprit, pour grand qu'il ait été, qui ne soit tombé dans des erreurs assez grossieres; & la plupart sont obligés d'avouer qu'après avoir medité & speculé long-temps sur les choses naturelles, tout le fruit de leurs speculations aboutit à sçavoir douter un peu plus raisonnablement que le commun des hommes. Mais la foi me rend bien certain & bien inébranlable,

puisque'il est aussi impossible que je me trompe, qu'il est impossible que Dieu se trompe lui-même. *Le Pere Nepveu, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

Nous devons honorer notre foi, en accordant notre conduite avec notre foi: car croire un Dieu infiniment grand, & ne le pas honorer; infiniment bon, & ne le pas aimer; infiniment juste, & ne le pas craindre; infiniment saint, & pecher: cela s'accorde-t-il? Croire que ce qui est grand devant les hommes est abominable devant Dieu, & soupirer après cette grandeur; croire que Jesus-Christ donne sa malediction aux riches, & aux voluptueux, & desirer avec empressement de le devenir; croire qu'il met le bonheur dans la pauvreté & dans les pleurs de la penitence, & les fuir avec horreur; croire qu'on va au Ciel par l'humilité, & vouloir toujours s'élever; croire qu'il faut crucifier sa chair pour être Chrétien, & ne penser qu'à la flater; croire qu'il faut se faire violence pour se sauver, & ne vouloir se gêner en rien: tout cela s'accorde-t-il? Ou changez de foi, ou changez de conduite. Ne croire pas ces veritez, c'est être infidele; les croire, & vivre comme si on ne les croyoit pas, c'est être insensé: *Magna insania Evangelio credere, & ita vivere ac si Evangelio non crederes. Le même.*

Il faut accorder notre foi avec nos actions.

C'est sur cet unique fondement de la parole de Dieu que les assemblées entieres de tout ce que la terre a jamais porté de plus grands hommes, se sont affermis dans la créance des veritez les plus incomprehensibles: c'est par le moyen de cette clarté lumineuse, que des femmes & des enfans sans étude ont appris une doctrine que les Philosophes anciens ont ignorée; & c'est en abaissant mon esprit sous l'incomprehensible grandeur d'un Dieu éternel & tout-puissant, que j'éleve mon esprit à la connoissance de cette souveraine grandeur. Mais au contraire c'est faute de suivre ce divin flambeau que tant d'esprits extraordinaires & superieurs, aveuglez de présomption, sont autrefois tombez dans les erreurs de l'idolâtrie, & dans les desordres infames du libertinage. *Le Pere d'Ozanne. Livre intitulé: Le Monde condamné par lui-même.*

Les plus grands esprits se sont soumis à la foi.

A voir la foi inutile & sans fruit dans la plupart des Chrétiens, ne diroit-on pas avec Saint Bernard, qu'ils n'ont qu'un cadavre de foi, sans ame, sans action, sans mouvement, comme il arrive quelquefois qu'on fait marcher un corps mort, qu'on lui fait remuer la tête & les bras, & qu'on lui donne ainsi quelques signes extérieurs de vie: ce ne sont néanmoins que des apparences, & ces actions ne peuvent être vitales, puisqu'elles ne partent pas d'un principe interieur, & vivant. Tous ces mouvemens ne peuvent tout au plus se faire sans des impressions étrangères. *M. Fromentieres.*

De la foi sans les bonnes œuvres.

Saint Hilaire assure que l'Empereur Constante faisoit bâtir des Eglises, & distribuer de grandes richesses aux pauvres, pendant qu'il tenoit en prison les Evêques Catholiques, & qu'il fomentoit l'Arianisme dans son Empire. Tant il est vrai que les œuvres les plus saintes sans la foi, & sans la soumission à l'Eglise, sont des assurances mal fondées pour le salut; les sacrifices même les plus sanglans de la chair & du corps ne sont que des illusions, s'ils ne sont accompagnés du sacré-

Des bonnes œuvres sans la foi.

fice de l'esprit & de la volonté. C'est aussi un égarement de cœur de croire la doctrine de Jésus-Christ, sans croire sa morale; se laisser persuader des mysteres, & ne se pas laisser convaincre des maximes. On ne doute pas de l'Incarnation du Fils de Dieu, mais l'on se revolte contre l'obligation qu'on a d'en imiter l'abaissement, &c. *Le Pere Rapin, de l'importance du salut.*

On ne peut demeurer long-temps dans le vice sans perdre enfin la foi.

Comme il est difficile de soutenir long-temps un combat entre la passion & la foi: afin de jouir avec plus de tranquillité des satisfactions de la vie, on détruit, ou l'on affoiblit l'une pour fortifier l'autre, c'est-à-dire, pour ne pas interrompre le cours de ses passions ordinaires & déréglées, on étouffe dans son cœur les sentimens les plus purs du Christianisme, & les lumieres memes de la raison. Par là on s'affranchit des remords d'une conscience aigrie; par là on persevere sans inquiétude dans son libertinage; & comme si la loi de la passion étoit plus douce que celle de la raison, & de l'équité, ou bien comme s'il y avoit plus de gloire à vivre en bête qu'en homme, on consent de cesser d'être raisonnable, pour ne pas cesser d'être brutal. *Tiré du Dictionnaire Moral, second discours sur les Bacchanales.*

La foi est la plus noble des connoissances qu'on puisse avoir en cette vie.

Il y a une subordination en nos connoissances: elles sont réglées & ennoblies selon la difference & la noblesse de leur objet. La connoissance des sens est la moins parfaite, parce qu'elle ne regarde que des objets sensibles. La connoissance de la raison est plus noble, parce qu'elle regarde des objets intelligibles, ou du moins elle les spiritualise par ses raisonnemens. La connoissance de la foi est encore plus parfaite, parce qu'elle ne regarde purement que Dieu. Il n'y a que la connoissance de la gloire qui la surpasse; encore en approche-t-elle de telle sorte, que le sçavant Evêque de Paris l'appelle, *Crepusculum gloria*, le crepuscule de la gloire. La gloire fait voir Dieu à découvert, & comme dans un beau jour; mais la foi ne nous le fait voir qu'à demi. Le jour n'est pas encore tout-à-fait formé, ni la nuit n'est pas encore toute obscure: il y a du jour & de la nuit, il y a de la clarté & des tenebres, & c'est ainsi que Dieu voulut déjà autrefois conduire son peuple. Quand il le conduisoit de jour, c'étoit par le moyen d'une nué sombre & couverte; quand il le conduisoit de nuit, c'étoit par le moyen d'une colonne de feu, mêlant toujours l'obscurité avec la clarté, & la clarté avec l'obscurité; aussi les Saints Peres comparent-ils la foi avec cette colonne. *Le P. Masson, dans son Avent.*

Quelle doit être la foi nécessaire au salut.

La foi qui est nécessaire au salut, & sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, n'est pas une foi abstraite & speculative, qui ne fômet que les lumieres de l'esprit, sans dompter les passions du cœur; une foi de cette nature est aussi-bien la foi des démons que la foi des Chrétiens, & peut se trouver dans les justes comme dans les pecheurs. La foi vive est celle qui fait vivre conformément à ce qu'elle fait croire; qui ne porte pas moins d'ardeur dans la volonté, que de lumieres dans l'entendement, & qui nous donne la force de pratiquer les veritez qu'elle enseigne. Cette foi est sur-tout nécessaire pour soutenir & fortifier l'ame dans l'affliction: car alors il est impossible de trouver des consolations veritables, qu'en recourant à Dieu;

& comment peut-on recourir à Dieu, si la foi ne nous apprend que nous devons mettre en lui seul notre confiance? *Essais de Sermons, pour le 20. Dimanche après la Pentecôte.*

Qu'est-ce que vivre selon la foi? C'est penser comme la foi nous l'ordonne; c'est juger des choses grandes ou petites, utiles ou inutiles, justes ou injustes; non selon nos caprices, nos desirs, & nos inclinations humaines & corrompues, mais selon les regles de la parole de Dieu, & selon les loix de l'Evangile. C'est regler nos craintes, nos esperances, nos joyes, nos tristesses, nos amitez, nos haines, non selon le goût dépravé de notre cœur corrompu; mais selon les lumieres de Dieu & de sa verité, qui doit éclairer toutes nos pensées, former tous nos desseins, animer tous nos desirs, & conduire toutes nos entreprises. Vous voulez guerir votre infidelité, commencez à dompter les passions qui la caulent; commencez à croire par le cœur, & vous croirez bientôt par l'esprit. Je renoncerai à tous mes plaisirs, dites-vous, si Dieu me donne la foi; & moi je vous dis que vous aurez bientôt la foi, si vous renoncez à vos plaisirs. *M. Flécher. Sermon de Saint Thomas Apôtre.*

Comme le juste vit de la foi.

Il faut raisonner, & se servir de la raison, pour sçavoir si notre religion vient de Dieu; & quand nous serons une fois éclairé sur ce point, il faut renoncer à la raison, pour croire tous les autres. Si vous embrassez une religion sans sçavoir d'où elle vient, vous êtes un infidèle; si vous doutez de cette religion, sçachant que c'est Dieu qui en est l'auteur, vous êtes un infidèle. C'est pourquoi il y a deux choses à considerer dans celui qui croit; le motif qui lui fait embrasser la foi, & qui lui en fait produire les actes; l'habitude & les actes de cette même foi. Le motif qui nous attache à la foi, c'est de sçavoir qu'elle vient du Ciel, & voilà où le raisonnement est nécessaire. L'acte de foi, c'est de croire les veritez qu'elle nous enseigne; parce que Dieu les a revelées, & voilà où il ne faut point de raisonnement. C'est ce qui nous étoit figuré par cette colonne lumineuse qui conduisoit les Israélites pendant la nuit. Nous marchons dans le desert de cette vie parmi les tenebres de la foi; mais le flambeau de la raison nous éclaire dans cette nuit, non pas assez pour la dissiper, mais autant qu'il faut pour nous conduire. Aussi quelque soumission d'esprit qui entre dans la foi, Dieu ne l'exigeroit pas, si la raison même ne l'autorisait: c'est un joug qui doit asservir la raison; mais avant que de s'y soumettre, elle veut sçavoir si c'est un Roi legitime qui le lui impose; alors elle lui obéit sans peine, parce qu'il n'est rien de si raisonnable que de croire ce que Dieu dit, puisque nous ne pouvons l'imaginer qu'infailible. *Essais de Sermons, pour le troisième Dimanche de l'Avent.*

En quoi la raison a lieu en matiere de foi.

Saint Jacques compare la foi destituée de bonnes œuvres à un cadavre dont l'ame est separée. De quoi sert à un corps mort d'être porté sur un lit de parade? les vers y naissent-ils moins? Il se pourrit là, aussi-bien que dans le tombeau; & non seulement on le regarde comme un objet inutile, parce qu'il n'est point animé; mais les hommes en éloignent leur vûe, parce qu'ils ne peuvent plus le regarder qu'avec horreur: & c'est ce que Dieu fera à l'égard d'une foi morte. Oserions-nous ajouter que Saint Jacques compare

De la foi sans les bonnes œuvres.

compare cette foi avec celle des demons, qui croient qu'il y a un Dieu, & qui en tremblent ? Il y a quelque difference entre la foi des demons & celle des hommes : la nôtre n'est fondée que sur le témoignage des Ecrivains ; mais celle des demons est appuyée sur l'experience ; car ils éprouvent les rigueurs de la justice de Dieu qu'ils souffrent dans les enfers, & ainsi ils ne peuvent pas douter de son existence : cependant cette foi leur est inutile. *Tiré d'un Auteur anonyme.*

Il faut examiner si nos œuvres répondent à notre foi.

Ces personnes qui font profession d'une foi & d'une morale severe, doivent examiner si cette huile d'Aaron a découlé depuis la tête jusqu'au bas du vêtement ; je veux dire si cette connoissance porte ses influences sur tous les devoirs de la vie ; pour les rendre de bonne odeur devant Dieu : si la pratique répond à la lumiere, si l'amour de Dieu en est le principe, si sa gloire en est la fin ; si l'on ne nourrit point les mêmes pechez qu'on blâme dans les autres. Car il est ordinaire de se répandre sur les actions d'autrui pendant qu'on s'épargne, & de faire de belles leçons aux autres, dont ils nous font eux-mêmes l'application. *Le même.*

Des moeurs des mauvais Chrétiens qui disent qu'ils ont la foi.

A quoi sert la profession que nous faisons de la foi & de la loi chrétienne ? sinon à nous convaincre par nous-mêmes, que ce qui paroît en nous de religion, n'est qu'une hypocrisie ; & que donnant au culte divin quelques ceremonies exterieures, nous reservons nos principaux soins pour le service de l'amour propre. Oûi, les Chrétiens de notre temps, au moins le plus grand nombre, font ce que disoit Saint Jérôme de ceux de son temps, comme un monstre composé d'oppositions & de contrariétés : c'est-à-dire, de la foi & de l'infidelité, de la religion & de l'impieété, de l'obéissance & de la revolte : de la foi, de la religion, & de l'obéissance en apparence, ou pour le plus en speculation ; & de l'infidelité, de l'irreligion, & de la revolte en pratique. Si c'est une extrême folie, disoit le plus sçavant Prince de son temps, que de ne pas donner créance à l'Evangile, après tant de motifs que nous en avons ; quelle fureur est-ce de ne douter nullement de ses veritez, & de vivre comme si on ne doutoit point que ce ne fussent des fables ? *Le Pere d'Ozemes. Livre de la Divinité de Jesus.*

La foi est rare, même parmi les Chrétiens.

Ne serez-vous point surpris si j'avance que la foi est rare parmi les Chrétiens ; je ne parle pas même de ces Chrétiens de nom, qui se faisant une religion de n'en avoir point, condamnent sans l'examiner ce qu'ils ne connoissent pas ; qui au-dessus des loix ordinaires, se font un mérite de leur ignorance, & doutent de tout, pour n'être pas de l'opinion du vulgaire ; l'envie qu'ils ont que tout périssè avec eux, pour ne pas laisser de matiere à la justice de Dieu, sont leurs raisons les plus solides, & faisant tous leurs efforts pour éteindre cette lumiere qui les importune, ils mettent leur confiance dans le néant. Je laisse ces incredules à leur sens reprouvé ; je parle à des Chrétiens persuadez de leur religion ; & je dis que la foi qui fait les justes, est tres-rare parmi eux. En effet, la foi ne consiste pas seulement à croire ; cette foi, dit l'Apôtre Saint Jacques, nous est commune avec les demons ; la véritable foi est vive, elle opere par la charité, elle se fait connoître par les œuvres. Si cela est donc ainsi, comme on n'en peut douter, sans renverser les fondemens

de la religion, jugeons de foi par les actions. Cet homme insensible aux maux de ses freres, dont le cœur fermé à leurs besoins, ne permet pas que les mains soient ouvertes à leurs miseres, a-t-il de la foi en Jesus-Christ, qui ne promet un bonheur éternel qu'à ceux qui sont touchez des besoins des autres ? Ce jeune homme, dont le cœur déreglé se détache de l'amour qu'il doit à Dieu pour s'attacher aux créatures, & à qui l'affiduité & la complaisance ne coûtent rien pour servir sa passion, a-t-il de la foi en Jesus-Christ, qui ne reconnoît ceux qui lui sont fideles ; qu'à la pureté de leur cœur. Ce médisant, dont la langue legere & indiscrete, lui fait autant d'ennemis qu'il profere de paroles, a-t-il de la foi en Jesus-Christ ? *Tiré d'un Sermon manuscrit.*

Ne vous étonnez pas si la foi de Jesus-Christ se trouve dans si peu de personnes ; tous à la verité croient Jesus-Christ, dit Saint Augustin ; mais hélas ! bien peu croient en Jesus-Christ, & c'est ce qu'on peut appeller une foi contredite. Il y a une grande difference entre ces deux choses, croire Jesus-Christ, & croire en Jesus-Christ : *Multum interest quis credat esse Christum, & credat in Christo.* Croire Jesus-Christ, c'est un article commun à tous les hommes, une croyance commune aux reprouvez & aux prédestinez, aux bons & aux méchans : *Demones credunt, & contremiscunt.* Mais croire en Jesus-Christ, c'est suivre son Evangile, aimer ses maximes, se soumettre à ses loix ; & c'est ce que le monde n'ayant peut-être pas encore bien compris, contredit tous les jours par une conduite toute opposée. En effet, Chrétiens qui m'écoutez, seriez-vous prêts de faire ce que Jesus-Christ vous ordonne ? Et si je vous demandois si vous croyez en Jesus-Christ, seriez-vous prêts à me répondre qu'ouï ; & au lieu de renouveler la profession de votre foi, n'y renoncerez-vous pas aussi-tôt ? Si vous me répondiez chacun selon son sentiment, peut-être au lieu d'une profession de foi, n'en feriez-vous qu'une triste & funeste abjuration. Oûi, sans doute, on en fait une abjuration, puisqu'au lieu de suivre les loix & les maximes de Jesus-Christ, on les méprise & on les contredit. On ne trouve qu'accablement dans la pauvreté, que murmure dans l'affliction, que dégoût dans l'humilité, & que chagrin dans la pénitence ; n'est-ce pas là desavouer la religion de Jesus-Christ, contredire ses maximes, & se revolter contre l'Evangile ? n'est-ce donc pas démentir la foi que vous dites que vous avez en Jesus-Christ ? *Attribué au P. Massillon. Sermon de l'obligation de croire & d'imiter JESUS-CHRIST.*

Sur le même sujet.

Jacobi 2.

Quoi qu'on manque de penetration, nul ne peut se plaindre qu'il manque de bonne volonté ; on n'a besoin que de cela pour croire. Et c'est en quoi Dieu a voulu par une misericorde pleine de sagesse, que la foi fût proportionnée à toutes sortes d'esprits grossiers, subtils, sçavans, ignorans ; parce qu'étant absolument nécessaire au salut, & la penetration des esprits étant tres-differente, si Dieu l'eût fait dépendre de cette penetration, les esprits simples & grossiers en eussent été exclus ; mais il l'a fait dépendre de la soumission de la volonté, en quoi les sçavans n'ont nul avantage sur les ignorans. Voilà un moyen de passer de l'incertitude que les incredules supposent, à une entiere certitude de notre

Pourquoi Dieu a voulu conduire les hommes par la foi.

foi. *Le P. Maudit, traité de la Religion contre les Athées.*

Il est injuste & déraisonnable de ne croire que ce que l'on peut concevoir.

Jerem.
32.

Par le moyen de la foi les plus grossiers deviennent sçavans.

La foi est absolument nécessaire pour connoître les choses de Dieu.

Vouloir tout donner à la raison en matière de religion, c'est la chose du monde la plus déraisonnable, parce que Dieu, & les mystères qui regardent la Divinité, étant essentiellement infinis, ils passent tous les efforts de la raison humaine, qui quelque éclairée qu'elle soit, est toujours essentiellement bornée & finie. Ne croire, à l'égard de Dieu & des mystères divins, que ce que l'on conçoit & ce que l'on comprend, c'est la dernière extravagance, puisque l'incompréhensibilité n'est pas moins essentielle au vrai Dieu, que la puissance, que la bonté, que la sagesse; par la raison que s'il y a un Dieu, il est essentiellement infini, & il est impossible qu'il soit compris par des entendemens finis & bornés comme les nôtres. C'est ce qui fait dire au Prophète, que Dieu est grand dans ses desseins, & qu'il est incompréhensible à l'esprit de l'homme: *Deus magnus consilio, & incomprehensibilis cogitatu.* Tiré de l'Eloquence de la Chaire, du Sieur de Breteville.

Qui n'admira, que par le moyen de la foi, des femmes ignorantes, & des enfans qui ne sont pas encore capables des sciences humaines, soient très-éclairés dans la connoissance des mystères divins, & qu'ils possèdent les plus importantes veritez que les Philosophes ont ignorées; qu'ils connoissent qu'il n'est qu'un seul Dieu, qu'ils ont une âme immortelle, que le péché est la source de tous les maheurs du monde, que la miséricorde de Dieu en est le remède; que ce Dieu demande de nous l'observation de ses loix, qu'il veille sur toutes nos actions, & qu'il prépare à chacun de nous des supplices ou des récompenses. O que la verité est aimable! que ses lumieres sont belles, & que notre état est heureux, sous le regne de la foi! Les sages du monde qui n'ont pas voulu s'y soumettre, ont passé leur vie dans l'erreur & dans l'inquiétude, ils se sont perdus dans leurs pensées, selon ce que S. Paul en a dit, & après tant de speculations dans lesquelles ils se sont consumés, nous trouvons que toute leur doctrine est une pure ignorance au prix des lumieres du plus grossier de tous les fideles. Tiré d'un Traité de la foi.

Je prens l'homme dans la pureté de sa nature, & dans tous les avantages de sa création. Je veux que dans cet état il ait assez de lumieres pour connoître les qualitez des élémens, la diversité des métaux, les propriétés des plantes & des animaux, les mouvemens des cieux, & les influences des astres, & qu'après tout cela il se connoisse encore lui-même; toutes ces connoissances lui sont proportionnées, & comme il n'y a rien de surnaturel en tout cela, je veux bien qu'elles soient en lui des dons de nature, & que son esprit en soit capable, sans les mendier de plus haut. Mais quand il en faut venir à connoître Dieu, qui est infiniment au-dessus de l'homme, c'est là que son entendement ne peut arriver sans un secours surnaturel; & ce secours c'est la foi. Il est vrai que toutes les créatures nous parlent du Créateur, & qu'un Ancien a eu raison de dire, que ceux qui vivent dans l'ignorance de Dieu, n'ont point d'excuse de leur aveuglement, parce qu'il se donne assez à connoître par ses œuvres merveilleuses; mais nous ne le sçaurions

bien connoître sans la foi. C'est elle qui éleve nos esprits à un ordre surnaturel, qui nous dispose au bonheur du Ciel, qui fait connoître Dieu sur la terre, & qui lui fait rendre les souverains hommages. *La même.*

Ce que je sçai de Dieu, & de l'adorable Trinité par la foi, ce que je sçai de l'Incarnation, de la gloire des Justes, &c. c'est ce que Dieu en sçait lui-même. D'où vient que S. Paul appelle avec juste raison la foi, *la sagesse de Dieu.* Et par conséquent le jugement que Dieu fait de la vanité de l'honneur, du peril des richesses, du venin des delices de cette vie, & l'estime qu'il fait des mépris, des travaux, & de la charité; celui qui a la foi, en fait le même état & le même jugement, excepté que Dieu est incapable de foi, parce que dans ce divin entendement, il n'y peut avoir d'obscurité. Mais entre la certitude qu'à Dieu, & celle qu'à l'homme, il n'y a point de différence, parce que l'une & l'autre est fondée sur le même Dieu, & ainsi avec les mêmes yeux que Dieu voit les choses, quant à la certitude, avec le même jugement qu'il les juge, avec la même balance qu'il les pese, la verité de la foi les juge, les pèse & les connoît. De là vient que cette lumiere de la foi éleve l'homme au-dessus de soi, & le transporte comme dans une autre region, lui enseignant à agir & à connoître d'une maniere différente, que ne fait la lumiere naturelle; il possède déjà quelque chose qui est plus qu'humain, & commence d'entrer dans une contrée bien différente de celle d'ici-bas. *Livre intitulé, La vie du Juste par la foi.*

Il semble qu'aujourd'hui on ne prenne pour fondement de sa créance que la raison humaine, sujette à l'erreur & à l'illusion; & il est étonnant que les sages du monde, parmi lesquels se trouvent quelquefois des gens de bien, donnent assez souvent créance à une erreur si grossiere; car on commence à douter de ce que la raison trouve un peu trop dur, & qu'elle ne peut digérer: on fait passer les revelations pour des sottises, les miracles pour des contes, les feux de l'enfer, & les demons mêmes pour des fictions poétiques. On revoque en doute sans distinction toutes les Vies des Saints, parce qu'on y lit des choses extraordinaires qui passent les forces de la nature, & qui choquent, dit-on, le bon sens; & lorsqu'on donne créance à toutes les faussetez grotesques que rapportent les Auteurs profanes, on la refuse à des Saints, & à de sçavans Docteurs, qui rapportent ce qu'ils ont vû, ou ce qu'ils ont entendu de personnes très-dignes de foi, sans autre raison, que parce que cela choque le bon sens. *Le P. Cresset. Livre de la foi victorieuse.*

Il faut conformer ses jugemens & ses volontez aux regles de l'Evangile, & n'agir que par les principes de la foi. C'est ce que faisoient les premiers Chrétiens, qui étoient comblez de joye, lorsqu'on les menoit au supplice, & qu'on exerçoit sur eux des cruautés inouïes. Ils ne sçavoient pas disputer, mais ils sçavoient mourir. Leur mort persuadoit bien plus efficacement les veritez de notre Religion, que l'éloquence des plus grands Orateurs, & que les raisonnemens des plus subtils Philosophes. Ils sçavoient mourir, c'étoit assez, & il n'en falloit pas davantage pour donner créance à la Religion qu'ils défendoient. Mais, ô infidelité de notre siècle! nous sçavons combattre notre foi, nous ne sçavons pas la défendre. *Le même.*

Excellence des connoissances que nous avons par la foi.

Souvent on voit plus de foi à des Historiens profanes, qu'aux Saints Docteurs qui rapportent des miracles.

Il faut agir & régler sa conduite par les maximes de la foi.

Nous avons besoin d'autres lumieres que celles de la raison, pour comprendre les veritez eternelles.

On ne peut douter que Dieu n'ait une puissance infinie, & ensuite qu'il ne puisse faire des choses qui excèdent infiniment la portée de notre esprit; d'autant plus que tout ce que nous voyons dans la nature, qui est, pour ainsi parler, du ressort de notre raison, est cependant impenetrable à toutes nos lumieres, & incomprehensible à nos esprits: ce qui fait voir que nous avons besoin d'une lumiere plus forte & plus étendue que celle de la nature pour connoître les veritez éternelles, notre dernière fin, & les moyens d'y arriver; & que c'est être sans raison, que de ne vouloir rien croire qui soit au-dessus de la raison. Les sens qui nous instruisent, nous font ordinairement de faux rapports, nos lumieres sont foibles, nos passions sont violentes, nos jugemens gâzéz par l'opinion, & par des préventions dépravées. Ce qui a fait dire au Philosophe, que l'erreur se presente bien plutôt à nos esprits que la verité, & que le plus studieux de tous les hommes, est bien plus long-temps en la vie ignorant que sçavant. Or comme tous les hommes n'ont point de passion plus forte que celle d'être heureux, & que tous les mouvemens de leur cœur & de leur esprit tendent à ce but; si nous n'avions point d'autre lumiere que celle de la raison, non seulement les ignorans seroient toujours dans la crainte d'être trompez; mais encore les plus sçavans. *Le même.*

La foi est le principe de toutes les vertus.

Sans la foi point de vertus; mais avec la foi on a toutes les vertus. Elle en est le principe, elle en est le fondement, & l'instrument universel pour les acquerir; elles naissent & meurent, elles croissent & décroissent avec elle. La foi nous entretient dans l'humilité, en nous faisant connoître ce que c'est que Dieu, & ce que nous sommes: elle anime notre esperance par la grandeur des biens éternels qu'elle nous propose: elle anime notre charité, en nous mettant devant les yeux les perfections de Dieu, les bienfaits, & les obligations que nous lui avons: elle excite notre ferveur par la vûe du maître que nous servons, & la certitude des grandes recompenses qu'il nous promet: elle soutient notre patience, en nous assurant qu'un moment d'une legere tribulation operera en nous une éternité de bonheur: enfin elle nous inspire un profond respect, & une attention extraordinaire dans nos prieres, en nous donnant une haute idée de la grandeur & de la majesté de celui à qui nous parlons. Ah! Seigneur, augmentez ma foi, pour augmenter mes vertus. *Le P. Neveu. Tome 3. de ses Reflexions Chrétiennes.*

Il est étrange qu'on croye ce qu'il faut croire, & qu'on ne fasse pas ce qu'il faut faire.

En vain l'on confesse qu'on est Chrétien, & qu'on a la foi, si le cœur n'est d'accord avec la langue, si l'on ne soutient par les œuvres la profession que l'on fait de la voix. A quoi nous sert ce flambeau divin qui nous éclaire, si nous n'entrons pas dans la route qu'il nous ouvre, & qu'il nous montre? Quand on veut faire rougir un fidele d'une méchante action, ne lui demande-t-on pas, avez-vous la foi? C'est lui dire: se peut-il faire que la foi ne vous empêche pas de commettre les pechez qu'elle condamne? Un Chrétien peut-il ressembler à un mondain & à un Payen? Tant il paroît étrange qu'une même personne croye ce qu'il faut croire, & ne fasse pas ce qu'elle doit faire. C'est la remarque de Saint Bernard. *Nihil videri fides cordis, sine fide oris; nec fides oris, sine fide*

Serm. 3. de sancto Andrea.

cordis, sine fide oris; nec fides oris, sine fide

Tome II.

cordis. Le P. la Pesse. Sermon sur l'obligation de se conduire par les lumieres de la foi.

En toute circonstance, en toute fortune, dans la retraite du cabinet, dans l'embarras des affaires, dans le tumulte même du grand monde, par tout notre foi s'oppose au torrent de nos passions. Vivez-vous dans la prospérité & dans l'abondance? elle vous éclaire de ses lumieres pour vous faire voir les biens de la terre, tantôt comme des presents, tantôt comme des châtimens du Ciel; tantôt comme des pièges tendus à votre vertu, tantôt comme la matiere terrible du compte que tôt ou tard vous avez à rendre à un Juge qui exigera plus de qui a plus reçu. Passez-vous vos jours dans l'adversité & dans l'affliction? elle vous fait entendre que Dieu vous frappe pour vous ouvrir les yeux sur votre langueur, & sur vos desordres: qu'il vous prépare d'autres recompenses que celles que vous pourriez attendre de sa bonté en ce monde. Si les hommes vous honorent ou vous méprisent, la foi ne vous force-t-elle pas de réfléchir sur l'injustice, sur l'inconstance, sur la fausseté de leurs jugemens, & sur la sagesse & l'équité des jugemens de Dieu, devant qui seul vous paroissez ce que vous êtes? Dans les emplois qui demandent beaucoup de temps & d'application, vous laissez-t-elle douter que votre salut ne doive faire votre occupation principale, & que là doivent tendre tous vos mouvemens? Dans la solitude, elle vous fait goûter le bonheur d'une personne, qui desabusée des folies du monde, a la liberté de s'attacher à Dieu seul. Au milieu du monde, dans le bruit le plus agréable des spectacles, & des assemblées, ne vous rappelle-t-elle pas en vous-même par des débits secrets, par des esperances trompées, par des retours amers, par mille inquiétudes fatigantes? Si vous vivez dans une habitude de peché, elle arme contre vous une conscience qui crie, l'incertitude d'une prochaine mort, les terreurs d'un avenir inévitable, les dangers affreux d'une penitence différée. *Le même.*

La foi nous éclaire en tous nos états, en toutes les circonstances de notre vie.

Ah! Messieurs, cette foi précieuse dont il a plu à la misericorde divine de nous éclairer, ne servira-t-elle qu'à nous rendre plus criminels? Plûtôt que d'entrer dans le chemin qu'elle nous montre, fermerons-nous les yeux à un guide si infallible? Lorsque David fuyoit devant son fils Absalom, le Grand-Prêtre Sadoc & les Levites porterent l'Arche d'Alliance après lui pour le consoler dans sa douleur. Ils crurent avec raison que ce gage si sûr de la protection du Seigneur sur son peuple, banniroit du cœur de ce Prince toute tristesse & toute crainte. Mais David, dit un sçavant Ecrivain, ne pût souffrir la vûe de l'Arche, & commanda qu'on la reportât à Jerusalem; pourquoi? de peur qu'au contraire, elle n'aigrît son chagrin, en renouvelant le souvenir de ses pechez. N'est-ce point quelque motif semblable, mes chers Auditeurs, qui vous porte à éloigner les lumieres de la foi? Cette foi vous reproche vivement tous ces déreglemens que vous aimez, & que vous êtes résolu de continuer; car que gagneroit-elle sur vous, en vous représentant combien ces excès, que le monde voudroit justifier, sont incompatibles avec le Christianisme que vous professez? Oh, dites-vous, ôtez-nous cette Arche de devant les yeux: quel moyen d'être libres, avec tous les tristes objets dont

Nous éloignons les lumieres de la foi, parce qu'elles troubent nos divertissemens, & nous causent du chagrin. *Lib. 2. Reg. 6. 15.*

XX

la foi nous frappe? La pensée seule de l'éternité & du salut nous priveroit de tout ce qu'il y a de plus piquant & de plus agréable dans nos divertissemens. *Le même.*

G

G L O I R E .

V A I N E G L O I R E , V A N I T É , O S T E N T A T I O N ,
L o u a n g e s , A p p l a u d i s s e m e n s , & c .

A V E R T I S S E M E N T .

ON a déjà averti que la vaine gloire étant une espece ou un effet de l'orgueil, dont nous parlons au sujet de l'Humilité; c'est aussi là proprement le lieu de mettre ce que nous en avons recueilli: mais que nous avons jugé plus à propos d'en faire un sujet particulier, parce qu'il fournit assez dequoi remplir plusieurs discours de Morale, & que d'ailleurs c'eût été embrasser trop de matieres de le confondre avec l'autre, qui est déjà assez ample & abondant de lui-mesme.

Nous donnerons donc ici ce que nous avons ramassé sur la vaine gloire; vice si ordinaire, mesme aux gens de bien, & qui passent pour vertueux, & c'est pour cela mesme qu'il est plus dangereux que cet orgueil outré, qui rend les superbes odieux à Dieu & aux hommes; du moins il est plus difficile de s'en défendre, à cause qu'il se glisse dans les meilleures actions qu'il corrompt, & dont il fait perdre le merite. Nous y ajouterons ce qui a coutume de causer cette vanité, sçavoir, les louanges & les applaudissemens: les choses dont on tire vanité, & les signes qu'on en donne, par les paroles & par les actions; & en un mot, tout ce qui a rapport à ce sujet.

Or quoi que nous ayons entierement distingué la vaine gloire de l'orgueil; on voit cependant assez, qu'il est difficile de parler de l'un, sans retomber quelquefois dans l'autre, ou du moins sans dire quelque chose qui soit commun à ces deux vices; de mesme qu'on ne peut exhorter à la fuite de la vanité, ou de la vaine gloire, sans porter à l'humilité. Ces deux sujets ont trop de liaison pour n'avoir rien de commun.

P A R A G R A P H E P R E M I E R .

Divers desseins & Plans de discours sur ce sujet.

I. IL n'est rien de plus injuste que la vaine gloire; il n'est rien de plus injurieux à Dieu; rien de plus funeste & de plus pernicieux à l'homme. C'est ce qui peut faire les trois Points d'un discours.

Premier Point. Il n'est rien de plus injuste. Si je cherche à m'attirer l'estime & les louanges des hommes, ou c'est pour des qualitez que je crois avoir, & c'est une vanité frivole: pourquoi se glorifier, dit Saint Paul, d'un bien que je n'ai pas de moi-même, & que je ne possède que par emprunt? ou c'est pour de bonnes actions & pour des vertus, & c'est une vanité dangereuse & injuste; car ou ces vertus ne sont qu'apparentes, ou elles sont vraies: si elles ne sont qu'apparentes, c'est un sujet de confusion pour moi, & non pas de gloire: si elles sont vraies, Dieu en est le principal auteur par sa grace, & je n'y ai que tres-peu de part. Si je fais ces bonnes actions pour m'attirer la gloire des hommes, alors mes vertus deviennent des vices, mes bonnes œuvres des pechez. Si je cherche à plaire tout ensemble à Dieu & aux hommes, peut-être ne plairai-je pas aux hommes, sûrement je déplairai à Dieu, & n'aurai nul merite devant lui. Si sans avoir cherché les louanges des hommes, je m'y plais quand ils me les donnent, si je n'en perds pas tout le merite, au moins je le diminue beaucoup.

Second Point. La vaine gloire est injurieuse à Dieu; il n'y a que Dieu à qui la gloire appartienne: *Soli Deo honor & gloria.*

C'est un bien inaliénable qu'il s'est réservé à lui seul; il veut bien nous communiquer tous ses autres biens; il veut bien se donner lui-même à nous: mais pour sa gloire, il n'en veut faire part à personne; la vouloir partager, c'est la lui vouloir enlever; il regarde comme un sacrilege usurpateur quiconque s'en veut attirer la moindre partie. Ce n'est pas connoître Dieu que de juger qu'il y a quelque autre que lui qui merite de la gloire; c'est le mépriser, que de ne mépriser pas l'estime des hommes pour meriter celle de Dieu, qu'on n'a qu'à ce prix; mais c'est l'outrager que de préférer l'estime des hommes à l'estime de Dieu: car dès-là que j'agis pour avoir l'estime des hommes, je perds celle de Dieu; c'est-à-dire, je hazarde une estime qui est la regle du vrai merite, pour acquérir une estime vaine, frivole, aveugle, qui ne me rend ni meilleur, ni plus heureux; qui me rend, dès-là que je la cherche, plus mauvais, & par conséquent plus malheureux, digne récompense d'une préférence si injuste, & si indigne.

Troisième Point. La vaine gloire est funeste à l'homme, parce qu'elle lui fait prendre beaucoup de peine sans fruit: la grace ne fait pas pratiquer plus d'austeritez aux plus austeres Penitens, n'inspire point plus d'exacritude aux plus fervens Religieux, n'engage point les hommes Apostoliques à de plus grands travaux, que la vaine gloire fait les esclaves. Mais la vaine gloire qui engage un